John Carter Brown
Library
Brown University

The John Carter Brown Library
Brown University
Purchased from the
Louisa D. Sharpe Metcalf Fund

Frontispice du Tom. 9.

RECUEIL
DES VOYAGES
QUI ONT SERVI
A L'ETABLISSEMENT
ET AUX PROGREZ
DE LA
COMPAGNIE
DES INDES
ORIENTALES,
FORMÉE
Dans les Provinces-Unies des Païs-Bas.

TOME IX.

Nouvelle Edition, revûë par l'Auteur & considérablement augmentée.

Enrichie d'un grand nombre de Figures en Taille-douce.

A ROUEN,
Chez PIERRE CAILLOUE', Libraire, Cour du Palais.

M. DCC. XXV.

Avec Aprobation & Privilege du Roi.

VOYAGE DE LA FLOTE DE NASSAU AUX INDES ORIENTALES PAR LE DE'TROIT DE MAGELLAN,

Commencé l'An 1623. *sous le commandement de l'Amiral* JACQUES LHERMITE, *& fini l'An* 1626.

TOUS les politiques qui ont particuliérement connu les afaires du Royaume d'Espagne, ont jugé qu'il n'y avoit point de meilleur moien pour le réduire sur l'ancien pié, & pour faire ceſſer les tirannies qu'il exerçoit

en divers endroits de l'Europe, que de lui enlever ce qu'il poſſédoit dans l'Amérique, ou de lui en faire perdre les revenus : car c'eſt par le ſecours des richeſſes qu'il en tire, qu'il fait la guerre aux autres pays de la Chrétienté.

C'eſt dans cette vuë qu'on a entrepris diverſes expéditions dans la mer du Nord & dans celle du Sud. Mais il s'eſt toûjours trouvé des circonſtances fâcheuſes, ou des accidens imprévus, qui en ont empêché le ſuccès. Parmi les obſtacles qu'on a rencontrez, celui du dangereux paſſage du Détroit de Magellan pour aller dans la mer du Sud, n'a pas été regardé comme un des moins conſidérables. En éfet les flotes y ſoufroient tant d'incommodités, & emploioient tant de tems à le traverſer, qu'aprés cela elles n'étoient plus en état de bien éxécuter les entrepriſes à quoi elles étoient deſtinées.

Il y avoit quelques années qu'on avoit découvert à l'Eſt une autre ouverture forte étenduë, qui étoit au Sud de *Terra del Fuego*, par laquelle on paſſoit promtement dans la mer du Sud. Les Etats Généraux, & le Prince Maurice de Naſſau, Amiral général des Provinces-Unies, jugérent à-propos de faire viſiter ce paſſage, & d'y envoyer une flote d'11. vaiſſeaux, dont l'armement fut commis aux ſoins des Sieurs Hugo Muis van Holy, Albert Joachimi,

& Abraham Bruningh. Elle fit voiles de Goerée, ou Gourée, le 29. d'Avril 1623. sous le commandement de l'Amiral Jaques l'Hermite, & de Gheen Huigen Schapenham Vice Amiral sous lui.

Les 11. vaisseaux ensemble étoient montez de 1637. hommes, entre lesquels il y avoit 600. soldats, distribuez en 5. compagnies ; & de 294 piéces de canon de fonte & de fer ; les frais de l'armement ayant été faits par divers Colléges de l'Amirauté & de la Compagnie des Indes Orientales, savoir par le Collége d'Amsterdam, ceux des vaisseaux :

Amsterdam, comme Amiral, qui étoit du port de 800. tonneaux, avec 237. hommes. Leenders Jacobsz Stolck en étoit Capitaine, Pierre Wely Commis, & Engelbert Schutte étoit Capitaine des soldats. Au même bord étoit Fréderic van Reynegom en qualité de Fiscal, Jean van Walbeek en qualité de Mathématicien de la flote, & Juste de Vogelaar en qualité de Mathématicien extraordinaire. Il y avoit 20. canons de fonte, & 22 de fer.

Delft, comme Vice-Amiral, qui étoit du port de 800. tonneaux, monté par le Capitaine Witte Corneille de Witte, & portoit 242. hommes, 20. canons de fonte & 20. de fer. Willem van Brederode étoit Capitaine des soldats.

L'Aigle, du port de 400 tonneaux, monté par le Capitaine Meydert Egbertſz, & portant 144. hommes, avec 12. canons de fonte & 16. de fer.

Le yacht *le Levrier*, de 60. tonneaux, monté par le Capitaine Salomon Willemſz, portant 20. hommes, & 4. piéces de canon de fonte.

Le Collége de Zélande avoit équipé l'*Orange* du port de 700. tonneaux, monté par le Contre amiral Jean Willems Verſchoor, aiant ſous lui le Capitaine Laurens Janſz Quirynen; & Omarus Everwyn étoit Capitaine des ſoldats. Il portoit 216. hommes, 10. canons de fonte, & 22. de fer.

Le Collége de Rotterdam avoit équipé le vaiſſeau *Hollande* du port de 600. tonneaux, qui étoit monté par Corneille Jacobſz, Conſeiller de l'Amiral, & par le Capitaine Adrien Tol. Il portoit 182. hommes, 10. canons de fonte, & 20. de fer.

Le *Maurice* du port de 360. tonneaux, monté par le Capitaine Jaques Adriaanſz, & portant 169. hommes, 12. canons de fonte, & 20. de fer. Jean ter Halte étoit Capitaine des ſoldats.

L'Eſpérance, du port de 260. tonneaux, monté par le Capitaine Pierre Harmanſz Slobbe, & portant 80. hommes, avec 14. canons de fer.

Le Collége de Nord Hollande avoit équi-

pé *la Concorde* du port de 600. tonneaux, monté par le Capitaine Jean Ysbrandtz; & Pierre Evertſz de Vries étoit Capitaine des ſoldats. Il portoit 170. hommes, 18. canons de fonte & 14. de fer.

Le Roi David, du port de 360. tonneaux, monté par Capitaine Jean Thomaſz, & portant 79. hommes, avec 16. canons de fonte.

Le Griffon, du port de 320. tonneaux, monté par le Capitaine Pierre Corneliſz Hurdloop, & portant 78. hommes, avec 14 canons de fer.

Le 29. d'Avril 1623 l'Amiral ſortit de la paſſe de Goerée, par un vent de Nord-nord-eſt, avec 9. vaiſſeaux & le yacht. Le ſoir du 30. aprés avoir dépaſſé Dunquerque, on lui vint dire que *l'Aigle* faiſoit eau par l'avant, & que toutes les deux horloges il y falloit pomper 3000. bâtonnées d'eau. L'*Orange*, que montoit le Contre-amiral, & qui avoit été équipé en Zélande, joignit alors la flote, qui avoit fait petites voiles pour l'atendre.

Le 1. de Mai, il fut réſolu dans le Conſeil qu'on relâcheroit à Wicht, pour y remédier aux voies d'eau *l'Aigle*. Les vaiſſeaux *l'Eſpérance* & *Orange* s'étant abordez, l'éperon de celui-ci fut fort endommagé, & le mât d'artimon de celui-là tomba ſur le pont. Aprés-midi la flote ancra à Portſ-

mouth, hormis *l'Eſpérance*, dont le Capitaine qui avoit de la vanité, aiant pris un autre cours que le reſte des vaiſſeaux, alla toucher pendant le vif de l'eau, & fut en danger de périr. Mais la diligence du Vice-amiral, qui y alla lui-même avec ſes grandes chaloupes, où il fit mettre le canon du vaiſſeau pour l'alléger, le tira de ce péril, & dés la nuit ſuivante il fut remis à flot.

Le 2. nous levâmes l'ancre par un vent d'Eſt, puis nous allâmes remouiller ſous le château de Cou. Vers le ſoir on hala l'*Aigle* ſur le ſec, & quand on eut ôté le doublage de l'avant, on trouva que les coûtures du franc-bordage de chêne, n'étant pas bien jointes en beaucoup d'endroits, il y en avoit où l'on pouvoit faire entrer un coûteau avec ſa gaine. Le 6. il fut en état de naviguer.

Le 8. nous remîmes à la voile par un vent de Sud-eſt, & prîmes nôtre cours derriére l'Iſle de Wicht. Mais avant que *l'Orange* & *le Levrier* euſſent dépaſſé les Aiguilles, on fut pris de calme: & il fallut remoüiller hors des Aiguilles Occidentales. Le 9. le Yacht rejoignit la flote, mais le vent fut encore trop foible pour l'*Orange*, qui ne ſe rendit ſous le pavillon que la nuit du 11.

La nuit du 13. au 14. l'Amiral ayant donné ordre de tirer un coup de canon, pour ſignal de remettre à la voile, & le bou-

let n'ayant pas été bien refoulé, la piéce creva, & fit un si grand fracas, que deux des baux du haut pont, & deux de ceux du second pont se rompirent, & toutes les cabanes qui étoient dessus, ou tout proche, furent brisées : quantité de cofres volérent en éclats, & ce qui étoit dedans fût gâté avec beaucoup d'autres choses. Celui qui y avoit mis le feu étoit un Aide de Canonier, qui n'eut aucun mal : mais un de ceux qui servoient le canon, étant proche, eut le bras cassé en deux endroits, & en mourut bien-tôt aprés.

Le 23. du même mois de Mai, nous remîmes à la voile, par un vent d'Est, & le matin du 24. nous vîmes le cap du Lezard, qui nous demeuroit à l'Oueſt.

Le 29. nous fûmes par les 40. degrez 40. minutes. On avoit tiré en ouaiche, pendant quelques jours le yacht *le Levrier*; mais ce jour-là on démarra la hanſiere. L'Amiral ordonna ce même jour que les vaiſſeaux s'étendroient, sans néanmoins se perdre de vûë, pour tâcher de découvrir la flote d'argent, & qu'ils reviendroient tous chaque soir sous le pavillon. Le 30 il fut réſolu qu'on navigeroit à la vûë des côtes d'Eſpagne, pour faire quelque priſe, par laquelle on pût aprendre des nouvelles de cette flote.

Le 31. nous raiſonnâmes à 3. Corſaires

Turcs, qui nous dirent que ſix navires de guerre Eſpagnols avoient chaſſé ſur eux vers le cap de Saint Vincent. Sur le ſoir nous rencontrâmes encore à 8. lieuës des Bartels 2. autres Corſaires, dont un s'étant engagé au milieu de nôtre flote, & ayant été abordé par *la Concorde*, fut obligé d'amener. Le Capitaine fut conduit à bord de l'Amiral.

Le 1. de Juin 1623. ce même Capitaine qui avoit été congédié dés le ſoir précédent, revint demander à l'Amiral la reſtitution de 5. eſclaves, qu'il diſoit s'être ſauvez dans la chaloupe du Vice-Amiral, lorſqu'elle étoit allée viſiter ſon vaiſſeau, aſſurant qu'il avoit acheté ces eſclaves à Alger. L'Amiral ayant aſſemblé le Conſeil, & examiné les eſclaves, on connut qu'ils étoient tous Hollandois, & ils déclarerent qu'il y en avoit encore d'autres, dans le vaiſſeau Turc, qui avoient été enlevez depuis peu de certains vaiſſeaux Hollandois qui alloient au Levant.

Comme ſuivant les Traités faits entre les Etats Généraux & la Régence d'Alger, tous ces eſclaves devoient être remis en liberté, on envoya les enlever du vaiſſeau Turc, dequoi le Capitaine ne fut guére content, ſe chargeant avec peine d'une lettre qu'on lui donna pour le Conſul Hollandois qui étoit à Alger. Ceux qui avoient été délivrez fu-

rent distribuez sur la flote, & reçûs sous la condition des mois des gages ordinaires.

Le quatre, à la pointe du jour, nous vîmes 10. voiles séparées les unes des autres, & comme dispersées. Le calme nous empêchant de les hausser, on envoya des chaloupes armées, qui en prirent 4. dont il y avoit trois barques Espagnoles, & la quatriéme étoit un autre petit bâtiment. Tous ces vaisseaux venoient de Fernambuc, & étoient chargez de sucre. Il y avoit quelques passagers à bord de ce dernier, sçavoir un Prêtre & un Seigneur Espagnol nommé Augustino Osorio, qui avoit été longtems au Perou, d'où il étoit allé par terre à Buenos Airos, & s'y étoit embarqué pour retourner en Espagne.

Le 7. pendant qu'on chassoit sur un Corsaire Turc, les prises ne pouvant suivre la flote, demeurérent un peu de l'arriére. Un autre Corsaire leur ayant donné la chasse, nous les auroit enlevées, si le Vice-Amiral qui remarqua sa manœuvre n'eût reviré de bonne heure sur elles. Le Corsaire qui attendit le Vice-Amiral, avoit alors au timon un esclave Chrétien, qui, d'un coup de barre, fit aller l'avant de son vaisseau à bord du Hollandois, & par ce moien lui & les autres esclaves Chrétiens y sautérent.

Le Capitaine qui étoit originaire d'Enchuise, & se nommoit Henri Harmensz,

aiant demandé la reſtitution de ſes eſclaves, le Vice-Amiral le ſollicita lui même à reconnoître ſa faute, & il le fit avec ſuccés. Henri alla prendre tout ce qui lui apartenoit en particulier, & paſſa ſur le vaiſſeau Hollandois, les Turcs ſe retirant fort chagrins d'avoir perdu leur Capitaine avec dix-ſept hommes.

Le 8. ſur le raport que ce Capitaine fit qu'il y avoit en mer 29. ou 30. navires de guerre Eſpagnols, on fit aſſembler le Conſeil là il fut remontré que le peu d'eſpace vuide qui reſtoit dans nos vaiſſeaux, les rendoit incapables de combatre contre des navires de guerre, & encore moins contre un nombre ſupérieur au nôtre : qu'on ne pouvoit ſe ſervir des canons du bas pont, ſans en ôter pluſieurs choſes qui étoient pourtant abſolument néceſſaires pour le voiage : que tout l'avantage qu'on pourroit remporter en combattant les Eſpagnols, ne contrebalanceroit pas la perte qu'on feroit auſſi dans le combat, & le préjudice qu'on recevroit par le retardement du voiage.

Ces raiſons firent prendre la réſolution de relâcher à la rade de Safia, où l'on nous avoit dit qu'il y auroit des vaiſſeaux Hollandois, pour y charger les marchandiſes qui étoient ſur les priſes, & les envoier en Hollande. Afin de pouvoir exécuter cette réſolution, nous courûmes la bande du Sud-ſud-oueſt,

par un vent de Nord. Le soir du 12. nous moüillâmes l'ancre à cette rade, où nous trouvâmes un navire de guerre Hollandois, nommé *Overissel*, & 3 autres bâtimens, avec un vaisseau Marchand François & un Anglois.

Le 13. le Capitaine de l'*Overissel* se rendit avec le Vice-Amiral à bord de l'Amiral, & lui dit que son équipage s'étoit mutiné, & si-bien rendu maître du navire, qu'il pouvoit dire qu'il n'y commandoit plus. L'Amiral envoia enlever les auteurs de la mutinerie, & ordonna qu'ils fussent tenus en arrêt sur l'*Amsterdam* & sur le *Delft*, & qu'on préparât l'*Overissel*, qui étoit sur le point de retourner en Hollande, afin d'y charger une partie du sucre.

Outre cela il fut résolu qu'on y renvoieroit avec lui le yacht *le Levrier*, qui étoit trop pésant de voiles, & qu'on retiendroit en sa place le petit bâtiment Espagnol, qui avoit été pris avec les 3. barques, où l'on feroit passer le Maître & l'équipage du yacht. Ensuite il fut jugé à propos de retenir encore une petite caravelle qui étoit toute neuve & bonne voilière, parce-que nous n'étions pas assez bien pourvûs de yachts.

Le 18. aprés que les prisonniers de l'*Overissel* eurent été examinez au sujet de leur rebellion, le Capitaine requit que 7. des Officiers de la flote voulussent lui aider à ju-

ger leur procès. Ce jour-là il ſoufla une briſe du Nord-nord-oueſt, & la nuit une autre du Nord-nord-eſt.

Le 21. quatre hommes de l'équipage de l'*Overiſſel* qui avoient réſolu de ſe rendre maîtres du navire & de ſe l'aproprier, ainſi qu'ils en furent pleinement convaincus, furent pendus aux bouts des vergues. Trois autres qui avoient été leurs complices, & qui avoient ſervi à exciter la rumeur, eurent la grande cale par deſſous la quille, & furent tranſportez ſur nôtre flote pour y ſervir ſans ſalaire. Une partie de ce deſordre venoit de ce que le Capitaine n'étoit pas capable de bien maintenir ſon autorité.

Le 22. & le 23. on pourvût d'équipages les priſes qu'on envoioit en Hollande. Le 24. nous fimes voile de Safia, y aiant 16. vaiſſeaux de flote. Sur le ſoir, l'*Overiſſel*, *le Levrier*, & 2. barques, ſe ſéparérent des autres, & prirent leur cours vers la Hollande.

Le 5. de Juillet 1623. nous mouillâmes l'ancre à la rade de S. Vincent. Comme elle eſt bonne, qu'il n'y avoit pas à craindre qu'il y plût d'un mois, & qu'au contraire il pleut toûjours en cette ſaiſon à Sierra Leona, il fut réſolu qu'on deſarrimeroit les vaiſſeaux, qu'on y feroit de l'eſpace, qu'on mettroit le canon à fond de cale, & qu'on y feroit toutes les autres manœuvres qu'on

auroit faites à Sierra Leona, hormis la provision d'eau. Car à ce dernier égard il n'y avoit pas moien de se pourvoir à S. Vincent, parce que les cerceaux de nos fûtailles ne valoient rien, & que dans cette Isle il n'y avoit point de bois pour en faire, au lieu qu'il y en avoit beaucoup & de trés-bon à Sierra Leona.

Le Contre-amiral aiant été commandé pour aller à l'Isle de S. Antoine avec 3. chaloupes, y mena quelques-uns des prisonniers Portugais, pour tâcher, par leur moien, d'obtenir des limons & des oranges, afin qu'on ne fût pas obligé d'en prendre par force.

Il fut en même tems arrêté qu'on mettroit les malades à terre, qu'on leur dresseroit des tentes, qu'on leur laisseroit pour leur garde 2. compagnies de soldats, qui, au bout de six jours, seroient relevées par deux autres. Sur le soir on creusa un puits, assez proche du rivage, & l'on y trouva de l'eau douce. On mit aussi des forgerons à terre, pour faire des cercles de fer, & d'autre ferrure dont on avoit besoin.

Le 7. avant jour, le Contre-amiral étant revenu de S. Antoine, raporta que les Noirs avoient amiablement trafiqué avec lui; qu'ils lui avoient montré un verger où il y avoit des oranges, des limons, des grenades, & des figues qui n'étoient pas encore mûres;

mais qu'il n'avoit pas laiſſé d'en faire cueillir, & d'en aporter, qu'ils lui avoient mis entre les mains 4. lettres, dont la derniére étoit du *Leide*, & marquoit que les Noirs en avoient fort bien uſé à ſon égard. Le 9 on fit le Sermon dans l'Iſle de S. Vincent.

On prenoit toutes les nuits un grand nombre de tortuës, & du poiſſon autant qu'on en pouvoit deſirer : mais il s'en falloit beaucoup qu'on ne tuât autant de boucs qu'on auroit ſouhaité. Sur la fin pourtant, quand, par expérience, on eut reconnu comment il falloit faire cette chaſſe, chaque vaiſſeau en eut quinze ou ſeize par jour.

Le 22. le Vice-amiral s'étant embarqué dans le nouveau yacht, qu'on avoit auſſi nommé *le Lévrier*, & aiant pris deux chaloupes armées avec lui, alla une ſeconde fois à S. Antoine, & y mena tous les priſonniers Portugais, & les Maîtres des priſes qu'on avoit faites.

En les faiſant débarquer il fit preſent 12. réales de 8. à chaque homme, pour leur ſubſiſtance. Il n'y eut que le Seigneur Eſpagnol Oſorio qui demeura dans les fers. On aporta de cette Iſle 22000. oranges, & on laiſſa une lettre aux Noirs, pour ſervir de certificat qu'on étoit fort content d'eux.

Le matin du 25. du même mois de Juillet, nous remîmes à la voile.

Des Isles de S. Vincent & de S. Antoine sont les plus occidentales des Isles du cap Vert. Elles gisent depuis par les 16. degrés & demi de latitude Nord jusques par les 18. degrés, à peu prés à 2. lieuës l'une de l'autre. La baie de S. Vincent où l'on ancre sur 18. 20. & 25. brasses, fond de sable, est par les 16. degrés 56. minutes, & est bonne & commode.

S. Vincent est une Isle aride, inculte, semée de rochers, & il y a peu d'eau douce. On y trouve pourtant, au côté du Sud-sud-oüest de la baie, une petite source qui peut fournir de l'eau à 2. ou 3. vaisseaux tout au plus; ce qui n'aiant pas été sufisant pour tous ceux qui y étoient, on creusa des puits, dont l'eau étant un peu somache, ne pouvoit pas être tout-à fait saine, & l'on ne douta point, dans la suite, qu'elle ne fût la cause du flux de sang qui regna parmi la flote.

Les boucs qu'on prend dans cette Isle, sont fort gras, & de meilleur goût que par tout ailleurs. On les atrape difficilement à cause de l'incommodité du terrein, qui est presque par tout traversé de roches assez aiguës. Cependant quand on connoît les chemins, on en a plus facilement, pourvû qu'on aille en troupe, & qu'on soit 25. ou 30. hommes ensemble.

On y trouve quantité de tortuës de 2.

ou 3. piés de long, dans la ſaiſon où elles viennent la nuit à terre faire leurs œufs & les enterrer dans le ſable, afin que le Soleil les y échaufe, comme s'ils étoient couvez; ce qui arrive depuis le mois d'Août juſqu'au mois de Février: enſuite elles demeurent dans la mer. C'eſt un fort bon mets, & qui a plus le goût de chair que de poiſſon. Il y a auſſi quantité de beau poiſſon, qu'on prend à l'ameçon, proche des rochers, en ſi grande abondance, que quand on vouloit pêcher, on en avoit ſufiſamment pour toute la flote.

L'Iſle eſt deſerte. Une fois l'année les habitans de Sainte Lucie y viennent prendre des tortuës, pour en tirer de l'huile, & chaſſer aux boucs, afin d'en envoier les peaux en Portugal. On porte la viande à S. Jago, où l'on en fait des Salaiſons, qui vont au Breſil. Il n'y a point d'autres arbres fruitiers que quelques figuiers ſauvages, qui ſe trouvent par endroits, quand on avance dans l'Iſle. Il y a auſſi des plantes de coloquinte. D'ailleurs il y fait une ſéchereſſe extrême, quand ce n'eſt pas la ſaiſon des pluïes, qui commencent ordinairement en Août & finiſſent en Février, quoi-que cela ne ſoit pas toûjours reglé.

L'Iſle de S. Antoine eſt habitée par des Noirs, qui avec leurs femmes & leurs enfans, ſont à peu prés au nombre de 5.0 0.

perſonnes. Il y a beaucoup de boucs dont les habitans vivent ainſi que ceux des autres Iſles. On y trouve un peu de coton. Du côté de la mer il y a un grand verger plein d'oranges & de limons, où l'on en peut prendre juſqu'à 50000. quand les fruits ſont murs. Les Noirs les troquent volontiers pour des merceries. Nos gens ne virent ni pourceaux, ni brebis, ni poules.

Lorſque nous fûmes au large, nous eûmes des vents d'Eſt, & nous ne pûmes monter qu'au Sud & au Sud-ſud-eſt. Le 4. d'Août 1623. nous fûmes à 11. degrés & demi, & eûmes un vent de Sud-oueſt. Dans cette route nous eûmes des pluïes continuelles, & les incommoditez qu'elles cauſérent, avec le mauvais éfet de l'eau ſomache qu'on avoit buë à S. Vincent, engendrérent des maladies, qui aiant augmenté pendant qu'on fut à Sierra Leona, firent mourir beaucoup de monde, entr'autres Corneille Root, Commis de *la Concorde*.

Le 7. nous vîmes l'eau chargée, & le 8. aiant découvert les terres qui étoient fort baſſes, nous connûmes que nous étions encore bien loin au Nord de Sierra Leona. Nous prîmes nôtre cours au Sud, par un vent d'Eſt-ſud-eſt. Le ſoir du 10. nous vîmes la haute côte de Sierra Leona, qui nous demeuroit au Sud quart-de-ſud-eſt. Le 11. nous ancrâmes à la rade, & le Vi-

ce-amiral étant allé à terre, afin de chercher une aiguade, & un lieu propre pour donner un doublage au *Levrier* qui faiſoit eau, il amena quelques Négres qui vouloient ſavoir quels vaiſſeaux étoient à leur rade, aiant laiſſé à terre quelques-uns de nos gens en ôtage.

Le 13. les Négres n'aiant pas voulu permettre qu'on débarquât, ſans leur payer le droit qu'ils demandoient, l'Amiral en fit venir quelques-uns à ſon bord, & leur fit preſent de 2. barres de fer, & de quelques morceaux de toile & de merceries, pour le frere du Roi & pour le Capitaine du bourg, dont ils furent contens.

Le 13. ce frere du Roi & ce Capitaine vinrent viſiter l'Amiral, & lui firent preſent d'une dent d'élephant & de poules, dont ils furent bien récompenſez. Le premier étoit vétu de toile raïée, l'habit étant fait à la Hollandoiſe, & il avoit des chauſſes bleuës & des mules rouges. Le Capitaine avoit ſon habit ordinaire, à la maniere de ſon païs, & paroiſſoit avoir beaucoup à cœur ſa réputation.

Le 15. quelques matelots de *la Concorde* trouvérent certaines noix de la figure des noix muſcades, mais dont le bon, ou la noix étoit un peu plus groſſe; & ils en mangérent. Dés qu'ils furent retournez à bord, un d'entr'eux mourut ſubitement, & devint

violet comme on eſt quand a pris du poiſon ce qui aiant donné lieu aux autres de prendre du contre-poiſon, ils en rechapérent. On fit donner avis ſur toute la flote de s'abſtenir de ces ſortes de noix.

Le 25. d'Août le *Maurice* fut ſur le point de périr, parce-qu'en le mettant en caréne, on avoit oublié de boucher les dalots, & il y avoit déja 7. ou 8. piés d'eau, quand on s'en aperçut. Le 28. & les jours ſuivans, moururent le Capitaine du *Maurice*, l'Ecrivain & un des Commis de *l'Amſterdam*. Les trois Sententiez qu'on avoit enlevez de l'*Overiſſel*, s'étant bien comportez juſqu'à ce jour-là, on leur rétablit leurs mois de gages.

Le 4. de Septembre 1723. on leva l'ancre de Sierra Liona, qui eſt une montagne dans le continent, au côté méridional de l'embouchure d'une riviére qui ſe dégorge dans la mer par le côté occidental de l'Afrique. La rade où l'on a coûtume de moüiller, eſt par les 8. degrés 20. minutes de latitude Nord. Cette montagne eſt fort haute, couverte d'arbres fort épais, & par cette raiſon fort aiſée à reconnoître pour ceux qui viennent du Nord, parce qu'il n'y a aucune côte qui ſoit ſi haute dans tous les païs qui ſont ſur cette route.

Il y a une multitude incroiable d'arbres qui portent une certaine eſpece de limons,

qu'on apelle des Limaſſes, qui ont le goût & la couleur des limons d'Eſpagne ; mais ils ſont un peu plus petits. Quand on a traité avec les Négres, on en peut prendre autant qu'on veut. Nous y étions dans le tems où ces limaſſes étoient dans leur maturité, & l'on en prit plus qu'il n'étoit néceſſaire. Car l'excés que les équipages en firent, & le mauvais air, augmentérent le flux de ſang qui regnoit déja dans la flote, ſi bien que depuis le 11. d'Août juſqu'au 4. de Septembre il mourut 40. hommes.

Il y a auſſi beaucoup de palmiers, & quelques ananas. Nous y fîmes du bois, & y prîmes des baux, des barrots & des cercles. Il y a par le travers de la rade une bonne aiguade, où l'on fait de l'eau facilement. On y trouve gravez ſur des rochers les noms de François Draak & des autres Anglois qui ont autrefois viſité ce pays-là. A une lieuë de l'embouchure la riviére ſe diviſe en deux bras, qui s'étendent dans les terres, où ils reçoivent d'autres petites riviéres & des ruiſſeaux qui les groſſiſſent peu à peu. Les rivages de chacun de ces bras ſont garnis d'arbres juſques bien avant dans l'eau ; ce qui fait qu'on a beaucoup de peine à y aborder.

Nous allâmes auſſi viſiter le côté ſeptentrionnal de cette riviére, ſans y trouver de rafraîchiſſemens. Il y a même plus de danger à y en aller chercher que de l'autre côté.

parce que les Noirs qui y habitent ont beaucoup de commerce avec les Portugais, & qu'ils ſont tous les jours avec eux. Le 10. l'Amiral tomba malade.

Depuis le 11. juſqu'au 28. nous eûmes un vent de Sud, & courûmes la bande de l'Eſt, quelquefois celle de l'Oueſt. Quoi qu'on tienne pour certain que les courans portent toûjours dans le golfe de Guinée, nous ne l'éprouvâmes pourtant pas; car nos pointages s'acordérent preſque toûjours avec les cartes.

Le 29. nous eûmes par proüe l'Iſle de St Thomas, au vent de laquelle nous ne pûmes monter. Nous fûmes alors pleinement perſuadez que l'*Aigle* nous avoit cauſé plus d'un mois de retardement, car chaque jour il demeuroit fort loin ſous le vent à nous, & nous étions obligez d'arriver ſur lui pour le rejoindre. Sans cela nous aurions aiſément paſſé au-deſſus de S. Thomas, & enſuite relâché à l'Oueſt d'Annobon.

Le 1. d'Octobre 1623. nous ancrâmes à la rade du cap de Lopes Gonſalves. Mais l'eau de l'aiguade s'étant trouvée trouble, ſale, puante, & y en aiant même trés-peu, on remit à la voile pour tâcher de gagner l'Iſle d'Annobon Le 3. nous eûmes un vent contraire, qui nous fit déchoir à plus d'une lieuë au Nord du cap de Lopes. Le 4. le vent devint favorable, mais les courans

nous portérent au Nord; de ſorte que nous ne pûmes aller au cap, ne faiſant que courir des bordées, ſans rien gagner juſqu'à midi que nous eûmes un vent frais, à la faveur duquel courant à l'Oueſt quart-de-nord-oueſt, nous aprochâmes du cap.

Vers le ſoir l'*Amſterdam* toucha ſur un banc à trois quarts de lieuë d'Oueſt quart-de ſud-oueſt du cap, s'étant trouvé tout d'un coup de 25. braſſes ſur quoi il couroit, ſur trois braſſes, fond de ſable. On mit auſſi-tôt à l'autre bord, mais cela ne ſervit de rien. *La Concorde* aiant auſſi touché ſur le même banc, l'Amiral fit tirer un coup de canon, pour donner avis aux autres vaiſſeaux. Leurs chaloupes étant allées au ſecours, avec les ancres, les cables & les hauſſiéres, on remit les 2. vaiſſeaux à flot. La fatigue que l'Amiral ſouffrit en cette occaſion, où il prit des ſoins extraordinaires, lui aiant cauſé une rechute, ſes forces ne ſe rétablirent plus, & ſa maladie augmenta peu à peu.

Le 6. on continua de courir ſur le cap de Lopes, parce qu'on avoit apris de quelques mariniers, qu'au défaut de l'aiguade, qui s'étoit trouvée mauvaiſe, on y pouvoit creuſer des puits dont l'eau étoit bonne. Le 7. la flote aiant mouillé pour la ſeconde fois à la rade du cap, le Capitaine qui avoit été envoié pour faire creuſer les puits, vint dire

à l'Amiral que l'eau avoit tellement cru à l'aiguade, qu'il y en avoit plus que suffisamment pour toute la flote.

Il y eut des plaintes & quelques présomptions contre Jacques Verger, Chirurgien du *Maurice*, sur ce que plusieurs gens qui avoient pris de ses remedes, étoient morts d'une maniére à faire croire qu'il y avoit eu quelque chose d'extraordinaire; & il fut résolu qu'on en feroit un examen fort exact.

Quoi-qu'on eût fait de l'eau, on jugea qu'il étoit à propos d'aller encore relâcher à l'Isle d'Annobon, parce que le scorbut regnoit parmi les équipages; & l'on vouloit les faire rafraîchir avec des oranges & d'autres choses, avant que de s'engager au passage du détroit de le Maire.

Le Vice-amiral & le Contre-amiral aiant eu commission d'examiner le Chirurgien du *Maurice*, tâchérent de le porter à confesser son crime. Mais quoi qu'il niât obstinément, comme il y avoit des demi-preuves contre lui, il fut apliqué à la question. On le mit à demi nud, & on suspendit à son corps six des plus pésantes boîtes de pierrier, dequoi il fut si peu émû, qu'il dit avec insolence à ses Commissaires, qu'il ne s'en mettoit pas en peine, & qu'ils pouvoient faire de lui ce qu'il leur plairoit.

Ce peu de sensibilité qu'il marquoit pour la douleur, aiant donné lieu de soupçonner

qu'il pouvoit y avoir du ſortilége en ſon afaire, on acheva de le dépouiller, & on lui trouva ſur la poitrine un petit ſachet où il y avoit une peau & une langue de ſerpent, qu'on lui fit ôter, & l'afaire en demeura-là pour cette fois.

Le 26. du même mois d'Octobre, on continua de l'éxaminer. Comme il étoit à la poupe, proche de la dounette, où le Prévôt lui ôtoit les fers, pour le mener dans la chambre du Conſeil, il fit un ſi grand éfort, quoi-que ſes mains ne fuſſent pas encore déliées, qu'il ſauta à la mer par l'arriére, à deſſein de ſe noyer. Un Trompette du vaiſſeau s'étant auſſi-tôt jetté aprés lui, le ſoûtint par force ſur l'eau. Mais le Chirurgien bûvant continuellement pour tâcher d'enfoncer, & d'entraîner le Trompette avec lui, un autre matelot ſe jetta auſſi pour ſecourir le Trompette, & ils ſoûtinrent enſemble le criminel, juſqu'à ce que la chaloupe allât les prendre tous trois.

Aprés cette tentative, Veeger à qui on donna le tems de reprendre ſes eſprits, voiant qu'il alloit être trop bien obſervé, & qu'il n'y auroit plus moien d'échaper, confeſſa qu'il étoit originaire de Louvain, iſſu de parens Eſpagnols, Licencié en Médecine: que de propos délibéré il avoit fait mourir ſept hommes, parce qu'il avoit trop de peine à les gouverner, & qu'il vouloit en être

prompte-

promtement déchargé : qu'il avoit dessein d'entreprendre quelque cure extraordinaire, & que lors-qu'il l'auroit faite, il auroit demandé à l'Amiral de manger à la table du Capitaine : que si on l'eût refusé, il auroit fait tous ses éforts pour empoisonner l'Amiral, le Vice-amiral, & les autres hauts Oficiers qui lui auroient été contraires.

Il déclara encore qu'il y avoit longtems qu'il avoit eu intention de faire pacte avec le Diable, lequel il avoit invoqué pour cet éfet ; mais que le Diable n'avoit jamais voulu s'aparoître à lui, quelques éforts qu'il eût fait pour l'y engager : que depuis qu'il étoit prisonnier il avoit tâché de se tuër, qu'il avoit mis un oreiller sur sa bouche pour s'étoufer, & qu'il n'avoit pû en venir à bout. On avoit encore de grands soupçons qu'il eût commis d'autres crimes, mais la foiblesse où il étoit fit qu'on se contenta de cette confession volontaire. Le 17. on lui prononça sa Sentence sur le *Delft*, où le Conseil s'étoit assemblé à cause de la maladie de l'Amiral, & le 18. il eut la tête tranchée à bord du *Maurice*.

Le matin du 20. on eut la vuë de l'Isle de S. Thomas. Le 22. le Vice-amiral s'embarqua sur le yacht, qui fut acompagné de 2 chaloupes, pour aller chercher une bonne rade à la petite Isle de Rolles, qui est proche de la pointe Sud-oueſt de S. Tho-

mas, & pour voir s'il y auroit des fruits pour le rafraîchiſſement des équipages, parmi leſquels le ſcorbut gagnoit toûjours.

Le 23. le Vice-amiral fit ſon raport à l'Amiral, ſavoir qu'il y avoit trés-peu d'oranges à Rolles, parce-que la ſaiſon étoit trop avancée, qu'on avoit trouvé 7. 6. 5. & 4. braſſes & demie de profondeur, fond de roches, & mauvais mouillage. L'Amiral voiant qu'il n'étoit pas à propos de relâcher à cette Iſle, & que d'ailleurs le vent étoit contraire pour aller à Annobon, ordonna au Paſteur de faire un Sermon extraordinaire, afin de demander à Dieu le rétabliſſement de la ſanté des malades, la conſervation de ceux qui ſe portoient bien, & un heureux ſuccés du voiage, puis qu'il ne lui avoit pas plû de bénir les ſoins que les Oficiers s'étoient donnez pour gagner un lieu de relâche. Ce jours là nous prîmes nôtre cours à l'Oueſt, pour rencontrer les vents de Sud-eſt.

Le 29. nous vîmes l'Iſle d'Annobon, qui nous demeuroit à l'Oueſt-quart-de-ſud-oueſt, à 10. lieuës. C'étoit une choſe bien remarquable, que pendant tout le tems qu'on avoit eu deſſein d'aller à cette Iſle, & qu'on avoit fait tous les éforts imaginables pour cet éfet, on n'avoit pû y réüſſir, & l'on en avoit même perdu toute l'eſpérance. Mais lors qu'on n'y penſoit plus, qu'on y a-

voit renoncé, & qu'on croioit tenir une toute autre route, on la découvrit, & on reconnut que c'étoit sans doute par une direction particuliére de la Providence de Dieu, qui vouloit délivrer la flote des maux dont elle étoit menacée faute de rafraîchissemens.

Le 30. on laissa tomber l'ancre, à la rade d'Annobon. Le 31 Corneille Jacobsz & le Fiscal étant allez à terre, furent reçus avec une banniére de paix, & le Gouverneur nommé Antonio Nunez de Matos consentit qu'on trafiquât librement avec les habitans, qu'on fit de l'eau, qu'on prît autant d'oranges qu'on en voudroit, qu'on mît des soldats à l'aiguade pour la défense des matelots, à condition qu'il ne feroit ni tort ni insulte à personne. Dès le soir les chaloupes retournérent à bord, & y menérent de l'eau & des oranges.

Le 1. de Novembre 1623. on eut par troc 40 pourceaux & des poules pour du sel. Le 3. on fit un présent au Gouverneur de la valeur de 300. livres, dequoi il ne fut pas content; & comme d'ailleurs nos gens avoient fait quelques insultes aux Noirs, proche de l'aiguade, leur aiant pris des poules & d'autres choses, il fut sur le point de faire arrêter le Vice-amiral & tous les autres Oficiers qui étoient à terre. Cependant comme ils y étoient allez sur sa parole, il voulut

la tenir, & leur donna la liberté de ſe retirer, en les avertiſſant de ne ſe confier pas à l'avenir ſi legérement à leurs ennemis, & leur diſant qu'il auroit pû les emmener dans les montagnes, d où tous les gens de leur flote n'auroient pû les retirer, non pas même quand il y auroit eu encore 2. fois autant de forces. Ainſi ils ſe ſéparérent les uns des autres avec honnêteté.

A la vérité c'étoit une choſe bien mal digérée, que le Vice-amiral, Corneille Jacobſz & pluſieurs autres Oficiers, ſe fuſſent ainſi livrez à la diſcrétion d'un Gouverneur Portugais, ſur ſa ſimple parole, & qu'ils l'euſſent fait ſans aucun beſoin. Car qu'avoient-ils affaire de deſcendre à terre, & encore plus qu'avoient-ils a faire de s'éloigner de leurs gens, & de ſe mettre entre les mains d'un ennemi qui avoit un prétexte aſſez ſpécieux de les perdre, dans l'inſolence que les gens qui étoient à l'aiguade avoient commiſe, & qui avoit été tolérée par leurs Officiers; outre cela il pouvoit à tout moment ſurvenir de nouveaux incidens, qui lui auroient donné lieu d'uſer de repréſailles, ſans qu'on eût pû raiſonablement s'en plaindre.

Ainſi dans cette occaſion les Hollandois furent blâmables, & le Gouverneur mérita des loüanges, d'avoir ſi-bien obſervé ſa parole, & de n'avoir pas voulu ſe ſervir du pe-

tit prétexte qui lui étoit offert de la violer. Deux de nos gens désertérent dans cette Isle, l'un étant Espagnol & l'autre Grec Tous les 2. avoient passé à nos bords dans la mer d'Espagne, aux rencontres que nous y avions fait des vaisseaux Corsaires Turcs sur quoi ils étoient, & ce fut-là la récompense de les avoir délivrez de leur dure captivité.

Le bout oriental de l'Isle d'Annobon, où sont la rade & le village, gît par un degré & un tiers de latitude Sud. L'Isle a 6. lieuës de tour. Le terrein en est haut, & elle est habitée par des Négres, qui y sont peut-être au nombre de 150. sans les femmes, & les enfans qui excédent ce nombre-là. Ils sont sous la domination des Portugais, qui n'y laissent que 2. ou 3. hommes de leur nation pour y gouverner. Cependant les Négres leur sont extrémement soumis. Ceux qui ne se tiennent pas dans leur devoir, sont aussitôt transportez à l'Isle de S. Thomas. C'est tout le châtiment qu'ils ont à craindre, & ils le craignent beaucoup.

L'Isle est abondante en fruits, bananes, ananas, noix de cocos, tamarins, patence, & cannes de sucre. Mais le principal fruit, & qui y atire le plus les vaisseaux qui cherchent à se rafraîchir, ce sont les oranges, dont il y a une telle abondance, qu'en trois jours de sejour que nous y fîmes, nous y en prîmes plus de 200000. sans celles,

[illegible] ſur le lieu les matelots qui
que mang[illegible] [illegible]r dit que n[illegible]
les cueillirent ; & le Gouverneur [illegible] plu-
ſieurs vaiſſeaux, qui y avoient paſſé avant
nous, en avoient déja pris une quantité ex-
traordinaire.

Ces oranges ſont d'un goût excellent. Elles
ne ſont ni trop aigres, ni trop douces. Elles
ſont groſſes & pleines de jus. Il y en a qui pé-
ſeront juſqu'à 3. quarterons, & dont le jus a
un goût de muſc. Il y en a auſſi de douces que
les habitans n'eſtiment pas. On en trouve
toute l'année ; mais il y a une ſaiſon où elles
ſont meilleures & plus propres à garder que
dans les autres. Lors-que nous y étions elles
étoient trop mûres, & il s'en pourrit un
grand nombre. Il y a auſſi quelques limons,
des bœufs, des vaches, des boucs, beau-
coup de pourceaux, & les Négres nous en
troquoient pour du ſel.

Au côté du Sud-eſt de l'Iſle il y a une bon-
ne aiguade, dont l'eau coule de la montagne
dans une valée remplie d'oranges & d'au-
tres arbres fruitiers. Mais ce n'eſt qu'avec
beaucoup de peine qu'on la va querir, à
cauſe des briſans, & les Négres y ont fait
un retranchement de maſſonnerie ſéche,
d'où ils peuvent beaucoup incommoder
ceux qui veulent faire deſcente.

La rade eſt du côté du Nord-eſt. On y
peut ancrer, ſur 7. 10. 13. 16. braſſes, &c.
fond de ſable, tout proche de terre, par le

travers d'un bourg où est le retranchement de pierres. Quand les habitans ne peuvent empêcher la descente, ils abandonnent leurs maisons, qui sont construites de bois & de sable, & se retirent dans les montagnes. Ils sont bien pourvus de mousquets & d'autres armes, dont quelques-uns d'entre eux savent fort bien se servir.

On recueille du coton dans l'Isle, & c'est à peu prés tout le revenu qu'on en tire. Les Négres le ramassent, & aprés l'avoir nétoié ils l'envoient en Portugal. Il y a aussi quelques chats civettes dans la montagne, mais on n'en tire pas un grand profit. Les habitans sont pauvrement vétus. Les femmes ont la tête nuë, & le haut de leurs corps l'est tout de même. Mais elles ont un morceau de toile tourné tout autour d'elles, depuis le dessous des mammelles jusqu'aux genoux.

Les vaisseaux Hollandois qui relâchent à cette Isle, doivent bien prendre leurs précautions avec ces gens-là. Quelque Traité qu'ils aïent fait ils ne doivent pourtant pas exposer leur monde à la discrétion des Négres, qui ne sont pas scrupuleux à tenir leur parole. Ainsi le plus sûr est d'être toûjours en état de défense; car quand on y a manqué, il est souvent arrivé qu'on a eu lieu de s'en repentir.

Le 4. du même mois de Novembre, nous

remîmes à la voile, & le 12. nous trouvâmes les vents aliſez de l'Eſt, étant à 90. lieuës à l'Oueſt d'Annobon, par la hauteur des 3. degrés. Le 20. trois garçons de bord joüant & luttant enſemble, & ſe tenant tous trois étroitement embraſſez, ſe pouſſérent au bord du vaiſſeau, & tombérent à la mer. Il n'y en eut qu'un de ſauvé par la chaloupe, les deux autres ſe noïérent.

Le 6. de Janvier 1624. on fût par les 44. degrés 40. minutes, étant de 20. degrés & demi plus à l'Eſt que le cap de S. George, qui eſt ſur la côte du Breſil, environ par les 47. degrés. Nous vîmes alors une multitude de moüettes & des herbages floter, d'où nous conjecturâmes que la Terre Auſtrale n'étoit pas fort éloignée de nous.

Le 7. & le 8. nous courûmes à l'Oueſt, par un vent de Sud. Le 19. ſur la brune, la mer nous parut en pluſieurs endroits auſſi rouge que du ſang, & le 20. nous connûmes que cette rougeur venoit d'une infinité de petites écreviſſes rouges, qui paroiſſoient ſur la ſurface de l'eau.

Le 26. comme on étoit par la hauteur des 51. degrés 10 minutes, on eut, ſur le ſoir, un vent forcé du Sud-oueſt, & en même tems il gela ſi fort, que les 2. jambes d'un matelot larron, qui étoit aux fers, demeurérent gelées. Ce froid orage dura juſqu'au ſoir du 27.

Le 28. nous perdîmes de vuë nôtre bar-

que, & nous ne la revîmes plus depuis. Il y avoit 18. hommes d'équipage, dont 3. étoient Portugais, & ils étoient fort sobrement pourvûs de vivres. Nous aprîmes dans la suite qu'ils avoient fait tous leurs éforts pour rejoindre la flote, & que n'aiant pû y réüssir, ils s'étoient mis en route pour retourner en Hollande.

Mais l'eau leur aiant manqué, ils étoient entrez dans le Rio Plata, & avoit remonté si haut la riviére, qu'ils avoient trouvé de l'eau douce. Ensuite aiant navigué avec des fatigues incroïables, & une disette extrême, ils avoient gagné jusqu'à la côte d'Angleterre, où un capre de Dunkerque, qui chassoit sur eux, les avoit obligez de s'échoüer, & enfin ils s'étoient rendus dans les Provinces-Unies.

Le 1. de Février 1624. nous vîmes les terres qui nous demeuroient à 5. lieuës Sud-sud-oueſt. C'étoit le cap de Pennas, dont l'aſpect étoit comme de hautes montagnes, couvertes de néges sur la cime. Nous trouvâmes fond alors sur 25. brasses, & courûmes au Sud-eſt, & au Sud-eſt-quart-de-Sud, par un vent de Nord-eſt.

De connoître par la navigation que nous avions faite, si le détroit de le Maire eſt bien placé dans les cartes, par raport à l'Iſle d'Annobon, ce fut une choſe impoſſible. Car la plûpart des Pilotes ont la mauvaiſe

coutume que quand ils ont navigué dans la terre, ils ne mettent dans les cartes que la moitié de leur pointage, & du nombre de lieuës qu'ils ont faites; mais au-contraire, quand ils naviguent au large, & que cependant ils ont ſoupcon d'être proche des terres, ils mettent dans leurs cartes le double du chemin qu'ils ont fait.

Auſſi arriva-t-il dans nôtre flote, qu'étant par les 31. degrés & demi, les pointages des Pilotes ſe trouvérent différer de beaucoup, ainſi qu'il fut alors remarqué: mais ici ils s'acorderent preſque tous, quoiqu'on eût fait bien 400. lieuës de chemin, ſans avoir la vuë d'aucune terre. Ceci doit être un avis aux Pilotes, qu'il eſt plus ſûr de ſe régler par ſon expérience, & par les régles de l'art, que par les cartes.

Comme nos Inſtructions nous défendoient de relâcher à la côte du Breſil plus au Nord que Rio de Plata, dés que nous fûmes par la hauteur de cette riviére, nous fîmes tous nos éforts pour découvrir cette côte: mais nous en fûmes pouſſez bien loin à l'Eſt, par les vents de Sud-oueſt: ce qui peut ſervir d'avertiſſement à ceux qui veulent paſſer par le détroit de le Maire, qu'ils doivent tâcher de s'aprocher de la côte du Breſil le plûtôt qu'il leur ſera poſſible, & de la ranger, parce-qu'ils y trouvéront ſans doute des vents plus favorables.

Le 2. du même mois de Février, nous nous trouvâmes devant la bouque du détroit de le Maire, que nous n'aurions pû voir, & devant laquelle nous n'aurions pas soupçonné d'être, si Valentin Janſz, Pilote *de la Concorde*, qui y avoit été le mois de Janvier 1619. avec les caravelles d'Eſpagne, ne l'eût reconnuë aux hautes montagnes qui ſont à ſon côté occidental; ce qui fit qu'il continua ſa route avec ſon vaiſſeau pour y embouquer.

Cette bouque a pourtant de bonnes connoiſſances; parce que les terres orientales qui ſont le long du détroit, nommées le Païs des Etats, ſont hautes, montueuſes & entrecoupées; & au côté occidental nommé le Païs de Maurice, on voit quelques collines rondes, tout proche du rivage. Lors que nous fûmes à l'entrée du détroit, nous vîmes 2. vaiſſeaux à l'ancre dans une baie, qui dans la ſuite fut apellée la baie de Verſchoor: ils ſe mirent auſſi-tôt ſous voiles pour nous joindre.

Le vent aiant alors tourné à l'Eſt, & les courans nous portant avec rapidité dans le détroit vers la côte occidentale, l'Amiral étoit fort incertain de ce qu'il devoit faire, & s'il iroit ancrer avec la flote dans le détroit de le Maire, dans la baie de Valentin, dont la côte étoit ſous le vent. Mais comme on fut proche de la baie, qui en la prenant par

le côté du Nord, eſt entre la ſeconde & la troiſiéme pointe du côté occidental du détroit, & qu'on étoit prêt d'y entrer pour le viſiter, on y vit un vaiſſeau à l'ancre; ce qui donna encore plus d'ocaſion d'avancer. Enſuite on ſe préparoit à jetter l'ancre hors de la baie, lors que nous vîmes une chaloupe qui nageoit vers nous, nous faiſant des ſignaux, & criant de ne moüiller pas en cet endroit-là. Sur cet avis nous revirâmes promtement, gagnant par un grand bonheur le deſſus de la pointe méridionale de la baie, où nous mouillâmes ſur 15. braſſes, fond preſque tout de roches.

De ce mouillage nous enfilâmes le milieu du détroit, où nous atendîmes les deux vaiſſeaux que nous avions vûs au-dehors, & qui nous joignirent ſur le midi. C'étoit l'*Orange* & l'*Eſpérance*; de ſorte qu'il ne nous manquoit plus que le *Griffon*, qui étoit celui que nous avions vû dans la baie de Valentin, & la barque. Mais comme nous crûmes que le *Griffon* ne pourroit mettre à la voile par le vent qu'il faiſoit, nous continuâmes nôtre route, & traverſâmes le détroit.

Avant midi le tems fut ſi embrumé, qu'étant au millieu du détroit, nous ne pouvions voir les terres ni de l'un ni de l'autre côté, ce qui fait que nous n'en pouvons preſque rien dire. Sur le midi, la pointe méridionale de la côte orientale du détroit nous

demeurant à l'Eſt, nous fûmes par la hauteur des 55. dégrés 20. minutes. Le vent de Nord-eſt continua de ſoufler juſqu'à minuit qu'il ſe fit Oueſt-ſud-oueſt.

Beaucoup de gens s'étonneront de ce que nous emploiâmes 9. mois à nous rendre de Hollande au détroit de le Maire, & croiront que cette navigation eſt difficile & preſque impraticable. Mais on connoîtra le contraire, ſi l'on ſe donne la peine d'y faire attention, & l'on trouvera qu'elle eſt facile, pourvû qu'on ſe mette en route dans le tems requis.

En éfet les caraveles Eſpagnoles, qui paſſérent par ce détroit l'an 1620. ne partirent de Lisbonne qu'au mois d'Octobre, & nonobſtant un aſſez long ſéjour qu'elles firent dans le Rio Janeiro, elles furent dans le détroit au mois de Février ſuivant. Ainſi la raiſon qui fit ſi long-tems durer nôtre voiage, fut que nous mîmes trop tôt à la mer, & que nous paſſâmes ſous la Ligne dans une ſaiſon qui n'étoit pas favorable. Ceux donc qui voudront à l'avenir faire cette route, doivent prendre leurs meſures pour paſſer ſous la Ligne à la fin d'Octobre ou en Novembre; car alors par le moien des vents de Nord, qui regnent entre les Tropiques, leur voiage ſe pourra faire promtement & heureuſement.

Le 3. du même mois de Février, on fut

par la hauteur des 56. degrés, & l'on eut un vent de Nord-oueſt. Aprés midi on fut pris de calme, & pendant ce tems-là le Contre-amiral Verſchoor fit le recit à l'Amiral de ce qui étoit arivé depuis le dernier de Décembre à ſon vaiſſeau *Orange*, à *l'Eſperance* & au *Griffon*.

Ils s'étoient ralliez à la terre par la hauteur des 54. degrés, & le 30. de Janvier ils avoient embouqué le détroit; mais les courans rapides qui en venoient les avoient empêchés de paſſer. Néanmoins ils étoient demeurez ſous voiles la nuit ſuivante, & le dernier de Janvier ils avoient viſité les baies qui ſont au côté occidental du détroit, ſans trouver aucun bon moüillage. Le lendemain ils avoient envoié *le Griffon*, avec la chaloupe de l'*Orange*, à la baie de Valentin, où nous l'avions vû à l'ancre le jour précédent, pour découvrir ſi la flote y auroit été, & en faire donner avis aux deux autres vaiſſeaux, qui avoient deſſein d'y aller auſſi moüiller, en cas que le fônds fût de bonne tenuë.

Cependant ces 2. derniers avoient ancré hors du détroit dans la baie de Verſchoor, & avoient envoié des gens à terre, pour viſiter le païs. Ils étoient entrez dans une petite rivére qu'on voioit aſſez proche des 2. vaiſſeaux, & y avoient trouvé une rade propre pour de petits bâtimens, où ils pouvoient être à l'abri de preſque tous les vents:

mais il n'y avoit pas assez d'eau pour les grands vaisseaux. Ils avoient trafiqué avec les habitans, qui leur avoient donné des peaux de chiens marins, mais point de bétail ni d'autres rafraîchissemens.

Ils avoient pêché à l'hameçon dans cette baie, & pris quantité de poisson, de la figure & du goût du merlan. Mais comme ils n'étoient pas à couvert du vent d'Est, & que les houles étoit hautes, qu'elles incommodoient beaucoup, ils avoient levé l'ancre le plûtôt qu'ils avoient pû, & avant que de nous avoir découverts.

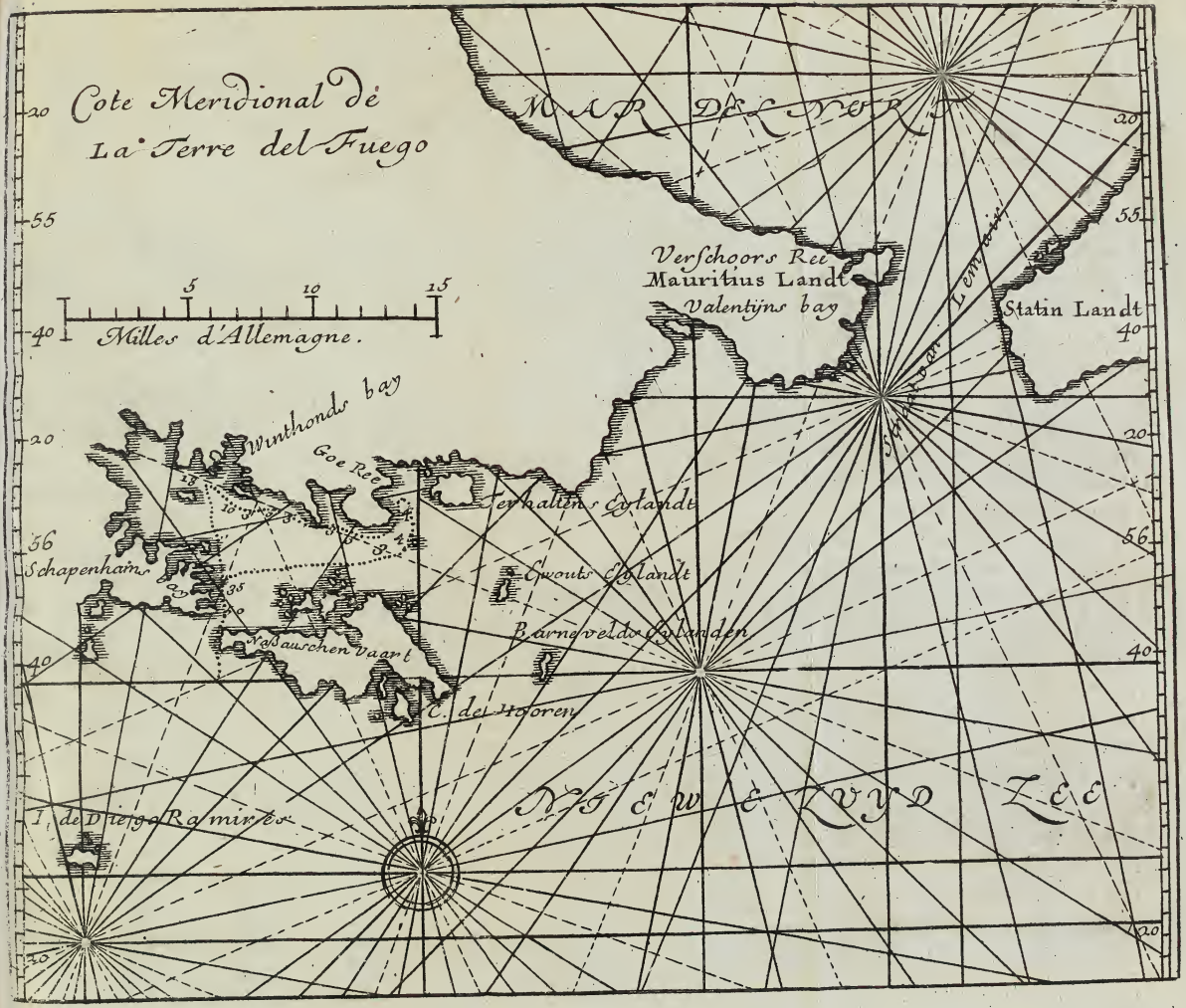
Le 6 du même mois de Février, nous vîmes le cap de Hoorn, qui nous demeuroit à 3. lieuës Nord-nord-oueſt. Comme nous avions un vent frais de l'Oueſt-ſud-oueſt, qui nous empêchoit de monter au vent des terres, nous mîmes le cap au Sud. Le 11. nous fûmes par les 58. degrés & demi. Le froid étoit extrême, & les équipages le pouvoient d'autant moins ſuporter qu'on avoit été obligé de diminuë leurs rations.

Le 14. nous trouvâmes que l'aiguille du compas avoit beaucoup de déclinaiſon, quoi que les bouſſoles différaſſent pourtant les unes des autres, dequoi on étoit fort ſurpris. Sur le midi nous fûmes par les 56. degrés un tiers. Aprés midi l'Amiral fit aſſembler le Conſeil, pour prendre l'avis des Pilotes touchant les courans. Mais au mo-

ment qu'on arboroit le pavillon blanc, nous vîmes le cap de Hoorn, qui nous demeuroit à 7. lieuës Oueſt; d'où il s'enſuivoit que les courans nous avoient furieuſement portez à l'Eſt, bien que nôtre eſtime eût été toute autre: car nous croions fermement que les courans portoient à l'Oueſt, comme le Maire l'avoit écrit. Ainſi tous les pointages des Pilotes nous mettoient bien loin à l'Oueſt du cap de Hoorn.

Le matin du 15. nous vîmes ce Cap nous demeurer à 2. lieuës Oueſt-nord oueſt. En le doublant nous vîmes entre lui & le plus prochain cap à l'Oueſt, un grand golfe, qui entroit dans les terres auſſi avant que la vuë pouvoit s'étendre. Nous eſpérâmes y trouver quelque bonne baie, & pour cet efet l'Amiral aiant fait mettre le yacht de l'avant, y entra lui-même pour y chercher une bonne rade, & tâcher de faire de l'eau & du bois, & de prendre du leſt. Nous y courûmes donc juſques ſur 52. braſſes. Mais comme la brune ſurvint auſſi-bien que le calme, & qu'il n'y eut pas lieu de mouiller avant la nuit, nous remîmes le cap au large. Au commencement de la nuit nous eûmes un vent de Nord qui nous fit ſortir de la baie, & enſuite nous rangeâmes la côte.

Le 16. nous fûmes par les 56. degrés 10. minutes, le cap de Hoorn nous demeurant


Cote Meridional de
La Terre del Fuego
MAR DEL NORT
Verschoors Reit
Mauritius Landt
Valentyns bay
Le Maire
Staten Landt
5
10
15
Milles d'Allemagne.
Winthonds bay
Goe Reet
Verhaltens Eylandt
Schapenhams
Cwouts Eylandt
Barnevelts Eylandten
Nassauschen Vaart
C. des Horens
I. de Diego Ramirez
DE STILLE ZEE

à l'Eſt. Nous eûmes la vuë de 2. Iſles, qui giſent à 14 ou 15 lieuës, à l'Oueſt de ce cap, & qui ne ſont point marquées dans les cartes. Les courans portoient au Nord-oueſt.

Le 27. nous connûmes que nous l'avions perdu pendant la brune, & nous craignîmes de déchoir au-deſſous du cap de Hoorn, le vent étant Oueſt-nord-oueſt. Ainſi l'Amiral trouva bon de prendre ſon cours vers une grande baie, qui fut nommée dans la ſuite la baie de Naſſau, où aiant avancé juſqu'à 2. lieuës, il y laiſſa tomber l'ancre, & fit arborer le pavillon, pour ſignal qu'il y avoit bon mouillage. Les autres vaiſſeaux ſe rendirent auſſi à la même rade, & ancrérent ſur 25. à 30. braſſes, fond comme de chaux.

Le 18. les Capitaines, en allant à terre, trouvérent un autre bon ancrage, où l'on pouvoit être en ſeureté contre les briſans, & aſſez proche duquel il y avoit de l'eau douce qui deſcendant des montagnes pouvoit être portée dans les ſeilleaux juſqu'aux chaloupes. On y pouvoit auſſi faire du bois & prendre du leſt. Ce fut la troiſiéme baie qu'on trouva du côté du Sud. On la nomma la baie de Schapenham, du nom du Vice-amiral.

Le 22. pendant qu'on faiſoit de l'eau, il s'éleva un orage ſubit, qui obligea une

partie des matelots de demeurer à terre. Il parut en ce temps-là des Sauvages proche de l'aiguade, qui parlérent & agirent amiablement. Le 23. aprés-midi, l'orage aiant recommencé avec plus de violence que le jour précédent, il y eut 19. hommes de l'équipage de *l'Aigle*, qui furent contrains de demeurer encore, n'aiant pû repaſſer à leur chaloupe.

Le 24 du même mois de Février 1624. les chaloupes étant retournées à l'aiguade, ne trouvérent plus en vie que 2 hommes des 19. qui y étoient demeurez le ſoir précédent. Les Sauvages étoient venus ſur la brune, & en avoient tué ou aſſommé 17. avec leurs frondes & leurs maſſuës, ce qui ne leur avoit pas été difficile, les matelots n'aiant point d'armes. Cependant aucun de nos gens n'avoit fait le moindre tort ou la moindre inſulte à ces barbares.

On ne trouva ſur le rivage que 5. corps, entre leſquels étoient ceux du premier Pilote & de deux garçons de bord. Ceux-ci étoient coupez par quartiers, & celui-là étoit déchiré d'une étrange maniére. Les Sauvages avoient déja enlevé les autres pour les manger. On n'envoia plus de chaloupe qu'il n'y eût dans chacune 8. ou 10. ſoldats pour leur défenſe; mais il étoit trop tard, ces hommes brutaux ne parurent plus.

Le 25. le Vice-amiral, qui s'étoit embar-

qué [illegible] le yacht *le Lévrier*, pour aller visiter la côte, étant revenu sous le pavillon, dit à l'Amiral qu'il étoit allé d'abord vers l'endroit de la rade où l'on avoit vû monter de la fumée, lequel fut marqué dans la carte sous le nom de la baie du Lévrier; & qu'il y avoit été à l'ancre pendant la nuit: que le matin étant descendu à terre il y avoit trouvé quelques hutes, où les Sauvages étoient venus parler à lui: que de-là le yacht s'étant avancé à l'Est, avoit traversé un grand canal, & s'étoit trouvé à l'Est du cap de Hoorn: qu'il étoit allé ancrer hors du canal derriere un cap, en dedans d'une Isle nommée Terhaltens, jusques à ce que le vent s'étant rangé à l'Est, lui eût donné lieu de revenir joindre la flote.

Il raporta aussi que la Terre del Fuego, ainsi qu'on la voit dans les cartes, est divisée en plusieurs Isles: que pour passer dans la mer du Sud, il n'est point nécessaire de doubler le cap de Hoorn: qu'on le peut laisser au Sud, en entrant par l'Est dans la baie de Nassau, & gagner la haute mer par l'Oueſt de ce cap: que comme on voit par tout des anses, des baies, & des golfes, dont la plûpart s'enfonçent dans les terres, autant que la vûë peut s'étendre, il est à présumer qu'il y a des passages dans la grande baie, ou plûtôt le golfe de Nassau, par où les vaisseaux pour-

roient traverſer dans le détroit de Magellan.

La plus grande partie de la Terre del Fuego eſt montueuſe; mais il y a quantité de belles valées & de prairies, arroſées d'agréables ruiſſeaux, qui coulent des montagnes. Entre ces Iſles il y a pluſieurs bonnes rades, où des flotes entiéres peuvent être à couvert. On y peut faire du bois par tout, & l'on y trouve de bon leſt de pierres.

Les montagnes, qui à leur aſpect du côté de la mer paroiſſent arides, ſont toutes couvertes d'arbres qui panchent tous vers l'Eſt, où les pouſſe la violence des vents d'Oüeſt, qui ſouflent ordinairement en ces païs-là. La terre de ces montagnes, où il croît tant d'arbres, eſt creuſe, & n'a que deux ou trois pieds de profondeur, ce qu'on meſure facilement avec un bâton, en faiſant un creux juſqu'à la roche.

Les vents y regnent preſque toûjours, & il y fait de fréquentes tempêtes, qui ſont apparemment cauſée par les grandes exhalaiſons qui ſortent des eaux, & qui ſont chaſſées avec impétuoſité de l'Oueſt à l'Eſt. Comme donc les vents d'Oueſt ſont auſſi impétueux dans tout ce climat de la Terre del Fuego qu'en aucun autre lieu du monde; qu'ils ſe lévent ſi ſubitement, ainſi que nous l'éprouvions ſans ceſſe dans la baie de Naſſau, qu'à peine a-t-on le tems d'amener les voiles, qu'ils font chaſſer les vaiſſeaux, mê-

me quand ils ſont affourchez ſur 2. ou 3. ancres, & moüillez à l'abri de la côte d'où le vent vient; qu'ils renverſent les chaloupes qui ſont à la touë ou amarrées à bord; il faut que ceux qui veulent faire route à l'Oüeſt, évitent cette Terre autant qu'ils peuvent, & qu'ils courent au Sud. Car par ce moien, ils ſe trouveront délivrez des vents d'Oueſt, & ſelon ce que l'expérience que nous en avons fait nous donne lieu de conjecturer, ils rencontreront les vents de Sud, qui les conduiront ſans doute au lieu de leur deſtination.

Les habitans de cette Terre ſont auſſi blancs que ceux de l'Europe ainſi que nous le connûmes en voiant un jeune enfant. Mais ils ſe frotent le corps d'une couleur rouge, & ſe le peignent de diverſes autres couleurs, & en différentes manieres. Les uns ont le viſage, les bras, les mains, les jambes, ou d'autres membres peints de rouge, & le reſte du corps blanc, tout marqueté de peintures & d'autres couleurs. Il y en a qui ſont demi rouges, ou tout rouges d'un côté & tout blancs de l'autre. Enfin ils ſe peignent chacun à ſa fantaiſie.

Ils ſont puiſſans & bien proportionnez dans leur taille, qui en général eſt à peu prés comme celle des Européens. Ils ont les cheveux noirs, épais & longs, pour en paroître plus affreux. Leurs dents ſont auſſi ai-

guës que le tranchant d'un couteau. Les hommes vont tout nuds, mais les femmes couvrent d'un morceau de cuir leurs parties naturelles. Elles ſont peintes comme les hommes, & ont autour du col des colliers de coquilles, ou de coques de limaçon.

Il y en a quelques uns qui mettent ſur leurs épaules une peau de chien marin, ce qui ne les garantit guéres du froid qui eſt fort âpre en ce lieu-là, & c'eſt une choſe ſurprenante qu'ils le puiſſent ſuporter. Leurs maiſons, ou plûtôt leurs huttes, ſont faites d'arbres, étant rondes par le bas, & ſe terminant, à la maniére des tentes, preſque en pointe par le haut, où il y a une petite ouverture pour faire ſortir la fumée. Elles ont en dedans 2. ou 3. pieds de profondeur dans la terre, & ſont enduites de terre par dehors.

Tous les meubles de ces huttes conſiſtent en quelques corbeilles de jonc, où ſont les inſtrumens dont ils ſe ſervent pour la pêche, ſavoir des lignes & des hameçons faits de pierre, aſſez artiſtement, à peu prés comme les nôtres. Ils y attachent des moules, & par ce moien ils prennent autant de poiſſon qu'ils veulent.

Ils ſont armez différemment. Quelques-uns ont des arcs & des fléches au bout deſquelles il y a des harpons de pierre, auſſi faits avec aſſez d'art. D'autres ont de longs jave-

lots, avec un os tranchant à la pointe, & garni de crochets pour mieux tenir dans la chair. Les autres ont des massuës, des frondes, & des couteaux de pierre fort tranchans.

Ils ne sont jamais sans leurs armes, parce que, selon que nous le pûmes comprendre, ils ont toûjours la guerre avec un autre peuple, qui est à quelques lieuës de leur païs, à l'Est de Goerée & vers l'Isle de Terhaltens. Ce peuple-ci est tout peint de noir, de même que celui de la baie de Schapenham & de celle du Lévrier, l'est presque tout de rouge.

Leurs canots sont fort singuliers. Ils dépouillent un des plus gros arbres de toute son écorce, & la courbent si adroitement, en ôtant des bandes de certains endroits, pour les recoudre en d'autres, qu'ils lui font prendre la figure des gondoles de Venise. Pour les fabriquer ainsi, ils mettent l'écorce sur un certain bois, à peu prés comme en Hollande on met les vaisseaux sur les chantiers. Quand elle a pris la forme qu'il faut, ils la garnissent dans le fond d'un bout à l'autre de piéces de bois qui la traversent pour l'afermir, & couvrent encore ces bois d'une autre écorce, par le moien de laquelle le bâtiment demeure étanché & franc d'eau. Les canots ont 10. 12. 14. & 16. pieds de long, & à peu prés deux pieds

de large. Sept ou huit hommes y peuvent tenir, ſans qu'il ſoit beſoin d'y mettre d'élancemens aux côtés, & ils nagent auſſi vîte que les chaloupes à rames.

Au regard de leurs maniéres & de leur naturel, ces gens-là ont plus de raport avec les bêtes qu'avec les hommes. Car outre qu'ils déchirent les hommes, & en dévorent la chair cruë & ſanglante, on ne remarque pas en eux la moindre étincelle de Réligion, ni de police. Au contraire, ils vivent tellement comme des bêtes, que s'ils ſe trouvent proche les uns des autres, & qu'il leur prenne envie d'uriner, ils ſe lâchent leur eau ſur le corps, à moins que celui qui ſe trouve à portée, ne ſe retire.

Ils ne connoiſſent point les armes des Européens, & ne croient pas, en voiant une épée ou un mouſquet, qu'on en puiſſe faire du mal, ou des bleſſures, ſi bien qu'ils ne craignent pas de prendre à poignée la lame d'un ſabre. Cependant ils ont l'adreſſe d'être méchans, ruſez & infidelles. Ils paroiſſent amiables aux étrangers, & dans le même temps ils cherchent les moiens de les ſurprendre, de les ataquer & de les maſſacrer, ainſi qu'ils firent à l'égard des 17. matelots de *l'Aigle*.

En un mot, ceux qui entreront à l'avenir dans la baie de Naſſau, peuvent faire leur compte d'y trouver de l'eau, du bois, & du

& du leſt : mais nous n'avons trouvé ni bétail, ni poiſſon vers la baie de Schapenham : nous n'y avons vû que quantité de moules. Sur tout ils doivent bien ſe donner de garde de ſe fier aux Sauvages, quelque beau ſemblant qu'ils faſſent : ils doivent demeurer toûjours armez, & ne ſe haſarder pas, pour avoir des beſtiaux, à s'avancer dans les terres où nous ſavions qu'il y en avoit & d'autres rafraîchiſſemens auſſi ; car ce deſir, & la démarche qu'ils feroient pour le contenter, leur ſeroit aparemment funeſte.

Ce qui nous a donné lieu de croire qu'il y avoit des beſtiaux dans la Terre del Fuego, eſt que nous avons vû en pluſieurs endroits du fient & des paiſſons de bêtes, & des nerfs de bœuf. Outre cela pendant que le yacht étoit à l'ancre à Goerée, un ſoldat qui s'étoit avancé dans le païs, fit raport au Vice-amiral qu'il avoit vû un grand nombre de bétail paître dans une pairie.

Sur le ſoir un furieux orage aiant cauſé de grands deſordres, renverſa, entre-autres, la chaloupe de l'*Orange*, où il ſe noïa 8. hommes ; & 6. autres, aprés avoir nagé & lutté contre les flots prés d'une heure & demie, ſe ſauvérent à bord du *Delfi*.

Le 27 du même mois de Février, l'Amiral voiant que la tempête étoit preſque continuelle, & que les vaiſſeaux, qui chaſſoient ouvent, couroient riſque d'être pouſſez à la

côte, fit le ſignal de remettre à la voile. Comme le vent venoit du Nord, nous eſpérions, courir au large par le côté occidental de la baie de Naſſau. Mais avant que nous en puſſions ſortir, nous eûmes calme tout plat; ſi bien que les refreins que la tempête qui venoit de ceſſer, avoit cauſez, nous pouſſoient par le travers de la pointe orientale de la baie; & il y a de l'aparence que ſi le calme eût encore continué une heure, la plupart des vaiſſeaux ſeroient allez ſe briſer contre des rochers, où il n'y avoit point de fond. Mais le vent aiant fraîchi, nous nous élevâmes enfin ſans aucun accident. Sur le ſoir nous eûmes une nouvelle tempête de l'Oueſt, qui dura toute la nuit.

Le 3. de Mars 1624. à midi, nous fûmes par les 59. degrés 3. quarts, le vent venant du Nord-oueſt. La plupart des Navigateurs ont cru juſqu'à préſent qu'on peut bien aller au Chili par le détroit de le Maire, mais qu'il n'eſt pas poſſible de venir du Chili & du Perou, par ce détroit, dans la mer du Nord, s'imaginant que les vents du Sud, qui regnent continuellement dans la mer du Sud, ne le permetent pas.

Mais la choſe va tout autrement. Car les vents d'Oueſt & de Nord-oueſt que nous avons trouvez, marquent qu'il eſt incomparablement plus aiſé de venir du Chili tra-

verſer ce détroit, en côtoiant la Terre del Fuego, qu'il ne l'eſt, en allant par le détroit au Chili de monter au Sud, pour être délivré des vents d'Ouëſt.

Le 6. on eut des vents d'Ouëſt-nord ouëſt & de Nord-ouëſt. L'Amiral craignoit fort que ces vents qui regnoient ſi long-temps ſans diſcontinuer, ne fuſſent des vents aliſez; parce qu'on ne voioit point d'eſpérance de gagner au Sud du cap de Hoorn, pour courir dans la mer du Sud. Cependant les tempêtes continuelles, les brumes, les pluïes, & d'autres fortunes de mer, pouvoient faire écarter les vaiſſeaux les uns des autres, & comme les vents d'Oüeſt continuoient toûjours, on ne ſavoit que leur preſcrire touchant la route qu'ils dévroient tenir pour ſe rejoindre, parce-qu'il n'y avoit point d'autre rendés vous indiqué par les Etats Généraux, que les Iſles de Juan Fernando, où il n'étoit pas poſſible de ſe rendre avec ces vents-là.

Sur cette difficulté l'Amiral aiant fait aſſembler le Conſeil, prit les avis touchant l'endroit que chacun jugeroit le plus propre pour hiverner, & pour ſervir de rendés-vous, au cas que quelques-uns des vaiſſeaux vinſſent à s'écarter, & que les vents d'Oueſt continuaſſent toûjours à ſoufler. On propoſa la Terre del Fuego, & le détroit de Magellan; mais aprés en avoir bien conſidéré les

incommodités, il fut réſolu qu'on navigeroit encore 2. mois, pour tâcher de doubler le cap, & de gagner juſqu'à la mer du Sud.

Le 8. on fut par les 61. degrés, & le 14. par les 58. Les 18. 19 & 20. nous eûmes un vent fait de Sud-ſud-eſt, aſſez frais, & qui nous étoit favorable. L'air fut auſſi plus doux; deſorte qu'aprés tous les mauvais tems que nous avions eſſuïez, il nous ſembla que nous avions paſſé dans un autre monde.

Le 24. nous perdîmes de vuë le *Maurice* & le *David*, ſi-bien que la flote ne fut plus que de 7. vaiſſeaux. Sur le ſoir nous fûmes par les 47. degrés, & le 25. nous fûmes par les 45.

Le 28. du même mois de Mars nous vîmes le Chili, qui nous demeuroit à l'Eſt-ſud-eſt. A midi nous fûmes à 42. degrés & un ſixiéme. Sur le ſoir nous n'étions qu'à une lieuë de terre, mais le vent s'étant rendu favorable, nous nous remîmes au large. La côte paroît élevée, & l'on y voit des montagnes aſſez hautes.

L'Amiral qui étoit au lit fort malade, aiant apris que nous étions proche de la côte du Chili, & que nous étions déchus devant le port de Chilue, où Suarte Teunis avoit été reçû l'an 1603. par les habitans, avec beaucoup d'afection, crut qu'on y pourroit

aussi être bien reçu, & qu'on y trouveroit du secours contre les Espagnols. Il déclara donc qu'il auroit bien voulu qu'il fût permis par les Instructions, d'aller en droiture au Chilli, où les habitans n'aimant pas les Espagnols, il y auroit espérance de faire de plus grands progrés qu'ailleurs.

Mais les Instructions portant précisément que la flote étoit destinée pour tenter la conquête du Pérou, ne permettoient pas qu'on formât de nouveaux desseins, & il fut conclu que nous irions nous rafraîchir aux Isles de Juan Fernando, pour aller ensuite à Arica, combattre les gallions Espagnols, & tâcher de nous rendre maîtres de cette place, afin de pousser ensuite, nos desseins plus loin, avec le secours des Indiens.

Le 1 d'Avril 1624. on fut par les 38. degrez & un sixiéme. On aprit que le Vice-amiral étoit bien malade, & qu'il n'y avoit guéres d'aparence que l'Amiral ni lui retournassent en vie de cette expédition.

Le 4 à midi, nous eûmes la vuë de l'Isle de Juan Fernando, qui nous demeuroit à l'Oüest-quart-de-nord-oüest, étant alors à 33. degrés 50. minutes. Nous allâmes au plus prés du vent jusqu'au soir, que l'Amiral craignant que nous ne dérivassions au Nord de l'Isle, fit mettre le yacht de l'avant, pour chercher une ra-

de, à la faveur du clair de Lune. Mais comme il ne marqua par aucun ſignal qu'il en eût trouvé, nous remîmes le cap à la mer, puis revirant une heure aprés, nous ancrâmes avant jour, ſur 30. braſſes.

Le 5. une chaloupe qu'on fit nager vers terre vint rapporter qu'on n'étoit pas à la rade, & qu'elle étoit plus au Nord; ſur quoi nous remîmes à la voile, & nous étant avancez au Nord, nous vîmes une autre baie, à-peu près d'une lieuë de large, dont les pointes étoient Nord-oueſt & Sud-eſt. Quand nous voulûmes y entrer nous fûmes pris de calme, & l'on employa tout le jour à faire nager les vaiſſeaux par les chaloupes. Enfin on trouva fond ſur 60. à 70. braſſes, puis on gagna juſqu'à la baie de ſable, où eſt la vallée verte.

Le 6. il fut ordonné que chaque équipage travailleroit à faire des chevaux de friſe & des paliſſades, pour s'en ſervir dans les occaſions, & le Vice-amiral qui ſe portoit mieux, fit la viſite de toute l'artillerie de la flote. Sur le ſoir, *le Griffon*, que nous avions cru trouver au rendés-vous, vû le long ſejour que nous avions fait dans la baie de Schapenham, s'y rendit, & nous rejoignit, après avoir été ſéparé de nous depuis le 2. de Février. Il avoit navigué juſques par les 60. dégrés, ſans avoir eu la vûë du cap de Hoorn. Le Capitaine dit

que le mouillage étoit fort bon dans la baie que nous avions nommée de Valentin, qu'une flote entiére y pouvoit être surement, & que l'avis contraire que la chaloupe de l'*Orange* avoit donné par ses signaux & par ses cris, avoit été donné contre son sentiment & malgré lui.

Le 7. l'*Orange* se rendit aussi au rendés-vous, aiant vû, pendant sa route, deux fois les côtes du continent, une fois par les 50 degrés, & l'autre par le 41. Le 8. cinq matelots du vaisseau *Hollande*, qui avoient rompu les écoutilles du fond de cale, & dérobé le vin à pleins barrils de galére, furent condamnez à être pendus.

Le 9. on fit de l'eau & du bois, on prit de nouveau l'Est, on coupa des arbres, dont on fit des lattes pour garnir les châteaux d'avant, & les hauts des vaisseaux; ensorte qu'on y fût garanti des coups de mousquet. Le 10. on obtint le pardon des 5. matelots condamnés à mort.

Le 11. nous découvrîmes le *David*, dont le Capitaine fit donner avis que le *Maurice* étoit aussi tout-proche; & qu'ils avoient erré ensemble 5. ou 6. jours autour de l'Isle, sans y pouvoir terrir à cause des vents contraires.

Le 13. après-midi, nous remîmes à la voile. La plus orientale des deux Isles nommées de Juan Fernando, qui est aussi

la plus grande, gît à 33. dégrés 40. minutes de latitude Sud, à 70. lieuës Oueſt de la côte du Chili. L'autre, ſuivant le raport des Pilotes Eſpagnols, gît à 20 lieuës Oueſt-quart-de-nord-oueſt de cette premiére que les Eſpagnols nomment Iſla de Tierra, & la plus occidentale, Iſla de Fuera.

Ainſi c'eſt un grand abus de prendre le rocher qui eſt au Sud-oueſt de la plus orientale de ces deux Iſles, pour la ſeconde ou la plus petite de ces 2. Iſles de Juan Fernando, puiſqu'elles ſont à la diſtance de 20. lieuës d'Allemagne l'une de l'autre, & que la plus occidentale a auſſi un pareil rocher.

La plus orientale où nous étions mouillez, a 6. lieuës de tour, & s'étend de l'Eſt à l'Oueſt, plus de 2. lieuës & demie. La rade eſt au Nord-eſt, & de ce côté-là on voit dans l'Iſle des vallées couvertes de tréfle & d'autres herbes. Le fond de la baie eſt un talus eſcarpé, en partie de roche & ſale, & en partie de ſable noir. La profondeur y eſt ſi grande qu'on a beaucoup de peine à venir ſur 34. & 30. braſſes, & pour cet éfet il faut n'être qu'à une demie portée de mouſquet de terre. Mais avant que d'avancer juſques-là, on trouve des vents variables & des calmes fréquens qui même ſe ſuccedent & qui incommodent extrémement; de ſorte que nous fû-

mes obligez de moüiller d'abord sur 80. & 90. brasses, puis nous nous fîmes touer avec les ancres de touei jusques-à ce que nous fussions sur 30. brasses, où est la veritable rade.

Selon les vents qui regnérent pendant que nous étions dans cette baie, il y a lieu de conclure qu'on y peut entrer par le Nord, aussi-bien que par le Sud : cependant il est constant qu'en Eté on y peut mieux entrer par le Sud, & en Hiver par le Nord. Il y a de très-bonne eau dans l'Isle, & l'on y pêche facilement quantité d'excellens poissons de diverses sortes. A peine laisse-t'on tomber l'hameçon un demi pié dans l'eau, que les poissons se battent pour y mordre ; & l'on n'a qu'à le retirer à l'instant même, on le trouve déja garni.

Il y a des milliers de lions & de chiens marins, qui de jour sortent de la mer pour se réjoüir au Soleil. Les matelots en tuerent un bon nombre, tant pour en manger, que par divertissement ; mais ceux qui demeurerent sur la place devinrent si puants, & infecterent tellement l'air, qu'à peine osoit-on aller à terre. Il y en avoit dont le goût étoit presque comme celui d'une viande qui auroit été bouillie ou rôtie 2. fois, au moins au goût de quelques-uns, d'autres n'en pouvant pas seulement manger. Mais d'autres trouvoient que quand

on en avoit ôté la graiſſe, ils étoient auſſi bons que le mouton.

Il y a auſſi quantité de boucs qui ne ſont pas de ſi bon goût que ceux de l'Iſle de S. Vincent, & on a de la peine à les aprocher, à cauſe des brouſſailles : mais nous n'y vîmes point d'autres bêtes. Nous trouvâmes beaucoup de palmiers ſur la montagne, & trois coignaſſiers proche de la rade, où nous prîmes bien une centaine de coins. D'ailleurs nous n'y vîmes point d'autres fruits.

L'Iſle fournit beaucoup de bois de ſantal, qui n'eſt pourtant pas ſi bon que celui de Timor. Il y a une autre ſorte de bois dur & fort compact, a peu près comme l'ormeau. Il eſt propre à faire des poulies de caliorne, & des rouëts. Il y en a d'autre qui eſt également propre à mettre en œuvre & à brûler. Mais il n'y a point d'arbres aſſés hauts pour faire des mâts ni même des mâts de hune, au-moins que nous aïons vû.

Autrefois il y avoit toujours 10. ou 12. Indiens pour pêcher, & pour tirer de l'huille des chiens marins, qu'on tranſportoit à Lima ; mais preſentement l'Iſle eſt tout-à-fait deſerte. Il y eut 3. ſoldats & 3. Canoniers du Vice-amiral qui y demeurerent volontairement & de leur choix, refuſant de ſervir plus long-tems ſur la flote.

Depuis le 11. jusqu'au 22. nous eûmes les vents de Sud, & nous connûmes bien que nous étions dans la Mer Pacifique. L'aiguille nord-est a ici un degré & demi & 2. degrés. Nos Instructions portoient que si nous voions qu'il fût trop-tard pour trouver les galions à Arica, nous fissions route en droiture de l'Isle de Juan, Fernando à Callao de Lima, afin de voir s'ils n'y seroient point avec leur charge d'argent.

Pour être parez en cas de rencontre des ennemis, nôtre flote fut alors distribuée en trois divisions. La premiére étoit composée de l'*Amsterdam* comme amiral, du *Hollande*, de *l'Aigle*, & du *Griffon :* la seconde, du *Delft*, comme Vice-amiral, de *la Concorde*, du *David* & du *yact :* la troisiéme de l'*Orange*, comme Contre-amiral, du *Maurice* & de *l'Esperance*. On mit aussi entre les mains de chaque Capitaine une Instruction à laquelle ils devoient se conformer en cas de combat.

Le 25. nous fûmes par les 25. degrés, le vent venant toûjours du Sud ; & le 3. de Mai 1624. étant à 16. degrés, & un tiers, nous vîmes la côte du Perou. Le 7. nous fûmes si proche de la côte que nous pouvions bien voir les brisans. A midi nous nous trouvâmes à 12. dégrés 45 minutes.

Le 8. trois chaloupes armées nagérent vers un cap, pour reconnoître si nous é-

tions à Callao de Lima, d'où nous craignions d'être déchus. Avant midi nous découvrîmes une voile qui venoit du large & qui portoit droit ſur nous. On commanda une chaloupe & un canot pour chaſſer, & ils l'amenerent à bord de l'Amiral. C'étoit une petite barque ſans couverte, où il y avoit un Capitaine Eſpagnol nommé Martin de la Rea, & 4. Eſpagnols, avec 6. ou 7. tant Indiens que Négres. Ils déclarérent que la flote d'argent étoit partie le Vendredi précedent, 3. du mois, de Callao pour aller à Panama, au nombre de 5. voiles, ſavoir 2. navires de guerre & 3. vaiſſeaux marchands, très-richement chargez que l'Amiral Eſpagnol étoit encore demeuré à Callao : que c'étoit un navire du port de 800. tonneaux, monté de 40. piéces de canon de fonte : qu'il y avoit avec lui 2. pataches, montées chacune de 14. piéces, & 40. ou 50. vaiſſeaux marchands, ſans canon : qu'ils étoient tous touez juſqu'à terre, & défendus par 3. batteries élevées ſur des pierres, au-devant & aux 2. côtés deſquelles il y avoit des retranchemens auſſi de pierre, & qu'elles étoient de 6. ou 7. piéces de canon ; que le reſte du canon qui avoit été amené de Lima, juſqu'au nombre de 50. piéces, avoit été planté ſur le rivage, pour empêcher une deſcente, parceque le Viceroi nous aiant vû porter ſur

Callao, avoit bien cru que nous avions dessein de l'ataquer, qu'il y avoit là 4. compagnies de soldats, chacune de 70. à 80. hommes : que les 2. meilleures compagnies étoient allées avec la flote d'argent à Panama : que le Vice-roi aiant eu avis de nôtre venuë le jour précédent, avoit envoié ses ordres pour rassembler les Espagnols, & les faire venir de toutes parts à Callao, où ils seroient bien-tôt au nombre de plusieurs milliers.

Le 6. le Conseil s'étant assemblé, il fut résolu qu'on feroit l'attaque le lendemain, & comme la foiblesse de l'Amiral ne lui permettoit pas d'agir, il établit le Vice-amiral en sa place, & son beau-frere nommé Corneille Jacobsz pour Sergent Major.

Outre les 5. compagnies de soldats qu'on avoit, on en fit encore 4. autres de matelots, sous le commandement des Capitaines Stolk, de Wit, Querinen, Ysbransen, & Egbertsen. Mais comme il n'y avoit pas assez de petits bâtimens dans la flote, pour mettre à terre en même tems les soldats & les matelots, il fut arrêté que les soldats débarqueroient vers la fin de la nuit, qu'ils feroient autour d'eux une demi-lune de chevaux de frise, pour leur défence; & qu'ils demeureroient sur le rivage dans leur poste, jusques-à ce que les

compagnies de Matelots fuſſent avec eux.

Il y a des gens qui croient que nous fîmes mal de ne ſuivre pas la flote d'argent qui étoit en mer, & que nous aurions peut être jointe ; puis-qu'au moins nous l'aurions trouvée à Panama, avant qu'elle eût été déchargée. Mais on leur répond que ce qu'ils diſent n'a aucune apparence ; que la traverſée eſt fort petite ; & que comme les vaiſſeaux Eſpagnols auroient pour le moins autant fait de chemin devant nous, que nous en aurions fait en les ſuivant, ils auroient conſervé leur avantage.

D'ailleurs quand nous les aurions trouvez à Panama ſans être déchargez, à quoi il y avoit peu d'aparence, parce-qu'on n'auroit pas manqué de les décharger dès qu'ils auroient été arrivez, ce qui ſe pouvoit faire promtement, nous n'aurions pas obtenu de grands avantages ſur eux : car ils auroient été entre 2. forts, d'où l'on peut tirer de l'un à l'autre, & ſous leſquels il n'y auroit pas eu moien de ſe haſarder.

Mais comment auroit-on oſé faire entrer une telle flote dans le golfe de Panama, ſans Pilotes qui l'euſſent fréquenté, & qui même y fuſſent fort expérimentez ? Comment ſe ſeroit-on expoſé aux courans rapides, aux bancs & aux dangers qui y ſont, & qui cauſent ſi ſouvent des naufrages? Comment enfin ſauroit-on pû en ſortir, puiſque ce

ſont les vents de Sud, qui regnent ſur ſa côte, & qu'il y calme preſque toûjours aux mois de Juin & de Juillet ?

Ce fut par ces conſidérations qu'on prit le parti d'ataquer Callao de Lima, qu'on préſumoit avoir été afoibli par le départ des galions, & du monde qui les avoit accompagnez. Cette circonſtance nous paroiſſant favorable, il eſt conſtant que la priſe de cette place, auroit cauſé un grand échec aux affaires du Roi d'Eſpagne dans le Pérou; & par ce moien nous aurions pû reconnoître quels fonds on auroit pû faire ſur les Indiens, & tâché, par leur ſecours, de nous rendre maîtres d'une partie de ces riches païs.

Le 10. de Mai 1624. avant jour, les ſoldats aiant le Vice-amiral à leur tête, nagérent vers l'endroit du rivage où on leur avoit marqué qu'on pouvoit mettre à terre, même ſans ſe mouiller, ſavoir entre Callao & la riviére de Lima; & où l'on croioit que les chaloupes pouvoient demeurer en ſûreté au-deçà du briſant, & hors de la portée du canon.

Mais lors qu'ils furent proche du rivage, ils trouverent les choſes tout autrement. Les briſans étoient fort impétueux, & il n'étoit pas poſſible de les franchir ſans que les mouſquets, la poudre, & tout ce qu'on avoit, fût mouillé; & les chaloupes ne le pouvoient faire qu'avec beaucoup de péril,

Le Vice-amiral ſurpris fit continuër à nager le long de la terre, en atendant qu'il fût jour, afin de voir s'il n'y auroit point d'endroit propre pour ſon deſſein.

Le jour étant venu il ne découvrit rien de plus favorable. La mer briſoit par tout avec une égale violence. Cependant il parut une groſſe troupe d'Eſpagnols, qui ſe diſpoſoient à empêcher la deſcente. Le Vice-amiral aiant fait faire quelques décharges ſur eux, reconnut l'impoſſibilité de l'exécution de ſon entrepriſe, & fit retourner chacun à ſon bord.

Si l'on eût pû débarquer, il y a de l'aparence qu'on eût reçu du ſecours & des inſtructions des Indiens qui étoient dans la barque qu'on avoit priſe le jour précdent, car ils marquoient déja beaucoup de zéle pour nous, & nous aſſuroient que les autres Indiens & les Négres ſe déclareroient en nôtre faveur, dès que nous ſerions maîtres de quelque place où ils puſſent trouver retraite.

L'Amiral ordonna que pendant la nuit on nageroit le yacht *le Levrier* vers terre & qu'à la faveur de ſon canon, on tenteroit la deſcente. Les Eſpagnols s'étant aperçus de nôtre projet, dreſſérent vîte une batterie de 2. canons, percérent le yacht à l'avant, & firent avorter ce deſſein.

Le 11. on déchargea les priſes, & l'on

en distribua les rafraîchissemens. Sur le minuit les Capitaines Tol, Slobbe, & Egbertsen, nagérent avec 12. chaloupes bien armées d'hommes, de petites piéces de canon de fonte, & d'artifices, droit vers les vaisseaux Espagnols, qui étoient à peu près au nombre de 50. sous le canon tant des 3. batteries, que du galion Espagnol, & des 2. pataches.

Cependant nos gens étoient allez donner une fausse alarme au Nord de Callao, & pendant qu'une partie des Espagnols étoit coupée de ce côté-là, les chaloupes aiant abordé les vaisseaux ennemis, mirent le feu chacune à un bâtiment; puis le laissant, & nageant vîte à un autre, elles l'y mirent aussi, & ensuite à un autre, jusques-à ce qu'elles eussent emploié tous leurs artifices.

Dès que les ennemis se furent aperçus de cette manœuvre, ils pointérent leurs canons contre nos chaloupes, & firent un grand feu sur elles, tant des bateries que du galion & des pataches. Elles répondirent de leurs petits canons & de leurs pierriers, se tenant à couvert, autant qu'il leur étoit possible, derriére les vaisseaux ennemis, pour éviter les boulets, & le feu des Mousquetaires dont le rivage étoit bordé, & qui tiroit sans cesse.

L'expédition étant faite, les chaloupes

retournérent à bord, aprés avoir brûlé 30. à 40. vaiſſeaux, autant qu'on le put remarquer, parmi leſquels il y en avoit pluſieurs grands, & quelques-uns qui portoient du canon. Lors-qu'elles ſe furent retirées les Eſpagnols éteignirent le feu de quelques-uns des bâtimens, avec l'aide de leurs eſclaves & des Indiens.

Nous eûmes, en cette action, 7. hommes de tuez, & 14. où 15. de bleſſez, la plûpart étant de l'équipage du Vice-amiral, parce-que ſa chaloupe avoit fait de grands éforts pour aborder une patache. L'action fut vigoureuſe, & exécutée avec beaucoup de courage; mais nous n'eûmes pas aſſez de prévoiance; car ſi nous nous fuſſions pourvus de haches, nous aurions aiſément coupé les cables, & nous ſerions rendus maîtres des vaiſſeaux, preſque ſans péril, parce que le vent de terre les pouſſoit vers nous. Un peu avant jour nous vîmes dériver vers nous 9. de ces bâtimens tout en flâmes, & pour les éviter nous fûmes obligez de lever les ancres, & de courir ſur l'Iſle.

Le 13. du même mois de Mai, le Capitaine Engelbert Schutte alla prendre poſte, avec ſa compagnie, dans l'Iſle de Lima, où nous fîmes une redoute pour la garde de nos grandes chaloupes, qui étoient encore en fagot dans le fond de cale, & qu'on vouloit monter dans cette Iſle.

Ce même jour on tint conseil au sujet de l'entrepriſe de Callao qui avoit manqué & de ce qu'il y avoit à faire dans la ſuite. Nos inſtructions portoient qu'en ce cas nous demeurerions-là quelque tems, pour prendre tous les vaiſſeaux qui voudroient entrer dans le port, ou en ſortir, afin de ruïner le commerce, & de tâcher par cette voie de cauſer quelque révolution dans ces païs-là.

Certaines gens, qui avoient fait un long ſejour au Pérou, avoient aſſuré au Prince Maurice, que les Indiens, & particuliérement les Négres, qui ſont en grand nombre à Lima, ne manqueroient pas de ſe révolter contre leurs maîtres, s'ils voioient du ſecours à eſperer, & qu'ils nous fourniroient eux-mêmes les moiens de nous emparer de Lima ou de Callao. Mais le Viceroi y avoit pourvu, ainſi que nous l'aprîmes, aiant laiſſé à Lima 2. compagnies d'Eſpagnols, pour avoir l'œil ſur les Négres, à qui il avoit été fait défenſe d'avoir des haches, & on leur avoit ôté celles qu'ils avoient. Outre cela, il avoit levé une Compagnie de Négres, à qui il donnoit des gages, & qui avoient un Capitaine auſſi Négre. Par cette gratification il engagea ceux-ci à veiller ſur la conduite des autres, & ils lui donnoient avis de tout ce qui ſe paſſoit.

A l'égard des Indiens, il leur fut permis d'avoir des haches, à condition de ne s'en

ſervir que pour leurs ouvrages.

Comme on n'avoit pas beſoin de toute la flote, pour tenir le port de Callao fermé, on détacha 4. vaiſſeaux, ſous le commandement de Corneille Jacobſz, pour aller du côté du Sud, & y chercher les voies d'incommoder les ennemis. Si les afaires des Eſpagnols au Pérou euſſent été dans l'état où ou les ſuppoſoit être en Hollande, ſuivant les avis qui avoient été donnez, de la verité deſquels on n'avoit pas aſſez douté, la flote n'auroit eu qu'à quitter Lima, pour ſe rendre à Arica, & prendre cette place avec la facilité que les mémoires fournis aux Etats marquoient que la choſe ſe pouvoit faire.

Après cette conquête, nous n'aurions eu qu'à nous avancer vers le Potoſi, qu'on nous avoit marqué comme dépourvu d'armes & par conſéquent nous l'aurions aiſément ſubjugué, & nous y aurions trouvé des richeſſes qui auroient abondamment récompenſé nos Maîtres des frais de l'armement de nôtre flote. C'eſt ainſi qu'on avoit raiſonné au loin.

Mais étant ſur les lieux, nous trouvâmes, ſelon le raport bien circonſtancié de nos priſonniers, Eſpagnols, Négres & Indiens, que la ville d'Arica étoit bien fortifiée, & pourvuë de tout ce qu'il falloit pour ſa défenſe: qu'il y avoit dans le Po-

tosi seul plus de 20000. Espagnols, sans les Indiens & les Négres : & qu'on y étoit bien muni d'armes. A la vérité il y en avoit peu autrefois : mais les derniéres années il s'étoit élevé un grand différent entre les Castillans & ceux de Biscaie, au sujet de la distribution des charges, de sorte qu'ils s'étoient pourvus d'armes, & s'étoient fait la guerre les uns aux autres, & le trouble n'étoit pas encore trop bien apaisé. Enfin nous ne vîmes pas le moindre jour pour l'éxécution de nos grands projets.

Le 14. du même mois de Mai 1624. Corneille Jacobz partit avec son détachement composé de *la Concorde*, du *David*, du *Griffon* & du *Levrier*, prenant son cours au Sud, pour aller ataquer la Nasca, Pisco, ou quelqu'une des autres places qui étoient au Midi de Lima.

Le 20. on fit dans 2. des prises Espagnoles des caveaux de planches fort épaisses, bien jointes par des rablures profondes ; ensorte que l'eau n'y pouvoit entrer, & encore avec de la massonnerie tout autour avec des pierres, le tout de l'épaisseur de 6. piés : on y enferma de la poudre & des artifices, pour les adresser au galion Espagnol, & tâcher de le faire sauter en l'air.

La nuit du 22. deux Grecs, qui servoient sur le vaisseau du Vice-amiral, s'étant emparez d'un petit bâtiment, gagnérent le ri-

vage, & allérent ſe rendre aux Eſpagnols. Le même jour nous prîmes un vaiſſeau chargé de bois, qui venoit de Guaïaquil, à bord duquel il y avoit 30. perſonnes, Eſpagnols & Négres.

Le 33. le Contre-amiral fut détaché avec le *Maurice* & *l'Eſpérance*, & les 2. compagnies de ſoldats des Capitaines Schutte & Bréderode, pour aller a Guaïaquil, & tâcher de détruire un galion du Roi d'Eſpagne, qui y étoit preſque achevé de conſtruire. Nos priſonniers nous avoient fait la priſe de cette place aſſez facile, & nous y avoient ofert leurs ſervices. De nôtre part nous nous y étions auſſi engagez fort legérement, ſéduits par l'eſpérance d'un gros butin. Mais il en fut comme du reſte, nous trouvâmes les choſes dans un tout autre état qu'on ne nous l'avoit raporté. Pour remplacer les ſoldats qu'on emmenoit, 40. matelots furent deſtinez à la garde de l'Iſle de Lima.

Le 27. un des brûlots où étoient les caveaux, & où l'on avoit mis 2000. livres de poudre, avec des balles d'artifice, des grenades, & quantité de matiéres combuſtibles, fut conduit au galion, par 5. hommes, qui s'y étoient volontairement oferts, parmi leſquels étoit Willem Commers Commis de *l'Aigle*.

Le brûlot s'aprocha juſqu'à une portée de

mousquet, sans que les Espagnols en prissent aucune alarme. On avoit dessein de mettre d'abord le feu aux artifices & aux matiéres combustibles qui étoient au haut du bâtiment, afin que pendant que les Espagnols seroient occupez à l'étendre, il pût parvenir à la poudre. Mais on trouva au-devant du gallion un banc étroit que le brûlot ne put traverser, si bien qu'il fallut le ramener à la flote.

Le 2. de Juin 1624. l'Amiral Jaques l'Hermite, qui étoit afoibli d'une longue maladie, mourut au port de Callao de Lima. Depuis nôtre départ de Sierra Leona il n'avoit point eu de santé, & il y avoit déja 4. ou 5. mois qu'il n'avoit point eu du tout de forces. Le Vice-amiral fit laisser le pavillon au mât de l'*Amsterdam* qu'il montoit, afin que les ennemis n'eussent point de connoissance de sa mort. Ce jour-là on prit un bâtiment, où il y avoit 18. lastes de froment.

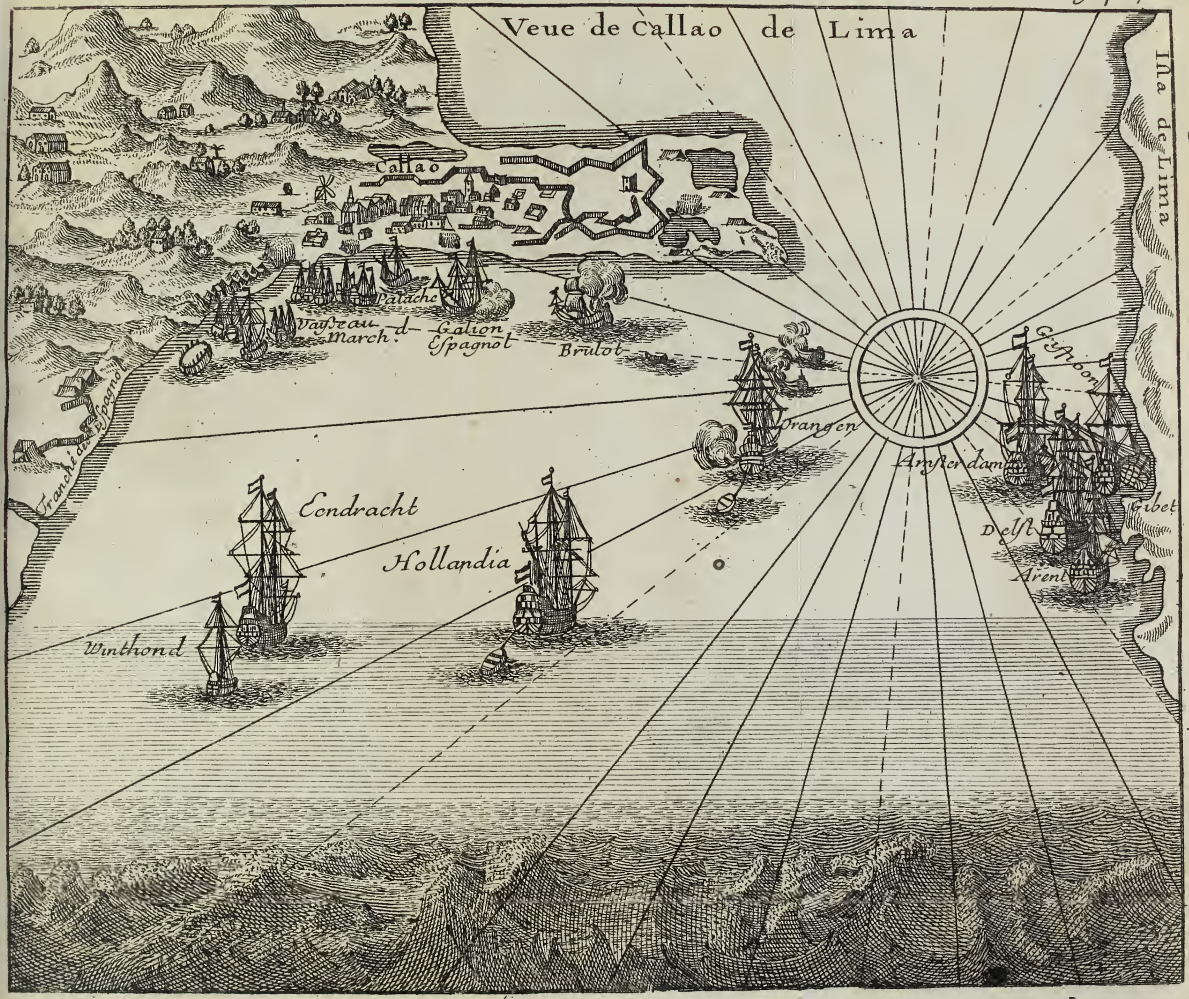
Le 3. on enterra le corps de l'Amiral dans l'Isle de Lima, & le convoi se fit avec toutes les cérémonies requises. Mais on fit la parade sur toutes les prises qu'on avoit faites, & on les orna de pavillons, afin que les Espagnols pussent croire que le canon qu'ils entendroient tirer fût pour célébrer des réjoüissances, au sujet de tant de prises; & qu'ils ne pussent soupçonner que ce fût

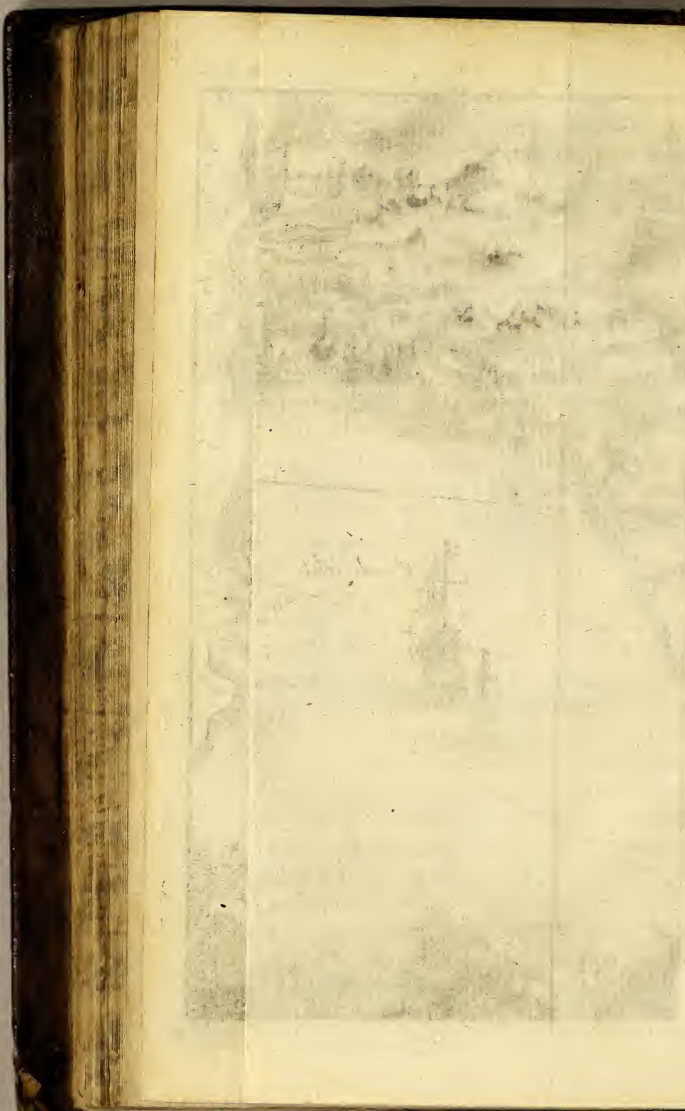
pour célébrer les funérailles du Géneral. Le Vice-amiral voulut attendre le retour du Contre-amiral & des vaiſſeaux qu'il commandoit, pour prendre poſſeſſion de la charge d'Amiral, au deſir des Patentes qu'il en avoit.

Le 6. après-midi, l'*Orange* mit à la voile, & alla jetter l'ancre proche de la pointe de Callao, pour faire des décharges de ſon canon tout le long du rivage, à la faveur deſquelles on pût adreſſer le brûlot avec moins de péril. Ce brûlot qui étoit toûjours conduit par le Commis de *l'Aigle*, & par 4. autres hommes réſolus, navigea cette fois le long du banc, afin de pouvoir joindre le gallion. Mais lorſqu'il en fut à une portée de mouſquet, ou plus proche, & qu'il étoit prêt d'aborder, il toucha, parce que le gallion étoit dans un baſſin, dequoi nous n'avions point de connoiſſance.

Les Eſpagnols pointérent tout leur canon contre lui, & les Mouſquetaires qui étoient à terre firent auſſi un feu continuel; de ſorte que ceux qui le conduiſoient ne voiant point d'eſpérance de le remettre à flot, mirent le feu aux artifices, dans le dalot qui aboutiſſoit à la poudre; puis ils ſe ſauvérent, ſavoir au nombre de 5. le 4. aiant eu la tête caſſée d'une balle de mouſquet.

Le


Veue de Callao de Lima
Callao
Isla de Lima
Vaisseau d'Espagne
Vaisseau March.d
Galion Espagnol
Brulot
Tranchée de l'Espagnol
Eendracht
Hollandia
Winthond
Orangen
Amster dam
Delft
Arent
Gibet



Le brulot enflâmé s'étant relevé de lui-même, dériva vers le rivage, ſans que le feu prît à la poudre que ſur le ſoir ; mais comme elle étoit mouillée, il ne ſe fit qu'un aſſez leger éclat.

Le 8. du même mois de Juin, il y eut un tremblement de terre dans l'Iſle de Lima. Le 13. à la ſollicitation de quelques priſonniers Eſpagnols, le Vice-amiral leur permit d'écrire au Viceroi pour le prier de traiter de leur rançon, étant perſuadez qu'ils auroient pour cet éfet aſſez de crédit auprès de lui. Un Aſſiſtant s'étant embarqué dans un petit bâtiment, où il y avoit une banniére de paix, & aiant nagé vers la pointe de Callao, les Eſpagnols arborérent auſſi la banniére blanche, ſi bien qu'il attendit les chaloupes qui vinrent le prendre, & le menérent dans la place.

L'Aſſiſtant aiant déclaré qu'il n'avoit point d'autre ordre que de préſenter la lettre, les Eſpagnols n'en voulurent rien croire, & le Viceroi commanda qu'on allât lier les mains & couvrir les yeux des matelots, & qu'on les gardât dans les chaloupes. Sur le ſoir, le Général de la mer du Sud reçut la lettre que l'Aſſiſtant avoit portée, & fit délier les matelots, qu'on ſollicita vivement, chacun en ſon particulier, de demeurer à terre, & de ſe mettre au ſervice du Roi d'Eſpagne. Comme il n'y en

eut aucun qui y voulût entendre, le Général les laiſſa partir avec l'Aſſiſtant, qui eut pour réponſe :

Que le Viceroi n'avoit que de la poudre & du plomb au ſervice des Hollandois ; qu'il ne prétendoit faire aucune négociation ni Traité avec eux pour la délivrance des priſonniers ; que ſi quelqu'un entreprenoit encore d'aller à Callao, de la part de l'Amiral, quoiqu'avec une banniére de paix, il le feroit pendre avec ſa banniére au cou.

Le 14. après qu'on eut reçu cette réponſe, il fut réſolu qu'on tuëroit tous les priſonniers ; Eſpagnols à la réſerve de 3. vieillards. Les raiſons d'une éxécution ſi peu ordinaire, furent que comme on n'avoit plus que peu de vivres, & encore moins d'eau, on ne pouvoit nullement garder des gens de qui il n'y avoit aucun ſervice, profit ni rançon à eſperer : que de les relâcher, c'étoit contre toutes les régles de la prudence, à cauſe des divers inconvéniens qui en pouvoient réſulter, outre que les Eſpagnols en auroient fait des riſées. Il falloit pourtant abſolument s'en décharger, & il n'y avoit point d'autre voie ſûre, que celle de leur ôter la vie.

Le matin du 15. on pendit 21. Eſpagnols à la vergue de miſéne de l'*Amſterdam*, à la vuë de tous ceux qui étoient ſur

le rivage ; & les trois vieillards furent mis dans une petite barque, & renvoiez pour dire au Viceroi qu'il voioit l'éfet que sa brutale réponse avoit produit, & que puis qu'il n'y avoit point de quartier avec lui, on prétendoit n'en faire point aussi.

Sur le soir, Corneille Jacobsz amena sous le pavillon le détachement de 4. vaisseaux qu'il avoit commandés. Il raporta au Vice-amiral, que depuis le 14 de Mai il avoit fait tous ces éforts pour gagner au Sud, s'imaginant que dès que le vent tourneroit un peu vers le Sud, & qu'il deviendroit plus favorable, il mettroit le cap sur la côte pour ne pas déchoir, & pour prendre terre au lieu qui lui avoit été marqué : mais que le vent s'étant rangé de plus en plus à l'Est, il avoit eu toutes les peines du monde à mettre l'autre à bord :

Que le 10 du mois courant, c'est-à-dire de Juin, il s'étoit trouvé déchu à 4. lieuës sous le vent de Pisco, quoiqu'il eût été par la hauteur des 18. dégrés & demi : qu'un bon vent s'étant levé, il avoit remonté le long de la côte jusqu'à Pisco, & y avoit mouillé l'ancre le 11. qu'il avoit fait descente le 12. avec ses gens & 2 petits canons, & qu'il avoit marché jusqu'à une portée de mousquet de la Ville :

Qu'il avoit trouvé la Ville enfermée d'une muraille de pierre de 15. piés de haut, au-

dehors de laquelle il y avoit encore un retranchement, où les ſoldats pouvoient ſe maintenir : que toutes les défenſes ſe flanquoient fort bien les unes les autres : que par conſequent il n'y avoit pas eu d'aparence d'ataquer avec ſi peu de monde une place ſi bien fortifiée, & pourvuë d'une bonne garniſon : que tous les Officiers avoient conclu qu'il falloit faire retraite, & ſe rembarquer avec le plus de précaution qu'il ſeroit poſſible :

Que pour cet éfet, on avoit travaillé le reſte du jour à une demi-lune ſur le bord du rivage, & que ce travail ne s'étoit pas fait ſans eſcarmoucher avec les ennemis : que ſur le ſoir on s'étoit mis à couvert dans ce retranchement : que la nuit ſuivante tout le monde s'étoit rembarqué : & qu'enſuite aiant remis à la voile le 13. on étoit revenu joindre la flote.

Dans cette expédition il y eut cinq hommes de tuez, & 15. ou 16. de bleſſez outre la perte qu'on avoit faite de 13. autres qui déſerterent.

Selon ce qu'on en avoit pû apercevoir, il y avoit plus de 2000. hommes ſous les armes, avec 200. cavaliers armez de boucliers & de lances, qui étoient poſtez hors de la Ville, pour prendre les Hollandois par derriére. Néanmoins quand ils parurent on en coucha quelques-uns par terre;

mais on ne put savoir quel éfet fit le petit canon qu'on avoit fait venir des vaisseaux, & qui ne cessa point de tirer.

Le 25. on pendit dans l'Isle de Lima, en présence de la plûpart des équipages, un Canonier qui avoit été pris en désertant. Nous avions alors dans cette Isle 9 forgerons, qui travailloient à préparer des affûts & d'autres ustensiles. Car comme le Vice-amiral étoit bien informé de l'état du Chili, par un naturel du païs, & par le raport de plusieurs prisonniers, qui étoit conforme à celui du Chilois, il avoit dessein d'y mener la flote dès que nous aurions fait de l'eau.

On pouvoit aussi aller atendre les galions des Manilles, & croiser sur eux proche d'Acapulco; mais l'incertitude de les rencontrer, & celle de profiter de leur rencontre, & des avantages qu'on pourroit remporter sur eux, firent regarder ce dessein comme de peu de consequence pour une telle flote. Il fut donc arrêté qu'on iroit au Chili, & qu'on tâcheroit d'y faire quelque conquête: sinon nous pouvions au moins nous y rafraîchir, & nous y pourvoir de vivres, pour aller ensuite aux Manilles, suivant nos Instructions.

Au regard de l'état du Chili, voici ce qu'on en avoit apris. Cette même année les habitans avoient encore la guerre contre les Espagnols, & sur la fin de l'année précé-

dente ils avoient attrapé une troupe de plus de 50. hommes de la nation, qui étoient allez en parti, & les avoient ſi-bien environnez, qu'ils avoient tout tué, ſans qu'il en fût réchapé un ſeul.

Les places qu'ils avoient conquiſes ſur les Eſpagnols l'an 1599. dont Baldivia étoit la plus conſiderable, demeuroient encore ſous leur pouvoir, quoique dans le tems que nous étions au Pérou il y fût répandu un bruit que le Roi d'Eſpagne avoit donné ordre qu'on fît des éforts pour la reprendre, à cauſe de la bonté & commodité de ſon port; mais on n'avoit pas oſé ſe haſarder à cette entrepriſe. Cette Ville eſt ſituée par les 40. degrés de latitude Sud, & préſentement inhabitée. Son havre eſt admirable, ſans baſſes & ſans bancs.

L'Infanterie Eſpagnole a beaucoup d'avantage ſur les Chilois, par leurs mouſquets: mais la cavalerie de ceux-ci eſt beaucoup au-deſſus de celle de leurs ennemis; car ils ſont fort bien à cheval, & il n'y a point de cavalier Eſpagnol qui oſe faire tête à un cavalier Chilois. Outre cela ces derniers paroiſſent fort ſouvent par corps de 3. ou 4000. hommes, & font bien vîte retirer leurs ennemis de devant eux.

Leur maniére de faire la guerre aux Eſpagnols eſt d'aller gâter leurs campagnes, & fourager leurs fruits: enſuite ils vont blo-

quer leurs forteresses, & n'y laissent rien entrer. Ainsi ils affament les garnisons, qui demeurent dans une extrême misere, en atendant que le Gouverneur du Chili, améne de la Conception toutes ses forces, pour les dégager.

Les Espagnols envoient encore tous les ans 3. ou 4. drapeaux de soldats de Lima au Chili. Cette milice est composée, de tous les malfaiteurs qui se trouvent avoir été mis en prison au Pérou à cause de leurs crimes. Pour cet éfet on les fait conduire à Lima; mais ce nombre de gens ne sufisant pas pour faire tête aux Chilois, on y a envoié chacune des derniéres années, un bon nombre de soldats, qui y vont ordinairement de Buenos Aires par terre, suivant les ordes venus de la Cour d'Espagne.

Dans cette année 1624. la disette & la misére des Espagnols avoit été si grande au Chili qu'ils s'y étoient mutinez jusqu'à chasser & maltraiter leurs Officiers, qui avoient eu beaucoup de peine à les remettre sous l'obéissance. Si l'on veut savoir la raison pourquoi le Roi d'Espagne n'abandonne pas le Chili, puis qu'il n'en tire point de profit; c'est qu'il craint que les Chilois ne s'en tinssent pas à la joüissance de la liberté qu'ils auroient recouvrée, y ayant beaucoup d'aparence, qu'ils voudroient pénétrer dans le Pérou.

D'ailleurs il a beſoin des Indiens du quartier le plus méridional du Pérou, & de la partie la plus ſeptentrionale du Chili, pour travailler aux mines dans le Potoſi, parce qu'ils ſont vigoureux & peuvent ſoutenir la grande fatigue qu'il faut ſupporter dans le fond de ces mines ; au lieu que ceux du Nord du Potoſi n'y peuvent réſiſter, & meurent promtement. On ne parle point ici de la fertilité du Chili, ni de l'or qui s'y trouve, parce que le Public en eſt aſſez informé, par pluſieurs Relations qui en ont été faites.

Le 26. du même mois de Juin, outre que le ſcorbut regnoit généralement dans toute la flote, il y avoit tant de malades ſur les 4. vaiſſeaux qui avoient fait le voyage du Sud, qu'il n'y en avoit pas aſſez en ſanté pour armer les chaloupes. Cependant il n'y avoit aucune eſpérance de trouver à Callao ni des herbages, ni d'autres rafraîchiſſemens ou remédes, quoique nous fuſſions obligez d'y ſéjourner encore à cauſe du *Maurice* & de *l'Eſpérance*, qui auroient pû tomber entre les mains des ennemis, ſi on les eût abandonnez.

Ainſi nos affaires alloient fort mal ; & nous n'euſſions pas manqué dans peu de tems de perdre beaucoup de monde, ſi Dieu n'eût permis qu'un Suiſſe malade du ſcorbut, ne fût allé ſur la cime de la plus haute montagne de Lima où l'on n'avoit pas le

moindre soupçon qu'il y eut de la verdure. Il y trouva certaines sortes d'herbages qu'il connoissoit, & dont aiant mangé, il reçût beaucoup de soulagement.

Dés que le Vice amiral sçut ce qui étoit arrivé au Suisse, & quelle étoit la vertu de ces herbes, il en envoia prendre autant que tous les équipages en pouvoient manger, qu'on fit aprêter avec de l'huile & du vinaigre en salade, aussi bien qu'en potage. Ce rafraîchissement produisit un éfet merveilleux: les malades se rétablirent assez promtement, & l'on continua de manger des herbes pendant qu'on fut à Callao.

Le 1 de Juillet 1624. le Vice-amiral aiant essaié de faire creuser des puits dans l'Isle, on trouva que le fond étoit si pierreux sous la terre, qu'on ne peut creuser jusqu'à l'eau. En éfet cette Isle, qui a environ 3. lieuës de circuit, est toute remplie de pierres & de roches, & il n'y croît rien que les herbages dont on a parlé, qui sont sur la montagne. On voit à son bout occidental plusieurs sépultures des Indiens, qui paroissent fort anciennes.

Le 18 on vit 2. Espagnols, sur des fagots de gros joncs, qui flotoient vers l'*Orange* qu'ils abordérent. C'étoient 2. desserteurs de Callao, dont l'un étoit le principal des Comédiens du Pérou, & l'autre un simple soldat. Ils nous aprirent que le

Maurice & l'Eſpérance avoient pris quatre bâtimens ſur la côte de l'Iſle de Puna, & qu'ils avoient brûlé la ville du Guaïaquil avec le nouveau galion du Roi.

Ils déclarérent auſſi qu'il y avoit des fortifications tout autour de Callao, & 80. piéces de canon dans la place, outre les 40. du gallion qui étoit dans le baſſin : qu'il y avoit 40 compagnies d'infanterie & 16 de cavalerie, pour la défendre : que le Viceroi avoit envoié des milices à toutes les aiguades afin que nous ne puſſions faire d'eau en aucun endroit.

Ils dirent que le ſujet de leur déſertion étoit que depuis quelques jours ils avoient tué à Callao le Général de la cavalerie Eſpagnole, pour une querelle qu'ils avoient priſe avec lui à cauſe d'une femme de débauche. D'ailleurs ils ne ſavoient rien de nouveau, parce que depuis le coup ils avoient toûjours été cachez, & avoient eu l'eſprit plus occupé à chercher les moiens de ſe ſauver, qu'à s'informer des nouvelles, & de ce qui ſe paſſoit.

Le 22. dix chaloupes ennemies bien armées s'étant avancées vers *la Concorde*, firent grand feu ſur ce vaiſſeau, & coupérent 2. de ſes haubans. Le vaiſſeau ne manqua pas de leur envoier ſes bordées ; mais comme il rouloit trop fort, les coups ne portérent pas.

Le 24. les Espagnols envoiérent au *David* plus de 200. volées de canon, de boulets de 6. 7 & 8. livres, sans blesser personne. Leur hardiesse venoit de ce que le Vice-amiral, qui avoit son dessein au sujet du Chili, avoit recommandé qu'on ne tirât que par une absoluë nécessité, & qu'on épargnât la poudre. Ainsi voiant qu'on les laissoit faire, ils osoient s'approcher peu à peu : mais lors qu'il en étoit tems on les faisoit bien reculer.

Le 29. à la pointe du jour, 13. chaloupes Espagnoles s'étant avancées tout proche de *la Concorde*, ce vaisseau fut embaraſſé de ce que le yacht *le Levrier*, qui n'étant pas bien pourvu de canon, y étoit amarré avec une hanſiére, parcequ'il servoit aux Espagnols à les couvrir, & que *la Concorde* ne pouvoit tirer sur eux qu'au travers du yacht, qui en auroit été desemparé. Ainsi on ne put d'abord les incommoder. Ils eurent le tems d'envoier au navire plus de 30. boulets de 16. & de 18. livres, dont la plupart portérent, avant qu'il fût paré, & il sembloit qu'ils avoient dessein d'aborder le yacht. Mais enfin le navire s'étant débaraſſé tira plus de 70. coups, & les Espagnols, aprés en avoir tiré plus de 120 firent retraite. Il n'y eut de nos gens qu'un Canonier de blessé ; mais il perdit le bras droit.

Le 5. d'Août, le Vice-amiral fut instalé

dans la charge d'Amiral, en vertu des Patentes du Prince Maurice, & il fit prêter le ſerment de fidélité à bord du *Delfi* où les équipages des plus prochains vaiſſeaux ſe rendirent tour à tour. Le Contre-amiral lui aiant auſſi ſuccédé dans la charge de Vice-amiral, Corneille Jacobſz Conſeiller de l'Amiral, fut établi Contre-amiral en ſa place.

Sur le midi, l'Amiral nagea vers l'*Orange*, avec toutes les chaloupes, pour y prendre le ſerment du reſte des équipages, qui s'y rendirent auſſi. Les Eſpagnols aiant remarqué la manœuvre des chaloupes, s'avancérent avec les leurs, & avec des frégates, en tout au nombre de 15. croiant ſurprendre le yacht : mais on y donna ſi bon ordre qu'ils furent contrains de ſe retirer.

Bientôt aprés on vit revenir le nouveau Vice-amiral Jean Willemſz Verſchoor, avec le *Maurice* & *l'Eſpérance*, & une priſe qu'ils amenoient. Les Hollandois avoient trouvé à la rade de Puna 3. bâtimens, dont ils en avoient brûlé 2. & celui qu'ils amenoient étoit le 3. Enſuite ils avoient remonté la riviére juſqu'à Guaïaquil, place qui étoit bien fortifiée, & pourvuë d'une bonne garniſon. Néanmoins ils avoient fait deſcente, nonobſtant le feu des batteries des ennemis, aiant pourtant perdu 35. hommes, qui furent tuez en débarquant ; & ils s'étoient rendus maîtres de la Ville.

Mais comme aprés cette victoire, il ne restoit que 200. hommes, nombre de gens qui étoit trop médiocres pour garder une telle Ville, au milieu de tant d'ennemis; & qu'ils n'avoient pas assez de chaloupes, ni d'autres petits bâtimens, pour en enlever le butin, ils avoient brûlé la Ville, qui étoit remplie de marchandises, parce que c'étoit le port de Quito, & un galion du Roi, qui y avoit été nouvellement construit; & ils s'étoient retirez à la premiére marée.

A la prise de la Place il fut tué plus de 100. Espagnols, & il en fut fait 17. prisonniers, qu'on jetta ensuite à la mer à Puna, pour avoir voulu faire une trahison. Aprés cela le Vice-amiral aiant fait netoïer ses vaisseaux, & rafraîchir les équipages dans l'Isle, avoit mis à la voile, & au plus prés du vent, courant la bande du Sud, jusques par les 25. degrés & un tiers de latitude meridionale, où il étoit à 350. lieuës de terre. Alors le vent aiant changé, il avoit fait remettre le cap sur les terres, dans la pensée d'abattre vers Arica, & de relâcher encore en quelque endroit, pour y prendre des rafraîchissemens par force. Mais le vent étoit devenu si impétueux, qu'il n'avoit pû rendre le bord au Pérou que par les 13. degrés; & le jour précédent il avoit ensuite toûjours continué sa route, jusques au temps que ses vaisseaux venoient de paroître.

Le Vice-amiral & tous les autres attribuérent l'honneur de cette expédition au Capitaine Engelbert Schutte, qui, aprés la premiere charge, voiant nos gens découragez, les avoit animez par ſes paroles & par ſon exemple, & les avoit remenez à la charge, quoique les ennemis fuſſent trois fois plus forts. Cette valeur avoit ſans doute ſauvé les troupes & les vaiſſeaux; car les Eſpagnols auroient pû facilement couper les premiéres dans leur retraite, & enſuite ils ſe ſeroient rendus maîtres des navires.

L'Amiral voulant continuër de monter le *Delft*, y fit arborer le pavillon au grand mât: l'*Amſterdam* ne le porta plus qu'au mât d'avant; & l'*Orange* continua de porter le ſien à l'artimon.

Le 13. du même mois d'Août 1624. nous abattîmes les huttes de l'Iſle de Lima, & fîmes nos préparatifs pour partir. Le lendemain toute la flote, alors compoſée de 14. voiles, par le moien de 3. priſes qu'on emmenoit, & qu'on avoit équipées pour s'en ſervir, prît ſon cours vers les Piſcadores, & paſſa entre deux, laiſſant un petit rocher à bas-bord; puis allant au plus près du vent, nous courûmes vers la baie qui eſt derriére ces Iſles, où nous mouillâmes l'ancre ſur le ſoir.

Auſſi-tôt l'Amiral étant allé à terre avec 5. compagnies de ſoldats, & une groſſe

troupe de matelots, fit poſter les premiers autour d'une place aſſez proche du rivage, où les autres creuſérent un puits, parce qu'on lui avoit aſſuré qu'il étoit aiſé de trouver de l'eau douce par cette voie, & il vouloit en ſavoir la vérité avant que de faire aucune autre manœuvre.

Lors qu'on eut trouvé l'eau, & connu qu'elle étoit bonne, on fit travailler toute la nuit les matelots à une demi-lune, qui dès le lendemain matin, fut en état de défenſe. La nuit les ſoldats avoient été ſous les armes, pour couvrir les travailleurs, & cependant l'Amiral avoit fait débarquer 10. petits canons, avec leurs afûts, qui furent mis dans le retranchement, afin que ſi les ſoldats étoient ataquez le lendemain, ils puſſent être à couvert ſous cette artillerie.

Le matin du 15. les 5. compagnies étant entrées dans la demi-lune, on y fit paſſer avec une vîteſſe incroïable 6. piéces de gros canon, de 20. à 24. livres de balle. La difficulté étoit que les puits qu'on avoit creuſez, ne pouvoient fournir, dans un petit eſpace de tems, autant d'eau qu'il en falloit pour toute la flote. D'ailleurs nôtre retranchement étoit commandé par des éminences & par des montagnes, où les Eſpagnols de Lima pouvoient aiſément conduire leur artillerie & leurs forces, ainſi

que le raportérent ceux qui furent envoiez pour viſiter ces endroits-là.

Ce raport obligea l'Amiral de faire rembarquer le gros canon, & de le faire ramener à bord avec autant de diligence qu'on l'en avoit amené : mais les petites piéces demeurérent à terre pour favoriſer la retraite, ſi l'on étoit obligé de la faire.

Le matin du 16. les troupes & les canons retournérent auſſi à bord, ſans que perſonne s'y opoſât. Aprés-midi nous mîmes à la voile, à la faveur de la briſe de mer, & nous fîmes l'Oueſt pour doubler Punto Perdido.

Le ſoir du 20. nous découvrîmes les Iſles de los Lobos qui nous demeuroient à babord. Le 23. nous eûmes la vuë de Cabo blanco, & le 24. celle de l'Iſle de Sainte Claire, qui nous demeuroit au Nord-oueſt. Sur le midi, l'Amiral fit mettre 3. chaloupes de l'avant, pour donner avis de nôtre venuë aux Indiens de Puna, & leur dire que nos gens ne leur feroient aucun tort ; & en même tems pour tâcher d'aprendre d'eux ce qui ſe paſſoit à Guaïaquil.

Le 25. aprés midi, nous allâmes ancrer à la rade de l'Iſle de Puna, où les chaloupes étoient déja 4. heures avant nous. Elles avoient pris une petite barque, où il y avoit des balles de marchandiſes, qui devoient être envoiées par terre à Lima. Mais pour

les hommes, Eſpagnols & inſulaires, tout s'en étoit fuï, & il fut impoſſible de trouver perſonne à qui l'on peut parler.

Le 27 les 3. plus gros vaiſſeaux ſe déchargérent de leur canon & de leur leſt, & furent halez ſur le ſec pour être nétoïez. Le 28. l'Amiral reçut le fâcheux avis du mauvais ſuccés d'une nouvelle entrepriſe qu'on avoit faite ſur Guaïaquil. Nos troupes, par la faute de quelques Officiers, y avoient été miſes en fuite, & s'étoient rembarquées avec perte de 26. à 28. hommes.

Ce deſordre étoit arivé, ſelon le raport du Commandant, parce que la moitié de la compagnie de ſoldats du Capitaine Everwyn, avoit monté ſur la montagne, ſans attendre le Capitaine, & avoit marché droit aux ennemis, par vanité, pour avoir l'honneur de la victoire, la croiant aſſurée, à cauſe qu'on avoit vu que quelques Eſpagnols fuïoient Mais les ennemis retranchez dans des maiſons, ſur le haut de la montagne, où il atendoient nos gens, aiant chargé tous à la fois, en jettérent quelques uns par terre, & éfraïérent tellement les autres, qu'ils prirent la fuite, & mirent auſſi en déroute une autre compagnie, qui marchoit derriére eux, pour aller les ſoutenir.

On fit une nouvelle tentative; mais le Commandant qui fut bleſſé, & qui vit que la fraïeur avoit ſaiſi ſes gens, leur ordonna de

faire retraite. Le Capitaine Schute y fut auſſi bleſſé, & nonobſtant ſa bleſſure il fit tous ſes éforts pour retenir ſa troupe, & empêcher la fuite.

Ce fut une choſe étrange qu'avec 2. fois plus de monde qu'il n'y en avoit auparavant, on ne pût prendre Guaiaquil brûlée & ſans retranchemens; au lieu qu'il y en avoit de bons lors qu'elle fut priſe la premiére fois avec ſi peu de gens. Le ſentiment commun fut que cela venoit du peu d'expérience du Commandant au fait de la guerre, ou de ce que les ſolats étoient prévenus qu'ils ne pourroient obtenir la victoire ſous ſa conduite; ce préjugé les aiant empêché de marcher aux ennemis avec la même ardeur qu'ils avoient accoutumé.

Le 1. de Septembre, les 3. principaux navires étant nétoïez, & remis dans leur aſſiette, on commença de nétoïer les autres. Le 2. l'Amiral alla mettre 2. corps-de-garde auprés des 2. puits qu'on avoit faits, de peur que les ennemis ne les vinſſent empoiſonner.

Le 9. aprés pluſieurs délibérations, il fut réſolu que nonobſtant les aparences d'un bon ſuccés qui ſe préſentoit ſi l'on alloit au Chili, on iroit premiérement à Acapulco ſuivant ce qui étoit porté dans les Inſtructions, pour y croiſer ſur les galions qui devoient y venir des Manilles; & qu'enſuite,

ſelon l'état où ſeroit la flote, on pourroit aller au Chili.

Le 11. nous brûlâmes tout le bourg de Puna, & abattîmes les murailles de l'Egliſe. Le 12. nous remîmes à la voile. Il déſerta 8. ſoldats, 4 François & 4. Anglois, de la compagnie du Capitaine Schute, qui s'enfuïrent dans l'Iſle lors que nous partîmes Ils avoient toûjours fort bien ſervi, & avoient combattu vaillamment dans toutes les autres actions: mais le fâcheux ſuccés de celle de Guaïaquil les avoit rebutez. Ils demeurérent perſuadez que nos afaires iroient mal, & qu'il n'y auroit pour eux aucun moien de faire fortune avec nous.

Le 17. du même mois de Septembre, nous fûmes par les 3. degrés de latitude Sud, & le 18. nous troûvames les vents aliſez du Sud-ſud-oueſt. Le 20. nous fûmes ſurpris de ne point découvrir les Iſles de Gallapagos, quoi que, ſelon les cartes nous fuſſions par cette longitude, & que, ſuivant tous les pointages, nous dûſſions alors traverſer entre elles. Ainſi nous crûmes qu'elles n'étoient pas placées dans les cartes par leur véritable longitude, & qu'elles nous demeuroient à l'Oueſt.

Le 22. à midi, nous fûmes par la hauteur d'un degré, 35. minutes, & peu aprés nous vîmes quelques Iſles qui nous demeuroient au Sud, & que nous regardâmes com-

me étant les Gallapagos, bien que ſelon tous nos pointages nous duſſions les avoir dépaſſées. Nous eûmes toûjours les vents de Sud-oueſt juſqu'au 10. d'Octobre, que nous tombâmes ſouvent dans le calme, & eûmes des vents de Sud-eſt & d'Eſt-ſud-eſt.

Le 20 d'Octobre 1624. nous eûmes la vuë de la Nouvelle Eſpagne, qui nous demeuroit au Nord-eſt, & dont les terres nous paroiſſoient auſſi hautes que des montagnes. A midi nous fûmes par les 17. degrés 50. minutes; & le 22. par les 18 degrés 12. minutes, à 2. lieuës de terre. Une chaloupe qu'on avoit envoiée ſur la côte raporta qu'elle couroit Eſt ſud eſt & Oueſt nord oueſt, & qu'à une bonne portée de petit canon du rivage, il y avoit 20. à 30. braſſes d'eau, fond de ſable: qu'on avoit vû des hommes à terre, mais qu'on n'avoit pû traverſer les briſans pour y aller.

Le matin du 23 nous fûmes pris de calme, & aprés midi nous eûmes une briſe de mer, comme le jour précédent Ainſi nous vîmes par expérience que le long de la côte de la Nouvelle-Eſpagne, les vents de mer ſouflent depuis midi juſqu'à minuit; & que depuis minuit juſqu'à midi les vents ſont variables, & qu'il y fait du tonnerre, des éclairs, des pluïes, &c.

Le 24. nous eûmes la vûë de Siguatanejo, qui eſt fort reconnoiſſable, à cauſe de

4. rochers blancs, qui en giſent à 3. lieuës. Enſuite nous vîmes le mont de Calvario, qui court au Sud-oueſt en mer & qui, lors qu'on en aproche, paroît de tous côtés être une Iſle.

Le 28. à la pointe du jour, nous nous trouvâmes à demi lieuë d'une Iſle qui eſt devant le Port d'Acapulco, & ſur le ſoir nous y mouillâmes l'ancre, à la vuë du Fort, qui avoit été rebâti l'année précédente ſur une pointe qui s'avançoit en mer, pour mettre à couvert les galions qui viennent des Manilles, qu'on y peut tenir à l'ancre ſous le canon. Il y a 4. baſtions, qui ſont munis de 10. ou 12. piéces d'artillerie, & il eſt entouré d'une bonne muraille.

Le 29. nous cherchâmes les voies d'entrer en négociation avec les Eſpagnols, pour tâcher d'aprendre par les ôtages qu'ils nous pourroient donner, s'ils atendoient cette année des gallions des Manilles, & s'ils viendroient bientôt. Nous fîmes entendre aux Eſpagnols que nous avions fait des priſonniers ſur la côte du Perou; qu'il y avoit des Capitaines & quelques autres gens condérables de leur nation; & que maintenant que l'Amiral avoit réſolu de faire route aux Indes Orientales, il conſentiroit volontiers à traiter de leur rançon pour des rafraîchiſſemens, ſi le Gouverneur vouloit donner en ôtage quelque Oficier ou perſonne de diſtinction, de même que de nôtre côté nous ofrions d'envoier des ôtages au port.

Le Gouverneur répondit qu'il ne vouloit ni envoier des ôtages à l'Amiral ni en recevoir dans ſon Fort; mais que ſi l'on vouloit mettre à rançon pour de l'argent, on n'avoit qu'à les amener, & qu'il traiteroit ainſi qu'il ſeroit raiſonnable, & ſelon la pratique ordinaire. L'Amiral n'ayant pas voulu y conſentir, la négociation fut finie.

Le 1. de Novembre 1624. les vaiſſeaux furent remorquez hors du port. Cependant on tira de la place ſix coups qui ne portérent point. Sur le ſoir, il ſe fit un détachement de l'*Amſterdam*, *la Concorde*, *l'Aigle*, le *David* & le *Griffon*, avec les yachts, *le Chaſſeur* & *la Violence*, & la chaloupe de *l'Aigle*, ſous le commandement du Vice-Amiral, qui alla moüiller l'ancre à 18 ou 20. lieuës au vent, c'eſt-à-dire à l'Oueſt de l'Acapulco, afin qu'il pût découvrir & aborder les Galions, qui, ſelon nos conjectures, pourroient bien terrir à peu prés en ce lieu-là; ou qu'au moins s'il ne pouvoit les joindre, il leur donnât la chaſſe, & les fit tomber au milieu des vaiſſeaux qui reſtoient avec l'Amiral, lequel retourna moüiller dans le port.

Le 2. le *Maurice*, *Hollande*, *l'Eſpérance*, *le Lévrier* & *Naſſau*, s'étant mis ſous voiles, allérent moüiller à une lieuë & demie l'un de l'autre; deſorte que l'*Eſpérance* qui étoit le plus à l'Eſt, étoit à une demie lieuë au-deſſus d'Acapulco, & le *Mauri-*

ce qui étoit le plus à l'Oueſt, jetta l'ancre à portée de vûë de ce premier ; le *Delft* que montoit l'Amiral, demeurant mouillé dans le Port avec l'Orange.

Le 3. & le 4. les chaloupes & les canots du *Delft* & de *l'Orange* allerent faire de l'eau à Porto del Marques, qui eſt à une lieuë & demie d'Acapulco. Le 7. le Capitaine Witte étant retourné à l'aiguade avec les chaloupes, les ennemis qui étoient dans une embuſcade, attaquerent ceux qui puiſoient de l'eau, qui prirent la fuite & ſe rembarquérent, aiant perdu 4. hommes, qui furent tuez, ou qui ſe noïérent. Il y en eut un autre qui demeura ſur le rivage : mais le Capitaine Wite le voiant dans ce danger, fit encore nager vers terre, & alla lui-même le prendre & le tirer dans la chaloupe, généroſité qui valut une bleſſure, qu'il reçut alors dans le côté, & dont il guérit dans la ſuite.

Le 8. l'Amiral ſorti du port d'Acapulco, & le 15. le Vice-amiral aiant laiſſé les vaiſſeaux en ſentinelle, & paſſé à bord du *Levrier*, ſe rendit auprés de lui, & lui dît qu'il avoit trouvé un bonne aiguade, à 16. ou 18. lieuës à l'Oueſt d'Acapulco, mais que la mer y briſoit ſi fort, qu'il étoit difficile de paſſer juſqu'au rivage. Nous étions alors à cinq lieuës à l'Oueſt de cette Ville : & l'Amiral fit donner avis à tous les vaiſſeaux qui étoient ſous le vent de le ſuivre.

Le 21. nous vîmes ceux des vaiſſeaux du détachement du Vice-amiral qui étoient le plus à l'Oueſt, & nous nous trouvâmes à 17 lieuës d'Acapulco, aiant fait en 6. jours 11. lieuës à l'Oueſt. Le 22. nous les vîmes tous ſous voiles. Le calme les empêchant de nous joindre, nous aprîmes du yacht, qui enfin nous aborda, que 6. ſoldats avoient déſerté; que *l'Amſterdam* & *la Concorde* avoient fait de l'eau; que le lendemain de leur départ on avoit vû paroître plus de 600. Eſpagnols ſur le rivage; qu'ils étoient venus, ſans doute, pour ſurprendre ceux qui ſeroient à l'aiguade; mais que par bonheur ils s'étoient déja retirez.

Le 24 on courut à l'Oueſt juſqu'au 28. en rangeant la côte, pour chercher les Iſles de Ladrilleros, qui, ſuivant le Journal Eſpagnol, ſont à 40. lieuës, à l'Oueſt d'Acapulco, & où l'on trouve de l'eau, du poiſſon & des patates en abondance. Mais aprés avoir fait plus de 45. lieuës d'Allemagne, au-lieu des 40. lieuës d'Eſpagne marquées, ſans trouver ces Iſles, on ne s'amuſa plus à les chercher. Le 29. nous brûlâmes les yachts *le Levrier* & *la Violence* qui ne pouvoient plus naviger.

Le 15. de Janvier 1625. nous vîmes les terres qui nous demeuroient à l'Oueſt & qui étoient fort baſſes. Le briſant étoit extraordinaire, & ce fut un bonheur que nous n'y déchû-

déchûmes pas pendant la brune. Nous jugeâmes que c'étoit l'Isle de Galperico.

Le 23. on trouva que le scorbut avoit tellement gagné, qu'à peine, en quelques vaisseaux y avoit-il assez de gens sains pour manœuvrer. Le soir du 25. nous fûmes sur la côte d'une des Isles des Larrons nommée Guagan. Le terrein étoit passablement haut. Les Larrons vinrent avec plus de 10. canots à 2. lieuës de terre, & nous donnérent des noix de cocos, des bananes, des patates, pour de la vieille ferraille.

Le matin du 26. nous vîmes revenir plus de 150. canots, qui nous donnérent en troc prés de 700. noix, & des Anjamas. Vers le soir, nous moüillâmes l'ancre au côté Occidental de Guagan, sur 10. brasses fond de sable.

Le 27. le Vice-amiral & la moitié des soldats allérent dans une petite Isle qui gît à trois lieuës au Sud de la rade, pour y chercher des rafraîchissemens. Mais comme la mer y brisoit extrémement, qu'on craignoit d'y perdre des chaloupes sur les rochers qui y pouvoient être sous l'eau, & que les Larrons priérent le Vice-amiral de ne pas débarquer, lui promettant de lui porter à bord tout ce qu'ils auroient qui pourroit l'accommoder, il retourna moüiller à la rade. Le Contre-amiral, de son côté, aiant visité la baie, y trouva une aiguade, où l'eau étoit bonne & facile à faire.

Le 28. on envoia poſer à terre un corps-de-garde de 50. ſoldats, pour la ſureté de la grande chaloupe, & des ouvriers qui lui devoient donner le radoub. Le 29. on fut obligé de renforcer ce corps-de-garde, & d'y envoier du petit canon, parce que les Larrons paroiſſoient vers l'aiguade, par groſſes troupes & armez d'aſſagaies.

Les premiers jours du mois de Février 1625. ils portérent du ris à bord, & en donnérent une balle de 70. à 80. livres pour une vieille hache toute roüillée. Le 5. on fit une revuë générale ſur la flote, où l'on trouva 1260. hommes, en y comprenant 32. priſonniers Eſpagnols & Noirs. Le 9. l'Amiral fit faire le Sermon à terre. Le 11 nous remîmes à la voile.

L'Iſle Guagan que nous quittions, eſt une des Iſles nommées Iſlas de las Velas, ou des Larrons. Elle gît par les 13. degrés 2. tiers de latitude Nord. Mais la rade où la flote étoit mouillée ſur 10. 20 & 30 braſes, fond de ſable, à une portée & demie de gros canon du rivage, eſt par les 13 degrés & demi & au côté occidental de l'Iſle, on y peut entrer également par le Nord & par le Sud.

Le terrein de cette Iſle eſt paſſablement haut & fertile. On y ſéme du ris en pluſieurs endroits. Il y a un nombre infini de cocos, auſſi bien que dans l'autre

Isle qui est au Sud-est, & assez de palmiers. Il y a aussi une quantité extraordinaire d'Anjamas. On nous donna 200. poules, mais point de bestiaux, quelques éforts que nous fissions pour en obtenir.

Les Larrons sont plus grands que les Ternatois, & que les autres Indiens, & sont bien proportionnez dans leur taille. Ils ont le teint rougeâtre & vont tout nuds, hormis que les femmes couvrent leurs parties naturelles d'une feüille d'arbre. Leurs armes sont des assagaies & des frondes, dont ils savent fort bien se servir.

Leurs canots sont bien faits, & propres à pincer le vent. Ils s'en servent pour aller jusqu'à 2. ou 3. lieuës au large, quoi-que la mer soit grosse; car quand les canots tournent, ils les retournent aisément, & en vuident l'eau.

D'abord on diroit que ces gens-là trafiquent avec quelque bonne foi; mais on connoît bientôt que ce n'est pas sans raison qu'on leur a donné le nom de Larrons, car il n'y eut pas une des balles de ris qu'ils nous vendirent, où l'on ne trouvât du sable, ou de petites pierres, ou d'autres choses, & avec cela ils volent effectivement tout ce qu'ils peuvent atraper.

Il ne faut pas débarquer dans leurs Isles sans être bien pourvû d'armes, ni prendre la moindre confiance en eux; car tous les Ma-

telots qui s'écartent de la troupe de leurs compagnons, ne manquent pas d'être maſſacrez, au moins s'ils ſont rencontrez par ces cruels inſulaires, ainſi que nous en fîmes la triſte expérience en quelqu'un de nos gens.

Le 14. du même mois de Février 1625. nous fûmes par les 10. degrés & demi, & nous vîmes une Iſle que nous crûmes être celle de Sahavedra, quoique cette eſtime ne s'acordât pas bien avec les cartes.

Le 15. à 9. heures du matin, nous vîmes une autre Iſle, que nous ne trouvâmes point dans les cartes, dont les habitans qui vinrent à nous dans des canots, étoient de la même taille que les Larrons. Ils avoient les cheveux noirs & longs, & quelques ornemens à leur mode autour du corps; mais comme nous courions toûjours ils ne purent nous aborder. Leur pais paroiſſoit bien cultivé & aſſez peuplé: il eſt par les 9. degrés 3. quarts.

Le 23. il fut réſolu dans le Conſeil qu'on prendroit ſon cours au Sud-ſud-oueſt, juſques par la hauteur des trois degrés, pour gagner Gilolo, & aller enſuite à Ternate. A midi nous prîmes hauteur, & nous trouvâmes que les courans nous avoient furieuſement portez au Nord, quoi-que la mouſſon du Nord ſouflât alors.

Le 2. de Mars 1625. nous eûmes la vuë de la montagne de Gammacanor, qui eſt ſur

la côte de Moro, bout Occidental de Haremanera ou de la grande Isle de Gilolo, par le travers de la partie Occidentale de laquelle gisent les Isles Moluques.

Le 4. sur le soir, nous eûmes un bon frais du Nord, qui nous poussa jusqu'à Malaïe, principale place de l'Isle de Ternate L'Amiral envoia une chaloupe à Talucco, où étoit alors le Sr Jaques le Févre Gouverneur des Moluques, pour lui donner avis de nôtre venuë.

Le 5 du même mois de Mars, selon nôtre calcul, & le 6. selon le calcul de ceux qui étoient aux Indes, le Gouverneur étant venu à bord saluër l'Amiral, ils allérent ensemble à terre. La raison de cette diférence du compte des jours, est que la flote en courant à l'Oüest, avoit couru prés de seize heures avec le Soleil; desorte que nous avions eu ordinairement les jours un peu plus longs que vingt-quatre heures, au lieu que ceux qui de Hollande avoient pris leur cours droit aux Indes Orientales, aiant fait l'Est, avoient couru contre le Soleil, & avoient eu ordinairement les jours un peu plus courts que vingt-quatre heures; & ils avoient trouvé le Soleil à midi aux Moluques, environ huit heures plutôt qu'ils ne l'avoient eu en Hollande, si bien que ces deux différences faisoient ensemble un jour entier.

Le 13. on eut nouvelles qu'un des vaiſſeaux de la Compagnie, nommé *la Fidélité*, avoit fait naufrage ſur la côte de Sangi, Iſle qui gît à 50. lieuës Nord-oueſt-quart-au-nord de Ternate, ſur la route des Philippines. Le même jour une partie des gens de la flote fut emploiée à ruïner le Fort de Calemate, qu'on ne vouloit plus conſerver.

Le 17. le Vice-Amiral partit avec un détachement, pour aller auſſi ruïner un Fort qu'on avoit à Motir, qui eſt la troiſiéme des grandes Iſles Moluques.

Le 25. le Gouverneur de ces Iſles partit avec toute la flote pour aller à Macian, où l'on jetta l'ancre à la rade de Gnoffaquia. Le 26. *la Concorde* fit route vers Sangi, pour prendre ce qui ſe ſeroit ſauvé du naufrage de *la Fidélité*.

Le 18. la flote fit voiles, mais parce que le vent forçoit trop, pour monter au lof de Gorties, elle traverſa le détroit qui eſt entre la vieille Iſle de Batſian & la nouvelle.

Le 4 d'Avril 1625. nous ancrâmes ſous le Fort d'Amboine, où le Gouverneur nommé Herman van Speult fit des préparatifs pour aller à Louhou & à Cambelle, dans l'Iſle de Céram. Le 25 la chaloupe de *l'Aigle* prît la route de Batavia, afin de donner avis de nôtre venuë au Gouverneur Général pour les Hollandois dans les Indes.

Le 14 de Mai, l'Amiral & les 2. Gouverneurs d'Amboine, nommez Speult & Gorcum, aiant déja auparavant envoié 2 vaisseaux, l'un à Louhou & l'autre à Cambelle, les suivirent avec toutes leurs forces, tant de vaisseaux Hollandois que de corcorres. D'abord ils prirent Louhou, & ruïnérent la place, puis ils brûlérent les Négreries des rebelles, & détruisirent tous leurs gérofles.

Le 22. de Juin, ils s'en retournerent à Amboine. Le 18. de Juillet, l'Amiral & le Gouverneur Speult en partirent avec la flote, & firent route vers Batavia.

Le 25. d'Août le même Gouverneur se détacha de nous avec l'*Orange* & le *Maurice*, pour aller à Japara, & nous continuâmes nôtre route à Batavia, où nous terrîmes le 29. Quelques jours aprés Speult nous y vint rejoindre.

Comme il ne se présentoit alors aucune entrepriſe où la flote pût être emploiée, il fut résolu, dans le Conseil des Indes, de la séparer, & d'envoier les vaisseaux en divers lieux, selon que les interêts de l'Etat & de la Compagnie pourroient le requérir. Le commandement des navires *Orange*, *Hollande*, & *Maurice*, fut donné au Gouverneur Speult, pour aller à Surate, dans le dessein de n'y séjourner que le moins qu'il seroit possible, & de faire voiles en Hollande le plutôt qu'il pourroit.

Le Vice-amiral Verschoor eut le commandement de *l'Esperance*, du *Griffen*, & de 2. yachts de la Compagnie, pour aller faire une expédition à Malacca. L'*Aigle* & le *David* furent destinez pour la côte de Coromandel. On équipa *la Concorde*, pour le renvoier incessament en Hollande. Le *Delfi* & *l'Amsterdam* furent envoiez à l'Isle Onruſt, pour prendre le radoub & suivre *la Concorde* dés qu'ils seroient en état.

Le 29. d'Octobre 1625. l'Amiral étant tombé malade s'embarqua sur *la Concorde*, qui fit voiles de Batavia, de compagnie avec les *Armes de Hoorn*, pour retourner en Hollande. Le 3. de Novembre, l'Amiral mourut à bord, & le 5 il fut enterré dans l'Isle Pulo Bostoc, à 2 lieuës de Bantam.

Le 21. de Janvier 1626. les 2 vaisseaux moüillérent l'ancre à la rade du cap de Bonne-Espérance, & le 9 de Juillet suivant ils terrirent heureusement au Texel.

DESCRIPTION DU GOUVERNEMENT DU PEROU,

Faite par un prisonnier Espagnol nommé Pedro de Madriga, natif de Lima.

LES Roïaumes du Pérou, du Chili, & de Terra-Ferma, sont presentement gouvernez par Don Jean de Mendosa, Marquis de Montes Claros, en qualité de Vice-roi, qui y exerce la même puissance que le Roi son Maître exerce dans l'Espagne. Il confére les charges qu'on nomme Cotigimentos; il fait des dons & des presens; il distribuë les revenus, les administrations, les commissions, & les Alcadias, qui sont les inspections sur les mines.

Cette haute dignité ne demeure ordinairement entre les mains de celui qui en est revêtu que 6. ou 8. ans; quoi-que le Roi puisse prolonger le temps autant qu'il lui plaît. Les apointemens sont de 40000. ducats par an, outre les presens des fêtes de Noël, des Rois, de la Pentecôte, & de Pâques, qui sont de 1000. Pesos Ensaïados à chaque

fête, chaque Peso valant 20. réales & demie. Ces presens lui sont faits pour régaler tous les Conseillers d'Audiance, 4 fois l'année, & il s'en faut beaucoup qu'il ne les y emploie. On lui donne encore 2000. Pesos Ensaïados pour les frais du Voiage qu'il fait chaque année à Callao, afin d'y régler ce qui regarde l'armade & la flote d'argent.

Il est servi dans son palais non-seulement par des Gentilshommes & Seigneurs Espagnols & Indiens, mais même par des Princes & des Rois des Indes, qui prennent la qualité de ses Majordomes, Capitaines des Gardes, Gentilshommes de la Chambre Les autres domestiques sont en si grand nombre, qu'il n'y en a pas davantage dans les maisons des plus grands Rois.

Lors qu'il sort il est suivi de toute sa Cour, d'une garde de 30. soldats qu'on nomme des Halebardiers, & de 100. Lanciers avec 50. Mousquetaires qu'on qualifie de Gardes du Roïaume. Les gages des Lanciers sont de 800, Pesos par an, & ceux des Mousquetaires de 400.

Il y a quatre Auditeurs au Pérou, un à Panama, un dans la Province de Quito, un à Charlas, & un à Lima. Il y en a aussi au Chili, Roïaume qui a son Gouverneur particulier nommé par le Roi d'Espagne. C'est Don Alonso de la Ribera qui est présentement pourvû de cet emploi. Les afaires civi-

les & criminelles se plaident en premiére instance devant les Auditeurs, des Sentences de qui l'on peut apeller devant un tribunal supérieur qui juge définitivement & en dernier ressort. Tous ces Officiers sont vétus d'une même maniére, & ont chacun 3000. Pesos Ensaïados d'apointement.

La Ville où le Vice-roi tient sa Cour se nomme Civitados de los Reyos, ou la Ville du Roi. Elle est située dans une belle & grande valée. Elle peut avoir une lieuë & demie de long, & trois quarts de lieuë de large. Il y a plus de 10000 habitans, sans compter un grand nombre d'étrangers qui s'y trouvent en tout temps.

Il y a quatre grandes places dans l'une desquelles est l'Hôtel-de-Ville, où l'on rend la Justice, & où les Marchands s'assemblent pour traiter entre eux des affaires du commerce. On y voit beaucoup d'Indiens qui exercent des Métiers, comme de Tailleurs d'habits, de Cordonniers, &c. dont la plus part demeurent dans un quartier nommé Cercado, qui est tout proche de la Ville.

Il y a aussi beaucoup de gens qui s'occupent à cultiver la terre, & qui vendent des oignons, des choux, des salades, des raves, des concombres, des melons, du mays, des Camotes, qu'on apelle en Espagne des patates. Tout cela se trouve dans la place de Po-

bel Cercado, autour de laquelle il y a plus de 2000. habitans. Une des autres Places se nomme Sainte Anne, une autre Saint Diego, & il y en a encore une autre qu'on apelle El Sato de Los Cavalles, parce qu'on y expose tous les jours en vente des chevaux, des mulets, des ânes.

L'Archevêque fait sa résidence dans cette même Ville. Celui qui y est aujourd'hui se nomme Don Bertholom Lobo Guerrero. Il a cinquante à soixante mille Pesos de revenu, plus au moins selon que les dîmes sont abondantes. Il y a 24. prébendes pour les Chanoines de l'Eglise Cathédrale, un Archidiacre, des Maîtres d'Ecole entretenus, des Prêtres, des Chapelains, qui ont de revenu environ deux mille pesos, plus ou moins aussi selon que les dîmes sont plus ou moins hautes.

Il y a pour cette même Eglise 4. Curés qui ont chacun 1500. pesos de rente, que le Roi leur donne pour leur entretien. L'Eglise se nomme de S. Jean l'Evangéliste.

Il y en a encore quatre autres; l'une de saint Marcello, qui est desservie par deux Curés, qui ont chacun mille pesos de pension; une autre de S. Sébastien, où il y a aussi 2. Curés qui ont une pension égale; une autre de Ste Anne desservie tout de même. La quatriéme est celle de l'Hôpital, ou de la Maison des Orfelins, où il n'y a qu'un Curé, qui dé-

pend des quatre Curés de la Cathédrale qui ne lui donnent que 500. pejos de pension.

Il y a dans la ville des Moines de S. François, de S. Dominique, de S. Augustin, & de Nuestra de les Marsedes. Chacun de ces Ordres y a 2. Couvens, & celui de S. François y en a 3. Outre cela il y a 2. Maisons de Jésuites qu'on y nomme Théatins. Dans les principaux Couvens il y a jusqu'à 250. Moines; mais il n'y en a que 20. dans celui des Fréres Mineurs.

Il y en a aussi 5. de Réligieuses, savoir de l'Incarnation, de la Conception, de la Sainte Trinité, de S. Joseph & de Sainte Claire. Il y a 3. autres Eglises dites de Nôtre-Dame de Montecorate, de Prado, & de Loretto.

Il y a 4 Hôpitaux, l'un de S. André où l'on ne panse que les pauvres, & il s'y en trouve ordinairement jusqu'à 400. ou plus: un de Sainte Anne où l'on reçoit les Indiens: un de S. Pedro, qui est pour les Prêtres & pour les autres Ecclésiastiques: un de la Caridade, où l'on met les pauvres femmes. Il y en a encore un autre apellé S. Lazare, où l'on traite les hommes qui sont affectez à d'anciennes maladies, & qui n'ont point de revenus pour se faire soulager. Il y en a un nommé du S. Esprit, qui est destiné pour les mariniers.

Il y a dans la Ville plus de 6000. Prêtres chantant Messe, & plus de 1000. Etudians

dans trois Colléges, dont le premier est le Collége Roïal, où l'on entretient 24. Etudians. Le second est le nommé de S. Torinio, du nom de l'Archevêque qui l'a fondé, & il y a tout de même 24 Etudians entretenus. Le troisiéme porte le nom de S. Martin, où il y a plus de 400. Etudians qui doivent payer pour leur entretien & pour être enseignez, chacun deux cens pesos Ensaïados.

L'Université où l'on enseigne toutes les Sciences, est composée de plus de 220. Docteurs, soit en Théologie, en Droit, &c. c'est à dire de gens qui ont pris leurs degrés. Les professeurs sont gagez du Roi, & ont par an chacun mille pesos.

Outre les leçons que font les professeurs, il y a 2 auditoires pour le Droit, où on lit 2. fois le jour, avant midi & aprés midi, & les Lecteurs ont chacun 600. pesos de gages. Chaque Maître de Mathématiques à 400. pesos, ainsi que ceux qui enseignent les Instituts. Tous les Docteurs ensemble élisent tous les ans un Recteur, qu'on nomme Jues, ou Juge des Etudians.

Il y a, tant dans l'enceinte des murailles de la Ville que dans les dehors plus de 20000. esclaves. Parmi les Espagnols il y a plus de femmes que d'hommes. Les Indiens y sont aussi libres que les Espagnols, hormis qu'ils sont tenus de paier au Roi ou à ses Commis,

tous les 6. mois, deux pesos, & une poule qui vaut une réale, une demie piéce du drap, ou de l'étofe dont ils font leurs habits. Ceux qui habitent dans la valée, ou dans le plat païs, doivent fournir des étofes de coton, & ceux qui demeurent dans les montagnes en fourniſſent de laine.

Chaque Indien eſt obligé de paſſer 30. jours par an au ſervice du Roi. Ils commencent à ſervir dans les mines au mois de Mai, & ne finiſſent qu'à la fin de Novembre. Ceux qui demeurent proche des mines, y rendent leurs ſervices ; & ceux qui en ſont éloignez, ſont emploiez ailleurs. Les Maîtres qu'ils ſervent doivent leur donner 2. réales & demie par jour, pour leur ſalaire ; & des vivres, qui ſont du pain, de la viande, du ſel, &c.

Il y en a qui vont ſervir à la campagne, pour paître le bétail qui y eſt en quantité. Car outre un grand nombre de brebis d'Eſpagne, qu'on y voit préſentement, il y en a d'autres du païs qui ſont auſſi grandes qu'un jeune cheval qui eſt parvenu à la moitié de la grandeur ordinaire des chevaux. Elles reſſemblent aſſez aux chameaux, & l'on s'en ſert de tout tems dans ces païs-là pour bêtes de charge, ſur-tout dans le Potoſi, où on leur fait porter par les montagnes les matiéres qu'on tire des mines, juſques à ce qu'elles ſoient dans le plat païs.

Depuis Arica jusqu'au Potosi on trouve dans les ports, des bestiaux, de la farine de froment, du mays, de l'Acicoca, qui est une herbe verte, dont les Indiens font un usage ordinaire, en aiant toûjours dans la bouche. Ce n'est pas qu'il n'y ait quantité de chevaux & de mulets dans le païs : mais les Espagnols aiment mieux se servir de brebis pour les voitures.

Les Indiens composent un breuvage qu'ils nomment Schica, ou Chica, qu'on boit froid, & qui est fort sain. Cette même Ville Roïale abonde en vivres, pain, viande, poisson. Seize onces de pain y coûtent une réale simple, plus ou moins, selon le prix du blé, car la mesure de froment qui ne vaut ordinairement que 3. pesos, valut l'an passé jusqu'à 10. ou 12. pieces de huit. L'Aroba de viande y vaut 4. réales & demie, ou jusqu'à 5. La livre de poisson frais y vaut 3. quarts de réale.

Une grosse & poissonneuse riviére passe le long de la Ville, & elle s'enfle encore assez souvent quand il tombe beaucoup de pluies ou qu'il se fait des débordemens d'eaux. Son cours est alors si véhément, qu'il emporte les arches, & quelquefois les pilliers d'un beau pont de pierre, qui a 7. arches aussi fortes qu'on en trouve en aucun autre lieu.

Il y a un Conseil composé de 24. Conseillers, & un palais qu'on nomme le pa-

lais du Roi, où tient la Contractation composée du Tréſorier, du Contador, du Facteur, du Médor. C'eſt-là que ſont gardez les tréſors & les revenus du Roi. Il y a un autre tribunal d'Inquiſition, dont les deux Inquiſiteurs ont 300. peſos d'apointement. Ils ont une priſon ſéparée des autres, un Major, & deux Notaires dont chacun a 1000. peſos de gages. Il y a un tribunal nommé del Cruſada, pour les Indulgences & pour les Reliques, dont les Officiers & Suppôts ont les mêmes revenus que ceux de l'Inquiſition.

La Ville eſt ſituée à 2. lieuës de la mer. Il y a une garniſon de 8. compagnies de cavalerie, & d'autant d'infanterie. Son port s'apelle Callao, & il y a environ 800. habitans Eſpagnols. Tout proche du lieu où ils ſont établis, il y a auſſi un village d'environ 200. Indiens, qui parlent tous aſſez bien la langue Eſpagnole. Ils ſervent les Eſpagnols, & cultivent les terres à froment, quoi-qu'il y ſoit auſſi envoié beaucoup de blé par mer, de même que du vin, de Piſco, d'Yca, & de la Naſca.

Les marchandiſes d'Eſpagne pour vétir les Indiens, & celles qui ſe fabriquent dans cette même Ville, en ſont tranſportées au Potoſi qu'on nomme La Villa Imperial. Il y a dans ſon enceinte une haute montagne des mines de laquelle on tire l'argent. C'eſt

une choſe afreuſe que ces mines. Il y faut deſcendre par plus de 400. marches, & l'on n'y voit aucune clarté que celle des lumiéres qu'on y porte.

Plus de 20000. Indiens ſont emploiez à foüir dans toutes les mines de ces païs-là, & il y en a un nombre à proportion qui enleve les matiéres, & les porte à la riviére, dans plus de 100. moulins qui y ſont, pour les y faire moudre, & les purifier. Quand elles ſont mouluës auſſi menu que la pouſſiére, on les met dans des auges ou vaiſſeaux quarrez, avec du ſel & du froment briſé, & une certaine quantité de mercure, qui ſert à ſéparer l'argent de la terre.

L'argent s'étant mêlé avec le mercure, on travaille enſuite à le ſéparer auſſi. Pour cet éfet on a un four pareil à ceux où les fondeurs de cuivre font fondre ce métal, hormis que celui-ci eſt ouvert par le haut, & l'on y met le feu par le bas. Sur cette ouverture il y a un comble, ou comme une tourelle d'argile, qui n'eſt point engagée dans la conſtruction du four, qui peut s'ôter & ſe remettre, & qui pend ſeulement au-deſſus. Là monte le mercure qui eſt chaſſé par la chaleur du feu qui vient du bas, & l'argent demeure dans le four, le mercure qui s'eſt allé loger dans l'argile, en étant retiré pour ſervir une autre fois.

Il fait un grand froid autour de ces mines, & il ne croît rien dans tout le païs qui les environne jusqu'à 4. lieuës à la ronde, si ce n'est une herbe que les Indiens nomment Ycho. On y méne les vivres dans des charettes, ou sur des bêtes de charge, qu'on y envoie d'Arica qui est le port du Potosi, & de quelques autres endroits. Quelquefois les vivres y sont cheres, mais au moins l'on prend soin qu'il y en ait toûjours; & pour cet éfet il y a un gros village qui contient plus de 6000. hommes, qui ne s'emploient presque tous qu'à en voiturer, outre plus de 2000. hommes d'Artica, qui font aussi le même métier.

La ville du Potosi est à plus de 180. lieuës d'Espagne de son port. On trouve, sur le chemin, des villages à 8. ou 10. lieuës les uns des autres, habitez par des Indiens, & l'on y en voit aussi de ruinez. Le Roi y envoye un Corrigidor, qu'il change tous les 6. ou 8. ans.

Plus avant encore dans les terres est la ville de Chicusacas, où il y a un tribunal de Justice composé de 4. Ceydores, ou Oydores, d'un Fiscal, & d'un Président qui y a presque la même autorité que le Vice-roi à Lima, hormis qu'il ne confére pas les Charges, ni ne distribuë pas les revenus, sa commission n'étant que de rendre justice.

La Ville n'est pas grande, mais elle est

bonne. Il y a un Evêque, dont les revenus montent à 3000. ducats. Il y a un Chapitre de Chanoines à l'Eglise Cathédrale, ainsi qu'à Lima, & des Couvens de Moines du même Ordre, mais non pas en si grande quantité. Les habitans sont au nombre de 3. à 4000. & s'il arrive ou si l'on craint quelque désordre dans le païs ou sur les côtes, ils sont obligez d'aller au Potosi, & même à Arica, pour y servir avec ceux du Potosi.

Il y a dans cette derniére place plus de 1500. vagabonds & gens oisifs, qui ne font qu'aller & venir, soit à Arica ou ailleurs; qui tâchent de tromper les Marchands & les autres Bourgeois; qui ne vivent que de filouteries, par le jeu & par de tels autres moiens, & qui font grand tort au commerce.

A 70. lieuës à côté de Chicusacas, est une autre Ville qu'on nomme Oruro, où il y a aussi des mines qui fournissent beaucoup d'argent, qui est du même aloi que celui du Potosi. Les habitans sont à peu près au nombre de 2000. mais il y a beaucoup d'étrangers, Marchands & voituriers, qui y portent des vivres, & qui y en vendent.

Un peu plus loin en tirant du côté de Lima, est un autre lieu nommé Chocoloicona, où il y a encore des mines; mais l'on n'en tire pas tant d'argent que d'Oruro &

du Potosi. Il est habité par 500. Espagnols & par 3. à 4000 Indiens. L'air y est aussi froid qu'au Potosi.

Plus proche encore de Lima est Castro Vireyna, où l'on monnoie de l'argent, & où il y a 300. Espagnols, & 5000. Indiens, qui tirent des vivres de la ville d'Yca qui est dans la valée. Le port de cette place se nomme Pisco : il lui fournit des vins, des farines, & du mays pour les Indiens.

Il y a dans chacune de ces places un Gouverneur qui y est établi par le Vice roi, & qui a 2000. Pesos Ensaïados de revenu.

A peu près à 20. lieuës de ces derniéres Villes il y en a une autre nommée Juamabeluca, bâtie presque comme le Potosi, à 2. lieuës de laquelle on nourrit quantité de bestiaux qui fourniſſent beaucoup de beurre & de fromage. On tire de Pisco, & des autres places qui sont dans les valées, beaucoup de vin & d'autres denrées. Juamanga qui est un païs rempli de cannes de sucre, fournit des conserves.

Il y a environ 150. lieuës du Potosi à Cusco, tout chemin de valées unies, qu'on nomme Callao, où l'on trouve des villages d'Indiens à 10. ou 12. lieuës les uns des autres, ou même plus près, de sorte que quand l'on en perd un de vûë, on découvre presque l'autre On y voit beaucoup de bons Marchands, & en même tems beaucoup de

ces filoux dont il a déja été parlé, qui régentent incessamment dans les Tambos, ou Cabarets, tels que ceux qu'on appelle Ventas en Espagne.

Cusco est une Ville presque semblable à Lima, qui est fort grande, mais aride & inégale, étant située au pié d'une grande montagne. Il y pleut frequemment. Il y a plus de 6000. habitans Espagnols. On voit dans le voisinage plusieurs villages Indiens, qui contiennent plus de 2000. hommes.

Il y a dans la Ville un Corrigidor, un Evêque, un Cabildo, des Alcades, des Couvens comme à Lima; 2. Colléges d'Etudians, où il y en a plus de 600. L'Eglise Cathédrale a un Chapitre de Chanoines.

On trouve dans ce païs là plusieurs belles valées qui fournissent abondance de vivres & de bestiaux. On y transporte du vin d'Araquipa Ville maritime située à 100. lieuës de Cusco. Il y a des Espagnols presque par tout pour faire commerce, à quoi contribuënt encore un grand nombre de moulins à sucre qui y sont. On y a des poires, des pommes, des coins, &c. d'autres fruits nommez Diraſno & Melocotones, qu'on y confit pour en porter aux mines.

Guamanga est à 60. ou 70. lieuës de distance de Cusco. Le chemin est mauvais & pierreux. La Ville est grande: il y a un Evêché, mais point de mines; ce qui fait

que le païs n'eſt pas riche. En récompenſe les vivres y ſont à bon marché, le terroir étant fertile, & trés-propre à être cultivé Il y a quantité de bœufs, de brebis, & de chevaux qui deviennent beaux & vigoureux.

Juancabeluca, ou Juancabelica, eſt le lieu où l'on fait le mercure. Il y a une montagne comme au Potoſi, qui n'eſt ni moins haute, ni moins eſcarpée. On en deſcend par le moien d'échelles de corde, qui ſont comme les tirevielles des mâts. La mine eſt extraordinairement profonde, & il faut que les Indiens portent au haut ſur leurs épaules les matiéres qu'on en tire, qui ſont des pierres dont on fait le mercure. Il n'arrive que trop ſouvent qu'en montant & en deſcendant il tombe quelqu'un de ces malheureux, & alors il faut que tous les autres qui ſont au deſſous de lui, tombent auſſi & ſe précipitent, y aiant plus de 400. marches. Il y a une riviére où tout ce qu'on y plonge ſe convertit en pierre, & ceux à qui il arrive d'en boire de l'eau, meurent à l'heure même.

De Juancabelica on deſcend vers Xaura, qui eſt à 40. lieuës de Lima. Elle eſt ſituée dans une valée agréable, où tout abonde, & où l'air eſt fort ſain On y nourrit beaucoup de bêtes venuës d'Eſpagne. Les Indiens y ſément du froment & du

mays. Il y a plus de 40. villages & plus de 10. mille habitans Indiens, sans compter un grand nombre d'Espagnols qui y trafiquent.

Entre la valée de Xaura & Lima, il y en a une autre nommée Quorogerii, qui est à 12. ou 14 lieuës de Lima, & toute habitée par des Indiens, n'y aiant que très-peu d'Espagnols parmi eux.

Depuis cette derniére valée jusqu'à Callao, ou Calliou de Lima, on trouve les villages d'Aburco, de Pachacama, de Chica, d'Abia, où il y a peu d'habitans, & ils sont fort pauvres. D'ailleurs le païs n'est pas bon jusqu'à Canetto village où il y a environ 80. familles Espagnoles.

Sur cette côte, en tirant vers Arica, on voit encore plusieurs villages habitez par des Espagnols; entre-autres Pisco où l'on recueille beaucoup de vin, quoi-qu'il n'y ait qu'environ 50. hommes dans le village & dans la valée. Ensuite on trouve Yca, lieu à peu près semblable; puis la Nasca; & après cela plusieurs autres villages habitez par des Indiens; enfin la ville d'Ariquipa qui est assez belle, & où il y a près de 2000. habitans Espagnols, un Corrigidor, un Evêque, & un Cabildo.

Le chemin de cette derniere place jusqu'à celle d'Arica n'est pas frequenté, & l'on y rencontre peu de gens. On tient qu'il y a

aussi

auſſi pluſieurs lieux habitez au-deſſous de Lima, juſqu'à Chaucai où il n'y a pas moins d'habitans Eſpagnols qu'à Canetto. Aux environs de cette derniére place demeurent quelques Indiens qui cultivent les terres & nourriſſent du bétail. Il y a peu d'Indiens ſur toute cette côte ; mais ceux qui y ſont parlent bon Eſpagnol.

Plus bas on trouve Guara, où il y a un peu plus de 800. habitans, & parmi eux peu d'Indiens. Ils envoient à Lima beaucoup de ſucre, de ſirop, & de farine.

De Guara on ſe rend à Varancas bourg peuplé de 200. familles d'Indiens, qui recueillent du froment & du mays qu'on porte à Lima. Enſuite on arrive à Guarmei, où les habitans ſubſiſtent comme ceux de Varancas, n'y aiant preſque aucun Eſpagnol parmi eux. De cette derniére place on va vers un haut païs, où eſt le bourg de Caſmala, qui eſt preſque ruïné, dont les habitans ſont fort pauvres, & où il y en a bien peu.

Après cela on trouve Santa, petite Ville où il y a plus de cent familles Eſpagnoles & peu d'Indiens ; puis Truxillo, où l'on a établi depuis peu un Evéque. Le lieu eſt beau, mais on y eſt fort pauvre. Il y a près de 2000. Indiens. Son port ſe nomme Guanecaco. On ſéme beaucoup de froment dans la campagne, où il y a auſſi pluſieurs moulins

à sucre. De Santa l'on transporte des farines à Panama. On nourrit dans les lieux voisins, beaucoup de bétail venu d'Espagne, & quantité de cavales, pour en avoir des chevaux & des mulets. Les denrées y sont à bon marché, aussi n'y a-t-on guéres d'argent pour les païer.

La Ville capitale du Chili se nomme St. Jago. Elle est habitée par des Indiens : il y a une mine d'or dont le Roi d'Espagne ne tire aucun profit. Coquinibo est une autre Ville abondante en cuivre dont on fait des canons au Pérou.

Valdavia, ou Baldavia est abondante en or ; mais les habitans la reprirent sur les Espagnols l'an 1599. & ils y exercérent de grandes cruautés.

A l'égard d'Auraco, où les Espagnols ont un Fort, la compagnie de soldats qu'ils y tiennent en garnison, y manque souvent de vivres.

Il y a un Gouverneur Espagnol dans la ville de la Conception, qui y entretient 400. soldats de son païs, qui ont quelques piéces de canon pour leur défense.

Chilve, ou Chiluë, qui est à l'extrémité du païs, est aussi entre les mains des Espagnols ; mais elle est si peu considérable qu'un Capitaine Hollandois nommé Antoine Swart s'en fest une fois rendu maître avec 30. hommes.

VOYAGE DE SEYGER VAN RECHTEREN CONSOLATEUR DES MALADES,

Et depuis Prévôt Général d'Overissel, aux Indes Orientales.

AVEC

Une Relation de l'état de l'Isle FORMOSE, par GEORGE CANDIDIUS Pasteur ; & une Description de la Ville de Macao, ou Macau.

JE partis d'Amsterdam avec ma femme & mes enfans, le 8. de Décembre 1628. pour me rendre au Texel, & le 11. nous allâmes à bord du yacht *Wassanen*, dans lequel j'avois ordre de m'embarquer, pour faire le voïage des Indes Orientales.

Nous trouvâmes au Port le navire *Hollande*, monté par Jacques Specx Amiral de

nôtre Flote, avec trois autres yachts nommez *Offane*, *Broecherhaven* & *Beets*, ce qui faisoit cinq vaisseaux, qui n'attendoient qu'un bon vent pour partir.

Le 25. de Janvier 1629. nous mîmes à la voile, & le 28. nous mouillâmes l'ancre aux Dunes, sur la côte d'Angleterre, où nous trouvâmes *le Prince Henri*, *le Der Goes*, & le yacht *Soutelande*, qui étoient trois vaisseaux de Zélande aussi destinés pour les Indes Orientales.

Le 17. de Février nous remîmes à la voile. Le 20. nous eûmes un vent échars. A deux heures aprés minuit on vit des feux foiets autour des mâts. Ils étoient comme de petites flâmes, ou comme des chandelles allumées, & ils disparurent promptement. Les mariniers croient que quand il n'en paroît qu'un, c'est un présage de tempête; mais que quand on en voit deux ou plusieurs, ce sont des marques qu'il fera beau tems.

Le 25. on ouvrit les Instructions cachetées qui nous avoient été données par Messieurs les Directeurs, pour sçavoir où nous devions relâcher, afin de prendre des rafraîchissemens, & de décharger une flûte qui servoit de magasin de vivres, chacun devant en recevoir sa portion à son bord.

Le 27. nous crûmes avoir dépassé les Barrels, ou Bartels, & sur cette estime il fut

fait distribution d'un pot de vin à chaque plat, au lieu de Baptême. Car c'est une coûtume que ceux qui n'ont jamais dépassé ces rochers, sont jettez deux fois du bout de la vergue à la mer, & les mariniers apellent cela baptiser.

Le 16. de Mars nous eûmes la vûë des côtes de S. Antoine, qui sont fort hautes. Lorsque nous en fûmes proches, nous nous trouvâmes par les 27. degrés 2. minutes.

Le 18. nous vîmes pleinement les montagnes de l'Isle de S. Vincent, qui gît tout proche de celle de S. Antoine. Le 22. nous jettâmes l'ancre dans la Baye de cette premiere Isle.

Le 23. nôtre yacht, *le Prince Henri* & le *Beets*, leverent l'ancre pour aller à Saint Antoine, laissant les autres vaisseaux à la rade, hormis le *Soutelande* qui en étoit déja parti.

Le 24. nous ancrâmes à cette Isle, & trois heures aprés que nous y eûmes mouillé, *le Prince Henri* & le *Beets* remirent à la voile, pour continuer leur route aux Indes Orientales Pour nous, nous levâmes l'ancre, aussi bien que le *Soutelande* qui étoit alors avec nous, afin de nous aprocher du rivage. En faisant nos bordées, le *Soutelande* ayant donné sur des roches, le vent qui forçoit alors, le fit briser, & nous en vîmes bien-tôt floter le bris.

L'équipage qui avoit aussi été sur le point de périr, mais qui enfin s'étoit mis dans la chaloupe, vint à nôtre bord ; & l'on retira encore la plus grande partie des éfets naufragez. Cet accident nous obligea de retourner à la baie de S. Vincent, où nous séjournâmes encore 25. jours, aprés avoir brûlé tout ce qui restoit du *Soutelande*, que nous ne pouvions emporter.

Le 29. on me mena dans l'Isle, pour aller par terre à l'autre baie, où l'Amiral Specx étoit malade. En passant dans le refrein, la chaloupe où j'étois fut renversée, & je tombai à la mer ; mais enfin on me sauva. Lors que je fus dans l'Isle, je ne pus gagner de jour jusqu'à l'autre baie, & j'eus bien de la peine à m'y rendre au commencement de la nuit.

Cette Isle est déserte. On n'y trouve que des pommes sauvages qui empoisonnent ; mais il y a de l'eau douce. A 10. ou 12. lieuës gît encore une autre Isle, nommée l'Isle du Mai, où il y a quelques Bandits que le Roi d'Espagne y a fait mener, & l'on y trouve quantité de boucs.

Le 30. nôtre magasin aiant été déchargé, reprit la route de Hollande, & nous remîmes à la voile, faisant route vers le cap de Bonne-Espérance.

Le 9. de Mai 1629. on trouva un écrit plaqué sur la Chambre du Capitaine du *Der*

Goes, dont voici les termes: „ Si l'on ne nous „ donne plus d'eau qu'on ne fait présente- „ ment, je ferai ensorte que tout le monde „ périra. Il y eut beaucoup de bruit dans le vaisseau : on y fit des recherches exactes pour découvrir quel étoit l'auteur, on confronta l'écriture ; mais on n'en put tirer aucune lumiére.

Le Conseil s'étant assemblé sur ce sujet à bord de l'Amiral, on ne sut quelle résolution prendre. On fit garde toute la nuit devant la sainte-barbe, & dans plusieurs autres endroits du vaisseau; ce qui dura jusqu'au midi de l'onziéme du mois, qu'un Quartier-maître nommé Harman Jacobsz, s'en expliqua ainsi.

Ecoutez tous : C'est moi qui ai écrit & plaqué le billet qui a été trouvé sur la porte de la chambre. Je ne crains pas de l'avoüer, quand il m'en devroit coûter la vie, car j'aime mieux soufrir une prompte mort que de mourir de soif à tous les momens du jour. Nous n'avons que 4. demi-setiers d'eau par jour ; je n'en saurois vivre.

Sur cette déclaration, il fut mis aux fers, envoié à bord de l'Amiral, & condamné par le Conseil à être jetté tout vif à la mer La Sentence fut éxécutée le 16. de Mai, à bord du *Der Goes*, où l'on mit des boulets aux jambes du Criminel, & on le précipita dans l'eau. Le même jour nous parâmes les Abrolhos.

Le 7. de Juin, nous fûmes sur la côte de l'Isle Criston, de laquelle nous nous éloignâmes un peu vers le soir. Le 8. on fit sonder, mais l'on ne trouva point de fond : La côte étoit en écore & semée de rochers en beaucoup d'endroits, & il y avoit dans l'Isle une haute montagne couverte de néges. Nous reprîmes nôtre cours vers le Cap, où nous mouillâmes l'ancre le jour de la S. Jean.

On y voit 2. grandes montagnes, celle de la Table, & celle des Lions. La premiére prend son nom de sa figure qui est plate par le haut. On ne sauroit monter à sa cime en moins de 6. ou 7. heures, & lors-que le tems est chargé, ou qu'il vente fort, on la voit couverte d'épais nuages ; ensorte que le sommet ne s'en peut apercevoir.

La montagne des Lions, ainsi nommée parce-qu'il y a beaucoup de lions, n'est pas tout-à-fait si haute. Quelques-uns disent que ce nom lui a été donné à cause de sa figure qui est semblable à celle d'un lion rampant.

Comme il fit beau tems, on alla dresser à terre 2. tentes où beaucoup de gens passérent la nuit. Les habitans du cap ménent une vie déréglée, qui aproche de celle des bêtes. Tout ce qu'ils mangent est cru. Chair, poisson, entrailles, peaux, ils dévorent tout dés que les bêtes sont mortes. Ils vont nuds, hommes & femmes, n'aiant qu'un petit

morceau de peau, pas plus large que la main, sur leurs parties naturelles. Il ne paroît pas qu'il y ait parmi eux aucune Loi, ni Police, ni Réligion.

Leurs parures consistent en des colliers de verroterie, que nous leurs donnons en troc pour des tortuës, ou des œufs d'autruche, dont il faut qu'il y ait une grande quantité en ce païs-là. Ils ont aussi des Brasselets de cuivre, & des cercles aux jambes. Leurs brebis, dont plusieurs Voiageurs ont assez parlé, sont extrémement grasses; mais ils ne veulent pas en amener du côté du rivage. J'allai avec ma femme me promener & visiter leurs huttes, qui sont si petites, que lors qu'ils veulent fuir il les emportent avec eux.

Les Sauvages nous voiant tous 2. seuls, se mirent en devoir de nous ataquer; & il n'y a point de doute que nôtre imprudence ne nous eût coûté la vie, & que nous ne fussions devenus leur pâture, si 2. soldats ne fussent survenus par hasard. Leurs mousquets aiant éfraié ces hommes cruels, il s'éloignérent, & nous nous joignîmes à nos libérateurs.

Le même jour on vit venir du large un monstre afreux jusqu'au côté du navire. Il sembloit qu'il eût sept têtes, & sa geule auroit été assez large pour avaler un des plus grands bœufs de Danemarc. S'il eût abordé le navi-

re, il lui auroit assurément fait courir grand risque ; mais Dieu, par sa bonté, permit qu'il en passât tout proche sans le toucher.

Il étoit aussi gros qu'une des plus grandes balénes, de couleur grise, & tout velu. Nos Officiers & tous les autres mariniers dirent qu'ils n'en avoient jamais vû de semblable, quoique nôtre Capitaine eût déja fait 3. autres voiages aux Indes, & qu'il eût fait le tour du monde par le détroit de Magellan.

Le 5. de Juillet, nous remîmes à la voile, savoir les vaisseaux *Hollande* comme Amiral, *Der Goes*, *Ossanen Wessanen*, aprés avoir fait 11. jours de séjour dans la baie de la Table, & fait de l'eau. Le 6. nous fûmes battus d'une furieuse tempête, ce qui ne manque guéres d'arriver à ceux qui navigent sous ce cap.

Le matin du 1. nous découvrîmes 7. vaisseaux Espagnols, parmi lesquels il y avoit 4. ou 5. galions. Pour nous, nous n'avions qu'un grand navire, qui n'avoit qu'une bordée de canon, nos 3. autres bâtimens n'étant que de petits yachts. Ainsi nous fûmes contraints d'ariver sous le vent, défense fort propre pour ceux qui se sentent trop foibles, quand ils y ont recours assez tôt.

Les Espagnols nous voyant courir vent arriére, forcérent de voiles, & chassérent sur nous pendant que nous faisions la même manœuvre pour fuïr. Cependant nous ne

laissions pas de préparer toutes choses pour le combat, en cas que nous ne pussions l'éviter, étant en résolution de nous bien défendre. Mais comme ils virent que nos vaisseaux étoient meilleurs voiliers que les leurs, ils cessérent de nous poursuivre, outre qu'en pinçant trop le vent, le grand mât de hune de celui de leurs navires qui étoit le plus de l'avant, se rompit. Ainsi vers le soir ayant reviré, ils continuérent leur route & nous la nôtre.

Le 18. d'Août 1629. le Fiscal Roose mourut à bord de l'Amiral. Le 19. on fit ses funérailles, & pour cet effet tous les soldats se mirent sous les armes, & se rangérent en haye le long des bords du navire; le corps fut porté trois fois autour du grand mât; & mis ensuite à la mer à stribord; puis on fit trois décharges du gros canon, & autant de la mousqueterie.

La nuit du 17. nous fûmes proche de la Terre du Sud, ou de la Terre de Concorde, où nous trouvâmes fond sur 40. brasses, & nous courûmes la bande du Nord. C'étoit sur cette côte que le vaisseau *Batavia* s'étoit perdu. J'ai parlé moi même, étant à Batavia au Pasteur qui y étoit, de qui la femme & les enfans furent égorgez par nos propres gens, à la réserve d'une fille que ces scélérats violérent; ce qui n'est qu'un échantillon des barbaries qu'ils commirent.

Ce malheur arriva en cette maniére. Le *Batavia* étant échoué, les gens se sauvérent dans des Isles où il n'y avoit point d'eau douce. Le Maître ayant offert d'aller avec la chaloupe en chercher au Continent, prit la route de Batavia, & laissa tout son équipage dans ces Isles. La mesintelligence se mit entre eux : ils se séparérent en diverses troupes. Ce qu'il y eut d'honnêtes gens se joignirent ensemble, & les autres commirent toutes les méchancetez qu'il leur fut possible de commettre, & dont ils se purent aviser. Le Commis & ses adhérans, aprés avoir fait beaucoup de mal, se rendirent à Batavia, où ils furent supliciez, sur les plaintes & les témoignages du reste de ceux qu'ils avoient outragez, qui s'y étoient aussi rendus.

Le 23. de Septembre nous mouillâmes l'ancre à la rade de Batavia. Nous y aprîmes que le Général Jean Pietersz Coen étoit mort subitement depuis deux jours. Il avoit fort bien soupé au soir, sans se plaindre d'aucune incommodité, & il expira ensuite sur les deux heures aprés minuit. Il fut enterré dans l'Hôtel de Ville de Batavia. L'Amiral Jacques Specx qui y étoit alors, fut choisi d'une commune voix, & établi Gouverneur Général dans les Indes, par provision.

Nous trouvâmes cette Ville assiégée par plus de 120000. Javanois. Cette guerre

avoit pris son origine dés l'année 1618. ou 1619. Les premieres Flotes de la Compagnie qui étoient allées aux Indes, avoient bâti un Fort & établi un Comptoir à Ternate, du consentement du Roi, pour se mettre en sûreté contre les Castillans qui y étoient déja établis depuis long-tems. Ensuite ils avoient eu permission de tenir aussi un Comptoir à Bantam, & un à Jacatra, qui est presentement Batavia.

On avoit fait plusieurs Traités de commerce avec ces Rois, qui n'avoient jamais tenu leur parole; & qui n'avoient éxécuté les Traités, que pendant qu'ils n'avoient pas jugé avantageux pour eux de les enfreindre. Dés qu'ils se croioient en état de lever sur nos gens de plus gros droits que ceux dont on étoit convenu ensemble, ils les vouloient contraindre de s'y soumettre.

Ces véxations se faisoient avec si peu de ménagemens à Bantam & à Jaccatra, que nos gens qui virent qu'on ne gardoit plus de mesures, & qu'on avoit dessein de les pousser à bout, penserent à se mettre en état de défense. Les Rois qui s'en aperçurent, & qui jugérent qu'ils ne pourroient nous tiranniser à leur gré, pendant que nous serions en bonne intelligence avec les Anglois, s'apliquérent à flâter ceux-ci, & à les animer contre nous, en leur promettant de les gratifier, & de faire tomber entre leurs mains tout le com-

merce qui se faisoit dans leurs païs avec les Européens.

Par cette voie ayant engagé les Anglois à se déclarer nos ennemis, il y eut combat dans le mois de Janvier 1619. entre 11 de leurs navires & 7. des nôtres, qui n'étant pas assez forts, pour continuer à faire tête à leurs ennemis, s'en allérent à Amboine, pour rassembler les forces que nous y avions, aussi bien qu'à Ternate & à Banda.

Pendant cette course le Roi de Jaccatra & les Anglois tenoient assiégé le Fort que nous avions auprés de la Ville, & ils l'avoient contraint à capituler, lors-qu'il fut délivré par voies que je ne raporterai pas ici, n'aiant pour but de dire que ce qui peut faire connoître l'origine de la guerre qui se faisoit à nôtre arivée.

Aprés une absence de plusieurs mois nôtre flote, composée de 18. vaisseaux, revint des Moluques. Les Anglois qui furent avertis de sa venuë, embarquérent promtement le canon qu'ils avoient à Jaccatra, & sortirent du détroit de la Sonde.

Le Général Coen aiant mouillé l'ancre devant la Ville, fit débarquer ses troupes, & le lendemain les aiant fait ranger en ordre, au nombre d'1100. hommes, il leur fit passer la riviére, & leur commanda de donner assaut à la place, qui n'étoit qu'à une portée de mousquet de nôtre Fort. Elle fut vigoureusement

attaquée & emportée. Le Roi, qui en avoit été déja comme chassé une fois par les troupes de Bantam, & qui y étoit revenu, prit encore la fuite, avec ce qu'il y eut de peuple qui le put suivre. Le reste fut passé au fil de l'épée, c'est-à dire les hommes, mais non pas les femmes, ni les enfans. La Ville fut brûlée, les murailles rasées, & tout en fut éteint jusqu'à son nom.

Aprés avoir fait cette conquête, on prit des mesures pour se l'assurer. On travailla promtement aux fortifications, & non-seulement on se maintint dans la possession, mais nos forces s'accrurent considérablement.

Le Mataram ou Empereur de l'Isle de Java, nous voiant en possession de cette place, & que nous en levions les tribus, même sur les originaires du païs qui venoient pour y trafiquer avec nous ainsi que sur toutes les autres nations, Chinois, Japonois, Siamois, insulaires de Sumatra, de Succadana, &c. ce qui aportoit de grands profits à la Compagnie & beaucoup de diminution aux revenus des Villes voisines, avoit entrepris de la ruïner. Pour cet éfet il avoit sollicité tous les Rois de Java, & avoit formé cette nombreuse armée, qui la tenoit alors assiégée.

Son camp n'étoit qu'à une portée de mousquet de la place, & il s'y étoit bien retranché. Les assauts se donnoient ordinairement la nuit; mais les Javanois étoient

toûjours vigoureusement repoussez. Après nôtre arrivée on fit une sortie sur eux, & on leur ruïna quelques batteries. Ce petit avantage fût accompagné d'un accident fâcheux. Dix ou douze grenades ayant crevé entre les mains des soldats qui les vouloient jetter, en tuérent deux ou trois, & emportérent les bras ou les mains à sept ou huit autres. On reconnut que c'étoit la faute de l'Ingenieur, qui n'avoit pas bien pris ses mesures.

Ce qu'il y eut encore de plus chagrinant fût que comme cet accident arriva pendant la chaleur de l'action, il causa du désordre parmi nos gens, qui non seulement ne purent pousser plus loin leurs avantages, mais même ils firent quelque perte, qu'aparemment ils n'auroient pas faite, quoi-que de leur côté les ennemis en eussent fait une beaucoup plus considérable.

Le 6. comme les assiégeans faisoient un feu continuel, & qu'il passoit incessamment des boulets par-dessus la maison où j'étois logé, je voulus me retirer dans le Fort. En traversant le pont, un boulet sifla le long de moi, quoi-que sans me toucher. Le bruit, le mouvement de l'air, & peut-être la fraïeur, me firent tomber à terre. On crut dans le Fort que j'avois été tué; mais graces à Dieu je m'y rendis sain & sauf.

Au lieu de continuer à faire jetter au milieu de la riviére tous ceux qui mouroient

au camp, qui étoient en grand nombre, le Mataram s'aviſa de faire dans l'eau, au-deſſus de la place, de doubles eſtacades de pieux, entre leſquels il fit mettre les corps afin que l'eau ne les emportant plus, ils la corrompiſſent & l'air auſſi; ce qui arriva en éfet, juſqu'au point qu'il fallut creuſer des puits, parce qu'on n'oſoit plus ſe ſervir de l'eau de la riviére.

La nuit du 20. les ennemis firent une vive ataque, & ils furent vivement repouſſez. L'action aiant duré 3. heures, ils ſe retirérent pour aller environner avec toutes leurs forces la redoute de Maegdelin, qui étoit à une autre extremité de la Ville. Il n'y avoit que 15 ou 16. hommes, qui la défendirent courageuſement, tant qu'ils eurent de la poudre & du plomb, & quand ils eurent tout conſumé, ils ſe ſervirent des tuiles & des pierres du bâtiment. Enfin voyant qu'ils en étoient preſque à bout, un des ſoldats, qui aprés avoir reſiſté ſi long-tems lui cinquiéme à une telle multitude de gens, n'avoit pas fait ſon compte de leur céder, cria aux autres qui commençoient à ſe décourager : *Il ne ſera pas dit que ces vilains tous nuds aient le deſſus de gens auſſi-bien vétus que nous ſommes : je ſai bien ce que je vais faire.* Il prit un pot en ſa main, courut aux lieux, & l'en apporta plein d'éxcremens, qu'il jetta ſur les corps

nuds de ceux qui étoient les plus proches, qui ne pouvant suporter cette puanteur se retirérent. Une partie de ses compagnons fit de même, & pendant qu'ils se servoient de cette sorte de défense, qui en efet défaisoit leurs ennemis, mais qui ne pouvoit pas long-temps durer, le secours vint de l'autre extrémité de la Ville, & les attaquans prirent la fuite en criant en leur langage: *O Diables de Hollandois ! Qui a jamais vû des Diables comme ceux-là, ils se battent avec de la . . .*

Le soir du 1. de Novembre 1629. nous vîmes le feu en 3. endroits de leur camp, ce qui nous surprit, ne sachant ce que cela vouloit dire. Nos Officiers jugérent à propos de ne faire aucun mouvement, & de se tenir sur leurs gardes. Le lendemain nôtre Général aiant fait sortir de la cavalerie, & quelques compagnies d'infanterie, pour aller découvrir ce qui s'étoit passé la nuit, on trouva que les ennemis avoient brûlé leur camp, & qu'ils s'étoient retirez, aiant eux-mêmes tué plus de sept à 800. de leurs gens.

Ce qu'il y avoit de singulier, étoit que tous ces corps furent trouvez étendus dans une plaine, de rang & comme avec symmétrie, les uns percez, les autres décapitez. Trois ou 4. jours après, l'air en fut tellement infecté, qu'on n'osoit s'aprocher

de ce lieu-là. Voici ce qu'on apprit dans la suite touchant cet incident.

C'étoit le second siége que les Javanois avoient mis devant Batavia. Dès l'année précédente le Mataram avoit fait assembler les forces des principaux Princes de l'Isle, & avoit fait assiéger la Ville. Mais son armée avoit été contrainte de lever le siége.

Le Prince de Madure, qui est une autre Isle qui ne gît qu'à une demie-lieuë de Java, & qui releve aussi du Mataram de celle-ci, fit de grandes railleries de tous les Princes qui avoient été obligez d'abandonner la place, & se vanta que s'il avoit été à la tête d'une telle armée, il n'auroit pas fait une si honteuse retraite.

Dans la passion où le Mataram étoit de ruïner Batavia, il crut devoir se servir de ce Prince pour Général, & l'engager à une entreprise qu'il se promettoit d'executer si facilement. Il sollicita aussi de nouveau les autres Princes, & ils étoient revenus tous ensemble former ce second siége.

Ce nouveau Général n'aiant pas plus avancé que les autres, & voiant que ses propres troupes s'affoiblissoient extrémement, prît aussi la résolution de quitter la partie, & de faire retraite. L'Empereur à qui la plupart de l'armée obéissoit, outré de recevoir ce second afront, fit tuër le Prince de Madure & ceux qui étoient de son par-

ti, en lui faisant dire : Puis-que tu ne tiens pas ta parole, tu ne t'en retourneras pas en vie devant Batavia.

Cette Ville, que les Javanois nommoient Jaccatra, & que les Chinois nommoient autrefois Calappa, nommant aussi le détroit de la Sonde, Sunda Calappa, nom qu'il retient encore aujourd'hui, est située à 12. lieuës de Bantam, à l'Est, sur un beau golfe, où il y a, du côté du large, quelques petites Isles qui garantissent la baie de la violence de la mer. Les vaisseaux y moüillent à une portée de petit canon du Fort, qui est sur le bord de l'eau, & qui a 4. bastions, dont le principal se nomme le Diamant, & les autres le Rubis, la Perle, & le Safir, tous revétus de pierre de taille.

La Ville s'étend de la Forteresse en longueur vers les terres, & la riviére passe au travers. Les ramparts du côté de l'Est, sont aussi revétus de pierre de taille, & du côté de l'Oüest, ils sont défendus de quelques redoutes. La Ville est traversée de plusieurs canaux, au bord desquels il y a de grands cocos.

Il y vient des Marchands d'une infinité de païs, qui paient aux Hollandois les droits d'entrée & de sortie à 10. pour 100. Il y a 5. ou 6000. habitans Chinois, qui paient tous les mois un impôt à la Compagnie. Un homme de peine qui travaille à la journée,

paie chaque mois une demi réale de huit, la réale prise à 50. sous. Une boutique d'herbages, de fruits, & de communes denrées, paie par mois 4. réales de huit. Un pêcheur paie 3. réales. Une boutique de soie de porcelaine, de damas, de satin, d'armosin, ou d'autres semblables marchandises, paie 6. réales par mois. Celui qui distille de l'arak, qui est de l'eau-de-vie de ris, paie 8. réales : un artisan comme un tailleur d'habits, un cordonnier, un orfévre, un chapelier, un masson, un maréchal, paie 2. réales : mais ceux d'entre ces artisans qui tiennent des boutiques, paient 5. réales par mois. Ainsi l'entretien de la garnison & de la Ville de Batavia non seulement ne coûte rien à la Compagnie, mais elle en retire même de gros revenus.

A l'égard des habitans Hollandois, ils paient, comme les étrangers, les droits d'entrée & de sortie qui sont de 10. pour 100. La garnison est ordinairement de 5. ou 6. compagnies de soldats. La Forteresse est grande & spacieuse, quarrée, & pourvûë de 15. piéces de canon.

La Religion des Chinois qui sont à Batavia, n'est presque pas différente de celle des autres nations idolâtres. Leurs sacrifices, ou cérémonies, ont quelque chose de singulier. Lorsqu'ils vont dans leurs Pagodes, ils aprêtent les mêts les plus exquis

qu'ils puissent trouver des poules bouillies, & rôties, d'autres viandes, du lard, du poisson; toutes les meilleures confitures, & les meilleurs fruits; & ils les mettent devant leurs Idoles dont quelques-unes semblent être des figures de Diables, & ne sont pas plus hautes qu'un empan.

Aprés cela ils allument une quantité de lampes & de petits cierges; ils font fumer de l'encens & d'autres parfums; ils se prosternent la tête jusqu'en terre, mettent sur leurs piés leurs mains jointes, & les relévent jusqu'à 3. ou 4. fois; puis ils vont s'asseoir & faire bonne chére, ne cessant & ne se retirant point, qu'ils ne soient plus qu'à demi yvres. Ils n'ont point de Pagodes publiques à Batavia comme dans leur païs: ils y pratiquent leur culte dans les plus belles maisons particuliéres qu'ils possédent.

Ils croient qu'il y a un Dieu au Ciel, mais que c'est un être trop sublime pour se mêler de ce qui se passe sur la terre, & parmi les hommes: qu'il y en a un autre au dessous de lui, qui est chargé du gouvernement du monde, & c'est celui-là qu'ils servent & qu'ils adorent. Ils rendent aussi des respects au Diable, afin qu'il ne leur fasse point de mal. C'est-là ce que j'en ai pû aprendre.

Le 4. de Décembre 1629. il me fut ordonné d'aller exhorter à la mort 2. jeunes

garçons qui avoient commis le crime de Sodomie ensemble, & un homme qui avoit tué sa femme. Je passai la nuit avec eux, & le 5. les 2. premiers qui étoient de l'âge d'environ 17. ans, furent mis en des sacs, & jettez dans la riviére. L'autre eut la main droite coupée, puis il fut décapité.

Le 25. je reçûs ordre de la part du Sieur Général & des Pasteurs, de m'en aller avec ma famille faire les fonctions de mon emploi dans l'une des Isles de Banda, & pour cet éfet je m'embarquai dans le navire *la Brille*.

Le 30. après-midi, comme nous étions proche de Japara, le tems étant assez beau, je montai sur le pont, & m'entretins avec le Pilote. Tout-d'un-coup nous vîmes paroître au Ciel un petit cercle rond. J'avois souvent oüi-dire qu'un tel phénoméne étoit un préfage d'une subite tempête. Je le fis remarquer au Pilote, & lui aiant demandé s'il ne feroit point amener une partie de ses voiles, il se fâcha, & me dit de lire mes livres.

Nous continuïions à discourir ensemble, lorsqu'il s'éleva tout-d'un-coup un vent si terrible, que nous crûmes tous périr. Le Pilote & tout l'équipage firent tant de fatigue, que les forces leur manquérent & qu'ils ne pouvoient plus manœuvrer. Nous fumes fort persuadez que le vaisseau alloit tourner sens dessus-dessous : mais il plut à la bonté

de Dieu de nous conserver. Ces sortes de tourbillons ne durent pas long-tems. S'ils étoient de durée il ne seroit pas possible aux mariniers de supporter la fatigue qu'il faut faire pendant ce tems-là.

Le 20. de Janvier 1630 nous prîmes terre à Banda, c'est-à-dire à 400. lieuës de Batavia, & nous mouillâmes l'ancre à l'Isle de Nassau. Le 23. le Président Gerrit Denys m'ordonna d'aller faire ma résidence à Salamma, dans la grande Isle de Lontor, où je trouvai 3. Bourgeois Hollandois, un Sergeant, 10. Soldats, 10. ou 12. Mardicres, ou Noirs libres J'y eus une maison de bambouc, qui fut assez grande pour servir aussi d'Eglise.

Quinze jours aprés mon établissement, j'y fis le service en Malais, qui consistoit à lire des Sermons, à faire des priéres, à chanter des Pseaumes. Le bourg de Salamma est de peu d'étenduë. Le séjour en est dangereux à cause du voisinage de Céram, dont les habitans étant nos ennemis, traversent de nuit, avec leurs petits bâtimens, & viennent enlever tout ce qu'ils trouvent. Cette Isle de Céram, qui est grande, gît à 20. lieuës de celle de Banda, au Nord.

Le 28. le vaisseau *la Brille* alla charger du sagu aux Isles de Cay & d'Arou. C'est la nourriture la plus commune dans les Isles Mouluques, à Amboine, à Banda, & à Céram

Céram. Les galettes qu'on en fait se conservent fort long-temps, & il s'en fait un grand commerce dans les 2. Isles, où le vaisseau étoit envoié.

Le 9. d'Avril 1630. le Sieur P. Raemborch, Conseiller des Indes, vint aux Isles de Banda, pour y demeurer en qualité de Gouverneur. Il seroit venu plutôt s'il n'eût pas perdu en venant, par un naufrage, *le Chameau* qui étoit chargé de ris; ce qui étoit cause que nous en manquions dans ces Isles.

Le 29. de Mai, *la Brille* revint, & en amena une bonne provision. Les Oficiers avoient couru grand risque de perdre la vie. Les Noirs les avoient invitez à un festin, dans le dessein de les massacrer, eux & leur suite; & ils l'auroient fait si les matelots ne s'en fussent apperçus, & ne se fussent promptement mis en état de s'y oppose. Ces perfides avoient aussi crû que pendant que nos gens seroient à terre, & qu'il n'en resteroit presque plus dans le vaisseau, ils pouroient s'en rendre maîtres. Mais l'un & l'autre de de ces projets avoit avorté.

Le 24. de Juin 1630. il y eut un grand tremblement de terre. Lorsque cet accident arive, & il arrive souvent dans ces Isles comme dans les Isles voisines, ceux qui s'en aperçoivent les premiers, ont coûtume de crier de toute leur force; de battre sur des

bassins, sur des chauderons, sur des pots, ou sur la premiére chose qu'ils rencontrent sous leur main, pour en avertir les autres, afin qu'ils y fassent attention. Cependant ils n'en paroissent pas fort éfraïez, tant on se familiarise avec les choses les plus terribles, quand on les a souvent devant les yeux, ou dans l'esprit. Le 17. de Juillet suivant, il y en eut encore un autre.

Le 26. d'Octobre, nous vîmes terrir à Salamma 5. jonques, & plusieurs orangbaïas, ou petits bâtimens à rames, chargez de sagu, de noix de cocos, & d'autres denrées, qui s'en allérent ensuite au Fort de Nassau.

Le 4. de Novembre, 2. François, un Anglois, & 11. ou 12. Noirs, tant esclaves que Mardicres, désertérent l'Isle d'Oute, qui est aussi une des Isles de Banda, pour aller à Céram. Mais comme ils n'avoient pas les connoissances nécessaires pour cette navigation, ils prirent la route d'Amboine, & s'y étant rendus, ils furent arrêtez prisonniers. Quand ils eurent été éxaminez, un des François fut condamné à être pendu, & sa femme le fut au fouët. L'autre François & l'Anglois eurent leur grace, parce qu'ils avoient été puissamment sollicitez par ce premier. Ils demeurérent en garnison à Amboine, & il fut défendu de leur reprocher à l'avenir ce qui s'étoit passé.

Amboyna
M. Gunapus
ou
Ganapi
I. Nera
Belgica
Nassau

Au commencement de l'an 1631. on vît venir à diverſes fois 4. ou 5. bâtimens à la rade.

Banda gît à 4. degrés & demi de latitude Sud. Sous ce nom on comprend ſix Iſles, dont la plus grande ſe nomme Lontor; la 2. de Nera; la troiſiéme Pulo Wai, ou Poule Wai; la quatriéme Poule Ron: la cinquiéme Roſsegeyn; la ſixiéme Gœnongapi, ou Gunnappi.

Nôtre principal Fort eſt dans Néra. Il ſe nomme Naſſau, ainſi qu'il a été déja dit. Il y en a encore un autre plus petit, ſitué ſur une montagne, qui a le nom de Belgica. Il y a auſſi un bon Fort à Lontor, & 5. redoutes en 5. autres endroits, une à Salamma, où j'ai demeuré, une à Oure, une à Waeyer, une à Orangtatte.

Il y a encore un Fort à Poule Wai; une redoute à Poule Ron; une redoute à Roſsegeyn. Le Gœnongapi eſt une montagne ardente, peu éloignée de Néra, où perſonne n'habite. Elle fume jour & nuit, & vomit quelquefois des flâmes, du feu, & des pierres. Il y avoit quelques années qu'elle s'étoit ouverte, & qu'elle avoit jetté prodigieuſement des pierres, & même des roches entiéres, qui comblérent tellement le canal d'entre cette montagne & Néra, qui avoit alors 20. braſſes d'eau de profondeur, qu'il n'a plus été navigable depuis ce temps-là.

Les Isles de Banda sont fertiles, sur tout en noix muscades & en macis; fruit qui ne se trouve en aucun autre endroit des Indes. Ainsi on ne peut avoir cette sorte de marchandise dans l'Europe que des mains de la Compagnie : car l'infidelité, les trahisons, les meurtres commis par les habitans, lui ont donné lieu d'user de represailles contre eux, & elle a été obligée de les disperser; ensorte qu'il n'y en est point demeuré, & que ce qu'il y a de gens sont des peuplades qu'elle y a faites, par le moyen desquelles elle est en possession de tous les païs qui produisent ces excellentes épiceries.

Pour faire entretenir les arbres, cultiver les terres, & peupler ces Isles, la Compagnie fait partager le terrein en vergers, qu'elle distribuë aux Bourgeois Hollandois, en donnant à chacun à proportion de ce qu'il a d'esclaves, pour les cultiver. Tout ce qu'ils recueillent, ils sont obligez de le porter au comptoir, où on le leur paye à 7. sous la livre le Macis, & la livre de noix muscade à un sou ou un peu moins. J'y en ai souvent livré moi même, toûjours à ce prix-là. Car les noix y sont fort peu estimées, à cause de la prodigieuse quantité qu'il y en a, jusques-là que je me suis trouvé à des festins, où les chandelles en étoient faites.

Il y a aussi des Maures qui vivent dans

la soumission requise, & qui ont des vergers. Il y en avoit dans mon voisinage. Ces gens-là enterrent leurs morts d'une façon bien particuliére. Aprés avoir mis le corps dans un cercueil, puis dans la terre, ils élevent sur le tombeau un petit bâtiment où ils mettent du feu avec de l'encens, & pendant 8. ou 10. jours, ils vont chaque jour faire le tour de cette loge avec de grands bruits, criant à gorge déployée ? Oh ! cher ami, pourquoi êtes-vous mort ? Avez-vous manqué de manger ? Avez-vous manqué de boire ? Avez-vous manqué d'argent ? Avez-vous manqué de vétemens ? Ils disent beaucoup autres choses où il n'y a pas plus de raison.

Il y a encore dans ces Isles d'autres Indiens qui ont été bâtisez, & qui pourtant retiennent quelques-unes de leurs pratiques, entre autres à l'égard des enterremens. Quand un homme est expiré, ils le mettent sur une *Degge-Degge*, c'est-à-dire, sur un lit, ou plutôt sur une place de repos, car ce n'est pas sur des lits qu'ils se couchent : ils l'ensevelissent dans une piece de toile fine, de 20. ou 30. ou 40. ou 50. jusqu'à 60. aunes, selon le bien & la qualité du défunt ; & ils le pleurent pendant quelques jours. Quelques femmes, qui demeurent assises autour du corps, font de grands cris, s'arrachent les cheveux, hur-

lent, & font à peu prés ce qu'il eſt dit dans l'Exode que les Egyptiens firent durant 70 jours.

Pendant ma demeure à Salamma, il y eut à Néra un tremblement de terre bien terrible. Sur les 9. heures du ſoir, il faiſoit beau tems, & il n'y avoit aucun préſage de tempête. Peu de tems aprés, le Fiſcal & ſa femme ſortirent, & allérent manger hors de chez eux. Au retour dans leur maiſon, qui étoit ſur le bord de la mer, le Fiſcal aiant demandé à boire, ſa femme lui dit; Ne ſentez-vous point que la terre tremble? Le Fiſcal ſans y prendre garde, ni à ce que ſa femme diſoit, lui redit: Je vous dis que je veux boire. La femme répondit: Que dites-vous: Je ne ſai où je ſuis, oh! la terre tremble. A peine eut-elle achevé ces paroles, que la terre s'entre-ouvrit, la mer fut dans une prodigieuſe agitation, & roulant ſes flots ſur la terre, elle emporta beaucoup de maiſons.

Le Fiſcal voiant les eaux entrer dans la ſienne, prit ſa femme par la main, & la mer les emmena ainſi tous deux. Comme il ſentit qu'ils periſſoient; & qu'il ne pouvoit ſauver ſa femme, il la laiſſa pour faire un éfort afin de ſe ſauver lui-même: mais ce fut inutilement, il fût emporté bien avant, & ſe noïa; au lieu qu'une vague enleva ſa femme du lieu où il l'avoit quit-

tée, & la jetta sur le rivage. Un honnête homme qui s'éloignoit pour se sauver, voiant cette femme à demi dans l'eau, qui faisoit encore quelques éforts pour tâcher de s'en tirer, retourna sur ses pas, la prit, & l'emmena, pour pleurer la perte de son mari, avec celle de sa maison, & de ses biens. C'est une chose presque incroïable que la multitude des poissons qui furent jettez sur la terre.

Dans ce même tems-là, il y avoit à Néra un scélerat impie, nommé Corneille Slim, Canonnier, nâtif de Rotterdam. Un jour que ma femme étoit dans cette Isle, & qu'elle avoit manqué de s'embarquer dans l'orbaie qui revenoit à Salamma, elle pria le Gouverneur de lui en faire donner un autre pour la ramener. Lorsqu'elle fut au lieu où l'orbaie l'attendoit, ce Slim qui s'y trouva, lui fit de pressantes sollicitations de differer jusqu'au lendemain, lui assurant qu'avant que la pirogue fût à moitié chemin, elle tourneroit sens dessus-dessous.

Comme ma femme paroissoit faire peu d'état de cet avis, il redoubla ses instances, jurant qu'il se donnoit au diable si la chose n'arrivoit pas. Ma femme n'aiant pas laissé de poursuivre son dessein, la pirogue se renversa éfectivement : mais personne ne se noïa. Enfin un jour que ce malheureux juroit, maudissoit & se donnoit au Diable,

le Diable éfectivement le prit, car la chose ne peut pas être arrivée que par l'opération du Diable : il fut enlevé en l'air aux yeux de plusieurs personnes, & étant retombé à terre, il fut enlevé une seconde fois, & fut transporté sur une montagne nommée de Gernapel qui est dans la mer, tout proche de l'Isle. Deux ou trois jours aprés, il y alla des gens de la part du Gouverneur, qui l'aiant cherché par tout ne le trouvérent ni mort ni vif.

Il y a quantité de grands serpens à Néra. Ils dévorent les poules, les canards, & jusqu'aux petits pourceaux. Comme je ne savois ce que devenoient des poules que j'avois, un jour que j'en parlai à un de mes voisins, il me dit que les serpens les mangeoient. Pour en savoir la verité, je mis des gens en sentinelle pendant la nuit. Le serpent vint & en avala quelques-unes. Ils y coururent avec des hacheraux, & aprés lui avoir coupé la tête & la queuë, ils lui ouvrirent le ventre, où ils trouvérent un cochon de lait, un canard & cinq poules, qu'ils tirérent, & les aiant fait cuire ils les mangérent, avec la chair du serpent même qui n'étoit point vénimeuse.

Il y a dans cette même Isle plusieurs montagnes toutes couvertes d'arbres de Noix muscades. Il y a quantité de Cerisiers dont les cerises sont aussi grosses que des prunes,

& quelques-unes même auſſi groſſes que des poires, étant d'un beau rouge, pleines de jus, & d'un goût trés-agréable. On y voit dans les arbres beaucoup de Perroquets, de Catacaus, qui ſont plus gros que les Perroquets, & ont des becs crochus, avec un beau plumage; des Corbeaux des Indes, dont les plumes ſont plus belles que celles des Perroquets.

On y voit d'autres oiſeaux nommez Lo, qui ont auſſi un fort beau plumage; d'autres qui ne vivent que de Noix muſcades, à qui on a donné le nom de Mangeurs de noix, & qui ſont de la grandeur d'un Coq de bruïére, n'étant pas moins bons: on les appréte & on les mange ſans les vuider, comme on mange ici les beccaſſes.

Il y a dans les bois une ſorte d'arbre qu'on nomme des Saggueüéres, ou des Clappes. On en tire, comme d'une fontaine, une agréable liqueur qu'on boit au lieu de vin, & qui enivre comme le vin. Pour la tirer, on coupe une branche de l'arbre, & on pend au bout qui reſte de la branche coupée, un roſeau creux, qui contient environ cinq pots de liqueur. On va au matin & au ſoir battre ou ſécoüer l'arbre, & il diſtile dans le roſeau ſa liqueur qui eſt fort agréable, & à peu prés de la couleur du petit lait.

Mais quand on ne va point ſécoüer ces ar-

bres, au lieu de rendre leur liqueur, ils produisent des noix qui sont presque aussi grosses que la tête d'un homme, & à peu prés du gût des noisettes : on les prépare pour les faire cuire dans l'eau, comme le ris. Elles ont aussi au-dedans une liqueur presque semblable à celle qui coule de leurs arbres.

On pêche dans les Isles de Banda d'une maniére singuliére. On entrelasse des feuilles de cocos ensemble, jusques à deux ou trois cens brasses de long, de la forme d'une seine, & dix ou vingt Indiens prennent cette sorte de filet, qu'ils portent dans l'eau, & le conduisent jusques à ce qu'il fasse un rond; courant, battant & nageant tout autour avec un grand bruit, & avec des cris & des chants effroïables. Par ce moyen ils pêchent une quantité extraordinaire de poisson.

Une fois qu'ils faisoient un pareil filet, ma femme qui les regardoit faire, marcha dessus par mégarde. Ils en furent desolez, disant que leur peine seroit perduë; qu'ils ne prendroient point de poisson; que ce qui étoit arrivé leur porteroit malheur. Ma femme leur dit en Malais : Est-ce donc que vous ne croyez pas qu'il y a un Dieu au Ciel, de qui dépend le bonheur & le malheur, & non pas d'un accident tel que celui-ci ? Ils répondirent que quoi qu'il en fût, c'étoit un trés-mauvais augure qu'elle eût marché

sur leur filet. Elle leur dit que puisqu'il étoit prêt, elle les prioit de le jetter en sa présence, afin de voir ce qui en arriveroit.

Ils y consentirent, & ils pêcherent 6. à 7000. poissons. Quand ils virent cette multitude, ils s'écrierent : Cette femme Hollandoise nous a porté bonheur. Lorsqu'ils font cette pêche, jamais leurs femmes ne sont presentes. Il en vint quelques-uns à ma maison me faire le recit de ce qui s'étoit passé, & ils m'aporterent par present 60. à 70. poissons, pour moi & pour tous ceux de ma dépendance.

Tous ces poissons étoient d'une même espéce : on les prend ainsi en grand nombre à certains tems de l'année : ils sont de la grosseur & de la figure à peu prés, des maquereaux Le goût en est fort bon, mais ils font un effet particulier. Lorsque l'on en mange beaucoup, on devient tout rouge par le corps, aussi-bien que par le visage, ce qu'on attribuë à une grande chaleur de cet aliment. Une grande douleur de tête survient ensuite, & les rougeurs passent à mesure qu'elle augmente, puis elle passe aussi. Les Indiens nomment ce poisson Ikanpanas, ce qui signifie, Poisson chaud.

Il y a une saison de l'année où les femmes von pêcher la nuit avec une torche allumée à la main Elles marchent le long du rivage dans l'eau, à un pié de profondeur. A

la clarté de cette torche, qu'elles nomment Damas, elles voient le poisson dans l'eau, & le prennent avec les mains, d'une maniére si preste & si adroite, qu'on en est surpris.

Les hommes fichent aussi des roseaux, comme des pieux, à 50. brasses en mer, & en enferment un certain espace, qu'ils nomment Séris, & ils y mettent une sorte de nasse, où le poisson entre & demeure pris.

Aprés avoir passé 15. mois à Salamma, j'obtins mon congé, & je m'embarquai sur le *Beets*. Ce qui m'obligea de demander instamment mon congé, est que je ne possédois presque pas un moment de santé en ce païs-là : j'y étois presque toûjours travaillé du flux de sang.

Le 5 de Mai 1631. nous mîmes à la voile. Le 8. nous dépassâmes les Isles d'Amboine, sçavoir Massalou, Ouleasar, Mulana, & Octoüa ; & le 11. les Isles de Bouro & de Balao. Le 13. nous eûmes la vûë des Isles de Tocabesiers, & de celle de Boutton ou Botton, que nous dépassâmes le 14. Le 15. nous dépassâmes celles de Bocarones : le 16. celles de Célébes, où est le païs de Macassar : le 20. celle de Colomba : le 21. celle de Luba : & le 22. Japara qui est sur la côte de Java, place abondante en ris, boucs, poules, sucre, alun, oignons & autres denrées.

Le 24. nous vîmes une Flote qui venoit

de Batavia à Japara, pour certains desseins, parce qu'on avoit eu avis que les Javanois vouloient retourner assiéger cette premiere place. Mais ces bruits n'eurent point de suite. Nous allâmes à bord du Commandant qui étoit le sieur Vlack, & il prit tous les soldats qui étoient venus avec nous de Banda. Il montoit le *Buren* qui portoit le pavillon au grand mât, & avoit sept autres vaisseaux sous son commandement. Au lieu des soldats qu'on nous avoit pris, on nous donna les malades de la Flote, pour les emmener.

Le 26. d'Août, nous moüillâmes l'ancre à la rade de Batavia, & quand j'y fus arrivé, j'y repris les fonctions de mon employ. Le 28. j'eus ordre de m'en aller à l'Hôpital de la Flote, qui étoit à la rade avec beaucoup de malades.

Le 20. de Mars 1632. je me rembarquai par ordre du Sieur Général pour aller à Macassar, avec le Commandant Antoine Caen. Il emmenoit 40. Portugais, qui étoient prisonniers à Batavia, parmi lesquels il y avoit un vieux Prêtre, avec qui j'eus conversation sur la route. Ils alloient à Macassar en execution d'un accord qui avoit été fait, qu'on y envoyeroit, dans le mois d'Avril ou de Mai, les prisonniers qu'on avoit de part & d'autre, pour être échangez.

Le 5. d'Avril nous mouillâmes l'ancre à la rade de Macaſſar, où nous trouvâmes le Général du Roi de Danemarc, nommé Roland Carpy, avec deux vaiſſeaux. Les Anglois & les Danois ont des loges à Macaſſar. Dés que nous fûmes à la rade, nous fimes une décharge de toute nôtre artillerie, & arborâmes le pavillon du Prince au grand mât, & le pavillon blanc à l'arriére, afin de voir comment nous ſerions reçus ; car nous n'étions pas en fort bonne intelligence avec le Roi de ce païs-là, de quoi le commerce du clou des Iſles d'Amboine étoit la cauſe

Une heure aprés que nous eûmes ancré, deux jeunes Princes & ſix ou ſept autres des plus conſidérables du païs, vinrent à nôtre bord, & firent quelques preſens. Sur le ſoir j'allai dans la Ville avec huit autres perſonnes, à la ſuite de l'Ambaſſadeur Caen, pendant que les Princes qui étoient venus à nôtre bord, y demeuroient en ôtage. Le Général Danois nous fit beaucoup d'amitiés.

Quarante de nos gens que les Portugais avoient faits priſonniers à Macau ou Macao, dans la Chine, & deux qui avoient été à Malacca, une de leurs Villes dans les Indes, eurent beaucoup de joye de ſe voir délivrez de leur dure captivité, que ceux de Macau avoient déja ſuportée trois ans moins un

mois. Depuis qu'ils étoient arrivez à Macassar, les Danois les avoient toûjours tenus dans leur loge.

Dés le même soir nous fûmes conduits au palais du Roi, qui est fort spacieux. Le principal apartement où ce Prince loge, est bien bâti. Il y a quantité d'ouvrages de sculpture & de relief, sur des piéces de bois trés-grosses, avec beaucoup de dorures. Il est élevé audessus de terre sur 46 colomnes, de la longueur de 3. brasses; & c'est une merveille qu'une telle masse d'édifice puisse être soutenuë par des piliers de bois si longs.

Le Roi nous fit asseoir sur une belle natte, avec 2. ou 3. grands coussins de velours à côté de nous, pour nous apuier. Il y avoit autour de lui plus de 100. personnes, Seigneurs de sa Cour, ou ses domestiques, tous avec le poignard au côté, dont l'un avoit une poignée d'or, l'autre d'argent, l'autre d'yvoire, toutes artistement ouvragées. Vingt à 22. de ses femmes & concubines étoient assises proche de lui, & lui présentoient du tabac & du pinang. Leur maniére de s'asseoir sur le plancher où elles étoient, est celle des Tailleurs d'habits en ce païs-ci. Le plancher étoit de roseaux fort adroitement entrelassez ensemble; de sorte qu'il n'y pouvoit demeurer aucune ordure.

Le Roi étoit puissant de sa personne, âgé de 58. à 60. ans, sans barbe, la mode du païs.

étant de se la raser toute. Il étoit nud par le haut du corps, & d'une couleur entre jaune & brun. Le vétement qui lui couvroit la moitié du corps en bas étoit ouvragé d'or, & il avoit un petit bonnet blanc sur la tête. Il paroissoit fort familier, & il aimoit à raisonner avec les gens.

L'Ambassadeur, le Commis de la loge des Danois & moi, étions assis tous trois l'un auprés de l'autre, l'Ambassadeur étant au côté du Roi. Quelques Seigneurs vinrent eux-mêmes nous présenter du tabac, du pinang, & des noix de cocos. Le pinang, est un fruit fort commun dans les Indes, mais il n'en est pas moins estimé. Il est comme une grosse noix couverte d'une écorce verte, humide & plein de jus par-dedans. Quand on le garde 8. ou 10. mois, il se séche, se durcit, & ressemble fort à la noix muscade, tant par-dedans que par dehors.

Ce fruit ne se mange qu'avec de la chaux, & avec des feüilles qu'on nomme Siri. De ces 3. choses dont on fait un si fréquent usage en les alliant ensemble, si l'on en mange une séparément, elle emporte toute la peau de la bouche : mais la force de l'une émousse la force de l'autre, & elles se tempérent réciproquement à un tel point, que toutes 3. étant mêlées & prises ensemble, le composé en est sain, & agréable parmi les Indiens. Quand on en presente aux gens on leur

fait la même civilité que quand on presente en Hollande du vin du Rhin, ou du vin d'Espagne.

Un des jeunes Princes qui étoient-là, qui ne paroissoit pas avoir plus de 22. ans, me parla, & aiant sû de moi quelle étoit ma fonction, il s'assit auprés moi, pour continuer à m'entretenir. Nous tombâmes sur des matiéres de l'Ecriture Sainte, dans lesquelles il paroissoit bien instruit à leur maniere. Il raisonna de la création du Monde, d'Abraham, qu'il nommoit Brahim, d'Isaac, de Jacob, de Moïse, des autres Prophêtes & anciens Péres.

Ces lumiéres qu'il avoit, me firent connoître qu'il étoit Mahométan de profession, quoi que d'une maniére fort altérée, & qui n'est qu'un demi-Mahométisme. A mon tour je lui parlai de la véritable Réligion Chrétienne Réformée, & il parut m'écouter avec plaisir. Il me pria que lorsque je serois à Batavia, je vouluſſe solliciter de sa part le Consistoire à lui envoïer une Bible en Hébreu. Je le lui promis d'autant plus volontiers que je vis qu'il avoit beaucoup d'intelligence & de curiosité, & dés-lors même je lui fis présent de quelques Pseaumes qui étoient traduits en Malais, qu'il reçut avec beaucoup d'honnêtetés. Aprés cela nous nous en retournâmes à bord.

Le lendemain nous fûmes invitez à dîner

chez le Général Danois. Aprés dîner, comme on s'entretenoit enſemble, nôtre Ambaſſadeur qui avoit été déja 24. ans dans les Indes, & qui en connoiſſoit toutes les pratiques, m'entendant dire que le Roi avoit promis de me faire un préſent, me dît en éclatant de rire ; Aprochez, Aprochez, vous allez recevoir quelque choſe de beau & de rare; voici ſans doute vôtre préſent qui vient.

Je me levai, & regardant par la galerie, je vis 7. ou 8. Domeſtiques du Roi, qui marchoient gravement de file, & portoient quelque choſe. Je ne fus pas fâché de les voir, eſpérant que ce qu'ils me donneroient pourroit contribuër à me mettre à mon aiſe. Les Domeſtiques étant entrez poſérent à mes piés, avec beaucoup de cérémonie, chacun une petite corbeille, en me diſant : Voilà ce que le Roi de Macaſſar vous envoye, puis ils s'en retournerent.

J'avois aſſez d'impatience de ſavoir juſqu'où alloit ma bonne fortune. Je découvris les corbeilles en preſence de tous les aſſiſtans, à qui j'aprêtai bien à rire, & donnai un grand ſujet de raillerie de l'honneur que le Roi m'avoit fait en m'envoyant pour la valeur de 50. ſols de raretez de ſon païs. Quoi-que ceux qui avoient déja fait du ſéjour aux Indes n'en fuſſent pas ſi ſurpris que les autres, ils n'en rirent pas moins de bon cœur.

Aprés-midi on fit l'échange des prisonniers. On avoit choisi Macassar pour cet éfet, parce que les Portugais de Macau & de Malacca y vont trafiquer. La Ville où le Roi fait son séjour se nomme Macassar, ainsi que le païs qui est le long de cette côte. Toute l'Isle qui a peut-être 200 lieuës de tour, se nomme Célébes.

Les habitans sont robustes, vigoureux, & bons soldats. Leur Réligion est un Mahométisme bâtard. Les hommes sont vétus d'une toile tournée autour de leur corps. Les femmes ont des calçons, & au haut du corps un sac ouvert par les deux bouts, dans lequel les maris se fourrent la nuit; de sorte qu'il sert également à tous les deux de chemises & de linceuls. Les femmes cultivent la terre, sément & recueillent le ris. Les hommes n'ont point d'autre occupation que celle de la pêche.

Les galéres du Roi sont les plus belles & tous ses petits bâtiments les plus propres que j'aïe jamais vûs. Il a entr'autres deux ou trois galéres, qui ne lui servent que pour des parties de divertissement, où l'on voit jusqu'à 5 ou 600. rameurs, sans les Officiers & les soldats. Elles sont d'ouvrage de sculpture depuis le haut jusques au bas, avec du placage d'ivoire & d'ébéne: le tout si bien travaillé, qu'on ne peut s'empêcher de dire; Est-il possible que ces Indiens

que nous voions, aïent fait cela !

On tient ces galéres à terre, sous de petites loges où la pluïe ni le vent n'entrent point, & quand le Roi veut s'en servir, elles se trouvent prêtes une heure & demie aprés qu'il a parlé. Il peut en six heures faire assembler prés de 100000. hommes, armez à leur maniére, qui est de piques, & de certains tuyaux dans lesquels il y a des fléches empoisonnées, qu'ils savent pousser dehors comme on feroit d'une séringue, & dont ils savent fort bien se servir contre leurs ennemis.

Lors qu'ils ont commis quelque faute, sur tout quelque larcin, quand ce ne seroit que de la valeur d'un sou, & qu'on en a des preuves, le Roi, sans autre forme de procés, délibération, ou Sentence, commande à l'heure-même à l'un de ses Officiers de lancer au coupable une fléche empoisonnée dans le corps, en quelque lieu qu'il le rencontre, fût-ce dans sa propre maison, & couché auprés de sa femme.

Ce qu'il y a de plus horrible parmi ces gens-là, c'est qu'ils commettent le péché de sodomie, non-seulement sans crainte d'en être châtiez, mais même la plûpart n'en ont point de honte. La place où le Roi fait sa résidence, a une demi-lieuë de tour, & est murée. Les murailles en sont flanquées de quatre bastions du côté de la mer, où il y a

plus de 20. piéces de gros canon de fonte & de fer, qui ont été données à ce Princes par divers Chrétiens, quelques-unes par nos gens, pendant qu'ils étoient en alliance avec lui, d'autres par les Anglois, par les Danois, par les Portugais, par les Espagnols. Ses Sujets savent aussi faire la poudre; mais elle n'est pas fort bonne. Il y a auprés du Roi un Canonnier Anglois qui s'est fait Maure, & qui est fort considéré. On ne le voit presque aller qu'à cheval, avec des esclaves qui le suivent.

Le 15. nous partîmes de Macassar, & le 20. nous laissâmes tomber l'ancre à la rade de Boutton, ou Botton Le lendemain nôtre même Ambassadeur Antoine Caen, se rendit auprés du Roi de cette Isle. C'est un homme âgé, qui a le corps assez blanc & la barbe blanche. Il est affectionné à nôtre nation. Il y a guerre entre le Roi de Macassar & lui. Son Isle est d'environ 80 lieuës de circuit. Il n'y croit pas beaucoup de ris. Au lieu de pain les habitans mangent des racines qu'ils nomment Obi & Anjames. Il ne s'y fait commerce que d'esclaves & de très-peu d'ambre gris qui n'est pas fort bon; mais il y a des perroquets & des cacatans qui sont les meilleurs du monde, & les plus propres à imiter la parole.

Le 23. le Capitaine Laud de Ternate, (ce qui signifie Capitaine de mer, ou Ami-

ral) qui étoit depuis quelques jours à Botton, vint à nôtre bord. Sa corcorre fit par honneur trois fois le tour de nôtre vaisseau, avec un grand bruit de bassins, de flûtes, & d'autres instrumens, sorte de musique qu'ils apellent Gouge, aux accords de laquelle ils ramment fort adroitement, y ayant 50. 70. & jusqu'à 100. rameurs sur un seul bâtiment.

Ce Capitaine étoit de petite taille: il avoit à peu prés 50. ans. Quand il fut dans la chambre l'Ambassadeur m'apella, & me dit; Vous voiez un homme qui en se battant avec le bouclier & l'épée contre un autre, sauta par-dessus l'épaule de son ennemi, & en passant lui trancha la tête & l'emporta, de quoi il demeura d'accord. Parmi les rafraîchissemens qu'on nous aporta, il y avoit un breuvage qui distilloit par gouttes de certains grands arbres, & dont on pouvoit s'enyvrer assez aisément.

Le 2. de Mai nous reprîmes nôtre cours vers Batavia. Sur la route les Officiers qui avoient été prisonniers à Macau, où quelques-uns avoient demeuré plus de quatre ans & demi, gens âgez & de mérite, me firent le récit de ce que je vais raporter ici, que je couchai par écrit à mesure qu'ils me le dirent, touchant la Chine & Taïovang.

RELATION
ABREGE'E
DE L'EMPIRE DE LA CHINE.

L'EMPIRE de la Chine eſt diviſée en treize Provinces. L'Empereur tient ſa Cour à Pequin, Ville qui eſt comme diviſée en trois Villes, qui ſont les unes autour des autres. Le Palais du Roi eſt au milieu. Il n'y a que des femmes & des Eunuques à ſon ſervice. Les Mandarins demeurent dans la Ville. Parmi ces Mandarins ſont les Gouverneurs, Conſeillers d'Etat, & autres tels Seigneurs. Les ſoldats & leurs Officiers demeurent hors des portes du Palais, & y font la garde. Les Marchands & les gens du commun habitent plus proche des dehors, c'eſt-à-dire dans les lieux les plus éloignez du Palais.

Le Conſeil ordinaire de ce Monarque eſt compoſé de huit perſonnes, qui ſe montrent deux fois l'année avec l'Empereur hors du Palais, étant tous vêtus de la même maniére que lui, & de la même ſorte d'étofe; ſi-

bien qu'on ne peut reconnoître ce Prince qu'à ce que celui qui est à cheval auprès de lui, retient son cheval, ensorte que la tête demeure un peu derriére le Prince.

Outre ce Conseil il y en a un autre inférieur, qui n'aborde jamais le Monarque. Les remontrances qu'il veut faire, ou les avis qu'il faut donner, sont adressez au haut Conseil. Les Gouverneurs ou Mandarins des Provinces, qui changent tous les trois ans, s'y adressent aussi. Les Mandarins résident dans les Villes capitales de chaque Province, & il y en a d'autres de plus bas ordre dans chaque Ville, qui sont sous ces principaux, & leur rendent compte de leur administration.

Les principaux logent dans de beaux Palais qui apartiennent au Roi. Ils ont des trains de Rois, & sont fort respectez des Princes. Lorsqu'il vient quelqu'un d'un païs ou d'une Province étrangére, pour parler à eux, il faut qu'il demeure hors de la Ville, jusques à ce qu'il soit venu un congé par écrit pour y entrer. Ce congé est porté devant la personne quand elle entre, afin que chacun sache qu'elle l'a obtenu.

Si c'est dans une des grandes Villes où il y a un Gouverneur, il faut que l'affaire qui amène l'étranger soit portée devant trois Mandarins du plus bas ordre, & ensuite devant cinq commissaires, qui sont assis chacun

chacun à une table, & ont un pinceau blanc & un rouge derriére l'oreille, pour marquer qu'ils ſont Docteurs en Droit. Lors qu'ils ont examiné l'affaire dont il s'agit, ils en vont faire le raport au Gouverneur, & lui en donnent un mémoire par écrit.

Le Gouverneur, à ſa commodité, mande l'étranger par ſes domeſtiques, & lui envoie un cheval, ou une chaiſe couverte, pour le mener au Palais. Les domeſtiques vont devant, pour montrer le chemin & faire faire place; car il arrive ſouvent qu'il ſe fait un tel concours de peuple qu'on ne peut paſſer. Les ruës ſont bordées de chaque côté de gens ſous les armes, qui ont des mouſquets, des piques, des ſabres, des caſques de cuivre, ou d'autres matiéres, fort artiſtement travaillez. Chaque compagnie eſt vétuë de ſa couleur, l'une de rouge, l'autre de bleu, &c. Ces haies de ſoldats ſont juſqu'à la porte du Palais, où l'on entre, & l'on y trouve le Gouverneur aſſis à une table, entouré de dix ou douze jeunes garçons de douze à dix-huit ans, qui ſont les domeſtiques qui aprochent le plus ſa perſonne.

Les Gentilshommes & Officiers ſont à une perche de diſtance de lui, à ſes deux côtés; le plus conſidérable étant à ſa main gauche, qui eſt le côté le plus honorable parmi eux. Chacun enſuite eſt placé ſelon

ſa qualité, juſques à ce que le dernier Officier touche aux ſoldats.

Lors que l'étranger paroît dans la ſale du Gouverneur, les principaux de ceux qui y ſont, lui font la revérence, ſe mettent à genoux, baiſſent trois fois la tête juſqu'à terre; puis à un petit cri que quelques-uns font, ils ſe relévent. Enſuite les autres Officiers inférieurs à ceux-là font la même choſe, & cela va ainſi de rang juſqu'aux ſoldats.

Après cela l'étranger s'aproche juſqu'à douze pas du Gouverneur, à qui il rend ſes reſpects à la maniére de ſon païs. On lui donne un Interpréte, s'il en eſt beſoin, & l'on agite ſon affaire, l'Interpréte demeurant toûjours à genoux. Lors que l'étranger ſe retire, on lui fait préſent d'une plaque d'argent, & de quelque étofe de ſoie; mais de peu de valeur.

Les Grands épouſent autant de femmes qu'ils veulent. Quand on leur demande combien ils ont d'enfans, ils ne comptent que les mâles. Tous les gens conſidérables ſe font porter dans des chaiſes couvertes, par deux ou quatre perſonnes, ſelon leur condition & leur bien, & ſont accompagnez de domeſtiques & de ſoldats, auſſi plus ou moins, à proportion de leur pouvoir.

Lors qu'ils ſe rencontrent dans les ruës il faut que les inférieurs cédent aux ſupérieurs, ce qu'ils reconnoiſſent par la ſuite

de leurs gens, & par leurs livrées, & que ces premiers vuident la ruë, ou qu'ils s'arrêtent, jusques à ce que les autres aïent passé.

Les Grands qui voiagent, ne logent pas dans des hôtelleries, ou chez les Bourgeois, ils logent dans des maisons de l'Empereur, qui sont bâties, meublées, & entretenuës pour cet éfet. Il y en a dans tout l'Empire, de lieu en lieu, si peu éloignées les unes des autres, qu'on ne passe que peu d'heures sans en trouver. Ainsi ni ces Seigneurs ni leur train ne font aucune dépense en voiageant: tout se fait aux frais du Monarque.

Ces hauts Officiers n'obtiennent jamais de charges dans les lieux de leur naissance. Cela fait que le peuple est fort vexé par les Officiers étrangers: mais aussi on les destituë aisément, & presque sur la moindre plainte qui se trouve un peu justifiée. Car tous les ans il passe en chaque Province des Commissaires qui font des recherches, & ceux qui ont malversé, sont dépossez. On en met d'autres en leurs places, & on leur ordonne de se rendre aux piés de la Cour, pour y justifier leur conduite.

Au regard des affaires purement civiles, les Mandarins les réglent à peu prés à leur gré. Les affaires criminelles sont toujours portées devant les Grands. La sévérité y est poussée fort loin: car on ne s'en tient pas seulement à faire mourir ceux qui ont com-

mis le crime. Souvent on en fait porter la peine à toute leur race, jusqu'à la seconde & troisiéme génération.

Il est fort dangereux pour les habitans du païs de faire quelque chose qui ne soit pas dans l'ordre, devant des étrangers, sur tout devant ceux qui ont des *Yeux de Chat* (c'est un dire des Chinois qui qualifient ainsi le Européens qu'ils n'aiment pas.) Aussi ne veulent ils pas souffrir qu'ils trafiquent à la Chine, les petits s'y oposant aussi-bien que les grands. Entre autres ils apréhendent ceux de nôtre nation. C'est par cette raison que nous avons été obligez de nous retirer de l'Isle de Piscadores, qu'ils comptent encore leur apartenir. Car ils ne peuvent souffrir qu'aucun étranger s'habitué dans leur païs, parce qu'un de leurs Prêtres leur a prophétisé que des gens qui auroient des yeux de chat & des barbes rouges s'en rendroient maîtres. Ainsi ceux qui y veulent trafiquer, doivent faire leur compte d'y mener leurs vaisseaux & de les remener aussi-tôt, & qu'il ne leur sera que difficilement permis de demeurer quelque tems à terre, ou de coucher dans les Villes.

Les plus grosses Villes sont ordinairement enfermées d'une muraille, ou de deux, avec des parapets où il y a des embrasures, & avec quelques bastions & des fossés tout autour. Ces murailles ont 14. à 15. piés

d'épaisseur, & 20. à 22. pieds de hauteur. Les bâtimens sont de pierre & fort serrez. Les ruës sont garnies de boutiques de toutes sortes de marchandises & de gens de métier. Toutes les marchandises d'une même espéce se trouvent dans une même ruë qui leur est particuliérement affectée, & il en est de même à l'égard des ouvriers.

Au dehors de la plûpart de ces Villes on voit de grands fauxbourgs, où les étrangers se retirent, quand on ferme les portes, & où l'on trouve aussi beaucoup de choses à vendre. Il y a des places dont il est défendu aux étrangers d'aprocher plus prés que demi lieuë, parce qu'on ne veut pas qu'ils en reconnoissent la situation. On y fond du canon; mais on n'a ni expérience ni adresse à le manier.

Il y a dans les Villes & dans les bourgs, des Pagodes avec plusieurs Idoles fort antiques, d'un ouvrage très-rare La plus grande de celles de chaque Pagode, est la plus révérée, & y est posée au milieu de deux autres, y aiant toûjours des cierges allumez devant elle. Ensuite il y en a tout le long du Pagode, des deux côtez, & chacune tient un livre, ou un billet dans sa main.

Les cérémonies qui s'y pratiquent sont de se prosterner devant les Idoles, une ou deux fois en entrant, & autant de fois en

sortant. Leurs Prêtres gardent le célibat, & ceux qui sont surpris en commerce avec des femmes, sont punis de mort. Ceux qui ont eu quelque conversation avec les prisonniers Hollandois qui étoient des Marchands, des Peintres, & d'autres gens raisonnables, qui avoient eu de l'éducation, leur ont avoüé, sur le point de la connoissance de Dieu, qu'il n'y a qu'un seul Dieu tout-puissant qui est au Ciel, mais que c'est un Etre trop sublime pour se mêler des affaires de la Terre. Ils prétendent qu'il a donné cette commission à un saint personnage, nommé Comichicho, qui a été ici bas au monde, & qui y doit revenir : que c'est lui qui punit tous les jours les hommes, & qui leur envoie les infortunes qu'ils ont méritées : qu'un jour ils revivront, & seront dans un plein repos avec leurs péres & meres, ou leurs femmes & enfans, sans avoir d'autre Chef ni Souverain que lui. Sa statuë est celle qu'ils honorent le plus dans leurs Pagodes, & qu'ils invoquent avec le plus d'ardeur, afin qu'il ne les traite pas rigoureusement. On ne m'a point dit qu'il y eût parmi eux de Circoncision, ni aucune espece de Batême.

Il y a quelquefois de jeunes filles, qui aiant été accordées en mariage par leurs parens, dès leurs premieres années, lorsqu'il arrive que leur mari meurt avant que

d'avoir consommé le mariage, se font couper les cheveux, pour marque qu'elles renoncent à se marier, & elles se retirent dans un espéce de Couvent que l'Empereur a fait bâtir pour ce sujet. Cette résolution est regardée comme l'éfet d'une grande vertu, & leur atire beaucoup de respect.

Les Chinois commencent leur année au renouvellement de la Lune. C'est pour eux la plus grande fête de l'année. Ils la célébrent par quantité de réjoüissances, de festins, de feux d'artifices. Le païs est extrémement peuplé. Les hommes y sont fort robustes : ils ont peu de barbe, & portent les cheveux longs, comme les ont les femmes. Des hommes ainsi presque sans barbe & de longs cheveux, sont d'abord quelque chose de bien singulier à ceux qui n'y sont pas accoûtumez.

Les femmes sont de petite taille. Une de leurs principales beautés consiste dans la petitesse de leurs pieds. On les leur serre dans des bandages de peur qu'ils ne croissent, & afin qu'elles ne puissent marcher aisément.

Ces gens-là sont âpres au gain : ils ont l'esprit vif, subtil, & beaucoup d'intelligence. Ils savent fort bien lire, écrire, & chifrer.

Il y a beaucoup d'or dans leur païs, beaucoup de perles, & une trés-grande quantité de soie, aussi-bien que de diverses sortes

de vivres & de fruits. Ils ont des noix, des châtaignes, plusieurs sortes de poires dont ils font de fort belles confitures. Ils brassent de la biére qui se conserve long-tems. Ils ont abondance de bétail de diverses especes.

Ils sont fort adonnez au crime de sodomie, & ils ne s'en font pas une honte. Ceux qui ont du bien tiennent hautement un, deux, ou trois jeunes garçons chez eux, & les autres n'y aportent pas beaucoup plus de façon. Ils ont peu de courage, & n'aiment pas la guerre; mais ils en usent tirannique-ment & avec cruauté à l'égard de ceux qu'ils ont vaincus.

Ils ne se servent point d'argent monnoyé: ils se le donnent au poids. Pour menuë monnoye ils ont des cassies de cuivre, dont 60. valent 6. sous. Leurs jonques sont de toutes grandeurs: il y en a du port de 1000. à 1200. tonneaux; d'autres de 200. de 40. & de 20. tonneaux. Ils en ont des multitudes, tant pour trafiquer que pour pêcher.

La riviére de Chincheo est la plus considérable de tout l'Empire, à cause du grand commerce qui s'y fait, & elle est aussi la plus grande. C'est-là que nos vaisseaux vont trafiquer. Il en part aussi beaucoup de jonques pour aller à Batavia, à Taïovang, & en d'autres lieux, la plûpart ayant de trés-riches cargaisons. Elles y portent en même tems des vivres.

Embouchure de la Riviere de Chincheo à La Chine
A
B
C
D
E
F
G
H
I
K
L

La Ville d'Aimoi est la plus remarquable qui soit à l'entrée de la riviére. Toutes les Isles qui gisent dans cette riviére, sont bien habitées, remplies de petites Villes & de Villages, où il se fait par-tout du commerce, & il y a aussi beaucoup de pêcheurs. Voici une carte de l'embouchure de cette riviére & des Isles, & voici l'explication des lettres qui y sont.

A. L'Isle & la Ville d'Aimoi, où le Haitoek ou Mandarin de cette Province fait sa résidence. Il y a toûjours quantité de vaisseaux, & beaucoup de riches Marchands.

B. La grande Ville d'Anhai, qui est à 6. ou 7. lieuës d'Aimo, & qui est aussi fort marchande.

C. Un pont de pierre sur le canal, qui a 350. pas de longueur, construit sur des arcades d'une pierre de taille grise trés-dure.

D. La baie d'Erasme.

E. L'Isle de Kemoi, ou Quemoi, qui est aussi trés-peuplée, & où il y a une grande pêcherie.

F. L'Isle de Lissin, où la plupart de nos vaisseaux vont ordinairement moüiller, & où ils trafiquent avec les Marchands qui descendent sur la riviére.

G. Les Isles de Taotta, qu'on laisse ordinairement à stribord, en entrant dans la riviére.

H. L'Isle Gaussin, ou des Pagodes, derrié-

re laquelle nos vaisseaux se mettent aussi à l'ancre pour trafiquer.

I. L'Isle Collengsou, qui gît par le travers & à une portée de petit canon de la Ville d'Aimoï, où il y a encore un grand nombre de pêcheurs.

K. L'Isle de Thooren, qui gît dans le premier rétrecissement de la riviére.

L. Le mont Tayboe, ou Taybou, qui est une connoissance trés-propre, pour faire découvrir la riviére de Chincheo, & sur lequel il y a une grande roche quarrée, qui ressemble à une tour.

C'est une chose connuë que l'Empereur de la Chine ne veut point admettre d'étrangers dans son Empire, ni qu'ils y fassent de commerce. Je n'entreprendrai pas de raporter les raisons qu'il prétend en avoir. Mais il soufre volontiers que ses Sujets aillent trafiquer ailleurs, quoi qu'il y ait eu des Ecrivains qui aient dit le contraire, en étant assurément trés-mal informez.

Lors qu'un vaisseau étranger se trouve sur les côtes de la Chine, il se voit incontinent entouré de jonques Chinoises, & il demeure au milieu sans pouvoir parler à personne, ni trafiquer, ni obtenir des vivres; de sorte, qu'il est contraint de se retirer. Néanmoins lors qu'il arrive que quelqu'un s'aproche de la côte, sans être découvert, & qu'il descend à terre, on le méne devant le

premier Gouverneur du port, ou de l'Isle, qui lui dit qu'il n'est pas permis de faire aucun Traité avec lui. Si l'étranger demande à parler au Gouverneur du dedans de la Province, on lui en fait refus, & on lui déclare qu'on ne voudroit pas seulement qu'il fût qu'il y a eu un étranger dans le pays.

S'il demande à parler à l'Empereur, on répond qu'on n'a garde non plus de lui faire savoir la chose, qu'il en coûteroit la vie à ceux qui le feroient, & que tous les Oficiers qui en auroient eu connoissance, seroient destituez de leurs charges.

Il est certain que ce sont les gens qui ont le plus de gravité qu'on voie au monde: ils ont tous un air posé & modeste, au-delà de tout ce qu'on dit de celui des Stoïciens d'autrefois. Il est arrivé à nôtre Général le St Pierre Coen de Hoorn, qui étoit à la Chine, que le Chinois qui fut député pour aller négocier avec lui, touchant ce qui regardoit l'Etat, demeura tout le jour patiemment, sans s'émouvoir, sans aucune marque de chagrin, dans une sale, assis auprés du Général, presque sans lui dire une parole; & cela dans la vuë de faire parler le Général lui-même, de pouvoir tirer quelque conséquence de ce qu'il diroit, de pénétrer ses intentions, de reconnoître de quelle humeur il pouvoit être.

Coen, qui n'étoit pas moins grave ni

sérieux, & qui étoit à peu prés du même tempérament, demeura dans la même posture, & dans le même silence, afin de tâcher de faire les mêmes découvertes. Le Chinois n'aiant pû rien atraper de ce qu'il cherchoit, se retira sans parler, & le Général le laissa partir. Il est certain qu'avec la plûpart de nos gens qui ont trop de franchise, & qui s'ouvrent trop, la chose ne se seroit pas ainsi passée.

Un Chinois qui négocie quelque chose avec un autre Chinois, use d'une grande civilité, & garde beaucoup de mesures. Si on leur fait des questions touchant l'Empereur, le gouvernement, les loix du pays, les cérémonies, la Religion, ils ne font point de réponse, & s'en excusent d'une maniére obligeante.

Leurs jonques courent presque toûjours au plus prés du vent, parce que toute leur voilure est plate & serrée, de sorte que les nôtres ne peuvent suivre. Elles sillent bien, virent & revirent avec facilité.

Pour faire mieux connoître le naturel, & les qualités des Chinois, je vais un peu rétrograder, & reprendre ce qui s'est passé à Macau à l'égard des Hollandois, afin de faire voir ce qu'ils y ont souffert.

Les ordres pour cette expédition avoient été donnez par le Général Coen, & la conduite en avoit été commise à Corneille

Reyerſz, qui y fut rué. La Flote étoit compoſée de 14. vaiſſeaux, dont il y en alla d'abord 12. enſemble, & l'on y en trouva deux de la Flote de défenſe. Il y avoit encore deux vaiſſeaux Anglois, & dans la Baye de Panderan, proche des Iſles de Macau, *l'Eſpérance* & *la Fidelité*, que Jacques le Févre commandoit, qui ſe rendirent ſous le pavillon de Reyerſz. Henri Wacht montoit l'*Eſpérance*, & fit auſſi ce funeſte voyage, où il périt avec beaucoup d'autres.

Aprés le fâcheux ſuccés qu'on y eut, Jacques le Févre continua ſa route vers le Japon. Les autres allérent à Piſcadores, & y bâtirent un Fort de quatre baſtions, où ils mirent 20. piéces de canon. Celui par où l'on y aborde ſe nomme le baſtion de la mer, devant lequel il y a encore une demi-lune, où l'on devoit metre auſſi ſix ou ſept canons.

Ce Fort incommodoit beaucoup le commerce que les Eſpagnols font avec les Chinois. Il eſt à 18. lieuës de Macau. Pendant qu'on travailloit à ſa conſtruction, on prit pluſieurs jonques Chinoiſes, dont on y emmena les équipages, & on les obligea d'y travailler, ſi bien qu'il s'y trouva plus de 1500. ouvriers. Cependant il n'en reſta que 200. le reſte étant mort, plus de miſére, que par d'autres accidens; car ils n'avoient pas aſſez de quoi vivre pour ſuporter le travail qu'ils faiſoient, n'ayant ſouvent qu'une demi-livre de ris par jour.

Les Chinois ne voulurent point délivrer leurs prisonniers, quoi-que les Hollandois leur en offrissent 18. pour un de leur nation, ou pour un Japonois. Mais ils dirent que quand on leur en offriroit mille pour un Hollandois, ils ne le rendroient pas. Ainsi ils moururent tous, & il n'en resta plus que onze. Il ne faut pas attendre que nos compatriotes puissent être délivrez, si ce n'est par une paix générale, si elle se fait.

On traita ainsi les Chinois qui étoient prisonniers par représailles, & pour en user comme on fait à la Chine Car à la vérité on ne les y fait pas mourir, mais on en use si rigoureusement, on les tient dans de si rudes prisons, on les meurtrit de tant de coups, on leur fait souffrir tant de tourmens, on leur donne de si mauvaise nourriture, & on leur en donne si peu, qu'ils ne peuvent pas subsister long-tems. On fit donc le même traitement à ceux qu'on avoit entre les mains, afin de voir, si lorsqu'on le sçauroit à la Chine, on n'y prendroit point d'autres mesures.

Lorsque les Hollandois, qu'ils apellent les Statices, du nom des Etats, se presentérent pour prendre poste à Piscadores, ils trouvérent sur la côte 20. jonques armées, qui servoient d'escorte aux Pêcheurs. Dés qu'elles découvrirent les Statices, elles prirent chasse. Comme on auroit bien voulu

leur raisonner, on détacha un yacht commandé par le commis van Meldert, qui ayant arboré la banniére de paix, les suivit, & enfin il y en eut deux à qui il raisonna.

Il déclara aux Chinois quel étoit le dessein qu'on avoit, & quand ils l'eurent entendu, ils lui dirent qu'il falloit qu'il allât dans la baye, pour faire sa requête à leur Commandant, qui avoit inspection sur ces sortes d'affaires, & qui en donneroit avis à l'Empereur & à son Conseil. La chose fut ainsi exécutée. On commanda trois yachts, & le même Commis Jean van Meldert pour entrer dans la riviére de Chienchieu. Le peuple prit la fuite; mais on en joignit quelques-uns, & enfin on en vint à parler à un Mandarin, dans une Pagode.

Van Meldert lui dit qu'il ne demandoit rien que la liberté de trafiquer avec les habitans, & qu'on leur défendit le commerce avec les Espagnols des Manilles qui étoient ses ennemis. Le Mandarin lui promit de lui rendre réponse, lui disant que pour cet éfet il falloit qu'il allât parler à ses supérieurs, qui iroient eux-mêmes ensuite à Quinsai, Ville où étoit l'Empereur, afin de lui en donner avis; & que cependant il le prioit de s'éloigner de la rade.

Le Mandarin prit le chemin de Hoxio, Ville fort peuplée, dont le tour a une journée de chemin, & qui est à 70. lieuës

d'Aimoi. Là il fut résolu d'envoyer à Piscadores deux jonques avec quatre Ambassadeurs, dont le premier, qui se nommoit Ongh Sophi, homme d'esprit & éloquent, dît au Conseil, qu'on ne refusoit point d'entrer dans la négociation qui avoit été proposée; mais que cependant il prioit qu'on se retirât de cette Isle, qui étoit de la domination de l'Empereur, parce qu'il ne permettroit jamais qu'on trafiquât avec des gens qui se seroient mis malgré lui en possession d'un lieu qui lui appartenoit, & qui y tiendroient une Forteresse: que si l'on vouloit abandonner Piscadores, on pouvoit aller fortifier une autre Isle qui en étoit assez proche, qui se nommoit Formose: qu'en ce cas les Mandarins ne feroient pas semblant de s'en appercevoir, & qu'ils envoyeroient la requête des Hollandois au Conseil du Roi, où ils promettoient de l'apuyer.

Le Conseil ne put être porté à déférer à cet avis, à cause des ordres du Général qui étoient précis, & que la Baye de cette autre Isle n'avoit pas assez de profondeur. On avoit pourtant regret de refuser cet Envoyé, qui paroissoit être un homme d'esprit, de probité, & de sçavoir; qui nous prioit fort instamment & avec toute sorte de civilité, & qui en faisant cette démarche avoit risqué sa vie, laquelle pouvoit lui être ôtée, s'il s'en retournoit sans obtenir sa demande,

comme s'il n'avoit pas fait tout ce qu'il auroit pû faire à cet égard. Il fallut donc qu'il partît avec le déplaisir de n'avoir pû réüssir, & avec la crainte d'être puni, comme s'il y avoit eu de sa faute.

Lorsqu'il se fut retiré, on fit mettre huit vaisseaux en parage, avec ordre de détruire, piller & brûler tout ce qu'ils rencontreroient. Parmi les prisonniers qu'on fit, il se trouva un Pêcheur, qui avoit été autrefois un Marchand, qui promit de faire obtenir la liberté du Commerce, si ce n'étoit que cela qu'on demandoit. On le relâcha, & il se rendit à Aimo, ou Aimou, où le Totoc, c'est-à-dire, le Colonel des soldats, étoit venu avec ordre de faire préparer quantité de brûlots, & de chasser les Hollandois sur peine de la vie.

Le Pêcheur ayant obtenu audience de lui, & lui ayant fait sçavoir quelle étoit l'intention de nos gens, il lui conseilla d'aller trouver le Troïa, ou Commen, ou Comon, qui étoit un des Grands de Hoxio, Ville à 60. ou 70. lieuës dans les terres. Avant qu'il partît, le Commis van Meldert fut conduit en qualité d'Ambassadeur, du Pagode où il s'étoit rendu, jusqu'à la Ville d'Aimoi.

On portoit devant lui un écrit dont les caractéres étoient sur une longue planche, qui avoit un grand manche, où chacun pouvoit lire les raisons pourquoi cet Etran-

ger qu'on voyoit, & à qui il n'étoit pas permis de mettre le pié dans le païs, étoit néanmoins mené à la Ville. Cette nouvelle s'étant répanduë, on vit accourir de tous côtez une affluence de peuple. Cependant on avoit gagné auprés du Totoc que les Chinois équiperoient deux jonques pour aller cette année-là trafiquer à Batavia, & qu'il n'en iroit point aux Manilles; ce qui fut auſſi écrit ſur la planche.

Lorſque van Meldert fut arrivé à la Ville d'Aimoi, on le reçut en plein champ, la place étant ſeulement entourée d'arbres. Au milieu de cette place on voyoit un apentis, ſous lequel il y avoit ſept tables, avec des tapis pendans juſqu'à terre, & devant chacune étoit aſſis un Conſeiller de qui les tapis cachoient les piés.

Il fut conduit devant eux; mais avant qu'il pût leur parler, ils voulurent qu'il leur rendît les reſpects qu'on a coûtume de leur rendre dans le païs, ſçavoir de ſe proſterner, & de fraper du front contre terre aſſez fort pour que le bruit en fût entendu des Aſſiſtans. Van Meldert dît que cela étoit trop oppoſé aux Coûtumes des Chrétiens, qui ne rendoient un pareil honneur à aucun homme; mais qu'il vouloit bien leur faire toutes les civilités qui ſe pratiquoient dans ſon païs. Quand l'Interpréte leur eut fait cette déclaration, ils dirent qu'il en uſât

donc à sa maniere; sur quoi il s'avança, & salua humblement toute l'Assemblée, comme on fait en Hollande, puis demeurant la tête découverte, il leur dît :

Que la raison pourquoi il se presentoit-là, étoit parce que l'Envoié qui avoit été à Piscadores, n'avoit point de plein pouvoir pour traiter : qu'il venoit supplier qu'on accordât à sa nation la faveur qu'elle solicitoit depuis 23. ans, qui lui avoit été promise, & qui lui étoit pourtant toûjours refusée, nonobstant les promesses qui lui en avoient été faites; savoir, qu'il fût permis aux Sujets de L. H. P. les Seigneurs Etats Généraux des Provinces-Unies, c'est-à-dire, à la Compagnie des Indes Orientales, qui representoit tous les Sujets, par la Commission qu'elle en avoit obtenuë des Souverains, de trafiquer à la Chine : qu'à la vérité on lui avoit bien envoïé quelques jonques, mais qu'elles n'étoient chargées que de marchandises de rebut, & dont on n'avoit pû se servir : qu'il requéroit que les Chinois missent leurs promesses à éxécution, & qu'ils envoiassent de bonnes marchandises de leur païs, qui leur seroient paiées en argent, ou en d'autres marchandises.

Ils promirent encore de satisfaire les Hollandois en ce point, moiennant qu'ils quittassent l'Isle de Piscadores, & qu'ils se retirassent dans quelque autre. Van Meldert

aiant dit qu'il ne pouvoit répondre de son chef à cette proposition. & qu'il falloit qu'il en allât faire le raport à ses supérieurs, dont le Commandant se nommoit Corneille Reyersz, qui étoit à Piscadores, il fut congédié, & remené sur la riviére avec beaucoup de pompe & de cérémonie. Lors qu'il fut de retour, & qu'il eut fait au Conseil le recit de ce qui s'étoit passé, le Commandant jugea qu'il devoit aller négocier lui-même, afin d'être mieux informé de l'état des choses.

Il partit donc avec Van Meldert, & aïant passé par Aimoi, il s'avança jusqu'à Hoxio, qui est la Ville capitale de la Province de Chinchieu, ou Chinceu, située le long de la riviére. Sur la route, on les conduisit de de 6. lieuës en 6. lieuës dans une des maisons de l'Empereur, où ils étoient magnifiquement régalez. Les Villages n'étoient qu'à la portée d'un coup ou de 2. coups de canon l'un de l'autre. Tout le monde travaille assiduëment comme des fourmis : il n'y a pas un pouce de terre qui ne soit cultivé. Le concours du peuple qui se trouvoit sur les chemins pour voir ces étrangers, étoit si grand, qu'on ne pouvoit passer à travers, & il falloit qu'ils s'arrêtassent souvent pour se laisser contempler.

Les Chinois, qui étoient bien-aises de les amuser, les tinrent un mois entier sur la route. A Hoxio ils furent logez dans un des pa-

lais du Roi, qui avoit été bâti par un Chinois, pour être une maison de plaisance de l'une de ses femmes, en aiant 16. à qui il en avoit fait bâtir à chacune une semblable. Celle-ci étoit dans le fauxbourg, à une lieuë & demie de l'Hôtel de Ville Il ne leur fut pas permis d'en sortir que pour aller comparoître au Conseil des 7. où on leur déclara que pour se mettre en état de demander la liberté du commerce à la Chine, il falloit qu'ils vuidassent l'Isle de Piscadores, & que s'ils ne vouloient pas le faire, il n'y avoit rien à prétendre pour eux, ni alors, ni jamais à l'avenir; mais que s'ils se retiroient à Formose on leur envoyeroit dans cette Isle & à Batavia autant de marchandises qu'ils en pourroient desirer. Cette déclaration lui fut faite par le Toïa, qui en avoit reçû ordre d'abord du Conseil des trois, & ensuite du Conseil des sept.

Le Commandant leur répondit qu'il n'étoit pas en son pouvoir de consentir à cette proposition, & qu'il falloit qu'il en donnât avis à Batavia. Pour marquer, de la part des Chinois, que leur intention étoit de tenir parole, ils offrirent d'y envoier en même tems deux jonques, pourvû que les Statices leur donnassent un vaisseau pour convoi.

La chose ayant été ainsi arrêtée, le résultat en fut mis par écrit sur une planche,

qui fut portée devant eux, & où chacun pouvoit lire ce qui y étoit. Sur les chemins, lors qu'ils s'en retournoient, ils passerent par les plus beaux païs qu'on puisse jamais voir, & presque toûjours au travers d'une foule de peuple, ou plutôt d'une armée.

Quand on fut au bord de la riviére de Chienchieu, on fit retirer le peuple. Deux jonques y furent chargées de soies, & on leur donna un des vaisseaux Statices pour convoi, avec lequel elles prirent la route de Batavia, pour y faire voir la réponse qu'on avoit reçuë, qui étoit toute écrite sur la planche, en caractéres de la Chine. Mais elles furent tellement contrariées par les vents dans leur route, qu'elles ne purent terrir cette année-là; & elles n'en revinrent que beaucoup plus tard qu'on ne l'avoit espéré.

Les Chinois voyant ce retardement, soupçonnérent que les Statices ne vouloient point faire de Traité avec eux, & ils envoiérent de nouveau des jonques aux Manilles. Les Statices les aiant prises, la guerre recommença ouvertement.

Quelques années auparavant on avoit accordé à la Compagnie la liberté du commerce à la Chine: mais les Portugais avoient empêché l'éfet de cette concession. Ce manque de parole avoit causé la guerre, & il

s'étoit répandu beaucoup de sang de part & d'autre. Elle avoit recommencé plusieurs fois, & quoi qu'elle vint de recommencer encore, Reyersz avoit des ordres si précis, & avoit si fort à cœur d'établir le commerce, & de porter les Chinois à l'accomplissement de leur promesse, qu'il voulut que 4. vaisseaux de la Compagnie se rendissent, dans la riviére de Chienchieu, savoir, *le Groningue*, le *Samson*, & les deux yachts *Muide* & *Erasme*.

Ils ancrérent dans cette riviére, derriére l'Isle de Vogoda, pour tâcher d'entrer en conférence avec les habitans, & cependant faire de l'eau, y en aiant-là de fort-bonne. Ils y furent quelques jours, sans découvrir personne. Enfin le 3. de Novembre, un Marchand Chinois nommé Quipsum, qui avoit auparavant été pris par nos gens aux Manilles, & qui au voiage précédent avoit été mis en liberté, dans le Conseil, par le Commandant Reyersz, alla les trouver, au peril de sa vie, si la chose avoit été sçûë. Mais le bon traitement qu'on lui avoit fait pendant sa prison; & la faveur qu'il avoit reçûë d'être relâché, l'engagérent à cette reconnoissance.

Il donna donc avis que les choses étoient bien disposées pour obtenir la liberté qu'on demandoit. Il y avoit un Hermite dans une montagne, qui étoit regardé comme

un Saint parmi tous les Grands, & le commun peuple étoit allé lui faire des plaintes de ce que le commerce étant éteint, par le moyen de la guerre entre les Chinois & les Hollandois, il ne pouvoit plus subsister; que leur riviére étoit fermée, & qu'on ne pouvoit plus rien transporter par eau. L'Hermite avoit promis au peuple d'intercéder pour lui, & de procurer un accord entre les deux nations. Pour assûrance de ce qu'il disoit, il offrit de mener l'Hermite à bord. Il déclara aussi que le Combon de Hoxia étoit attendu à Aimoi, & que les Marchands de l'Isle avoient résolu de lui presenter une requête aux fins de leur permettre de trafiquer avec les Statices.

Cinq jours aprés l'Hermite se rendit à bord, & dît que les Grands étoient persuadez que les vaisseaux n'étoient venus que pour pirater & prendre les petits bâtimens; qu'il étoit là venu pour aprendre ce qu'on en devoit croire, & si en efet c'étoit la liberté du commerce qu'ils demandoient. Il presenta aussi une lettre de créance de la part des Grands de la Province, qui prioient les Statices de déclarer leurs intentions à l'Hermite, homme en qui les Chinois avoient une entiére confiance, & qui leur diroit les leurs. Sur le soir il s'en retourna, & promît de s'emploier puissamment pour accommoder ce diférent, puisque la chose alloit

alloit autrement que les Grands ne se l'imaginoient, & qu'il feroit en sorte qu'il fût permis aux Statices de remonter la riviére avec les deux plus legers de leurs vaisseaux, afin que les deux nations pussent traiter ensemble.

Le 14. le même Marchand qu'on avoit déja vû, mena quelques rafraîchissemens à bord, & dit que les yachts pouvoient remonter. Sur cet avis, ils s'avancérent à Svvangans. Lorsqu'ils eurent mouillé l'ancre entre l'Isle & le continent, le Marchand y retourna encore & demanda que deux ou trois Capitaines allassent à terre, pour négocier un traité avec les Grands. Mais on en fit refus, sous prétexte de l'incapacité des Interprétes, & l'on remontra qu'il valoit mieux que deux ou trois Mandarins se rendissent à bord.

En éfet, il y en alla trois avec une lettre de créance du Totoc, qui portoit que tout ce qu'ils régleroient seroit observé exactement & de bonne foi. En consequence il fut fait un Traité pour le tems d'une année, par lequel il étoit accordé qu'on porteroit aux Statices, à Taïovan, autant de soies qu'ils auroient de fonds pour les paier: que pendant la mousson du Nord, qui regnoit alors, on feroit encore partir de la Chine quatre ou cinq jonques chargées de soies & d'autres marchandises, pour aller

à Batavia ; & qu'elles y meneroient un Mandarin, pour y faire un Traité fixe & perpétuel avec le Général : que le Commandant Reyersz lui écriroit de quelle necessité il étoit d'abandonner Piscadores, que les Chinois nomment Pekou, ou Pehou, si l'on vouloit parvenir à conclure un Traité avec eux : qu'on donneroit un convoi pour leurs jonques : que cette année-là il n'en seroit point envoyé de la Chine aux Manilles, ni à Cochinchine, ni à Camboie, ni à Siam, ni à Patane, ni à Jambi, ni à Andriegery : que si l'on y en envoioit, & que les Statices les prissent, les Chinois ne pourroient les reclamer, ni s'en plaindre.

Toutes ces clauses aiant été ainsi reglées, ils demandérent que deux ou trois Capitaines allassent à terre, pour prêter le serment devant le Totoc, de les observer, offrant de laisser trois Mandarins en ôtage, & desirant que les Articles fussent écrits en Flamand, pour être respectivement gardez. Le Commandant Christien, Guillaume Hoedan Commis de l'*Erasme*, & Doede Florissen Capitaine du *Muiden*, furent députez pour aller à terre jurer les articles.

Le 17. trois Mandarins passérent à bord, avec toute leur suite, & deux Enseignes bleuës, ouvragées de blanc, qui étoit la livrée du Totoc. Ils portoient aussi trois fléches qu'ils nomment les fléches de fidelité.

Ils dirent au Commandant que le Totoc & les autres Mandarins étoient prêts, & qu'ils les attendoient.

Les Députés furent reçus avec pompe, & conduits au Palais du Totoc, avec des parasols qu'on leur portoit sur la tête. Proche de la chaloupe on leur couvrit quatre tables, sur-quoi l'on mit des oranges, des gâteaux, de la biére de la Chine, & des fruits. Dés qu'on eut mangé, la chaloupe fut démarée. Le Commandant qui en avoit l'ordre, fut prié d'attendre un peu, jusques-à ce qu'un autre Mandarin fût venu pour manger avec lui: mais il se hâta parce qu'il avoit eu avis que ce Mandarin venoit avec des soldats.

Sur le soir on fit porter à bord des corbeilles pleines de gâteaux, & de la biére de la Chine, des confitures, & d'autres rafraîchissemens, avec une fléche, pour marque qu'ils étoient envoiez aux matelots. Mais le tout étoit empoisonné, ainsi qu'il parut bien-tôt aprés, car ceux qui en mangérent, se trouvérent fort mal, & vomirent un poison visible.

Cependant les Mandarins demeuroient toûjours en ôtage, & les Députés ne revenoient point à leur bord. Comme on s'en inquiétoit, les Chinois disoient qu'on célébroit ce jour de fête, à cause de l'accord qui avoit été ratifié, & que chacun des

Mandarins obligeoit les Députés à lui donner quelque marque de gratification, & à manger avec lui.

Au quart du jour on vit prés de 50. jonques en feu descendre vers les yachts, & il y en eut un qui fut touché de deux jonques, dont une s'étant acrochée à la grande vergue, & le feu y aiant pris, les flammes s'éleverent jusqu'au ton du perroquet. Les courans poussant les jonques elles rompirent la ralingue de la voile qui étoit sur l'avant du yacht au vent. La sivadiére fut aussi mise en feu : mais on l'éteignit.

Il y avoit de petites pirogues aux côtés du vaisseau qui y mettoient le feu. Elles y avoient accroché leurs voiles, par le moyen de petits grapins d'abordage qui y étoient. Tout y étoit froté & imbibé d'huile: il y avoit de la poudre & des artifices en plusieurs endroits, & les voiles en étoient toutes garnies, d'où ils sautoient dans le yacht.

Lors qu'il se fut délivré des 3. premiéres jonques, & qu'il eut éteint la plus grande partie du feu, il y eut un peu de relâche pour se reconnoître, quoi-qu'on vît encore descendre plus de 40. jonques. Dans ce moment-là, on coupa les cables, & il descendit aussi. Cependant il sembloit qu'il fût impossible de passer, & il l'auroit été en éfet, s'il ne se fût levé une fraîcheur

qui donna moyen d'échaper. Quand le canon fut paré, & qu'il fit feu, les Chinois n'oserent plus conduire les brûlots que jusqu'à la distance de la moitié de la longueur d'un navire, & alors ils y mettroient le feu, & se retiroient, mais l'équipage du yacht les détournoit.

Le yacht *Muiden* qui étoit ancré un peu au-dessous de l'autre, étoit aussi sous voiles, avec sa misêne & son petit hunier. Mais le feu étoit dans son grand hunier & dans sa grande voile, & il étoit encore abordé par 2. ou 3. brûlots. Dans cet état il dériva vers l'Isle Glansau, & y brûla. La plûpart des gens de l'équipage furent sauvez, & les 2. ou 3. Mandarins qui y étoient.

L'autre yacht s'étant dégagé des brûlots, fit des bordées jusqu'au jour, afin de voir si la chaloupe & les Députés ne paroîtroient point : mais ils ne virent que 30. ou 40. voiles qui donnoient des marques qu'on triomphoit. Après cela il rejoignit le *Groningue* & le *Samson* qui étoient sous le Pagode. Le lendemain ils rencontrérent 3. jonques de guerre, où leur canon mit le feu : puis l'ordre fut donné de mettre le cap sur Piscadores.

Le 20. les vaisseaux *Orange*, *le Païsan Anglois* & *Erasme*, furent détachez sous le commandement d'Isaac van der Werken, pour aller à l'entrée de la ri-

viére, mais le gros tems les en empêcha.

Le 19. de Janvier 1624. ils rencontrérent prés de 60. jonques de guerre à l'embouchure de la riviére qui y entrérent promtement, 80. de nos Mousquetaires étant descendus à terre devant un bourg où il y avoit trois retranchemens & environ 200. hommes en armes, les Chinois firent des décharges de quelques petits pierriers, & de leurs fusils du Japon, lors que nos gens commencérent à marcher. Ils en tuérent trois, & en blessérent neuf. Ils tiroient aussi vîte & autant de coups de leurs pierriers, que les Statices en pouvoient tirer de leurs mousquets, si bien que la victoire fut longtems disputée. Enfin pourtant ces derniers chassérent les autres de leurs retranchemens & en tuérent 99. Leur bourg fut brûlé; puis les Mousquetaires allérent se rembarquer.

Ensuite les vaisseaux s'avancérent dans la baie de Hautensau, où ils prirent quelques pêcheurs, rangeant toûjours la côte, jusqu'à la baie de la Victoire, où l'on mit encore du monde à terre, & l'on en amena 50. bœufs. Ils enlevérent aussi de l'Isle de Lamoa quelques Chinois & des bestiaux, & 50. vaches dans la baie de Harlem.

Le 1. de Mars, ils allérent sur les côtes des Isles de Macana, par un tems si embrumé, qu'ils eurent de la peine à les recon-

nôtre. Le navire Anglois se sépara des autres, emmenant pour sa part 162. Chinois, & 1000. pots pleins d'huile. On avoit ordre de croiser quelque temps sur le vaisseau qui devoit venir du Japon. Cependant on fut 46. jours en ce parage sans rien découvrir.

Le 12. d'Avril les vaisseaux retournérent à Piscadores. Sur la route ils prirent une jonque où il y avoit 38. Chinois. Ils trouvérent à cette Isle environ 4000. Chinois, & 150. jonques de guerre, qui avoient construit un Fort à deux lieuës du nôtre, & il y arivoit tous les jours de nouvelles troupes.

Le 12. le Capitaine China vint de Tayovan, & aporta une lettre des Mandarins, qui demandoient à faire une tréve; ce qui réüssit par l'entremise de ce Capitaine. Ensuite on trouva un pot plein de poison dans le puits, où nos gens puisoient l'eau. Les Chinois se défendirent de l'y avoir mis, & dirent qu'ils ne savoient pas qui pouvoit l'avoir fait.

Ils en revinrent encore à leur prémiére proposition, que si nous voulions abandonner Piscadores, & nous retirer à Tayovan, qui en est à peu prés à 10. lieuës, dans l'Isle Formose, ils trafiqueroient avec nous, ou qu'autrement ils étoient résolus à continuer la guerre.

Le 1. d'Août, le *Zelande*, dont Pierre Maisaart étoit premier Commis, & qui amenoit le Docteur Martin Sonck, qui venoit pour travailler à la délivrance du Commandant Reyersz, & pour être Gouverneur du Fort, territ à Piscadores. Quand il eut débarqué, le vaisseau continua sa route vers le Japon, pour y charger du ris, parce que le Mataram ne vouloit pas permettre qu'on en eût de ses Etats. Le *Groningue* y alla de compagnie, afin d'y prendre aussi des vivres pour Piscadores.

Enfin les négociations aiant continué, on consentit à quitter cette Isle. En éfet, les Chinois faisoient assembler 5000. bâtimens, tant jonques de guerre, que brûlots & jonques remplies de pierre, pour boucher la passe de l'Isle. Le Fort fut détruit, & les Chinois même y travaillérent. On en transporta la plûpart des matériaux & les éfets à Taïovan, où l'on vouloit s'établir, & faire l'étape des marchandises. Ainsi c'est dans cette seule Isle qu'il faut compter qu'on puisse être souffert, les loix de l'Empire de la Chine ne permettant pas qu'on s'établisse dans les bornes de sa jurisdiction.

Aprés cette retraite le Commandant Reyertsz aiant été relâché, prit la route de Java, où il emmena 6000. livres de soie cruë, & une caisse d'étoffes. Ensuite le

Capitaine China s'y rendit aussi. On l'attendoit avec beaucoup d'impatience, parce qu'il avoit demeuré long-temps parmi les Chinois, pour négocier avec le Totoc, le Combon & les autres Mandarins. Il amena aussi une partie de soie cruë, & raporta que le commerce y alloit bien alors; ainsi qu'il paroissoit par une lettre que le Totoc d'Aimoi avoit écrite au Commandant Sonck dont voici la teneur:

„Celle-ci servira de réponse sur la demande que vôtre Seigneurie nous a faite. Le „Capitaine China nous a plusieurs fois remontré que Pekou étoit évacuée & restituée; ce qui nous fait connoître que „V. S. agit avec sincérité, & que nous „pouvons nous tenir assurez de vôtre amitié. L'Empereur a été informé que les „Hollandois sont venus des régions reculées demander la liberté de trafiquer avec „nous à Calappa au Sud de la Ligne, & à „l'Isle Formosa au deçà de la Ligne. Sur „quoi nous avons résolu d'aller à Hoxio, „ou Hoxen, pour en conférer avec le Combon qui y est, & avec le Conseil, afin de „confirmer l'amitié entre nous. Le Sieur „Commandant peut aller en toute assurance à Calappa, pour donner avis de tout au „Gouverneur, & lui dire que le commerce vous est certainement accordé. Ecrit 4. „ans 8. mois dans la Régence de l'Empe-

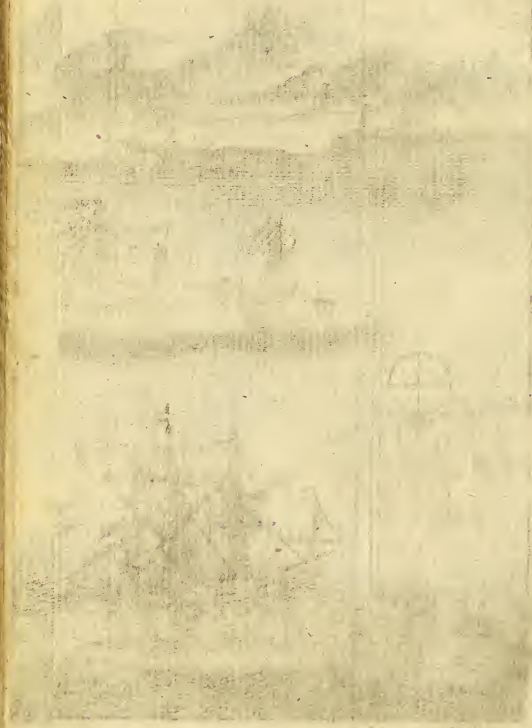
» reur, le vingtiéme jour du mois. *Signé*,
» TOTOC FOA.

Aprés cela nos gens commencérent à travailler à la construction de leur Fort au côté Occidental. Il fut d'abord fait de planches, & les bastions en furent remplis de sable, jusques-à ce qu'on eût amené assez de pierres de la Chine pour en revétir tout. Il y vint quantité de jonques qui en fournirent, & on leur paia leur peine en toiles. Tout parut alors tranquille : la paix avec les Chinois fut entretenuë de part & d'autre, & l'a été depuis ; de sorte que selon les apparences, on fera fleurir le commerce avec eux.

Ainsi l'Isle où la Compagnie a établi le siége & l'étape de son commerce avec les Chinois, se nomme Formose parmi nous & Paccande à la Chine. La place où l'on s'est fortifié, qui se nommoit Taïovang, se nomme présentement le Fort de Zélande. L'Isle commence par les 21. dégrés de latitude Nord, & court en longueur au Sud-quart-de-Sud-oueſt, & à l'Est-quart-de-nord-est, jusques par les 25. dégrés & demi. Elle gît Nord-oueſt & Sud-est avec la grande riviére de Chincheo, ou avec la Ville d'Aimoi, à la distance d'environ 32. lieuës.

Il n'y a pas de place plus propre pour le commerce de la Chine, on y peut aller de cette riviére dans toutes les saisons de l'an-

Fort de Zeelande ou de Taiovang



née, de même qu'on peut aller aussi de l'Isle à la rivière. Le Fort est situé sur une montagne. On en acheva les quatre bastions l'an 1634. & on les revétit de pierre grise. L'entrée du canal est étroite, & de haute eau, il n'y a que 13. à 14. piés de profondeur. Il est à une portée de canon du Fort, au-devant duquel il y a encore une redoute aussi revétuë de pierre à 16 piés de hauteur, avec deux piéces de canon, où l'on tient toûjours 25. à 28. hommes, qui suffisent pour défendre l'entrée de ce canal. Quand les vaisseaux sont entrez, ils se trouvent à l'abri de tous les vents.

Il y a de hautes montagnes dans l'Isle. Elle a environ 130. lieuës de circuit. Les habitans sont d'un naturel doux, mais fainéans, aimant mieux mandier que travailler, & aussi se contentant de peu. Ils n'ont ni Roi, ni Souverain. Ils sont toûjours en guerre, c'est-à-dire, un Village contre l'autre. Le païs est traversé de riviéres fort poissonneuses. Il y a des cerfs, des chevreüils, des pourceaux, des boucs, des liévres, des lapins, des coqs de bruïére, des pigeons, des cannes de sucre, du gingembre, des noix de cocos, des bobannes dont chaque famille séme ce qu'elle croit qu'il lui en faut pour l'année. Le terrain est fertile, quand il est cultivé. On est persuadé qu'il y a des mines d'or; & l'on y voit une sorte de beau bé-

tail, dont la chair eſt de trés-bon goût, & que les habitans nomment Luvani.

Les hommes ſont vigoureux, & grands comme des demi géans, de couleur entre le brun & le noir. En Eté ils vont tous nuds, ſans en avoir la moindre honte. Pour les femmes, elles ſont de petite taille, graſſes & robuſtes. Elles font paroître quelque pudeur naturelle, hormis lorſqu'elles ſe lavent d'eau chaude: ce qui arrive deux fois le jour, devant leur porte, en pleine ruë; car elles ne ſe retirent point quand un homme paſſe, & elles continuënt de ſe laver. Elles ont de la fidelité, & ſont naturellement douces. Elles ont de l'intelligence: elles comprennent aiſément, & retiennent fort bien.

Ce ſont elles qui cultivent la terre, qui l'enſémencent, & qui font toute la fatigue du ménage. Les hommes s'adonnent à la chaſſe, & l'exercent en trois maniéres, avec les aſſagaies, avec la fléche & l'arc, & avec le lacs. Ils ont auſſi des chiens qui font partir le gibier. Il y a des ſonnettes attachées à leurs aſſagaies, afin de ſavoir l'endroit où le gibier bleſſé aura fait retraite.

Ils épouſent une, deux ou trois femmes, & ils les quitent quand ils veulent. Ils ne demeurent pas avec elles, ni dans la même maiſon. Les hommes ne ſe peuvent marier qu'à l'âge de 20. ans. Ils n'ont commerce avec leurs femmes que de nuit & en ſecret:

ils ne vont point dans leurs maisons qu'ils ne les fassent avertir lorsqu'ils sont devant la porte, & les femmes sortent & les apellent si elles desirent qu'ils entrent : si elles ne le désirent pas, elles demeurent & les laissent passer.

Les enfans sont entre les mains de leurs meres jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans ; mais à cet âge-là les garçons se rangent auprés de leurs peres qui couchent dans les Pagodes. Quand les hommes ont 50. ans, ils peuvent demeurer avec leurs femmes.

D'abord les femmes ne mettent point d'enfans au monde. C'est une chose qui ne leur est pas permise par leurs loix, ou par leurs coûtumes. Quand elles deviennent grosses, il faut qu'elles se fassent avorter, & comme il leur est défendu de conserver dans leur cœur aucun sentiment de tendresse naturelle, pour obéir à la loi ; voici ce qu'elles pratiquent. Elles envoyent querir la Prêtresse, & se couchant devant elle au lit, ou ailleurs, elle leur presse & leur foule le ventre, ou même marchent dessus, jusques à ce que le fruit en soit sorti ; maudite opération qui est plus dangereuse, & leur est plus douloureuse que d'accoucher.

Ils ont de grandes & belles maisons, mais mal ornées. Je n'en ai point vû de si belles dans toutes les Indes. Elles sont construites de bambouc. Les meubles & les ornemens

ſont des peaux de cerf, des vétemens, des houës pour cultiver la terre, des aſſagaies, des boucliers, des ſabres, des fléches, des arcs : mais l'ornement qui leur eſt le plus précieux, conſiſte en des têtes, des cheveux & des oſſemens de morts, qu'ils aportent chez eux quand ils ont tué leurs ennemis.

Ils adorent pluſieurs Dieux, entre leſquels il y en a deux principaux, dont ils diſent que l'un habite au Sud, & ils le nomment Tamagiſangac. C'eſt lui qui prend ſoin des hommes, & qui les rend bien-faits & de bonne mine. La Déeſſe ſa femme, qui ſe nomme Tecarocpada, habite à l'Eſt. Lors qu'il tonne de ce côté-là, ils diſent que c'eſt la Déeſſe qui parle à ſon mari, & qui le querelle de ce qu'il n'envoye point de pluye ſur la terre : c'eſt pourquoi l'on voit que le tonnerre eſt ſuivi de la pluye. C'eſt à elle que les femmes adreſſent leur culte.

L'autre de leurs principaux Dieux, qui ſe nomme Sariſang, habite au Nord. Celui-ci eſt méchant : il rend les hommes laids, & les marque de petite vérole. Ils l'invoquent afin qu'il ne leur faſſe point de mal. Ils en ont encore deux autres à qui ils s'adreſſent quand ils vont à la guerre. L'un ſe nomme Taccafuſta, & l'autre Tapariap. Il n'y a que les hommes qui les invoquent.

Parmi toutes les autres nations des Indes, le ſervice des Dieux ſe fait par des

hommes, & les instructions touchant la Religion se donnent par eux. Ici ce sont les femmes qui font le service public. On les nomme Juibus. Leur culte consiste en des invocations & en des sacrifices. Elles sacrifient des pourceaux, & en consacrent une partie avec du ris, du pinang, & beaucoup de breuvage. Cette cérémonie se fait devant le Pagode.

Quand la consécration est faite, une ou 2. des Prêtresses se lévent, invoquent les Dieux, font de grands sermons, & parmi les contorsions qu'elles font au milieu de leurs invocations, on leur voit les yeux tourner & rouler; elles se laissent tomber sur leurs genoux; elles hurlent horriblement; & ensuite elles disent que dans ces transports leurs Dieux leur sont aparus.

Lors que cette prétenduë aparition se fait, elles se laissent tomber à terre comme étant en extase, & elles y sont tellement collées, que 5. ou 6. personnes ne les en peuvent relever. Enfin lorsqu'elles reviennent à elles-mêmes, elles sont dans des tremblemens & dans des agitations extraordinaires, de même que dans une grande anxiété. C'est alors qu'elles font le recit de ce qu'elles prétendent avoir vû.

Le peuple qui les environne crie & se tourmente comme elles, & lors que ce manége a duré plus d'une heure, les Prêtresses

montent sur les toits des Pagodes, vont se placer sur les 2. pignons, y font une longue oraison, & enfin ôtent le petit vétement qu'elles ont, exposent leur nudité en vûë à leurs Dieux, frapent dessus leurs mains, lâchent leur urine; puis elles descendent, & vont se laver le corps tout nud en présence de tous les assistans, qui cependant boivent de toute leur force, les breuvages qu'ils ont préparez, & s'enyvrent à ne se pouvoir soutenir.

Ce sont-là leurs étranges & horribles cérémonies. Nous avons fait tout ce que nous avons pû pour les engager à nous faire part de leurs prétenduës aparitions, & à faire présenter à nos yeux quelques-uns de leurs fantômes, sans que nous aïons pû l'obtenir d'elles, ou qu'elles aïent pû le faire.

Ces mêmes Juibus, ou Prêtresses, prédisent aussi la bonne ou la mauvaise fortune, quand on aura de la pluye ou du beau temps. Elles purifient les lieux soüillez: elles chassent les Diables, dont on prétend qu'il y ait grand nombre dans le pays. Pour cette opération, elles font de grands bruits, de furieux vacarmes: elles portent des sabres nuds dans les mains, & en poursuivent les Diables jusques à ce qu'elles les aïent contraints à se jetter dans l'eau, ou à s'enfuïr d'un autre côté. Elles posent des ofrandes pour leurs Dieux en divers endroits, dans les ruës,

dans les chemins, &c. J'ai parlé à des gens qui m'ont dit qu'ils en avoient eux-mêmes renversé, en leur présence, en leur disant qu'il n'y avoit qu'un seul Dieu tout-puissant qui étoit au Ciel, qui n'avoit pas besoin de ces choses-là, & qui ne vouloit qu'être adoré des hommes.

RELATION
DE L'ETAT
DE L'ISLE FORMOSE,

Ecrite par George Candidius, Ministre du S. Evangile, envoyé dans cette Isle pour la propagation de la Foi Chrétienne.

CETTE Isle où il a plu à la Providence de Dieu de m'envoyer, pour y prêcher aux habitans le salut qui est en Nôtre Seigneur Jesus-Christ, gît par les 22. degrez de latitude Nord, & à 130 lieuës de circuit. Il y a quantité de Villages qui sont fort peuplez. Tous les habitans ne parlent pas une même Langue; ils ont différens langages, & n'ont ni Roi ni Souve-

rain qui les gouverne, & à qui ils soient soumis. Ils ne sont jamais en paix les uns avec les autres : ils se font toûjours la guerre.

Les riviéres dont l'Isle est arrosée en divers endroits, sont fort poissonneuses. On y trouve beaucoup de cerfs, de pourceaux, de chevreüils, de liévres, de lapins, de coqs de bruiére, de perdrix, de pigeons; & des vaches, ou plutôt des chevaux qui ont des cornes fort grosses, avec des rameaux, & dont la chair est d'un goût excellent. Les habitans les nomment Olavangh. C'est dans les montagnes qu'on les trouve en grand nombre.

Il y a aussi des tigres & d'autres animaux qu'on nomme Tinnei, qui sont de la figure d'un ours, mais plus grands, dont les peaux sont fort estimées. L'Isle est fertile, le terrain y est gras, mais il y en a peu de cultivé & d'ensemencé. Presque tous les arbres sont sauvages : il n'y en a que peu qui produisent des fruits, que les habitans mangent avec beaucoup d'appétit, & que les Hollandois rebutent dés qu'ils en ont goûté. On y trouve aussi du gingembre, & même de la canelle. On dit qu'il y a des mines d'or & d'argent, que les Chinois ont foüillées, & dont ils ont porté des épreuves au Japon : mais nos gens n'en ont rien vû, & ils n'en ont point aussi fait de recherche.

Les places dont le langage, les coûtumes

& la Religion me ſont connuës, ſont au nombre de huit; ſavoir, Sinkan, Mattau, Soulang, Baqueloang, Taffaean, Tifulucan, Teopan, & Tefurang. Elles ont toutes les mêmes maniéres, coûtumes, Religion & langage, ou bien il y a peu de différence. Elles ſont ſituées ſur les côtes de la mer, ou aſſez proche, & l'on peut aller du Fort juſqu'à la plus éloignée, & en revenir en deux jours à pié, hormis à Tefurang qui eſt ſituée ſur les montagnes, à trois journées de chemin, d'allée & de venuë.

Les habitans ſont tous ſauvages, farouches de regard, auſſi-bien que d'humeur. Les hommes ſont hauts, & ont la peau d'un brun tirant ſur le noir, ainſi que preſque tous les Indiens; mais ils ne ſont pas ſi noirs que les Cafres. En Eté ils vont tout nuds. Les femmes ſont de petite taille, graſſes & vigoureuſes, d'un teint entre brun & jaune. Elles ſont vétuës, & marquent quelque pudeur naturele dans la plûpart de leurs actions. Il n'y a que quand elles ſe lavent le corps, qu'elles s'expoſent aux yeux de tous les paſſans.

En général le fonds de ces gens-là eſt doux: ils ſont fidéles & de bonne volonté. Ils reçoivent fort honnêtement les Hollandois, & les invitent à boire & à manger lorſqu'ils les vont voir, pourvû qu'ils n'y aillent pas en trop grand nombre, & qu'ils

se comportent bien. Ils ne dérobent ni ne tâchent de rien soustraire à personne. S'ils trouvent quelque chose qui appartienne à un autre, ils le lui portent dans sa maison. Mais ceux du Village de Soulang ne sont pas si fidéles. Les autres les regardent comme des voleurs.

Ils gardent leur parole & observent exactement les Traités d'alliance qu'ils ont faits, sans commettre de perfidies, jusques-là qu'ils aimeroient mieux mourir que d'avoir trahi quelqu'un, c'est-à-dire de leur nation. Ils ont de l'intelligence & de la mémoire.

Mais s'ils ne dérobent pas, ils ont en récompense une hardiesse ou une effronterie extraordinaire à demander. Il n'y a point de gens aux Indes qui soient gueux & mandians de profession comme eux. Tout ce qu'ils voient, ils le desirent & le demandent: cependant ils se contentent de peu de chose, & l'on s'en défait aisément par la moindre gratification. Leur principale occupation est de cultiver la terre & de semer du ris, encore en sément-ils si peu que souvent ils n'en recueillent pas assez pour passer l'année.

Ce n'est pas qu'ils n'ayent de l'espace & des campagnes trés-fertiles. Ce qu'il y en a autour de 7. Villages, produiroit non-seulement de quoi nourrir les habitans, mais encore 100000. hommes avec eux, si elles

étoient toutes cultivées. Auſſi n'y a-t'il que les femmes qui les cultivent ; ce qui ne ſe fait pas, en les labourant avec des chevaux ou des bœufs, mais elles bêchent avec des houës.

Cette culture fait que la ſemence ſe trouve amoncelée par endroits, où le ris léve trop épais, & en d'autres endroits il léve trop clair ; de ſorte qu'elles ſont obligées de le tranſplanter, ce qui leur donne beaucoup de peine & les décourage. Elles n'ont point de faucille pour le moiſſonner ; elles ſe ſervent ſeulement d'un inſtrument qui eſt à peu prés comme un couteau, & vont couper les tiges l'une aprés l'autre, à un empan au-deſſous de l'épi : puis elles emportent le tout dans leurs maiſons ſans le battre, & le gardent pour en battre ou égrener chaque jour autant qu'elles en ont beſoin ; & afin que les épis s'égrénent mieux, elles en pendent chaque ſoir quelques paquets à la cheminée. Au matin elles ſe lévent deux heures avant le jour, pour battre ce qu'elles ont fait ſécher, & pour le faire cuire. C'eſt un ouvrage qu'elles ne manquent pas de faire chaque jour de l'année.

Elles jettent encore en terre 3. autres ſortes de ſemences, dont l'une ſe nomme Pting ; l'autre Quach, & la 3. Taraun, qui a du raport à nôtre millet. Il y auſſi deux ſortes de légumes qui aprochent de nos fé-

ves, trois sortes de racines qu'on plante, & qu'on mange au-lieu de pain, qui seroient une suffisante nourriture, quand même il n'y auroit ni ris, ni autres alimens & fruits dans l'Isle.

On y plante aussi du gigembre, des cannes de sucre, des limons d'eau, & d'autres de diverses sortes, mais jamais plus qu'on ne croit en avoir besoin; des bananiers, des cocos, &c. Le pinang y croît en abondance; mais pour les autres fruits, qui ne sont pas bons, & qui ne nous sont pas bien connus, ils ne valent pas la peine qu'on en parle. Ce sont-là les choses que les campagnes & les jardins produisent pour la nourriture des habitans.

A l'égard du vin & des autres sortes boissons qu'on tire des arbres dans les Indes, il n'y en a point. Mais ils en ont une qui n'a pas moins de force, qui n'est pas moins agréable, & qui n'enyvre pas moins que le vin d'Espagne, ou le vin du Rhin. Ce sont encore les femmes qui la préparent en cette maniére.

Elles flambent du ris sur de la flâme de paille, puis elles le pilent jusques à ce qu'il soit en masse comme de la pâte, & elles prennent dans leur bouche de la farine aussi de ris, qu'elles mâchent: ensuite elles la rejettent dans un petit pot, jusques à ce qu'il y ait bien une pinte de jus, qu'elles

verſent ſur la pâte pour la paîtrir de la même maniére & au même point que les boulangers paîtriſſent le pain. Ce qui a été ainſi mâché ſert de levûre.

La pâte étant en état, on la met dans un grand pot où l'on jette de l'eau, & on l'y laiſſe deux mois, pendant lequel temps le tout ayant fermenté, ſe convertit en un fort agréable breuvage. Plus on le laiſſe dans les pots & plus il eſt fort. Il peut durer 5, 10, 15, & même juſqu'à 30. ans, ſans ſe gâter : mais le plus nouveau eſt toûjours le meilleur. Quand on en ſert de deux vaiſſeaux dont l'un commence ſeulement à être tiré, & l'autre eſt ſur ſa fin, il ſemble que ce ſoient deux differentes boiſſons ; car l'une eſt auſſi claire que de l'eau de fontaine, & l'autre eſt auſſi épaiſſe que de la bouillie. Auſſi la prend-on avec des cueilléres, & on la mange plutôt qu'on ne la boit, ou bien ſi on la veut boire il faut y mêler de l'eau.

Lors qu'on va travailler dans les champs, on porte un bambouc plein de ce breuvage épais, & un autre plein d'eau, & cela ſert de toute ſorte de nourriture pour tout le jour, avec un peu du breuvage clair, qu'on porte à part, pour ſe fortifier & par délices, mais non pour ſe déſaltérer. C'eſt principalement à compoſer cette liqueur qu'ils conſument leur ris.

Dans le temps où les femmes n'ont pas

d'ocupation à la culture de la terre, elles prennent les champans, & vont pêcher des écrevices & des salicots ou des huîtres, qui est le mets qu'elles aiment le plus aprés le ris. Elles salent le poisson avec les écailles, & quand il a été un peu dans le sel, on mange tout, quoi-qu'il fourmille de vers & de pourriture : mais ces gens-là n'en ont point de dégoût, ils ne l'en trouvent même que meilleur & plus délicat.

Pour les hommes ils démeurent dans l'oisiveté, particuliérement les jeunes gens vigoureux, qui ont depuis 17. jusqu'à 23. ou 24. ans. Mais ceux qui ont depuis 40. jusqu'à 60. ans, vont la plûpart dans les champs avec leurs femmes, où ils demeurent nuit & jour. Pendant la nuit, ils reposent dans une petite hutte qu'ils y font, & à peine en 2. mois viennent-ils une fois dans le bourg, à moins qu'on n'y célébre quelque fête.

Les autres aident aussi quelquefois à leurs femmes à cultiver la terre, mais rarement. Leurs principales ocupations sont de chasser, & de faire la guerre. Ils font 3. sortes de chasse, avec des lacs, avec des assagaies, & avec des fléches & des arcs. Ils chassent avec des lacs en deux maniéres : ils en mettent dans les bois & dans les sentiers où ils savent qu'il va des troupes de cerfs & de sangliers. Ils cherchent ces bêtes, les environnent, &

les

les poussent vers les lieux où sont les lacs de cordes faites du brou des noix de cocos, ou de bambouc.

Quand les sacs sont dans les sentiers, ou en rase campagne, on les atache à un gros bambouc fiché en terre comme un pieu, & qui panche un peu en avant, un petit morceau de bois étant dessous pour l'arrêter & le tenir ferme; puis on couvre le lac d'un peu de terre. Lorsque les cerfs, qui courent à centaines, ou plutôt milliers, par les champs, touchent le lac, il saute & arrête le cerf ou le sanglier par la jambe, & les gens y accourent vîte pour lui lancer leurs assagaies. On en tuë ainsi un nombre prodigieux.

Pour chasser avec les assagaies, tous les habitans d'un bourg, & souvent de 2. ou 3. bourgs, s'assemblent : ils prennent des chiens qui vont battre le bois, & les hommes se divisent en plusieurs troupes, enfermant en cercle une demi lieuë ou une lieuë de terrain; & lorsqu'il y a des cerfs au milieu d'eux, ils s'aprochent les uns des autres, toûjours en rond, & ne laissent presque jamais échaper une seule bête : car dés qu'elles ont une assagaie dans le corps, on peut compter qu'elles sont prises.

Les assagaies dont ils se servent dans ces ocasions, sont faites d'un bambouc, & presque aussi longues qu'un homme. Il y a une

ſonnette atachée avec une longue corde au fer qui eſt à la pointe, lequel fer a 3. ou 4. pointes recourbées, afin qu'elles s'acrochent dans la chair de la bête, & que la lance ne retombe pas. Le fer ne tient pas trop ferme au bois, parce que le cerf en étant ateint & courant au travers des brouſſailles, l'aſſagaie ébranlée par ſon mouvement, ou arrêtée par quelque branche, pourroit tomber de la plaie, & il pourroit s'enfuir & aller expirer dans des lieux où l'on ne pourroit le trouver. Mais le bambouc étant tombé, le fer demeure & par conſéquent la corde & la ſonnette demeurent auſſi, qui font reconnoître l'endroit, où la bête fatiguée, & afoiblie de la perte de ſon ſang, tombe & ſe débat.

La chaſſe avec l'arc & les fléches, ſe fait par un homme ſeul, ou par 2. ou 3. Ils vont dans une campagne, où voiant courir une troupe de cerfs, comme ils courent preſque auſſi vîte que ces animaux, ils leur tirent l'un une fléche, l'autre une autre, juſques à ce qu'enfin ils les aïent percez. Il s'en tuë auſſi une aſſez grande quantité par cette voie.

On pourra demander ce que devient la chair de cette multitude de cerfs, qui ſont ainſi tuez, étant impoſſible que les habitans la puiſſent toute manger? Je répons qu'ils la troquent aux Chinois pour des toiles, pour du bois, & pour d'autres marchandiſes. Il arrive même rarement qu'ils en retiennent

pour eux. Ils ne retiennent que les entrailles qu'ils mangent. Quand ils en ont beaucoup ils les salent avec toute l'ordure qui est dedans, & c'est un mets délicieux pour eux.

Dés qu'un cerf est mort, & pendant qu'il est encore tout chaud, ils en coupent un morceau & le mangent tout cru, si bien qu'on leur en voit le sang sortir de la bouche. Quand ils trouvent un fan dans le corps d'une biche, soit qu'à peine il soit encore bien formé, ou qu'il soit gros & prêt à sortir, ils le mangent, ou le dévorent tout entier, avec la peau & le poil.

L'autre ocupation des hommes est de se faire la guerre. Lors que ceux d'un Village la veulent commencer contre les habitans de l'autre, ils leur en vont faire déclaration, & n'usent point de surprise. Mais aprés cela, ils s'embarquent au nombre de 20. ou 30. ou davantage, dans un champan, & vont vers le lieu qu'ils veulent ataquer. Ils se postent en quelque endroit où ils ne puissent être découverts, & quand la nuit est venuë, ils s'en vont dans les campagnes & dans les huttes qui y sont, où les gens âgez couchent, ainsi qu'il a été dit, & s'ils y attrapent quelqu'un, vieux ou jeune, homme ou femme, ils le tuënt, & lui coupent la tête & les piés. Quelquefois ils coupent tout le corps en morceaux, sur tout quand

c'eſt une groſſe troupe qui fait l'expédition, parce que chacun veut en avoir une piéce pour emporter chez ſoi en triomphe ; ou bien ils le font par d'autres raiſons, ſoit à cauſe du lieu où la choſe eſt arrivée, ſoit à cauſe de quelque péril extraordinaire où ils auront été ; ſoit ſelon le loiſir & l'occaſion qu'ils ont euë, & qu'ils ont été pourſuivis & preſſez de ſe retirer.

S'ils ne trouvent perſonne dans les campagnes, ils vont juſqu'au bourg, & tâchent d'attaquer quelque maiſon. S'ils s'en rendent maîtres, ils tuënt tous ceux qu'ils peuvent rencontrer dans l'obſcurité ; ils coupent vîte les têtes, les piés & les mains, & s'enfuïent avant que l'alarme ſoit dans le bourg : car quand ils forcent une maiſon, ils ne le peuvent faire ſi ſecrettement, ni avec ſi peu de bruit, que quelqu'un ne l'entende. On ne manque pas alors de faire des cris éfroïables qui réveillent tout le monde, & chacun accourt au lieu où les hurlemens ſe font.

Quand ils ſont obligez de ſe ſauver avant que d'avoir pû couper la tête ou du moins les cheveux de ceux qu'ils ont tuez, ils en ſont fort affligez & croient n'avoir remporté qu'une demie victoire. Ils le ſont bien plus encore quand ils n'ont pas réüſſi, & que les ténébres ont favoriſé l'évaſion des gens de la maiſon qu'ils ont forcée ou qu'ils

ont pû s'y tenir cachez. Mais le pis eſt encore quand ils ſont ſurpris eux-mêmes, & tuez.

Ils donnent quelquefois l'alarme exprés, pour attirer les gens du côté où leurs champans ſont; & alors on ſe bat vigoureuſement de part & d'autre, juſqu'à ce qu'un des partis ait cedé, ou bien qu'il ait des morts ou des bleſſez; car alors ils prennent la fuite, un homme mort parmi eux, leur cauſant autant de conſternation que fait la perte d'une bataille parmi nous.

Leurs armes ſont des aſſagaies faites d'une autre maniére que celles dont ils ſe ſervent pour tuër des cerfs. Elles n'ont ni rameaux recourbez, ni corde, ni ſonnette, & le fer tient ferme dans le bois. Ils ont auſſi des boucliers & des ſabres. Les boucliers ſont ſi longs & ſi larges que l'homme qui en porte un, peut ſe cacher derriére. Les ſabres ſont larges & courts. Ils ont auſſi des poignards courts du Japon, des arcs & des fléches.

Quelquefois tous les habitans d'un bourg, ou de deux ou de trois s'aſſemblent en plein jour, & vont attaquer un autre bourg Ils n'ont ni Commandans ni ſupérieurs dans la guerre, non plus que dans la paix Celui qui a chez lui pluſieurs têtes, & d'autres reliques de ſes ennemis, eſt le plus eſtimé, & lorſqu'il lui prend envie de ſe battre, il aſ-

ſemble aiſément dix à vingt hommes qui l'accompagnent, & il eſt en quelque ſorte le Chef de l'expédition, à laquelle on donne auſſi ſon nom.

Celui qui ſe trouve ſaiſi d'une tête de mort, quoi qu'il n'ait pas fait le coup, eſt pourtant réputé l'avoir fait, & il en a toute la gloire. Quelquefois ils ménent cinq ou ſix champans, où il y a 50. à 60. hommes, dont une partie va la nuit ſe mettre en embuſcade à l'un des côtés du Village, & les autres paroiſſent au matin, comme débarquant encore; de ſorte que les gens du Village croyant qu'ils n'ont que cette troupe à combattre, vont au-devant, & laiſſent la plûpart des maiſons vuides. Alors ceux de l'embuſcade entrant dans le bourg, tuënt les premiers qui ſe trouvent à la rencontre, & quand on a trois ou quatre têtes, on fait promptement retraite, & l'on ſe rembarque avec toute la joye qu'on peut avoir d'une ſignalée victoire.

Dans leurs expéditions de nuit, ils ſe ſervent d'un eſpéce de chauſſetrapes, qu'ils mettent dans le chemin qui conduit à la maiſon qu'ils vont attaquer, prenant leurs meſures pour pouvoir ſe retirer par un autre endroit, ou pour marquer les lieux où ſont les chauſſetrapes, qui incommodent fort ceux qui les veulent pourſuivre. Ce n'eſt pas que ce ſoient des machines pour ſaiſir

& ferrer les jambes, ainſi que celles de nôtre païs : ce ſont des roſeaux pointus de plus d'une aune de Hollande de long, qui ne ſont pas poſez la pointe droit en haut ; ils ſont panchez en avant, vers le lieu d'où l'ennemi doit venir.

Comme ces gens-là ſont tout nuds, lorſqu'ils ſont échaufez à pourſuivre leurs ennemis, & qu'ils courent de toute leur force, auſſi vîte que des cerfs, leurs jambes nuës ſe heurtent violemment contre ces pointes, qui les déchirent, & leur font une douleur extrême. Le moindre éfet que ce mal leur produit, eſt de les contraindre à s'arrêter, & d'abandonner leur pourſuite.

Pendant que j'étois dans l'Iſle Formoſe, les habitans faiſoient la guerre à ceux d'une autre Iſle qui en eſt à 3 lieuës, que les gens du païs nomment Tugin, & les Hollandois l'Iſle du Lion d'Or, à cauſe du malheur de l'équipage d'un de nos vaiſſeaux nommé *le Lion d'Or*, qui y voulant prendre des rafraîchiſſemens le Commis, le Maître, & quelques autres encore, y furent maſſacrez par les Inſulaires.

Ceux-ci donc étant toûjours en guerre avec ceux de l'Iſle Formoſe, ne permettent jamais qu'aucun étranger débarque ſur leurs rivages. Les Chinois, qui vont quelquefois y trafiquer, ſont obligez de demeurer dans leurs jonques, ſans oſer deſcendre à terre.

Les insulaires vont à leur bord, & en presentant de la main droite ce qu'ils veulent donner, il faut qu'ils tiennent aussi de la gauche ce qu'ils doivent recevoir, & ils ne lâchent point le premier qu'on ne leur lâche aussi ce qu'on leur donne.

Soixante habitans de nôtre bourg de Soulang, s'étant déguisez en Chinois, & embarquez avec des gens de cette nation, allérent à l'Isle du Lion d'Or, & firent semblant de vouloir troquer avec quelques habitans, dont un s'étant aproché presenta ce qu'il vouloit donner. Les Soulangeois le prirent par le bras, & l'ayant tiré dans leur jonque, le coupérent en morceaux, & s'en revinrent triomphans, comme ayant fait la plus belle & la plus généreuse action du monde.

Au retour de ces expéditions, où ils ont conquis quelque tête, ou au moins des cheveux & des assagaies, ils célébrent des fêtes & font des réjoüissances dans leurs bourgs. Ils portent la tête en montre dans toutes les ruës; ils chantent des hymnes à l'honneur de leurs Idoles, avec l'assistance desquelles ils ont obtenu la Victoire. Par tout où ils veulent entrer, on les carresse, & on leur rend de grands honneurs; on leur presente à boire du meilleur breuvage.

Ensuite ils portent la tête dans le Pagode de celui qui l'a coupée; car chaque

nombre de 15. ou 16. maisons à son Pagode particulier : ils la font boüillir dans un pot, jusques à ce que toute la chair s'en sépare, & quand elle en est tombée, ils la font sécher, & l'arrosent de leur plus forte boisson. Ils sacrifient aussi quantité de pourceaux à leurs Idoles, & en font des festins à leur mode ; & la célébration de cette fête de triomphe dure 15. jours.

Les têtes, les cheveux, les ossemens, les armes qu'ils ont ainsi conquises, sont le plus précieux de leur bien : ils l'estiment plus que nous n'estimons les pierreries, les perles & l'or. Si le feu prend dans une maison, ils s'en consolent aisément pourvû qu'ils conservent ces joyaux. Pendant la quinzaine du triomphe de celui qui a gagné une tête, on lui porte tant de respect, que personne n'ose entreprendre de lui parler.

Comme il n'y a ni Roi, ni Souverain, dans l'Isle, il n'y a point aussi de Commandant dans chaque bourg particulier. Néanmoins il y a une espéce de Conseil, qui est composé de douze personnes des plus graves, à qui l'on donne un nom qui répond assez à celui de Conseillers. Ceux-ci changent tous les deux ans, & ils sont choisis parmi les gens qui ont l'âge d'environ 40. ans ; de sorte qu'ils sont tous à peu prés de même âge, car quoi-qu'ils ne sachent pas compter les années, ou plûtôt qu'ils ne s'y

arrêtent pas, ils savent pourtant quel est leur âge, & en quel tems ils sont nez, en conservant la mémoire selon ce qu'on leur en a dit lors qu'ils ont été en âge de connoissance.

Ceux qui ont servi deux années dans le Conseil, & qui sortent de charge, se font arracher les cheveux sur la tête, & aux deux côtés du front, ce qui est une marque de l'emploi qu'ils ont eu. Le pouvoir de ceux qui sont en charge n'est pas tel qu'ils puissent faire recevoir ou éxécuter ce qu'ils proposent. Leur commission ne consiste qu'à s'assembler lorsqu'il survient quelque chose d'extraordinaire, & à éxaminer ce qu'on peut faire. Quand ils ont débroüillé la chose, ou qu'ils croient avoir trouvé des expédiens, ils font venir tous les gens du bourg dans un des Pagodes : ils leur font le raport de ce dont il s'agit : ils établissent le *pour* & le *contre* : ils délibérent une demi heure, ou une heure : ils haranguent le peuple pour l'amener à leur point ; & quand l'un est las de parler, l'autre se releve, jusques à ce qu'ils aïent persuadé les assistans.

Tout se passe en ces occasions avec assez de regularité ; car pendant qu'un parle, tous les autres sont attentifs, & on ne l'interrompt point. Quand l'assemblée seroit de plusieurs milliers de personnes, il n'y en a point qui ne soit dans un silence honnête

& respectueux. Ce qu'il y a de surprenant, est qu'ils parlent avec une grande fluidité, & qu'ils peuvent assûrement mériter la qualité d'éloquens.

Aprés les harangues ils délibérent les uns avec les autres d'une maniere modeste : chacun dit fort librement son sentiment, & ce qu'il trouve d'avantage ou de préjudiciable dans la proposition qui en a été faite. Il est aussi du devoir de ces Conseillers, de prendre garde que ce qui a été prescrit par leurs Prêtresses, soit éxécuté, & d'empêcher qu'on ne fasse quelque chose qui puisse irriter leurs Dieux.

Lors qu'il y en a qui commettent des fautes à cet égard, ou à l'égard des particuliers, mais qui ne concernent pas le public, le Conseil a le pouvoir d'en faire le châtiment, qui n'est pas de mettre en prison ou aux fers, ou de faire souffrir quelque peine corporelle, & encore moins la mort. Il ne s'agit que de faire paier l'amende, qui est de quelque morceau de toile, ou d'un cerf, ou d'un peu de ris, ou d'un pot du meilleur breuvage, selon l'éxigence du cas.

Ils disent que ce qu'ils vont tout-à-fait nuds pendant trois mois de l'année marquez pour cet éfet, c'est pour honorer leurs Dieux, qui sans cela ne leur enverroient point de pluye, & le ris ne pouroit croître. Si pendant ce tems-là les Conseillers rencontrent

quelqu'un qui ait un morceau de toile sur le corps, ils ont le pouvoir de le lui ôter ou de le condamner à donner deux peaux de cerf ou du ris.

Pour cet éfet ils vont au soir & au matin se promener sur les avenuës, par où les gens doivent passer pour aller aux campagnes, & en revenir, afin de voir s'il n'y en a point qui aïent quelque vétement ou couverture. C'est ce que je vis un jour en allant de Sinkan à Mattau. Je rencontrai en chemin des gens de ce dernier village, qui revenoient ensemble de leurs champs, l'un d'entr'eux aiant un morceau de toile autour du corps. Comme il vit de loin un Conseiller assis sur le passage, il me pria de prendre sa toile, jusques-à ce qu'il fût passé au-delà de cet homme qui lui feroit paier l'amende s'il le voioit. Je le pris & quand je me fus approché, on me demanda s'il étoit à moi. J'avoüai qu'il étoit à quelqu'un de la Compagnie. On voulut me l'ôter, mais je m'y opposai, & je l'emportai. En entrant dans le village, je le remis entre les mains de celui à qui il appartenoit, qui me remercia beaucoup.

Dans les autres saisons de l'année ils peuvent porter des morceaux de toile, mais non pas d'étoffe de soïe. Si les Conseillers trouvent quelqu'un qui en ait, ils le lui ôtent, & lui font païer l'amende. Lors-qu'au

jours de fête, que les femmes sont parées, il y en a quelqu'une qu'on trouve ajustée, qui ait trop de morceaux de toile autour d'elle, & dont la parure marque trop de vanité, les Conseillers la condamnant à l'amende, ou bien ils déchirent en piéces, devant tout le monde, ce qu'ils trouvent qu'elle a de trop superbe.

Il y a aussi des tems où les Conseillers même sont obligez de s'abstenir de certaines choses. Lors-que le ris est à demi monté, ou à demi meur, il ne leur est pas permis de s'enïvrer, ni de manger du sucre, du pinang, ou d'aucune graisse. Je leur demandois la raison de cette pratique, & ils me répondoient que s'ils s'en abstenoient, les cerfs & les sangliers entreroient dans leurs champs & y brouteroient tout. Ceux qui se licencient sur ces articles-là, tombent dans le mépris du peuple, & demeurent deshonorez.

Il n'y a point de peines pour les crimes de vol, de meurtre, ou d'adultére. Chacun se fait justice à soi-même, ainsi qu'il le peut & qu'il le trouve à propos. Lorsque quelqu'un a dérobé, & que le fait est notoire, celui qui a fait la perte prend ses amis avec lui, va dans la maison du voleur, & en emporte ce qu'il lui plaît; ou bien on les accorde, & le voleur restituë, ou récompense. Mais s'ils ne peuvent s'acorder, & que ce der-

nier ne veuille pas soufrir que l'on emporte rien de chez lui, on en vient à se battre à coups de sabre, & il se fait une petite guerre particuliére entre eux, ou chacun de son côté est assisté de ses amis.

Il en est de même à l'égard de l'adultére. Un homme qui est assuré qu'un autre a eu commerce avec sa femme, va dans la maison de celui qui lui a fait outrage, & en enléve deux ou trois pourceaux; ce qui est la réparation ordinaire qu'ils se font faire en pareil cas.

Lorsqu'un homme en a tué un autre, les amis s'assemblent, & l'afaire est mise en négociation entre-eux: on convient ordinairement que le meurtrier donnera tant de pourceaux, ou de peaux de cerf; & alors il retourne dans sa maison, d'où il s'étoit retiré, de crainte des parens du mort.

Quoi qu'il n'y ait parmi eux ni Souverain, Sujet, ni Maître ni Valet, ni Seigneur, ni Esclave, & qu'à proprement parler il y ait une entiére égalité de condition entre eux tous, qui ne leur a point fait rechercher l'usage de certains termes honorables pour se distinguer les uns des autres, & pour se marquer du respect, ils ne laissent pas d'avoir leurs maniéres de se faire des civilités. Mais dans la distinction qu'ils y observent, ils n'ont pas en vuë les dignités, ni les richesses; elle ne regarde que l'âge.

Dans une ruë les plus jeunes font place

aux plus âgés qu'ils y rencontrent, & les plus âgés tournent le dos à ceux qui sont plus jeunes, jusques-à ce qu'ils soient passez. Les plus jeunes ne refusent point de faire ce que de plus âgés requiérent d'eux, quand ce seroit d'aller jusqu'à 3. ou 4. lieuës, porter ou faire quelque chose. Lorsqu'ils sont en compagnie, ils n'entreprennent point de parler les premiers; ils ne parlent même que rarement, & pour répondre. Quand ils sont à table en particulier, ou en festin, on presente à manger, & l'on fait honneur aux conviez, selon leur âge, sans avoir égard à aucune autre qualité.

Les hommes ne peuvent pas se marier quand il leur plaît : il faut qu'ils aïent un certain âge, qui est à peu prés celui de 20. ou 21 an : car encore qu'ils ne tiennent point de compte des années, ils se souviennent fort bien quel âge ils ont les uns par raport aux autres, & qui sont ceux qui sont les plus âgés ; & ils savent aussi à peu prés quel âge ils ont, selon l'idée qu'ils se forment. Ceux qui sont nez dans un même mois, dans une demi-année, dans une même année, se reconnoissent, & supputent ordinairement ensemble, se nommant entre eux *Saat Cassioüang*.

Afin donc de savoir quand il leur est permis de se marier, chaque Cassioüang, ou compagnie de gens d'égalité d'âge, prend

son rang ; & pendant qu'une compagnie est parvenuë à l'âge où il est permis de se marier, il s'ensuit qu'une autre compagnie inférieure en âge n'y est pas encore parvenuë, & il faut qu'elle atende. C'est par ce moïen qu'ils font observer le tems prescrit pour le mariage.

Depuis leur naissance jusques à l'âge de 16. ou 17. ans, ils ne se laissent point croître les cheveux plus longs que jusqu'à couvrir les oreilles. Ils se rasent comme on fait en Europe, quoi-qu'ils n'aïent ni couteaux, ni ciseaux. Ils mettent sous leur barbe ou sous leurs cheveux, un morceau de bois, & les coupent là-dessus avec un *parring*. Pour le plus petit poil ils se le tirent avec un petit instrument de cuivre. Ils prennent aussi quelquefois un petit morceau de bambouc qu'ils plient ; ils mettent le poil au milieu, le tournent tout-autour & l'y entortillent, puis ils le tirent & l'arrachent, ce qu'ils pratiquent assez pour leur barbe, & pour le poil des autres endroits du corps, quand ils ne le peuvent soufrir. Depuis l'âge de 17. ans ils se laissent croître les cheveux, sans les couper, ainsi que font les Chinois ; & c'est lorsqu'ils les ont tout-à-fait longs, qu'ils commencent à faire l'amour.

Les femmes se peuvent marier dès qu'on juge qu'elles ont ateint l'âge de puberté. Elles se laissent aussi croître les cheveux sans

se les couper jamais. Lorsqu'un jeune homme recherche une fille, il prie sa mere, sa sœur, ou telle autre parente qu'il a, d'aller chez elle, d'offrir ce qu'on a coutume de donner en pareille ocasion, & de la demander à son pere & à sa mere, ou à ses parens; & s'ils acceptent, il faut que la mere ou la parente de l'homme leur laisse ce qu'elle a porté, & le mariage est fait, sans qu'il faille user d'aucune autre cérémonie, ni faire de festin. La nuit suivante le marié va chez elle, & consomme le mariage.

Les dons qu'on fait en pareille ocasion sont différens, selon le pouvoir des gens. Les plus riches donnent sept ou huit petits habits, ou camisoles, & autant de morceaux de toile pour se mettre autour du corps; 3. ou 4. brassélets de bambouc entrelassé; 10. ou 12 bagues de métal, ou de corne de cerf blanche, de largeur à couvrir l'étenduë d'une jointure du doigt jusqu'à l'autre, & on en met une à chaque doigt, où elle est atachée avec un poil rouge de chien. Quand les femmes ont ces bagues, leurs doigts demeurent écartez les uns des autres autant qu'il se peut, jusques-là qu'elles en soufrent du mal, & cela fait une fort laide figure; mais la coûtume leur fait regarder ce qui leur cause cet embarras, comme le plus grand de leurs ornemens.

Avec ces presens il y a encore 4. ou 5. ceintures d'une grosse toile; 10. ou 12. mor-

ceaux d'étofe, grands comme des mouchoirs, qu'ils nomment *Etharao*, qui sont faits de poils de chien ; 20. ou 30. *Changans*, mouchoirs, ou morceaux de toile de la Chine, dont un se vend une demi réale de huit ; un gros paquet de poil de chien, autant qu'un homme en peut porter ; un ornement de tête presque de la figure d'une mitre d'Evêque, fait & tissu de paille & de poil de chien, qui est la plus grande des parures, & celle qu'on estime le plus ; 4. ou 5. paires de bas de peaux de cerf, point aprêtées ni cousuës ; ce ne sont que des morceaux de peau venant de dessus la bête, qu'on se lie autour des jambes. Ce sont-là les plus gros présens qui se fassent pour avoir une femme en mariage.

L'union étant faite, le mari peut aller toutes les deux nuits coucher avec sa femme : car ce n'est pas la coutume qu'elle aille demeurer avec lui. Elle est toûjours dans la même maison où elle étoit ; elle y boit & mange, & y couche ; & le mari fait la même chose. Il ne va que la nuit chercher sa femme, encore faut il qu'il le fasse à la dérobée, & qu'il entre chez elle comme un larron. Il n'oseroit s'aprocher du feu, ni de la chandelle, ni se faire voir. Dès qu'il est entré, il faut qu'il aille se coucher, sans dire une seule parole.

S'il veut du tabac, il n'ose en demander :

il faut qu'il touſſe doucement, & ſa femme qui l'entend, va ſavoir ce qu'il veut, & le lui porte ſecrétement ; puis elle retourne avec le reſte des gens de la maiſon, pour n'aller auprés de ſon mari que lorſqu'ils ſe ſeront retirez.

Il n'y a ni paillaſſe ni oreillers dans leurs lits : une peau de cerf étenduë leur ſert de paillaſſe ; & ils ont pour oreiller une piéce de bois ſous la tête. Les lits ſont faits de bambouc, & le fond en eſt de planches, ſur quoi la peau de cerf eſt étenduë : mais la plupart n'y aportent pas tant de façon, ils ne font qu'étendre la peau ſur le plancher.

Le mari ſe léve de grand matin, & s'en va en cachette, comme il étoit venu, ſans prononcer un ſeul mot, ſans oſer revenir de tout le jour dans la maiſon. Les femmes ont leurs champs qui leur viennent de famille, qu'elles cultivent elles-mêmes, & du raport deſquels elles vivent, demeurant ainſi toûjours en communauté avec leurs propres parens, & le mari demeure avec les ſiens, cultivant auſſi ſon domaine, & travaillant chez lui.

Ainſi la femme ne recueille ni ne raſſemble rien où le mari doive avoir part, & le mari ne fait rien pour la femme. L'un paſſe le jour dans ſon propre héritage, & l'autre dans le ſien. Ils ſe voient très-rarement le jour.

& cela n'arrive que quand ils se sont donnez quelque rendez-vous, où ils se rendent secrétement. Ils ne se parlent presque jamais en presence de témoins. Quelquefois le mari épie qu'il n'y ait personne dans la maison où est sa femme, & alors il y entre avec beaucoup de précaution; car avant que de l'entreprendre, il faut qu'il envoye quelqu'un demander à sa femme si elle le trouvera bon, & lui dire qu'il est à la porte où il atend sa réponce. Elle vient où il est, & si elle lui en donne permission il entre, si-non il se retire.

Les enfans demeurent ordinairement avec la mere, & quand les garçons ont 3. ou 4. ans ils s'en vont avec leurs peres. D'abord que les femmes sont mariées elles ne mettent point d'enfans au monde: il faut pour cela qu'elles aïent au moins 35. ou 37. ans Quand elles sont grosses, leurs Prêtresses vont leur fouler le ventre avec les piés, s'il le faut, & les font avorter avec autant ou plus de douleur qu'elles n'en soufriroient en accouchant.

Ce n'est pas qu'elles soient insensibles, & que l'afection naturelle ne trouve aucune place dans leur cœur. Elles ne commettent cet excès que parceque c'est un point de Religion que leurs Prêtresses veulent qui soit obiervé; si-bien que ce seroit non-seulement une honte, mais même un gros péché

de laisser venir un enfant avant l'âge prescrit. J'en ai vû qui avoient déja 15. ou 16. fois fait périr leur fruit, & qui étoient grosses pour la 17. fois, lorsqu'il leur étoit permis de mettre enfant au monde.

A l'âge de 50. ans les hommes vont habiter avec leurs femmes, quittant leurs Pagodes, & se séparent de leurs familles. Cependant ils n'en séjournent pas beaucoup plus dans la maison : ils demeurent jour & nuit dans les champs, où ils font de petites huttes pour y coucher.

Le mariage ne subsiste jusqu'à la fin de leur vie que quand ils le veulent bien ; car lorsqu'ils sont dégoûtez de leurs femmes, ou qu'ils en ont d'autres raisons, ils peuvent les répudier & se marier avec d'autres femmes : mais, tout ce qu'ils ont donné à celles qu'ils laissent, leur demeure. S'ils ont d'autres raisons, comme celle de l'adultére, ou que la femme ait battu le mari, ou fait quelque autre chose illicite, le mari va reprendre tout ce qu'il avoit donné.

Les femmes ont la même liberté de laisser leurs maris. Ainsi il arrive quelquefois qu'un homme fait autant de divorces dans une année qu'il y a de mois. Mais ils n'ont aussi qu'une femme à la fois : il arrive très-rarement que quelqu'un en ait 2. & en général ils croyent que ce n'est pas bien fait.

Nonobstant cette facilité qu'ils ont de

changer de femme quand il leur plaît, ils sont fort adonnez à la paillardise & à l'adultére : mais il faut qu'ils cachent bien leurs mauvais commerces, & que ni leurs propres femmes, ni les maris de celles qu'ils débauchent n'en sachent rien. Ils observent éxactement de ne se marier point avec leurs proches parentes, & ils appellent proches celles qui sont au quatriéme degré.

Ils regardent comme un afront quand on leur demande, sur tout en presence de quelqu'un, de quelle famille est leur femme, si elle est belle ou laide, ou comment elle se porte ; & encore plus quand on leur dit par raillerie qu'on veut lui faire l'amour, ou se marier avec elle.

Les hommes qui ne sont pas mariez, ou qui l'étant ne vont pas coucher avec leurs femmes, pendant certaines nuits, couchent dans d'autres lieux à part. Il y a dans les bourgs une Pagode pour chaque nombre de 12. ou 14. maisons, où ils ont des lits, pour eux & pour leurs garçons au-dessus de l'âge de 4 ans ; & chacun doit aller coucher dans la Pagode du quartier où est sa maison.

Leurs maisons sont spacieuses, & plus belles que toutes celles que j'ai vûës dans les autres lieux des Indes. Elles sont pavées de bambouc au-lieu de carreaux, & ont 4 portes aux 4. vents ; quelque-

fois même elles en ont 8. de chaque côté.

2. Quand il les veulent bâtir, ils portent de l'argile sur la place qu'ils ont choisie, & y en mettent jusqu'à la hauteur d'un homme ; puis ils bâtissent sur cette petite éminence.

Les ornemens du dehors & du dedans de leurs édifices, sont des têtes de cerfs & de pourceaux. Les plus communs meubles ou vêtemens qu'ils aient, sont des mouchoirs & des morceaux de toile que les Chinois leur donnent en troc pour du ris, pour de la chair & pour des peaux de cerf. C'est-là proprement ce qui leur sert d'argent ; car ils n'en connoissent pas l'usage.

Leurs autres meubles sont des houës pour cultiver les terres, des assagaies, des boucliers, des sabres, des arcs, pour chasser, & pour faire la guerre. Mais ce qu'ils ont de plus précieux sont les têtes, les ossemens, les cheveux de leurs ennemis, qu'ils ont tuez.

Les vaisseaux dans quoi ils mangent, sont des morceaux de bois creusez comme une auge à pourceaux : ceux dont ils se servent pour boire sont des pots de terre, ou des bambouës, & ceux dans quoi ils font cuire leurs mets sont aussi de terre. Ils mangent presque tout sale & puant, hormis le ris. Leur breuvage est de bon goût & sain:

mais la maniére dont il eſt fait eſt ſi dégoûtante, qu'il y a peu d'étrangers qui en veüillent boire, quand ils peuvent s'en paſſer.

Ils n'ont point de jour de repos, ni de fête chaque ſemaine ; mais ils ont de tems en tems certaines fêtes publiques, où ils s'aſſemblent dans leurs Pagodes pour manger, boire, ſauter, danſer, & faire mille étranges poſtures. Leurs femmes y aſſiſtent auſſi, & ſont parées de leur mieux, c'eſt-à-dire, fort étrangement. Je prendrois plaiſir à les repreſenter ſi je croiois le pouvoir faire en nôtre langue ; mais n'ayant point de termes pour m'exprimer ſur ce ſujet, on comprendroit difficilement ce que je voudrois dire.

Je dirai ſeulement que leurs plus précieux ornemens ſont faits & tiſſus de poil de chien : car les chiens tiennent parmi eux la place des brebis parmi nous. On les tond tous les ans, comme on tond la laine des brebis. On fait des paquets du poil qu'on a tondu, & on le teint en rouge, pour en faire les agrémens & les parures des habits. On en fait le même uſage que nous faiſons des paſſemens & des broderies d'or, d'argent & de ſoie.

Ils n'enterrent pas leurs morts comme nous faiſons, & comme fait la plûpart du monde. Ils ne les brûlent pas non plus, comme on fait ſur la côte de Malabar ; & com-

& comme font les Gentives de la côte de Coromandel.

Le 2. jour que le mort eſt expiré, ils l'honorent de beaucoup de cérémonies, & le mettent ſur un échafaut élevé de 2. aunes de hauteur, qu'ils dreſſent dans leurs maiſons, & qui eſt fait de bambouc fendu : ils lui lient les piés & les mains à l'échafaut : ils font un feu, non ſous lui, mais à côté & tout proche, pour le faire ſécher, puis ils célébrent la fête des funérailles : ils tuënt un nombre de pourceaux, chacun ſelon ſon pouvoir : ils mangent & boivent à leur maniére, c'eſt-à-dire, avec beaucoup d'excés.

Lorſque quelqu'un vient d'expirer, on bat devant ſa maiſon un tambour, qui eſt fait d'un tronc d'arbre creux ; & le peuple du village s'y étant aſſemblé, on lui en fait ſavoir la mort. Chacune des femmes qui y viennent aporte un pot de breuvage, & aprés qu'on a bien bû, on danſe devant la porte du défunt.

Leurs danſes ne ſont pas moins extraordinaires que le reſte de leurs maniéres ; car elles les font ſur de grandes auges d'arbres creux, qui réſonnent ſous leurs piés. Quand elles ſont montées deſſus, elles ſe mettent en 2. rangées, dos à dos, & chaque rangée eſt de 4. ou 5. femmes. Elles ne font point de ſauts ni de bonds, ni de tremouſſe-

mens, ni ne changent point de place. Leurs agitations ne se font qu'avec les bras, & un peu avec les piés, mais fort doucement. Quand les unes sont lasses, les autres les relévent & prennent leur place, & ce manége dure 2. heures.

Cependant le mort, qui le 2. jour est mis auprés du feu, y séche jusqu'au 9. ce qui cause une puanteur extraordinaire dans la maison, qu'on lave pourtant bien, & qu'on parfume tous les jours, pour en chasser le mauvais air. Le 9. jour ils l'ôtent de dessus son échafaut; ils l'enséveliſſent dans une petite natte: ils font dans la maison un autre échafaut un peu plus haut; ils tendent des morceaux d'étofe tout autour, comme un pavillon; & aiant mis le corps sur ce dernier échafaut, ils recommencent à célébrer la fête des funérailles, comme auparavant. Ce corps demeure-là jusqu'à la 3. année qu'ils l'en ôtent; ou plutôt qu'ils en ôtent le squélette; car il n'y reste alors que les ossemens, qu'ils enterrent dans la maison, & à cette nouvelle cérémonie ils font encore un festin, mais ils ne dansent pas.

Dans celui des 7. bourgs qu'ils nomment Theosang, quand quelqu'un est dangereusement malade, & qu'il soufre de grandes douleurs, ils lui mettent un nœud coulant autour du cou; ils l'enlévent comme s'ils le vouloient jetter pour le faire étrangler,

& le laissent retomber, afin de faire cesser plus promtement sa douleur par une promte fin de sa vie.

Il n'y a pas un homme de cette nation qui sache lire ni écrire. Je dis de cette nation, ou plûtôt de ces sept bourgs, car pour les Chinois qui se trouvent quelquefois parmi eux, ils savent fort bien écrire, & ils ont un langage différent, aussi-bien que l'est leur Religion. Néanmoins ils ont aussi reçû quelque forme de Religion, par tradition de pere en fils. Ils ne savent pourtant pas que le monde a eu un commencement, & qu'il aura une fin. Ils croient qu'il a été de toute éternité, & qu'il subsistera toûjours.

Pour l'immortalité de l'Ame, ils la croient. Lorsqu'elle se retire d'une personne par la mort, ils lui font une petite hutte de planches, qu'ils ornent de verdure tout autour, avec d'autres embellissemens. Ils y mettent quatre banderoles sur les quatre coins, & au-dedans une calebasse pleine d'eau fraîche, avec un petit bambouc tout proche, pour servir à prendre l'eau en cas de besoin. Ils croient que l'ame y vient tous les jours se laver & se baigner.

Quoi-que cette pratique soit généralement établie parmi eux, il est pourtant certain qu'à peine de cent hommes y en a-t'il un qui sache pourquoi elle a été introduite.

Ils l'obſervent parce qu'ils croient que cela eſt de la bienſéance, puiſque c'eſt la coûtume du païs, & ils ne penſent preſque pas que cela ait aucun raport aux ames des morts. Il n'y a que quelques vieillards curieux qui ſoient inſtruits du myſtére, & qui le révélent à ceux qui s'en enquiérent, qui ſont en fort petit nombre.

Ils croient qu'il y aura des peines & des récompenſes pour les ames aprés la mort, & les vieillards en diſcourent amplement entre eux. Ils diſent que les ames de ceux qui n'auront pas bien vécu, ſeront précipitées dans une foſſe pleine d'ordures où elles ſeront extrémement tourmentées : au lieu que les ames des gens vertueux paſſeront par-deſſus la foſſe, & s'en iront dans un lieu agréable mener une vie douce & glorieuſe.

Ils diſent que ſur cette horrible foſſe, il y a un pont de bambouc fort étroit, ſur lequel les ames des morts paſſent, pour aller dans cette eſpéce de champs Eliſées : que quand ceux qui ſe ſont adonnez au crime y veulent paſſer, le pont tourne, & ils tombent dans la foſſe : mais ce point de Religion n'eſt pas fort connu entre eux, & ils ne s'empreſſent pas pour l'aprendre.

Les péchez qui aquiérent aux hommes la qualité de méchans, & pour leſquels il faut qu'ils ſouffrent ces peines, ne ſont pas des

transgreſſions de quelques-uns des dix Commandemens de la Loi de Dieu : ce ſont de pures fictions & des chiméres qu'ils ſe ſont forgées. C'eſt d'avoir manqué d'aller nuds en de certaines ſaiſons : c'eſt d'avoir porté, dans les ſaiſons permiſes, des morceaux de vétemens de ſoye, & non pas de toile ; d'avoir mis au monde des enfans avant l'âge de 35. à 37. ans ; d'avoir outrepaſſé la défenſe d'aller chercher des huîtres dans de certains tems, celle d'être ſortis, ou d'avoir entrepris quelque choſe, ſans avoir obſervé le chant des oyſeaux, & une infinité d'autres extravagances, qu'il ſeroit trop ennuïeux de raporter ici.

Il y a pourtant auſſi certains péchez qui ſont regardez parmi eux comme des choſes illicites. Tels ſont le menſonge, le larcin, le meurtre. Quoi-que le jurement n'y ſoit pas en uſage, ils ont pourtant une pratique qui en tient lieu ; ſçavoir de rompre une paille entre eux, & ce qui a été arrêté ou fait avec cette formalité, ils l'obſervent exactement.

Pour l'yvrognerie, il s'en faut beaucoup qu'ils ne l'enviſagent comme un péché. C'eſt le plaiſir à quoi les hommes & les femmes s'abandonnent de tout leur cœur, ne le regardant que comme une réjoüiſſance. La paillardiſe & l'adultére ne ſont pas non plus rangez au nombre des crimes : le mal qui

s'y peut trouver est de ne les pratiquer pas assez secrétement : car si ce n'est pas un péché qui souille l'ame, c'est une grosse ofense contre le mari ou la femme, qui ne manquent pas de s'en venger. Cependant l'un & l'autre sexe est fort luxurieux, quoique les femmes ne veüillent nullement s'abandonner aux gens de nôtre nation.

Mais bien loin de s'abstenir de ce crime, par principe de conscience, chacun me disoit, lorsque je leur en representois l'horreur, qu'ils n'en croioient rien, & qu'ils savoient même que c'étoit une chose agréable à leurs Dieux. Cela est si certain qu'encore que les peres & meres sachent que leurs enfans aïent de mauvais commerces, ils n'en font que rire, pourvû que la chose ne soit pas publique, & qu'il ne puisse leur en arriver de mal à certains égards : car, ainsi qu'il a été dit, les jeunes gens ne peuvent se marier qu'à 21. ou 22. ans ; mais pour paillarder, personne n'y prend garde, à moins que ce soit quelqu'un qui y ait un interêt particulier.

Ils n'ont point ouï parler de la résurrection des corps. Ils reconnoissent plusieurs Divinités, dont il y en a deux principales, savoir Tamagisanhach, qu'ils placent au Sud, & qui rend les hommes beaux & bien faits. Sa femme habite à l'Est, & se nomme Taxancpada. Lorsqu'il tonne vers l'Est,

ils disent qu'elle parle à son mari, & qu'elle le querelle de ce qu'il n'envoie point de pluïe. C'est ce qui fait que la pluïe suit ordinairement le Tonnerre. Les hommes rendent leur culte au Dieu, & les femmes à la Déesse.

Le Dieu qu'ils placent au Nord se nomme Sariasing. Il est méchant. Les hommes que Tamegisanhach a fait beaux, il le défigure autant qu'il peut, & les rends laids par la petite verole qui les marque, & par d'autres voies. Ils l'adorent & l'invoquent, afin qu'il ne leur fasse point mal. Ils prient Tamagisanhach de les protéger contre lui, de renverser ses mauvais desseins, & de le châtier; car celui-ci est supérieur, & en peut user en maître.

Ils ont 2. autres Dieux qui président sur la guerre, à qui ils donnent les noms de Talafula & de Tapaliape. Il n'y a presque que les hommes qui les invoquent. Je ne parlerai point en particulier des autres Divinités qu'ils adorent, parceque cette Relation me paroît assez longue.

Parmi toutes les autres nations que j'ai vûës, ce sont les hommes qui font le service divin & qui instruisent le peuple; mais ici ce sont les femmes. Celles qui font cet office se nomment Juibs, ou Juibus. Leur culte consiste dans l'invocation, & dans les sacrifices qui se font de pourceaux, de ris

grillé, de pinang, & de quantité de breuvage, qu'elles ofrent à leurs Dieux dans les Pagodes, avec plusieurs têtes de pourceaux & de cerfs.

Aprés les ofandes & les sacrifices, une ou deux des Prêtresses se levent, & font de longues invocations à haute voix, & comme un sermon. Au milieu des contentions qu'elles font en criant, il arrive souvent que les yeux leur tournent dans la tête; puis elles se laissent tomber à terre; elles font des hurlemens horribles, & elles prétendent que dans ces convulsions leurs Dieux leur aparoissent.

Aprés cela elles demeurent gisantes à terre comme des corps morts, & elles y sont tellement collées que 5. ou 6. personnes ne les peuvent enlever. Enfin elles reviennent de leur extase; elles se relévent; mais elles tremblent, & paroissent dans une grande anxiété. Pendant tout ce manége, les assistans pleurent & lamentent. J'ai vû plusieurs fois cet étrange spectacle: mais je n'ai rien vû de leurs prétenduës apparitions, ni rien remarqué qui pût faire connoître qu'il s'en fît.

Cette partie de leurs actes de Religion ayant duré plus d'une heure; les Prêtresses montent sur le toit de l'Egliſe, se placent sur les faîtes, aux deux bouts, & y font de nouvelles priéres: puis elles ôtent ce qu'elles

ont de vétemens sur elles, & se présentent ainsi nuës devant leurs Dieux, frapant de leurs mains sur leurs parties naturelles, & lâchant leur eau. Ensuite elles vont se laver tout le corps, & pour cet éfet elles s'exposent nuës aux yeux de tout le peuple. Il est vrai que la plûpart de ceux qui se trouvent-là, ne sont que des femmes, qui boivent si prodigieusement, qu'à peine y en a-t'il quelqu'une qui puisse se tenir debout. Toutes ces choses se pratiquent dans les Pagodes, en public, & j'y suis allé souvent; mais je n'ai vû ni aparitions de Dieux ou de fantômes, ni rien qui en aprochât.

Chaque maison a aussi un espéce d'oratoire, & son lieu particulier où la famille rend son culte aux Dieux. Quand la maison se trouve en quelque adversité, on y apelle les Juibs pour y faire elles-mêmes le service, qui consiste en des cérémonies non moins fantasques ni extravagantes que celles qui se font en public. Elles se mêlent aussi de prédire la bonne ou la mauvaise fortune, la pluïe & le beau tems. Elles conjurent les Diables, les chassent des lieux impurs où ils séjournent; car le peuple prétend qu'il y ait beaucoup de Diables qui habitent parmi eux.

C'est par de grands cris & des hurlemens éfroïables qu'elles les chassent, à quoi elles ajoûtent des sabres nuds, qu'elles prennent

dans les mains pour les pourſuivre, juſques à ce qu'elles les aïent contrains de ſe jetter dans l'éau, & de ſe noïer. Cependant quoiqu'elles leur faſſent ainſi la guerre, elles leur font des ofrandes, qu'elles leur mettent le long des ruës, & dans les chemins, où j'en ai renverſé moi-même diverſes fois.

Lorſque je fus arrivé, je m'apliquai d'abord à l'étude de leur langue; puis je commençai à en inſtruire quelques-uns dans la Religion. Dieu a béni mon travail juſques-là que 15. jours avant Noël, de cette preſente année 1628. il y en avoit 120. qui ſavoient leurs priéres, & pouvoient répondre ſur les principaux articles de la Foi Chrétienne; mais il y a des raiſons qui m'ont empêché de leur adminiſtrer le Batême. C'eſt-là le fruit que j'y ai fait en 16. mois de ſéjour. Dieu veuille faire ſon œuvre en eux, & ſe former une Egliſe en cette Iſle. Fait à Sinkam, dans l'Iſle Formoſe, le 27. de Décembre 1628.

Aprés avoir donné cette Relation de l'état de l'Iſle Formoſe, & des pratiques & maniére de vivre de ſes habitans, le Sieur Gouverneur Pierre Nuyts m'ayant demandé mon ſentiment touchant la propagation de la Religion Chrétienne dans cette Iſle, & ſur les progrés qu'on y pourroit faire à cet égard, voici le Mémoire que j'ai donné :

Je suis persuadé que, *positis ponendis*, les habitans pourroient être amenez à embrasser la Foi Chrétienne, & à rejetter & abandonner des croïances aussi extravagantes que le sont celles qu'ils ont : je suis, dis-je, persuadé qu'on peut former dans cette Isle la plus nombreuse Eglise qui soit dans les Indes. A la vérité ce n'est pas dire beaucoup : car les progrés que la Religion Chrétienne a faits jusques à present dans les Indes ne vont pas bien loin, de quoi il me semble qu'on voit assez les raisons. Mais il faut espérer que Dieu, par sa grace, fera changer les tems & illuminera ces miserables aveugles.

Il est certain que les Insulaires de Formose ont de l'intelligence & de la mémoire. Ils ont plus profité avec moi en huit jours que n'ont fait en quinze tous les Indiens & même les Hollandois que j'ai instruits. D'ailleurs si les vieillards & quelques autres n'ont point encore de disposition à goûter nos préceptes & nôtre culte, il est pourtant certain qu'en général la nation y est moins mal disposée que ne le sont toutes les autres des Indes, chez qui nous avons accés, & que même il y a déja quelque penchant pour nous dans une bonne partie de ce peuple. Mais supposé qu'il y eût encore plus d'éloignement pour nôtre Religion que tous les autres peuples Indiens, il est pourtant

certain que ce seroit celui qu'on pourroit le plus aisément gagner. Car pour tous les autres avec qui nous avons commerce, soit Maures, Idolâtres, Chinois, ils ont leurs Rois & Souverains, sans le consentement de qui ils n'oseroient embrasser le Christianisme, ou bien il leur en coûteroit la vie. Au contraire les habitans de Formose n'ont ni Commandant, ni Supérieur. Il est libre à chaque particulier de faire ce qu'il lui plaît sur ce point, comme presque sur tout autre.

Les autres ont leurs Ecritures, & les préceptes de leurs Religions consignez dans leurs Livres, ils ont des Docteurs qui s'adonnent à cette étude, & qui ont beaucoup de zéle pour le maintien & pour la propagation de leurs croïances & de leurs cérémonies. Ceux-ci n'ont ni Livres, ni Ecrits, ni aucuns puissans protecteurs de leurs cultes. Leurs Prêtresses ne sont pas mieux instruites que le peuple.

Ainsi toute leur Religion ne consiste que dans l'accoûtumance & dans une Tradition. Autant que je le puis comprendre, leurs pratiques ont tellement changé depuis 60. ans, qu'il faut qu'elles ne soient plus aujourd'hui les mêmes qu'elles étoient alors; & je suis persuadé que dans 60. ans encore elles seront presque toutes changées, quand même nous ne converserions point avec eux, & qu'ils ne verroient point d'autres Chré-

tiens ; parce qu'ils n'ont rien par écrit, & que parmi eux personne ne sait écrire. Par conséquent leurs sentimens ne se peuvent transmettre à leur posterité sans altération. En éfet, je me suis entretenu avec des gens extrémement vieux, qui avoient de tout autres sentimens que les jeunes, & qui disoient que les pratiques qu'ils avoient vûës dans leur jeunesse étoient différentes de celles qui étoient alors en usage.

D'un autre côté on n'a pas ici l'obstacle qui est en quelques autres endroits : car, par exemple, sur la côte de Coromandel, ainsi que je l'ai apris de Martin Ysbrantsz qui y commandoit pour les Hollandois l'an 1624. il a fallu, pour y avoir un libre accés, promettre par un Traité, que nous n'y attenterions rien en matiére de Religion : de sorte que s'il ne nous est pas permis d'avoir commerce avec eux sur ce point, il n'y a pas moyen de les convertir.

Les Traitez des Moluques avec les Maures sont faits sur le même pié, ainsi que me l'a dit le Sieur le Févre qui étoit Gouverneur de ces Isles l'an 1626. J'y avois instruit des femmes Maures & des hommes aussi, qui demandoient à embrasser le Christianisme : ils savoient toutes leurs priéres & ce qu'ils devoient savoir pour cet éfet : mais la déclaration que me fit le Gouverneur fut un obstácle à les baptiser.

Mais quand nous n'aurions pas cette barriére devant nous, leurs Ecrits & ce qui arrive tous les jours ne marque que trop la difficulté qu'il y a de les gagner. Il paſſe pour conſtant dans le monde qu'on a fait quelques progrés à Amboine. Je ne m'expliquerai pas ici ſur ce point; j'en laiſſe la diſcuſſion à ceux qui voudront la faire. Mais à Banda, où ſont ceux qu'on a convertis? Qu'on me nomme un ſeul des anciens Maures qui ait embraſſé la Foi Chrétienne. A la vérité, on y a établi des Ecoles où les enfans des Maures ſont inſtruits: mais la volonté des enfans ne peut pas être fléchie par la force; il faut qu'elle le ſoit par la douceur.

Il n'y a qu'à conſidérer Batavia même nôtre capitale, qui étoit une Ville habitée par les Maures, où abordent preſentement tous les Paſteurs & les Conſolateurs de malades, & où ils ſe rendent pour s'embarquer lorſqu'ils retournent dans nôtre patrie. Il y a trois Paſteurs ordinaires & trois ou quatre Conſolateurs entretenus. Où ſont les progrés qu'on y a faits dans la converſion des anciens Maures? Pour moi je n'y en connois pas un qui ſe ſoit converti. Je ſai ſeulement qu'il y a quelques femmes qui ont été baptiſées: mais quelle en a été la raiſon? C'eſt parce qu'elles avoient été délivrées par les Hollandois, ou parce qu'elles vouloient ſe marier.

S'il se trouve aucune nation qui veüille embrasser nôtre Religion à cause d'elle-même, de sa sainteté, & de son prix, sans aucun motif d'interêt, sans aucune cause externe, ce sera sans doute celle qui habite l'Isle Formose. Il n'y a point de Traité entre elle & nous qui nous lie les mains. La volonté du peuple pourroit être fléchie par les lumiéres seules de la vérité, ainsi que l'épreuve en a été faite, puisqu'en 16. mois de tems, dont une partie avoit été emploiée à étudier la langue, 120. personnes jeunes & âgées ont été instruites, & prêtes à faire profession de nôtre Foi

La 3. des nations que j'ai ci-dessus marquées, est celle des Chinois, à l'égard de laquelle nos gens n'ont encore fait aucune tentative : mais je suis persuadé qu'on n'y trouvera pas plus de facilité que parmi les autres.

Aprés avoir allégué les raisons qui me portent à croire que les habitans de l'Isle Formose se rangeroient plûtôt à la Religion Chrétienne que les autres Indiens, je dis que j'espérerois même que l'Eglise qui s'y formeroit, deviendroit aussi florissante pour le moins que celles de nôtre patrie. La raison en est qu'en Hollande il y a une grande diversité de sentimens. Il y a un nombre prodigieux de familles qui différent les unes des autres sur divers points. Il y a même

des familles, où il y a autant de diverſes croyances que de perſonnes qui la compoſent. Mais ſi les Formoſans étoient inſtruits par un petit nombre de Docteurs orthodoxes, ils ſe trouveroient tous en conformité de croyance.

La même raiſon des Ecrits milite auſſi dans cette ocaſion. Nos compatriotes en ont qui ſervent à perpétuer leurs erreurs, & qui empêchent qu'on ne les puiſſe déraciner; au lieu que les Formoſans n'en ont point, ainſi qu'il a été déja dit. Or en aprenant à lire, & écrire, cette nouvelle connoiſſance, à laquelle ils ſe plairoient ſans doute, ne leur preſenteroit d'objet que nôtre Religon. Elle leur ſerviroit plûtôt à leur faire oublier la leur, qu'à la perpétuër, & dès leur premiére poſtérité la mémoire en demeureroit entiérement éteinte. Ainſi l'on peut dire qu'ils invoqueroient Dieu tous d'un cœur & d'une bouche, dans une entiére union, & dans une parfaite conformité de croyance & de culte.

Pour parvenir à un but ſi ſaint, les premiers ſoins qu'on doit avoir, ſont ceux de conſerver Formoſe, & de la conſerver préférablement à tout ce qu'on poſſéde dans les Indes, & il faut bien ſe donner de garde de la céder aux Japonois. Si on l'abandonnoit il ne faut pas douter que les Eſpagnols

n'allaſſent s'en emparer, & ſi on la cédoit aux Japonois, on perderoit, humainement parlant, toutes les belles eſpérances qu'on a d'y établir le pur Chriſtianiſme.

Cela poſé, il eſt beſoin qu'on y envoie d'abord un Paſteur bien capable & bien orthodoxe, & qu'il y ait une réſolution priſe d'y en envoier d'autres ſucceſſivement, dans le nombre qu'il ſera requis, ſans que le lieu en demeure jamais deſtitué; car ſi, comme il arrive ailleurs, il ſe paſſoit un an, ou même 6. mois d'interruption dans les inſtructions, & dans le ſervice divin, il en réſulteroit des refroidiſſemens & des changemens qui feroient fort préjudiciables.

Il faudroit que le Paſteur qu'on y envoieroit s'engageât à y paſſer toute ſa vie, ou ſi l'on n'en pouvoit trouver, qu'il y paſſât au moins 10. ou 12. ans: car s'il n'y demeuroit que 3. ou 4. ans, il ne pourroit y faire un grand fruit, puis que tout ce qu'il pourroit faire à l'égard de la langue, ſeroit de l'avoir aſſez bien aprîſe en cet eſpace de tems pour pouvoir s'en ſervir utilement. On peut même dire qu'à cet égard il faut 8. ou 10. ans pour parvenir à la perfection.

Je ne veux pas dire qu'on n'en aprenne dans un an, & encore plus dans 2. ans, juſqu'à un certain point, & juſqu'à en faire quelque uſage, pour donner déja quel-

que instruction. Mais ce n'est point-là parler avec la facilité qu'il faut pour se rendre agréable, & pour persuader. Un langage si imparfait, un tel bégaiement est plûtôt capable d'exciter de la risée, ou de donner du dégoût. Il faut dix ans d'étude & de pratique pour pouvoir nettement & parfaitement exprimer ce qu'on pense, & pour un si grand ouvrage on ne sauroit s'exprimer trop parfaitement, ni trop nettement. Lorsqu'on sera parvenu à ce point, on peut, selon les aparences, & moyennant la bénédiction de Dieu, se promettre tous les plus considérables progrés.

Peu de tems aprés l'établissement du premier Pasteur, il y en faut nécessairement envoyer d'autres, qui ne s'emploient presque qu'à étudier la langue, afin que quand le premier se retirera, ou s'il vient à mourir, ils soient prêts, & en état de tenir sa place. De peur que les Pasteurs ne vinssent à perpre le don de continence, malheur qui entraîneroit de fâcheuses suites, il seroit bon qu'ils fussent mariez, ou qu'ils se mariassent, pour prendre cette vocation. Leurs familles seroient un exemple, & la maniére vertueuse & sainte dont on la verroit vivre, jointe aux instructions & aux exhortations, acheveroit sans doute de gagner ces ames à Dieu.

Mais s'il étoit possible qu'il se trouvât un-

jeune homme qui pût se résoudre à prendre une femme du païs, & à y exercer toute sa vie son ministére, il est comme indubitable qu'il auroit la joïe de rendre toute l'Isle Chrétienne, pourvû qu'il plût à Dieu de le conserver en vie seulement autant qu'il auroit déja vécu. Il y a d'autres qualités qu'il faudroit absolument qu'il eût, lesquelles je marque dans la lettre que j'ai écrite au Sieur Général.

Outre le Pasteur, il faudroit encore engager 10. ou 12. hommes de nôtre nation, qui fussent de bonnes mœurs, & qui eussent quelque bien, à se marier avec des femmes de l'Isle. Ils seroient comme l'aiman qui attireroit toute la nation, & comme la semence qui y produiroit la moisson d'une Eglise abondante en bénédictions. Il faudroit que les Magistrats qui y seroient établis, prissent un grand soin d'empêcher tous les scandales, & sur tout qu'il n'en fût donné matiére par nos gens; de punir tous ceux qui en causeroient, & de seconder le Consistoire de leur autorité pour cet éfet.

Il seroit bon même, non seulement d'agir avec beaucoup de douceur, mais de gratifier les insulaires; de les inviter à boire & à manger quand ils se trouveroient dans les ocasions; de faire présent de quelques mouchoirs, ou de toiles, aux princi-

paux quand il y auroit lieu de le faire comme une honnêteté ; & ce ne seroit pas éfectivement autre chose, car la valeur ne mériteroit pas qu'on regardât cela comme un don.

Toutes ces choses ne se peuvent faire qu'avec le tems ; mais par cette même raison il seroit à propos de commencer de bonne heure, & aussi parceque l'ouvrage le requiert, & que la conscience y oblige : outre qu'il pourroit y arriver des changemens qui renverseroient ou troubleroient ce dessein, duquel on peut presque assurer qu'il auroit un heureux succès.

Mais pour en parler avec une entiére franchise, & en quelque sorte pour décharger mon cœur, il me semble qu'il y auroit encore un meilleur & plus court chemin. Ce seroit que les Magistrats s'en mêlassent, & qu'ils y procédassent avec zéle, soin & diligence Car comme il n'y a point de République ni d'autre gouvernement politique qui puisse subsister sans loix, & sans Magistrats, & qu'il n'y a ni loix, ni Chefs ou Commandans dans l'Isle dont il s'agit, il faudroit que les Magistrats que nous avons ici, offrissent leur secours & leur protection aux 7. bourgs, à condition qu'ils se soumettroient à leurs loix &

ordonnances & aux maniéres de vivre qui leur seroient prescrites, & qu'ils leur obéiroient avec fidelité ; parce que si l'autorité n'y intervient, le chemin sera extrémement long, & beaucoup plus difficile ; au lieu qu'elle avanceroit l'ouvrage, sur tout à l'égard de l'extirpation de l'idolâtrie, qui donneroit un grand acheminement à un acquiescement volontaire à la verité.

On me demandera ce qu'il y auroit à faire au cas que ces gens-là ne vouluſſent pas se soûmettre ? Je répons qu'il seroit à propos d'user de menaces. Mais, dira-t'on, les menaces pourront leur faire prendre le parti de s'enfuïr dans les montagnes. Je réponds qu'ils ne le feront pas, & que tous ne le pouroient pas faire. Si l'on vouloit entreprendre de réduire un de ces sept bourgs seulement, je demeure d'accord qu'une partie des habitans se retireroit dans les montagnes, & que l'autre iroit en cachette se réfugier dans les six autres bourgs. Mais si l'on faisoit des éfortts à l'égard des sept en même tems, il ne faut pas s'imaginer qu'ils prissent le parti de la fuite. Ils se soumettroient, ou bien ils prendroient les armes, & nous déclareroient la guerre.

On pourroit prévenir cette résolution, en recherchant l'amitié de deux ou trois des principaux de chaque bourg. Ceux ci retiendroient assurément le peuple, ou du

moins leur sentiment seroit suivi d'une bonne partie, & jamais ils ne s'accorderoient tous sur ce point. Je ne puis même croire qu'en général ils en voulussent venir-là, ou se mettre en défense. Ils paroissent craindre trop les Hollandois. Il me semble que ce seroit par cette voie que la Compagnie pourroit le mieux faire réussir tous ses desseins, tirer des profits considérables de cette Isle, en déraciner l'idolâtrie, & faire cesser les abominations qui s'y commettent.

Au reste, je ne prétens nullement conseiller qu'on en vint jusqu'à contraindre les habitans d'embrasser nôtre Religion. A Dieu ne plaise Je ne prétens pas qu'on use de quelque contrainte, que pour leur faire accepter des loix politiques, une forme de gouvernement reglé, & des Magistrats, qui eussent le pouvoir de punir le meurtre, le vol, l'adultére, & les autres grands crimes; & qui pûssent peu-à-peu faire cesser les actes d'idolâtrie, sur-tout les plus éclatans & les plus criminels, laissant à la liberté du peuple de n'embrasser la Religion Chrétienne, que lorsque leur persuasion les y porteroit.

Il faudroit que ces Magistrats reçûssent leur autorité de nos Souverains; qu'ils les reconnussent pour tels, & qu'ils leur fussent soumis. Voilà ce que j'avois à dire sur ce sujet. Dieu, qui est le Directeur des con-

feils ainſi que des évenemens, veüille conduire toutes choſes pour ſa gloire, pour le ſalut de ces malheureux aveugles, & pour le nôtre. *Orata fiant rata* !

DISCUSSION DE LA QUESTION,

Sçavoir, si les frais que la Compagnie fera pour la continuation du commerce à la Chine & au Japon, pourront être remboursés par les profits qui en viendront, & si, outre cela, il y auroit du gain, ou si les forces de gens & de vaisseaux, & les sommes qu'on y emploiera, pourroient être plus avantageusement emploiées ailleurs.

C'EST de Taïovang, que nous nommons Zélande, que les fonds de la Compagnie, sont envoiez au Commis du Comptoir de la Ville & Isle d'Aimoi, dans la riviére de Chincheo, par des jonques Chinoises. On envoie aussi d'autres marchandises à des Marchands particuliers Chinois, qui sont un peu connus, & à qui on croit pouvoir les confier. Pour paiement ils renvoient à Taïovang d'autres marchandises qui sont propres pour le Japon, pour les Indes, & pour la Hollande; ce qui se fait

fait par la connivence du Combon de la Province de Hocheo.

Il y a encore des Marchands Chinois, qui vont eux-mêmes à Taïovang, & y vendent des marchandiſes : mais ce qui vient par cette voie n'eſt pas grande choſe. Ainſi quand le tems du départ des vaiſſeaux qui vont tous les ans à Batavia & au Japon, aproche & qu'on a peu de marchandiſes de la Chine, on eſt obligé d'envoyer deux ou trois yachts à Aimoi, ou à la Chine même, où les Chinois portent à leur bord des marchandiſes par diverſes parties. Mais en ce qui regarde le prix, il y a une difference de huit à dix taïels, ou plus, chaque taïel valant trois livres, ſur un picol de ſoie, qui péſe 120. livres. De là les marchandiſes ſont quelquefois envoiées en droiture aux lieux pour leſquels elles ſont deſtinées, ou bien, s'il y a du tems aſſez, on les méne à Taïovang.

Les Marchandiſes de la Chine ſont menées publiquement dans des jonques aux Manilles, & les Doüanes en ſont auparavant payées à l'Empereur. Pour attirer les Marchands Chinois, & être bien aſſortis par eux de toutes ſortes de marchandiſes, les Caſtillans leur avancent de groſſes ſommes, dont les Chinois oublient quelquefois d'aller faire la reſtitution en valeur.

Les choſes ont été ſur ce pié-là pendant

quelques années. Mais la cessation de la connivence qu'on avoit euë à nôtre égard, & les courses des Pirates, aiant empêché la navigation, & fait qu'il ne va plus guére de bâtimens de la Chine à Taïovang, il s'y est fait peu de commerce depuis six ou sept ans.

Il y a prés de 115. ans que les Portugais de Macao, où quelques-uns de nos gens ont été retenus prisonniers quatre ans & sept mois, trafiquent à la Chine. Ils ont fait des dépenses extraordinaires, en presens, en ambassades, &c. pour obtenir de l'Empereur la liberté de réſider à Macao, ou Macau, & d'aller de-là deux fois l'année à Canton ou Qumtam, où il se tient deux grandes Foires, afin d'y employer leurs fonds; ce qui se fait, selon les aparences, beaucoup plus avantageusement pour eux qu'aux Manilles, & plus que nous ne le pouvons faire, en faisant nos achats à Tayovang.

D'ailleurs le long séjour qu'ils ont déja fait dans ces païs-là, & l'expérience qu'ils y ont aquise, leur a donné une connoissance des marchandises & des curiositez qui y sont, & de leur prix, qu'aucune autre nation n'a pû encore acquérir comme eux Ils peuvent choisir & faire fabriquer les étoffes, telles qu'ils savent qu'il les faut, soit en largeur & longueur, soit en figures ou

Macao

fleurs, & en poids, pour le Japon, ou pour les Indes, ou pour le Portugal.

Mais comme ils ont fait beaucoup de fortifications, les Chinois ont conçû de mauvais soupçons contre eux. Ils ont craint qu'ils ne vouluſſent s'établir à la Chine, comme à Malacca. Ainſi depuis quelques années les Gouverneurs & les Mandarins ſe ſont attachez à faire des exactions ſur eux, à les faire conſumer en frais, à les maltraiter, à les inſulter; juſques-là qu'ils ont été obligez de ceſſer d'aller faire leurs achats à la Chine, & il a fallu qu'ils aient auſſi pris les marchandiſes que les particuliers ont bien voulu leur porter à vendre.

Cette fâcheuſe circonſtance a beaucoup contribué à faire diminuer les profits qu'ils avoient acoûtumé de faire: mais ils ont encore plus ſouffert par les fortunes de mer; par la guerre que nous leur avons faite, par les grandes priſes qui ſont tombées entre nos mains dans le détroit de Malacca; & par les autres ſuites de cette guerre, qui les a beaucoup affoiblis. Enfin les choſes ſont ſur un pié, que ſi nous pouvons parvenir à empêcher leur navigation au Japon, ils ſeront contraints d'abandonner Macao.

A nôtre égard, c'eſt-à-dire, par raport à la Compagnie, depuis la perte qu'elle a faite à la nouvelle Zélande, elle s'eſt trouvée dans un nouvel embarras: l'un cauſé

par nos ennemis qui ont construit un Fort au bout Septentrional de l'Isle Formose ; l'autre de la part des Japonois qui prétendent avoir la liberté du commerce dans cette même Isle.

Les remédes dont elle sera obligée de se servir dans ces deux differentes circonstances, doivent être fort differens. Elle sera obligée de faire la guerre aux ennemis : mais il faut qu'elle gagne les Japonois par une conduite douce, respectueuse, & soûmise en éfet, sans prétendre se couvrir de la peau de renard, ni les amuser ; & il est besoin de prendre promtement des mesures à l'un & l'autre égard, de peur que le délai ne rende le mal incurable.

Il est constant que le commerce de la Chine est presentement le seul apui des Portugais dans les Indes. Les guerres que nous leur avons faites par-tout ailleurs, & leur disgrace au Japon les ont tellement affoiblis, elles ont tellement ruïné leur commerce dans les autres païs, qu'il n'y a plus qu'à la Chine où ils fassent des profits considérables. Si l'on pouvoit parvenir à les en exclure, ou au moins à leur en retrancher le gain, comme on a fait en divers lieux, ils seroient contraints d'abandonner la plûpart de leurs meilleures places, comme Macao, Manille, Malacca, Timor, & leur établissement aux Moluques, acheveroit bien-tôt

de se détruire. C'est ce que ceux de Luconie voient fort bien, & ils ne connoissent que trop qu'ils n'ont point d'autre moien de se relever, que celui d'ocuper l'Isle Formose, s'il leur est possible.

Par ces considérations, ils s'emparérent l'an 1626. d'une place nommée Kelang, ou Kielang, au bout oriental de l'Isle, & la fortifiérent avec une diligence extrême. Après y avoir ainsi mis le pié, ils firent l'année suivante un grand armement pour nous en chasser. Mais Dieu fit soufler des vents & élever des tempêtes, qui renversérent leurs projets.

De leur côté les Portugais de Macao, quoi-que leur nation n'ait presque plus de force en aucun endroit des Indes, si ce n'est encore un peu à Goa, & dans les lieux voisins, lieux qui sont fort éloignez d'eux, pour en attendre des secours au besoin, n'ont pas aussi manqué de faire tous leurs éforts contre nous. Mais comme au lieu de parvenir à leur but, ils ont vû qu'ils étoient dans une grande décadence, ils ont envoié faire des remontrances, & présenter des requêtes à leur Roi, sur lesquelles on a fait de grands préparatifs à Goa, & l'on s'est vanté de vouloir fortifier Pulo Timaon, sans toutesfois qu'ils aient pû en venir à l'éxécution.

Dans l'état où sont presentement les af-

faires de cette nation, il eſt certain qu'on pourroit ruïner, ou du moins énerver entiérement ſon commerce, non-ſeulement dans la Mer du Sud, & à la nouvelle Eſpagne, mais auſſi à Malacca, & enſuite à Goa. Alors il ſeroit facile à la Compagnie de s'attirer tout le commerce de la Chine. On pourroit marquer en détail quels ſont les moiens qui conduiroient à ce but, ſi l'on étoit aſſuré que les choſes fuſſent ſur un pié qui permît de s'en ſervir, & que les forces de la Compagnie pûſſent aller juſques là.

Car il ne faut pas s'y abuſer: quand on en ſeroit venu juſqu'au point d'exclure les Portugais, il ne ſeroit pas poſſible que le fond de la Compagnie ſuffit ſeulement pour la ſixiéme partie de ce commerce. D'un autre côté, quand on pourroit recouvrer des fonds ſuffiſans pour l'entreprendre, on ſe trouveroit d'abord dans l'embarras de ne pouvoir conſumer toutes les marchandiſes qu'on tireroit, ni s'en défaire.

Ainſi ſans former de ſi grands projets, il vaut mieux s'en tenir où l'on en eſt. Nous pouvons tirer de ce païs-là, tous les ans, autant de marchandiſes que les fonds du comptoir le peuvent permettre, ſans préjudicier aux autres affaires autant, ou plus avantageuſes, ſi pourtant il y en a qui le ſoient plus. Juſques-à preſent nous n'avons point

manqué de trouver des marchandises à vendre : nous avons plûtôt manqué d'argent pour les achéter ; si bien qu'on ne sauroit encore déterminer bien précisément quel fonds il faudroit avoir pour entreprendre tout ce commerce, & ce qu'il y faudroit employer par an.

Mais quoi qu'on ne veüille pas faire cette grande entreprise, il est pourtant de la dernière nécessité de s'emparer de Kelang, & d'y envoier des forces suffisantes pour cet éfet. En voici les raisons.

Premiérement ; parce que de cette place les ennemis pourroient faire attendre nos yachts & nos autres bâtimens qui iroient trafiquer dans la riviére de Chincheo, & il ne seroit presque pas possible qu'ils n'en attrapassent souvent. Or une seule prise qu'ils feroient, causeroit autant de perte à la Compagnie, qu'une flote capable de prendre ce fort, lui pourra coûter à équiper & à entretenir, pendant six mois que pourra durer l'expédition.

En second lieu, parce que les Castillans continuant à employer à la Chine le gros fonds qu'ils ont, attireront à Kelang les Marchands & les marchandises qui viennent à Taïovan, & nous feront beaucoup de préjudice, en faisant eux-mêmes les achats que nous avions accoûtumé de faire.

En troisiéme lieu, s'ils demeurent établis

dans l'Isle, & que leur credit s'y accroisse, il est à craindre que ce qu'il y a de Chinois ne soient gagnez par eux, & qu'ils ne se déclarent contre nous, auquel cas il nous seroit difficile de subsister; ou du moins on n'y pourroit subsister sans y avoir des garnisons beaucoup plus fortes, tant pour se défendre en cas de besoin, que pour garder journellement les avenuës; ce qui ne se feroit qu'avec une grande diminution des profits.

En quatriéme lieu, si l'on peut s'emparer de Kélang, & avoir occasion par-là d'employer un plus grand fonds dans le commerce, parce que les marchandises qui s'y portent, passeront entre les mains de la Compagnie, il y en aura dont on fera nécessairement baisser le prix. Alors aussi on connoîtra par expérience, que plus le fonds de la Compagnie sera gros, & plus à proportion elle fera de profits, en achétant à meilleur marché, quoi-qu'il semble que ce dût être le contraire, & qu'il y ait une raison assez naturelle pour le conclure.

Mais la Chine est un pays si abondant, qu'il peut fournir certaines marchandises à tout l'Univers, & il en fourniroit encore à un autre Monde entier, s'il y en avoit un; & ce n'est pas seulement une sorte ou un petit nombre de sortes de marchandises;

mais un trés-grand nombre Ainsi elles s'envoient de tous les endroits du païs, vers les Places & les Ports de Mer, où l'on remarque qu'il y a le plus d'argent, & qu'il s'y en fait le plus de débit.

Par exemple, autrefois les Castillans n'alloient point à la Chine, & les Chinois n'alloient point à Formose, ni aux Manilles, n'y aiant que peu d'armées qui y vont. Ils envoioient leurs marchandises à Sansoan, puis à Lampac-cao, où les Portugais étoient établis depuis 80. ans. Enfin ils les ont envoiées du côté de Macao & de Canton. Mais dans la suite il s'en est trouvé une si prodigieuse quantité aux Foires de cette Province, que le fonds des Portugais n'étoit pas suffisant pour les acheter.

Les Marchands qui s'y rendoient du Nord & du cœur du païs, par terre, voiant que leurs marchandises leur demeuroient, les ont embarquées pour leur compte, & envoiées dans leurs propres bâtimens au Japon, aux Manilles, à Siam, à Macassar, &c. Cependant cette voie ne leur a pas été si avantageuse qu'elle auroit dû l'être, parce que les Pirates leur ont causé beaucoup de pertes; ce qui les a empêchez de pousser plus loin leur commerce.

On peut donc dire que dés qu'ils s'appercevront qu'il y a un lieu où ils peuvent faire un grand trafic, & où il y a de

gros fonds pour cet éfet, que ce lieu se trouve tout proche d'eux, & comme à leur porte, ils ne manqueront pas d'y aller, & ils se contenteront d'un trés-médiocre profit. Car la facilité est ce qu'ils cherchent le plus. Leurs bâtimens même ne sont pas capables de faire des voiages de long cours, & ils craignent assez la peine & le risque, pour n'aimer pas à s'y exposer. Ils préféreront un gain qui se trouvera comme sous leurs mains, quoique moindre, à un plus grand qu'il faudroit aller chercher avec beaucoup de fatigues & de périls. Par consequent ce que j'ai dit sera véritable, que plus on aura de fonds à emploier, moins on achétera cher.

En cinquiéme & dernier lieu, on ruïnera immanquablement le commerce des Chinois aux Manilles; & c'est-là le plus grand coup qu'on puisse faire. Car si la chose arrive, il s'ensuivra infailliblement que les Espagnols seront contraints d'abandonner les Moluques; ce qui est le plus grand avantage que la Compagnie puisse obtenir, & qu'il semble qu'elle auroit autrefois obtenu assez facilement si elle ne l'eût pas négligé.

Il y a même toute apparence qu'ils seroient obligez d'abandonner aussi les Manilles, dont la conservation leur coûteroit infiniment plus qu'elle ne leur apporteroit de profit. Car étant exclus du Japon, ain-

si qu'ils le sont presentement, si nous pouvons les exclure du commerce de la Chine, comment soûtiendront-ils les grandes dépenses qu'ils font chacun en son particulier, & celles qu'il faut faire pour la conservation de ces Isles.

Ils voient toutes ces consequences aussi bien que nous : c'est pourquoi il faut compter qu'ils feront tous les efforts dont ils seront capables, pour nous chasser nous-mêmes du Fort de Zélande, & de toute l'Isle Formose, puisqu'ils sçavent que l'état de leurs affaires dépend de-là, tant à l'égard de la Chine, des Moluques & des Manilles, que du Japon même où ils pourroient se rétablir. Il ne faut pas se fier sur leur négligence ordinaire, ni croire qu'ils demeurent dans l'indolence & dans l'inaction, lorsqu'il s'agit de tout pour eux.

C'est donc à la Compagnie à n'y demeurer pas aussi, & à considérer bien sérieusement qu'il ne s'agit presque pas de moins pour elle que pour les Espagnols ; qu'elle risque autant qu'eux : qu'elle fera la même perte, s'ils chassent ses gens de l'Isle Formose, qu'ils feroient s'ils en étoient chassez eux-mêmes. Pour prévenir ce malheur, il faut entretenir une bonne garnison dans le Fort, & prendre les autres précautions nécessaires ; mais pour le prévenir mieux encore : il faut surprendre les ennemis ;

faire un armément, & les aller chasser.

Quelques années avant que nous eussions occupé le poste de l'Isle Formose, les Japonois y avoient commencé un établissement, par le moien duquel ils trafiquoient secrétement avec les Chinois, qui leur fournissoient autant de marchandises qu'ils avoient de fonds pour les paier. Mais depuis que nos gens y sont, ils ont tâché d'attirer tout ce commerce à la Compagnie; dessein qui étoit bon en lui même, mais qu'il eût été bon d'éxécuter avec plus de précaution & de prudence.

Car les Chinois aiant voulu hausser les droits qui se levoient, on en a été fort aigri au Japon, où quelques-uns des plus considérables Marchands s'en sont plaints aux Conseillers d'Etat. C'est une affaire qui n'est pas éteinte, & dont on ne doit pas prétendre de venir à bout par la force, puisqu'il ne nous est pas possible de nous passer du commerce du Japon pour entretenir celui de la Chine. Cependant on ne sçait pas quelle issuë aura ce different. C'est un point sur lequel il faut se donner patience, en attendant le dénouëment.

DESCRIPTION DE MACAO, MACAON OU MACAU.

Faite par Marc d'Avalo Italien.

LA Ville de Macao est dans une des petites Isles qui gisent le long de la côte du puissant Empire de la Chine, par les vingt degrez & demi de latitude Nord. Quoi-que ce lieu ait le nom d'Isle, il est pourtant si proche du continent, qu'on y peut aller à pié sec, sur une très-étroite langue de terre qui les joint l'un à l'autre, au milieu de laquelle, c'est-à-dire, entre l'Isle & la côte, il y a une muraille, avec une porte, où ce qui entre dans l'Isle & ce qui en sort, marchandises, vivres, denrées, tout paie à l'Empereur certain tribut reglé Mais il n'y a que les Chinois à qui il soit permis d'y passer, soit pour aller ou pour venir. Les Portugais n'y passent jamais.

Les Mandarins de Canton leur ont accordé la liberté d'y bâtir une Ville. Avant cela ils résidoient dans une autre Isle nom-

mée Hanpehoao, qui est à la distance de quelques lieuës de celle-ci, mais est incommode pour le commerce; ce qui les obligea de jetter les yeux sur Macao, & l'ayant obtenuë, ils y firent une peuplade, & y bâtirent une Ville, qui est entourée d'une forte muraille & de bons ramparts.

Il y a dans l'Isle 3. montagnes qui font comme en triangle, & un Fort sur chacune. Le plus considérable se nomme le Fort de St Paul, où résidoit le Général Antonio de Mascarinhas, Commandant de la Ville. Il est muni de 34 piéces de canon de fonte, dont la moindre est de 24. livres de balle.

Le second de ces Forts se nomme Nostra Seignora de la Penna de Francia, parcequ'il y a au dedans un hermitage de ce même nom. Il est pourvû de 6. petites piéces de canon, de 6. à 8. livres de balle. Le quatriéme porte le nom de Nostra Seignora de Guyl. Il est hors de l'enceinte de la Ville, qui n'en peut tirer aucun autre avantage, si ce n'est que cette montagne, qui la commande, ne puisse être occupée de personne. Il y a 4. ou 5. piéces de canon, & aussi un hermitage dans son enceinte.

De ce dernier Fort la Ville reçoit avis des bâtimens qu'on découvre en mer, qui viennent du Nord ou du Sud, du Japon ou des Manilles, pour y terrir. Dès qu'il en paroît on sonne la cloche sur la montagne, & les

différentes maniéres dont on la sonne, marquent de quel côté ils viennent.

La Ville est encore fortifiée de 4. bastions, dont il y en a 3. du côté de la mer, & le 4. est du côté des terres Le premier, qui est au Sud, se nomme de S. Jago de la Barra : il commande l'entrée du port, & est si considérable, que de loin on le prend pour une petite Ville, à cause du nombre des bâtimens qu'il renferme, & des casernes de soldats qui y sont. Il y a une redoute au-dessus, pour favoriser une retraite sur la montagne, en cas de besoin. Il est pourvû de 16. piéces de gros canon, dont il y en a 5. fort larges de diamétre, afin de les charger de cailloux, & les autres sont de 24. livres de balle. Au-dedans du bastion il y a encore une autre redoute fort élevée, avec 6. piéces de gros canon, qui portent extrémement loin.

Tous les vaisseaux & les jonques qui viennent à cette barre, doivent nécessairement passer à la distance de 3. ou 4. piques du Fort, & s'avancer au-delà, parceque les Portugais en ont barré toutes les autres avenuës, afin de mieux pourvoir à leur seureté.

Le Capitaine, ou Commandant de ce bastion, reçoit sa commission du Roi, ou de sa part. Il n'est pas permis au Général de le destituer, & d'y en mettre un au-

tre, si ce n'est en cas de mort, qu'il y pourvoit par provision seulement, & par *interim*, jusques-à ce que le Roi même y ait pourvû.

Le second bastion nommé Nostra Seignora del bon Patto, est au Sud-oüest. Il joint la montagne, la Penna de Francia, & est muni de 8. canons de fonte. A une demi-portée de mousquet il y a un moulin à poudre. Là commence une demi-lune qui sert de digue, au milieu de laquelle, en cas de besoin, on peut loger 3. piéces de canon. Elle est revétuë de pierre en-dehors, & s'étend jusqu'à l'autre bastion nommé S. Francisco. Le rivage entre ces deux bastions est bordé de beaux bâtimens, & le marché y tient.

Ce 3. bastion de S. Francisco est plus grand que le 2. Il y a 12. piéces de canon, & un de ses angles avance dans la mer. L'an 1632. on fit au pié une plate forme où l'on mit une coulevrine de 48. livres de balle, qui porte jusqu'à la pointe de Cackean, qui est une autre Isle gisant à la distance d'une lieuë & demie. La muraille s'étend du bastion vers le dedans de l'Isle, & la Ville jusqu'au bord de la mer.

Le 4. Bastion qui regarde la côte se nomme de S. Jean. Il y a 3. piéces de canon du côté de la porte de la Ville, nommée de St. Lazare, & la muraille va jusques sur la

montagne joindre le Fort de S. Paul, puis elle continuë jusqu'au couvent des Jésuites. Un peu plus loin, il y a un bel édifice, qui consiste en plusieurs apartemens, dont les murailles sont épaisses & fortes, & capables d'assurer la Ville du côté de la mer: outre qu'il y a encore une pointe de l'Isle qui avance dans l'eau, qui n'est proprement qu'un rocher, sur lequel on peut élever des batteries, & s'y poster aussi avantageusement que dans un bastion. Mais c'est à quoi on ne sera jamais réduit, car les bancs empêchent les vaisseaux d'en aprocher.

Il y a dans la Ville 5. Couvens, quatre de Moines & un de Religieuses. Ces Moines sont Jésuites, Dominicains, Augustins, & de l'Ordre de S. François. Les filles sont de l'Ordre de Sainte Claire. Leur Couvent fut fondé l'an 1631. qu'on y mena dix Religieuses des Manilles, qui dans l'espace de deux mois reçurent plus de 15000. réales de huit de présens, & elles en emploiérent 10000. réales en achats de maisons.

Il y a 3. Paroisses: la premiére est la Cathédrale, ou la grande Eglise, la 2. se nomme de S. Laurent, & la 3. de S. Antoine. Il y a encore une Eglise de S. Lazare audehors de la Ville, dont il fut proposé l'an 1633. de faire une 4. Paroisse, les 3. au-

tres se trouvant trop chargées du grand nombre de peuple qui y étoit alors Il y a une fonderie pour le canon, où il s'en fond tous les ans de métail & de fer.

Dans le commencement, lorsque la Ville fut fondée, son gouvernement fut établi en forme de République. La Régence étoit composée des plus vieux Conseillers, & il n'y avoit point de Général, parceque ce n'étoit pas une place qui eût été conquise par la force des armes, & qu'on ne la possédoit que par concession des Mandarins Chinois C'est par le moyen des mariages des Portugais avec des femmes Chinoises, qu'elle s'est ainsi extraordinairement peuplée

La premiére fois que les Hollandois parurent à la vûë de cette Isle, * pour la reconnoître, & voir s'ils ne pourroient point s'en emparer, elle n'étoit pas encore murée, & cependant ils ne purent rien faire. Ce fut un bien pour les Portugais : ils surent profiter de cette sorte d'avis, & craignant que leurs ennemis ne retournassent les visiter avec plus de forces, ils envoiérent des Députés au Vice-roi de Goa : ils lui firent demander un Gouverneur & une garnison de 300. soldats, qu'ils ofrirent d'entretenir à leurs dépens.

Le Vice-roi qui savoit bien de quelle

* *Sous Matelief l'an 1607.*

importance étoit l'afaire, leur envoïa Dom Franciſco da Maſcarinhas. A ſon arrivée il ne fut pas logé dans une Fortereſſe, ainſi que l'auroit dû être un Gouverneur; mais dans une maiſon comme les autres bourgeois. Lorſqu'il faiſoit quelque commandement de la part du Roi, chacun n'obéiſſoit qu'autant que c'étoit ſon bon plaiſir. Ainſi il y eut une grande mes-intelligence & des querelles entre lui & les habitans, qui l'obligérent de ſe retirer dans le couvent de S. Auguſtin, où les Portugais de S. Paul lui tirérent juſqu'à 3. balles, par des trous qui étoient dans les murailles. Il les fit ramaſſer & dorer, & en envoïa une à ſon Roi, une au Vice-roi de Goa, & il retint l'autre.

Comme il vit qu'il n'y avoit pas moyen de régir ce peuple, ni de le contenir dans ſon devoir, il prit le parti de diſſimuler: il commença de le flâter, & de diriger les afaires ſelon le caprice de la multitude, qui fut contente & ſe crut reconciliée avec lui. Mais il épia ſi bien l'ocaſion, qu'il ſe rendit enfin maître du Fort de S. Paul.

Un jour qu'il étoit allé viſiter les Jéſuites dans leur Collége aprés s'être long-tems entretenu avec eux ſur divers ſujets, il leur dit: Je voudrois bien aller à quelque heure avec vous au Fort de S. Paul, ſi vous le trouviez bon, pour avoir le plaiſir de contem-

pler la situation de la Ville, son étenduë, & tous les objets agréables qu'elle presente. Les bons Peres lui répondirent que ce seroit quand il lui plairoit; & en éfet cela étoit dans leur seul pouvoir, comme l'ayant fait bâtir à leurs dépens, sous prétexte d'en vouloir faire seulement un lieu de plaisirs solitaires & de retraite; de sorte qu'au lieu d'un tel apartement ils avoient construit une Forteresse, & en étoient demeurez les maîtres.

Quelques jours aprés le Gouverneur leur fit dire qu'il retourneroit les visiter. Les Peres lui firent préparer un régal dans ce lieu de plaisance qu'il avoit desiré de voir. Mascarinhas avoit donné ses ordres à 50. soldats, dont quelques-uns devoient entrer avec lui, comme étant les gens de sa suite. Les autres devoient se présenter par petites troupes de 2. de 3. ou de 4. tout au plus, & marquer de la curiosité de voir aussi ce bel endroit. Ils ne manquérent pas de le faire fort à propos.

Le Gouverneur ayant passé-là un tems considérable, le soir aprocha. Mais les gens qui étoient entrez s'étoient postez de telle maniére qu'ils étoient sufisamment maîtres de la porte, sans que les Peres s'en aperçussent encore. Comme ils virent que Mascarinhas ne parloit point de se retirer, ils lui dirent qu'il étoit tard & que l'heure de ser-

mer les portes étoit déja passée. Le Gouverneur leur répondit ; Vous pouvez vous retirer vous-mêmes, Peres, car les portes sont bien fermées, & on les ouvrira demain au nom du Roi.

Les Peres surpris & en grosse colére, firent leurs protestations que le Gouverneur reçût ; puis il leur permit de se retirer par un petit sentier, qui conduisoit de leur Couvent sur la montagne. Mais dès la nuit même il fit travailler à rendre ce sentier impraticable. Le lendemain matin, il fit entrer une forte garnison dans la place, & s'y logea, ainsi que ses successeurs ont toûjours fait depuis. Il y fit bâtir encore des apartemens, & des logemens pour les soldats : il y fit faire une grande citerne, & un degré depuis le bas de la Ville jusqu'au Fort, par où même un cheval peut monter, & tout fléchit ensuite sous ses ordres.

Il y a maintenant aussi dans cette Ville un Evêque & beaucoup de Noblesse, un Sergeant, Major, un Capitaine d'Artillerie, 3. Capitaines d'Infanterie. La païe des soldats est de 6. réales par mois, & ils en peuvent fort bien vivre.

Les habitans, dont il y en a une grande partie de Chinois, vont aux Manilles pendant que la mousson est favorable, mais il n'y a que les Portugais qui vont au Japon. Ces premiers portent des étoses de soie, des

soies blanches cruës, des toiles de coton & de chanvre, des porcelaines, plusieurs raretez, du vermillon, du mercure, du métail d'alliage, de l'alun, & plusieurs autres sortes de marchandises & de minéraux. Ils partent de Macao au mois d'Avril, avec 3. ou 4. navettes, ou jonques, par la mousson du Sud, & ils s'en retournent ordinairement au mois d'Octobre.

Les Portugais partent à la mi-Juillet, ou plus tard, pour aller au Japon, & ils s'en retournent au mois de Novembre par la mousson du Nord. Ils y ménent d'ordinaire 4. 5. ou 6. galiotes. Ce qu'ils aportent pour retour n'est que de l'argent, quelques curiosités en meubles d'argent, ou vernis, chacun pour son particulier, & quelques autres choses pour l'usage de leurs personnes.

Il n'y a que ceux qui sont nommez par le Conseil qui osent faire ce voiage. On fait une liste de leurs noms, & on la fait aficher aux coins des ruës, afin que tous ceux qui ont envie de leur donner quelque commission puissent le faire, & on leur païe les frais de la commission, & 5. pour cent au Roi. Si quelqu'un demeure au Japon, son salaire est de 2. pour cent sur les retours d'argent.

Aucun particulier n'avoit entrepris de faire ce voiage jusqu'à l'an 1630. C'étoit

toûjours le Conſeil de la Ville qui en ordonnoit, & les profits qui en venoient étoient employez au payement des ſoldats, à l'entretien des fortifications, ou à d'autres ſemblables uſages.

Mais un des principaux Calaveros, nommé Lopes Carmiente Carravallo, étant allé à Goa, obtint du Vice-roi pour une ſomme d'argent, qu'il ſeroit le maître de ces voïages, durant 3. ans, & que perſonne ne pourroit aller au Japon ni aux Manilles, que ceux qu'il y envoyeroit, ou à qui en acorderoit la permiſſion. Ce Traité lui a été avantageux, & il lui en eſt revenu de grands profits.

Cependant, en général, il eſt certain que depuis que c'eſt ſous l'autorité du Roi que ces voyages ſe dirigent, & que le droit en a été ôté à la Ville, on ne fait plus de ſi grands gains qu'on en faiſoit auparavant, & il s'en faut beaucoup que le public n'en retire autant d'utilité. Car quand les 3. années, pour leſquelles Lopes Caravallo avoit traité, ont été expirées, le Vice-roi a envoyé à Macao un Surintendant pour le Roi, qui ſe nomme Manuel Ramos.

Les habitans envoient auſſi tous les ans, des navettes, des jonques, des frégattes, & d'autres plus petits bâtimens à Tonquin à Quinam, à Chiampa, à Camboie, à Macaſſar, à Solor, à Timor, & dans les au-

tres lieux où il y a du gain à faire, cette navigation étant libre & permise à tout le monde : mais ces bâtimens courent grand risque d'être enlevez par les Hollandois.

Antonio Lobo entreprît l'an 1631. les voyages de Macassar, de Solor, & de Timor, en vertu de Patentes qui en excluoient tous les autres, croyant s'enrichir par cette voie. Mais il ne trouva personne qui voulut s'associer avec lui, ni lui donner aucune commission. Il fallut donc qu'il en fît lui seul les avances sur son compte, & il s'en trouva fort-mal. Depuis ce tems-là on n'a plus eu recours à ces Lettres d'Octroi. Chacun a eu la même liberté qu'auparavant, & pour ce commerce il ne se païe au Roi aucun droit d'allée ni de venuë. Le Mandarin Chinois se fait payer le droit d'ancrage de chaque vaisseau, ce qui est sur le compte du Capitaine. Les Marchands n'ont que le fret à payer.

Il n'y a aucune fabrique, ni manufacture d'étoffes dans la Ville. On envoye des jongues à Canton, qui en amènent tout ce dont les habitant ont besoin pour faire leurs cargaisons. Ils prennent le tems de 2. grandes foires par an, où vont quelques Marchands de Macao, qui achétent pour eux-mêmes, & pour ceux qui les chargent de commissions. Quand ils y sont, ils donnent

nent leurs mémoires pour la premiére foire qui doit suivre, & on leur fait fabriquer les marchandises qu'ils ont marquées. Quelquesfois même ils y font un séjour de 4. ou 5. mois pour se mieux assortir. Mais il n'est pas permis indifféremment à tout le monde d'y aller, ainsi qu'il a été déja dit; il ne l'est qu'aux Commis qui ont été nommez.

Les marchandises s'embarquent dans de grands bâtimens qu'on nomme Lantea. Ils sont larges & creux, & contiennent 6. à 800. tonneaux: ils n'ont point de tillac: ils ont seulement au milieu une courtie comme les galéres, & ils ne naviguent que sur les riviéres. On y charge les marchandises pour les mener à bord, & on les couvre de nattes de jonc qui se font en ce païs-là; ce qui suffit pour les garantir de la pluie & des humiditez.

Les commis se construisent eux-mêmes de petites huttes sur les côtés de ses bâtimens, où ils se retirent & demeurent pendant le tems de leur séjour. Ils portent de l'argent, & ils ont 2. pour cent de commission des marchandises qu'ils amènent.

Ils ne louënt ni n'achétent point de maison à Canton; parce qu'encore que les Chinois soient des gens lâches & de peu de courage, ils ne laissent pas d'être insolens dans leur païs. Ainsi pour éviter leurs insultes,

& n'avoir rien à démêler avec eux, les Portugais aiment mieux se tenir dans leurs barques & y résider.

Lorsqu'ils aprochent de Canton, ils amarrent leurs Lanteas à une petite Isle qui est au milieu de la riviére, vis-à-vis de la Ville, & où il y a un grande Pagode & une Université. Ensuite ils vont saluër le Vice-roi qu'on nomme Fonton, ou en son absence le Gouverneur qui est appellé Haitao, & ils lui portent un present qui, selon l'ancienne coutume, n'est pas de moins de 4000. réales de huit, & quelquefois il monte plus haut. Ce n'est que par-là qu'ils obtiennent chaque fois la liberté du commerce, & quand elle leur a été accordée, ils donnent de l'argent aux Marchands pour avancer aux manufacturiers, & ils commandent les marchandises telles qu'ils les veulent.

Aprés qu'ils ont ainsi fait leurs marchés, ils requiérent qu'il y ait une foire publique, & pour l'obtenir il faut encore faire un pareil présent. Cette permission se demande, non eu égard aux manufactures qui sont déja commandées, mais afin que ce que les Chinois ont à vendre, soit marchandises de soïe, ou autres choses, ils ayent la liberté de le porter dans l'Isle où les barques des Portugais sont amarées à quai, & d'en trafiquer avec eux. Par ce moien ceux-ci rem-

plissent leurs barques, qui sont ordinairement au nombre de 2. & quand elles sont pleines, ils ont assez ce qu'il leur faut.

Mais le plus difficile de l'afaire, est d'avoir un congé pour se retirer, car on n'oseroit partir qu'on n'ait le Chappe ou seau du Vice-roi. Cependant quand le tems du départ aproche il n'y a pas moyen de l'aborder. Il s'excuse & ne peut donner audience de congé. Tantôt il est incommodé; tantôt il est à une de ses maisons de plaisance. Enfin il n'y a point de tour d'adresse qu'il n'employe pour tenir les gens en haléne, & pour les obliger à lui faire de nouveaux presens.

Il faut donc qu'ils se résolvent à doubler la doze, & à lui présenter jusqu'à 8000. réales, outre quantité d'autres moindres dons qu'il faut qu'ils fassent encore. Avec cela, en descendant la riviére, ils sont obligez de payer les droits de doüane à un bourg nommé Ansaon; ils sont toûjours conduits à leurs frais par 10. ou 12. Choas, qui sont des bâtimens Chinois à 10. rames, où il y a 2. hommes à chaque rame, & environ 20. soldats: mais s'il y a quelque chose à craindre, & qu'on soit menacé de quelque nouveau péril, on en augmente le nombre.

Il y a encore de petits bâtimens Chinois, qu'on nomme Berchas de Risco, qui vont tous les jours à Macao, porter des soies

crués & de l'or. On les nomme de Risco, parcequ'ils sont naviguez aux risques de la confiscation & de la vie de ceux qui les naviguent. Car si les autres Chinois les découvroient, il n'y auroit point de pardon à espérer, n'étant permis à personne de naviguer sans avoir pris un Chap & payé les droits.

Il y a dans la Ville de Macau des boutiques fort bien garnies ; & outre cela beaucoup de Chinois qui portent par les ruës & dans les maisons des étofes de soïe, & des paquets d'autres marchandises, pour les vendre. Lorsqu'ils savent qu'il est arrivé quelque étranger d'outre-mer, & qu'il a de l'argent, ils courent tous les jours aprés lui faire quelque vente, & ils y courent en si grand nombre & avec tant d'ardeur, qu'on est quelquefois obligé de les chasser du logis, tant cette nation est âpre sur l'or, sur l'argent, sur le gain.

Tout ce que j'ai dit ci-dessus, & la connoissance que j'ai de toutes les places que les Portugais ont aux Indes, pour les avoir visitées, me fait conclure que Macau en est la meilleure place, & la plus forte, & que c'est celle qui leur apporte le plus de profit. Le trafic qui s'y fait consiste en or qu'on éprouve à la touche, en argent fin & épuré, en soïes blanches crués ; en un nombre infini d'étofes, en étofes d'or, perles,

rubis, musc, mercure, porcelaines fines, racines Sina, rhubarbe, une terre grasse qui vient du haut païs, dont on fait tirer les esprits, ou la teinture, qui sont sa principale force, & étant ainsi purifiée on la conserve fort bien.

Aprés avoir inséré ici tout ce que j'ai apris dans mon voyage, & que j'ai cru digne de la curiosité des Lecteurs, je vais reprendre la suite de nôtre navigation, dont j'ai interrompu le recit.

Le 20. du mois de Mai 1632. nous mouillâmes l'ancre à la rade de Batavia, où j'établis de nouveau mon domicile. Pendant que j'y étois il y vint des vaisseaux de Surate, qui aportérent des nouvelles qu'il y avoit une si grande cherté de vivres, que les gens y mouroient de faim à milliers dans les ruës; qu'on y avoit un esclave déja fait & en vigueur, pour 8. ou 10. livres de ris; qu'il y avoit quantité de gens qui offroient de se vendre eux-mêmes pour leur nourriture, que les peres vendoient leurs enfans pour des vivres; que jamais on n'avoit oüi parler d'une si grande famine.

Aprés avoir passé aux Indes le tems pour lequel je m'étois engagé, j'obtins mon congé, & je m'embarquai avec ma famille dans un vaisseau nommé *le Nouveau Hoorn*, pour m'en retourner en Hollande.

Le 4. de Décembre 1632. nous mîmes

à la voile, savoir 5. vaisseaux de compagnie, nommez *le Prince Guillaume*, à bord duquel étoit aussi le Sieur Général Jaques Specx, avec sa famille, & le *Hollande*, tous 2. pour la Chambre d'Amsterdam : *la Princesse Emilie* pour la Chambre de Zélande : *Rotterdam* pour la Chambre de Rotterdam : *le Nouveau Hoorn*, pour la Chambre de Hoorn.

Le Général Henri Brouwer, qui avoit pris la place de Specx, vint le conduire jusques dans le détroit de Sunda Calapa. Dès que ce premier fut à son bord, il alla dans tous les vaisseaux l'un aprés l'autre, & donna aux équipages les avis suivans; savoir, qu'il n'y avoit point encore d'accommodement certain entre les Anglois & nous : qu'il restoit des afaires à terminer, au sujet de l'éxecution que nos gens avoient faite de quelques Anglois à Amboine l'an 1623. à cause d'une trahison qu'ils y avoient commise : que par ce moïen les vaisseaux de la Compagnie, qui retournoient des Indes étoient exposez à un grand péril, dans la Manche, où les Anglois pouvoient facilement les arrêter : que pour prévenir cet inconvenient, il valoit mieux ne passer pas par ce canal, à moins qu'on n'y fût contraint par une necessité absoluë : qu'il faloit se résoudre à faire le tour d'Angleterre & d'Ecosse, par la hauteur des 60. degrés.

Pour mieux faire agréer sa proposition, il promit que si l'on faisoit ce qu'il prescrivoit, chacun des officiers, soldats & matelots, auroit de gratification 3. mois de gages au-dessus de leurs gages ordinaires. Tous les équipages lui promirent d'obéir exactement à cet ordre. Ensuite le Général Brouwer le laissa, pour s'en retourner à Batavia.

Le 21. du même mois de Décembre, nous sortîmes du détroit de la Sonde, & courûmes le plus souvent au Sud-oueſt, pour nous rendre au Cap de Bonne-espérance.

Le 8. de Février 1633. comme on tiroit du fond de cale un petit vaisseau de vin d'Espagne, d'environ 45. pots pour les rations des Officiers, quelques matelots arrêtérent le Maître-valet, qui le portoit dans la chambre du Capitaine, & le lui ôtérent par violence. La plus grande partie de l'équipage y étant aussi accouruë, & s'étant mise de la partie, le vaisseau fut vuidé sans que les Officiers pussent l'empêcher.

Presque tous les matelots s'étant enivrez, ils commencérent à se quereller, à tirer leurs couteaux, à s'arracher les cheveux, à fraper à tors & à travers, & sur tout à s'en prendre aux Officiers. Enfin le desordre fut si grand que ceux qui étoient encore d'un sens rassis crurent que tout périroit. Il est

constant qu'outre le danger qu'il y avoit à se trouver sous la main de ces yvrognes, s'il fût survenu une tempête, ainsi-qu'il arrive souvent dans ces mers, il n'y auroit eu personne en état de gouverner le vaisseau, il ni de manœuvrer. Il navigeoit alors comme de lui-même. Quelques jours aprés, nos Officiers allérent faire leurs plaintes à l'Amiral, qui leur promit d'y pourvoir.

Le 1. de Mars, nous cûmes la vuë du Cap de Bonne-Espérance, & la nuit suivante nous fîmes petites voiles en rangeant la côte. Le 2. comme nous étions prêts à entrer dans la baïe de la Table, il vint un vent impétueux de la montagne, qui défonça nôtre petit hunier; & nôtre grande voile qui étoit ferlée, fut jettée hors des garcettes; de sorte que le vaisseau cargua terriblement, jusques-là que l'eau y entroit quelquefois.

Ce vent étoit si chaud que je n'en ai jamais senti de pareil nulle part ailleurs, & il sembloit que ce fût du feu qui étoit sur l'eau. Vers le soir, quand l'orage fut passé, nous ancrâmes dans la baïe; & le lendmain nous avançâmes jusques au bon mouillage de la rade.

Le 4. le Général Specx vint à nôtre bord, pour prendre connoissance du desordre qui y étoit arrivé le 8. de Février précédent.

Les matelots s'unirent tous pour se défendre. Le même jour il vint un vaisseau Anglois moüiller à la même rade. Le lendemain le vaisseau *Hollande*, & le 6. le *Zuphen*, y vinrent aussi.

Le même jour 6. de Mars, il fut lû un placard sur nôtre bord, par lequel on promettoit 100. réales de huit à ceux qui découvriroient quel avoit été le premier auteur du desordre, en arrêtant la petite barrique de vin, à condition qu'on tairoit leur nom; & si celui ou ceux qui déceleroient le premier coupable, avoient eux-mêmes eu part à l'afaire, on leur promettoit cent florins, & de ne les nommer point aussi.

Il est vrai que le Maître-valet connoissoit fort bien le coupable qu'on cherchoit; mais il avoit de grandes mesures à garder, pour justifier même aux autres qu'il ne l'avoit point révélé; car il est constant qu'à quelque heure que ç'eût été, ils l'auroient jetté à la mer, ils y auroient jetté quiconque auroit osé faire une telle découverte, s'ils l'avoient connu. Ils avoient tous fait à cet égard une conspiration ensemble, hormis un petit nombre d'honnêtes gens qui étoient encore parmi eux; & ils s'étoient engagez par serment de faire repentir ceux qui oseroient parler.

Le 8. on mit 3. matelots aux fers pour ce

sujet, & ils parlérent avec beaucoup d'insolence contre leurs Officiers. Le 13. nôtre chaloupe étant allée à l'Isle des Chiens marins, qui gît droit au milieu de l'entrée de la baïe, en amena sur le soir 3. Noirs, & quelques pinguins, oiseaux amphibies, grands comme de petites oyes, & qui ont un grand goût d'huile de baléne. On remit les Noirs à terre, aprés qu'on leur eut parlé.

Le 17. le Conseil général s'étant assemblé à nôtre bord, les prisonniers furent mandez dans la chambre, pour être examinez. Ils dirent qu'ils n'y vouloient pas aller. Le Commis & le Capitaine même furent envoiez pour leur en demander la raison. Tous les Matelots ensemble répondirent tumultuairement qu'ils ne soufriroient pas qu'on leur enlevât deux ou trois de leurs compagnons, pour les traiter à la rigueur, Si l'on a, s'écriérent-ils, quelque chose à dire, qu'on nous le dise à tous, & qu'on s'en prenne à nous tous, car qui attaque l'un, ataque l'autre. D'ailleurs nous ne soufrirons pas qu'aucuns Officiers des autres Vaisseaux viennent ici faire les maîtres sur le nôtre: qu'ils s'en aillent faire ce qu'ils pouront dans les leurs. Ce n'est pas pourtant que nos trois Compagnons qui sont aux fers en veüillent sortir: nous prétendons qu'auparavant on nous rende raison pourquoi on

les y a mis. Sur cette insolente déclaration le Conseil fut obligé de se retirer, & d'aller faire son raport au Général.

Le 20. les Commissaires de la flote revinrent à nôtre bord, & y firent lecture d'une Sentence par laquelle tout l'équipage, à la reserve des Officiers, étoit condamné à une amende de deux mois de gage; ce qui causa une grande rumeur. Les matelots dirent qu'ils ne prétendoient pas perdre leurs gages, & qu'ils vouloient être déchargez de l'amende, ou bien qu'ils ne remettroient pas à la voile, qu'ils ameneroient les vergues, & moüilleroient la maîtresse ancre sans la lever jusques à ce que la Sentence eût été révoquée: car ils savoient bien qu'il y avoit à bord assez de ris & d'eau, & ils disoient que d'avoir bû un baril de vin, ce n'étoit pas un si grand crime; qu'ils n'en avoient point commis d'autre, & qu'il falloit qu'ils en fussent absous. En éfet, les Commissaires s'étant retirez, ils amenérent la vergue de miséne.

Le 24. les Commissaires revinrent faire lecture d'un ordre du Général, qui portoit qu'on remît à la voile: mais comme les matelots dirent qu'ils n'en feroient rien, on leur promit qu'ils auroient leurs deux mois de gages. Ce ne fut pas encore assez; ils en demandérent une assurance signé du

Général, & sans cela ils déclarérent qu'ils laisseroient partir les autres.

Le 26. le Commis & le Capitaine aiant fait monter tous les matelots sur le pont, leur parlérent doucement ; & leur promirent que sur la route, avant que d'être à Sainte Héléne, ils feroient modérer, ou révoquer l'amende, ce qui les appaisa ; & il fut résolu de remettre à la voile le lendemain ; ce qui fut aussi éxécuté. Nôtre flote sortit de la baie, au nombre de neuf Vaisseaux, six de Hollande & trois d'Angleterre. Le 29 nous eûmes la mousson, qui soufle ordinairement dans cette saison de l'année, entre la baie de la Table & l'Isle de Sainte Héléne : mais les Anglois n'étant pas assez bons voiliers, ne purent aller de conserve avec nous : ils demeurérent dés ce soir-là si loin de l'arriére, que nous ne les pouvions plus voir.

Le 15. d'Avril, nous moüillâmes l'ancre à l'Isle de Sainte Héléne, devant la valée de l'Egliſe. Une heure aprés l'Amiral fit arborer le pavillon blanc pour signal de conseil. Le 16. nos gens allérent à la chasse & à la pêche. Le 17. les trois Anglois que nous avions laissez, moüillérent l'ancre devant la valée des Pommes.

Le 19. le Vaisseau *Amboine*, qui venoit de Perse & de Suratte, jetta l'ancre auprés de nous. Il y eut un assez grand di-

férent à bord du Vaisseau *la Hollande*, où la cuisine & la dépense furent fermées pendant trois jours. Il y en eut aussi sur l'*Amboine*, où le Capitaine eut une entaillade dans la jouë. Ce sont des accidens qui n'arrivent que trop souvent dans les Vaisseaux qui reviennent des Indes.

L'Isle de Sainte Héléne gît par les 16. dégrez 5. minutes de Latitude Sud. Elle a prés de sept lieuës de circuit, & est entourée de rochers qui en défendent l'accés, hormis en quelques endroits où il y a de petits enfoncemens, dont ceux de la valée où nous étions, & de la vallée des Pommes, sont les plus commodes.

Cette premiére est nommée la valée de l'Egliſe, à cause d'une petite Egliſe qui y est, avec quelques maisons que les Espagnols y avoient bâties, & qui sont tombées en ruïne. Car il y a déja long-tems qu'ils ont retiré les gens qu'ils y avoient, parce qu'ils voyoient que nous y relâchions souvent, & que nous en faisions un lieu de rendez-vous ordinaire; & par cette même raison ils n'y vont pas ordinairement.

Il y a 10. ans, ou à peu prés, qu'une carraque Portugaise qui venoit de Goa, ou de Mosambique, faisant eau par divers endroits, fut obligée de s'y échoüer. L'équipage l'ayant dépecée, en fit servir les meilleures piéces pour construire un petit bâti-

ment, par le moien duquel une partie d'entr'eux sortit de l'Isle. Mais ils y laisserent les éfets avec le reste de leurs gens pour les garder. Ils firent aussi deux ou trois batteries de leur canon dans la valée, & empêchérent trois de nos Vaisseaux qui parurent alors, d'en approcher; si-bien qu'ils y demeurerent en sûreté, jusques-à ce qu'il fût venu des Vaisseaux pour les prendre.

Le 26. du même mois d'Avril nôtre flote remit à la voile. Elle étoit alors composée d'onze Vaisseaux, savoir, sept Hollandois, trois Anglois, & un François; mais il fallut encore se séparer de ces derniers, parce qu'ils étoient trop pesans de voiles.

Le 14. de May 1632. nous passâmes sous la Ligne, où nous eûmes successivement des calmes & des travades, avec une extrême chaleur, qui ne permettoit qu'avec peine de paroître sur le pont.

Le 1. de Juillet, le *Rotterdam* tira un coup de Canon pour signal qu'il voioit les terres. C'étoit la petite Isle de Barou, proche de laquelle il y a un rocher. Elle nous demeuroit à deux lieuës à l'Est, & à l'Est-quart-de-sud-est. Nous rencontrâmes aussi des Dogbots du Vlie, qui nous apprirent qu'il y avoit 40 grands Navires de guerre, qui croisoient sur nous, proche de l'Isle de Faïeril.

Le 2. nous fûmes par les 59. dégrés 18.

minutes de Latitude Nord, & par les 31. dégrés 56. minutes de longitude. Nous voïions alors toûjours le jour; car à minuit il faiſoit aſſez clair pour pouvoir lire & écrire. Le Soleil ne demeuroit pas plus de deux heures ſur l'horiſon.

Le 3. nous nous trouvâmes ſi fort de l'avant, que nous ne pouvions plus voir les autres Vaiſſeaux. Les Officiers conclurent qu'il les falloit attendre; mais les matelots n'y voulurent pas conſentir. Ils dirent qu'il y avoit aſſez long-tems qu'ils étoient nourris de viandes puantes, & d'eau qui fourmilloit de vers, qu'ils vouloient ſe hâter pour en avoir d'autre. Dans le fonds ils diſoient la verité, ſur-tout à l'égard de la viande, puiſque quand on en tiroit pour la faire cuire, la puanteur en infectoit tout le vaiſſeau. Il y avoit déja ſix ou ſept mois qu'on ne mangeoit que du ris à demi gâté, & il falloit filtrer l'eau qu'on vouloit boire, pour la purger des vers.

Les Officiers aiant amené les huniers pour attendre les autres Vaiſſeaux, les Matelots les rehiſſérent tout auſſi-tôt, & continuërent à dire qu'ils ne prétendoient pas jeûner à cauſe des autres. Le Commis & le Capitaine leur firent lecture d'un placard, qui ayant été dreſſé à Sainte Héléne, à bord de l'Amiral, d'un commun conſentement, portoit que la flote demeureroit jointe, &

ils le firent afficher au fronteau du de mipont.

Ils remontrérent auſſi verbalement qu'on s'expoſeroit à un grand peril, en ſe ſéparant ainſi des autres ; qu'on pourroit rencontrer des capres de Dunquerque, & tomber entre leurs mains. Mais les matelots ſe moquérent des remontrances, & prétendirent être maîtres. Ils dirent qu'ils ne ſe mettoient en peine ni de Général, ni des placards ; qu'ils vouloient prendre terre promtement ; que déja il y avoit aſſez d'hidropiques parmi eux ; que le nombre en augmentoit tous les jours ; & qu'ils vouloient voir finir leurs peines.

Le 4. nous dépaſſâmes Hitland, Faïeril & Fulo, & nous découvrîmes une voile ſur laquelle nôtre Capitaine voulut porter, afin de reconnoître ſi ce n'étoit point un de nos croiſeurs, qui nous attendoient. Mais les matelots s'y opoſérent encore, & dirent qu'ils ne ſouffriroient pas qu'on fît aucune fauſſe route, & qu'il falloit aller en droiture au Texel.

Deux heures aprés nous raiſonnâmes à une buche, aux gens de laquelle nous demandâmes s'ils n'avoient point découvert de Vaiſſeaux qui croiſaſſent. Le Patron nous dit qu'il n'avoit rien vû, mais qu'il étoit parti du Texel avec quelques Navires de guerre dont il s'étoit écarté ; & aprés cela

nous continuâmes nôtre route vers le Texel.

Les Isles de Fulo, Hitland & Faïeril ne sont pas fort éloignées l'une de l'autre. La premiére est à trois lieuës de Hitland, & celle-ci à trois lieuës de Faïeril qui est à peu prés à 100. lieuës du Texel.

Le 7. nous découvrîmes huit voiles, dont il y en eut cinq qui arrivérent sur nous. Nous craignîmes que ce ne fussent des Dunquerquois : mais nous trouvâmes que c'étoit une flote qui alloit en Moscovie. Nous en eûmes quatre tonneaux de biere, un de viande, & dix-huit fromages. Les matelots achetérent aussi de l'eau-de-vie, & aprés en avoir bû ils se querellérent, se battirent & se blessérent. Le dix nous dépassâmes le Doggerbanc, qui est à 30. lieuës du Texel.

Le 11. nous rencontrâmes un Pilote lamaneur du Vlie, qui voiant que nous venions des Indes, s'en alla vîte au Texel, pour en donner avis aux Sieurs Directeurs. Le 12. à deux heures aprés midi, nous fûmes à la premiére tonne du Texel, aiant deux lamaneurs à nôtre bord. Cependant nous ne laissâmes pas de toucher sur un banc, où le Vaisseau fit sa soüille de demi pié de profondeur. On alla vîte jetter l'ancre en touei, mais la hansiére rompit. On en jetta deux autres au lieu d'une, & l'on vira d'une si grande force, que le feu

aiant pris aux hanſiéres, on eut aſſez d'affaires à l'éteindre.

Sur le ſoir, le vent aiant commencé à forcer, le Vaiſſeau ſe vit ſur le point de périr. Il vint plus de 20. lamaneurs à ſon bord qui criérent aux deux nôtres. Comment eſt-il poſſible que vous aiez commis une telle faute, & que vous aiez mis un Vaiſſeau de cette conſequence en état de faire naufrage ? Nôtre Capitaine & tous les gens de l'équipage reſſembloient à des gens condamnez à la mort.

Comme le vent ſe renforçoit toûjours, les lamaneurs leur dirent : Amis, il ne faut pas vous flâter, vôtre vaiſſeau va ſe briſer, ſi Dieu ne le ſauve par un miracle. Ils prirent donc dans leur barque toutes les femmes, au nombre de neuf, qui revenoient des Indes avec nous, & les menérent à terre : il n'y eut que la femme du premier Commis qui ne voulut quitter le bord que lorſque ſon mari le quitteroit.

La tempête aiant encore augmenté pendant la nuit, le vaiſſeau commença de donner de grandes culées. J'entrai alors dans la chambre où je couchois, qui étoit juſtement ſur celle du Capitaine, & me jettai ſur mon lit, dans une déſolation telle qu'on peut ſe l'imaginer, attendant le moment où le Vaiſſeau alloit s'entr'ouvrir. En cet état j'entendis les Officiers qui tenoient

conseil, & qui concluoient qu'il falloit jetter le canon & le poivre à la mer, pour alléger le navire, & voir si par ce moien on ne pourroit point le remettre à flot.

Je descendis en ce moment là, & demandai au Commis s'il ne voudroit point me permettre d'entrer dans une des barques des lamaneurs, & de m'en aller aussi à terre. Il me répondit : Comment, voulez vous nous abandonner dans l'extremité où nous sommes, aprés nous avoir si long-temps tenu compagnie en tant d'occasions dangereuses ? Non, il faut que nous demeurions tous ensemble, & que nous voïons comment la Providence de Dieu disposera de nous.

Il m'étoit pourtant bien dur de me voir séparé de ma femme & de mon enfant, qui avoient été menez à terre le soir précedent, & de me regarder comme prêt à périr sans aucune nécessité, & sans que je pûsse rendre de bons services à la manœuvre que je n'entendois pas. Comme je faisois ces réflexions je vis une barque qui se débordoit de nôtre Vaisseau, pour s'en retourner. Je me jettai dedans, & je crus être hors du péril où je m'étois vû.

Mais il n'y en eut pas moins pour ce petit bâtiment ; car le vent se renforça tellement, qu'il ne pouvoit pas être plus impétueux. La mer s'enfla, s'agita, & les va-

gues s'élevérent avec tant de fureur, que nôtre Patron qui étoit un vieillard qui navigeoit depuis plus de 50. ans, crut que nous ne pourrions gagner le rivage. Lorsque je le vis ainsi hors d'espérance, je me repentis bien de n'être pas demeuré à bord du navire échoüé, où je m'imaginois que j'aurois pû me sauver sur quelque piéce du débris d'un si grand Vaisseau; ce que je ne pouvois pas esperer dans celui où j'étois. Cependant il plut à Dieu de veiller pour nôtre conservation, & nous nous rendîmes enfin à terre sains & saufs.

Le lendemain, ma femme étant allée de grand matin au bord de l'eau, voir ce qu'étoit devenu le navire, avec tous les gens & tout le bien qui y étoient, & où nous avions aussi le nôtre, s'en revint toûjours courant à l'hôtellerie, & nous cria: Réjoüissons-nous, mes amis, Dieu a conservé le Vaisseau; il est dans le passe, & il s'aproche. Chacun sortit pour voir cette merveille, & tous les Mariniers dirent qu'ils n'avoient jamais vû de navire se tirer d'un plus grand péril.

Ainsi aprés un voiage de 4. ans 6. mois & 5. jours, je me rendis dans ma patrie avec ma famille, qui consistoit en ma femme & une fille, Dieu nous aiant préservez dans une infinité de dangers où nous avions été exposez; de quoi nous lui devons rendre nos actions de grace toute nôtre vie.

VOYAGE DE HENRY HAGENAAR AUX INDES ORIENTALES.

Commencé l'an 1631. & achevé l'an 1638. pour le service de la Compagnie des Indes Orientales des Provinces-Unies.

Avec une Description de l'Empire du Japon, & une Relation de la persécution qui y a été faite, pendant certaines années, aux Chrétiens Romains; avec quelques autres piéces qui concernent les affaires des Hollandois dans ce même Empire.

LE Commerce des Hollandois aux Indes Orientales continuant toûjours avec beaucoup de succés, on vit au mois d'Octobre 1631. rentrer dans leurs ports sept Vaisseaux trés-richement chargez, qui venoient de ces

païs là, sous le commandement d'Antoine van Diemen. Sur les nouvelles qu'ils aportérent, les Sieurs Directeurs firent partir au mois de Novembre suivant, deux navires & un yacht, pour aller à Batavia.

Un des Navires se nommoit *Leyde*, dont le premier Commis étoit André Verspreet, & le Capitaine Nicolas Hendrickſz Mouthaes. L'autre se nommoit *Utregt*, dont le premier Commis, étoit Adrien Paling, & le Capitaine Corneille Simoniſz. Le yacht se nommoit *Grol*, le premier Commis Henri Hagenaar, & le Capitaine, Theunis Liefhebber de Rotterdam.

Le 30. de Novembre, nous arrivâmes au Helder, & le 3. de Décembre nous nous rendîmes à bord, nos Vaisseaux étant au Balch, tout prêts à faire voiles. Le 10. un lamaneur étant venu pour nous piloter dehors, nous allâmes moüiller au nouveau Helder.

Le 11. nous reçûmes ordre de prendre les lettres qui seroient dans les Vaisseaux, & dont chacun se seroit chargé, & de les renvoier toutes; ce qui fut éxecuté, quoique ce ne fût nullement la coutume. Ensuite nous mîmes à la voile par un vent de Sud-eſt, pour faire le tour d'Ecosse & d'Irlande. Lorsque nous fûmes hors de la passe des Espagnols, le vent s'étant rangé au Sud, nous prîmes nôtre cours à l'Oueſt-sud-oueſt;

sur le soir nous fûmes joints par deux achts & un navire de la Compagnie des Indes Occidentales, qui avoient mis à la voile le même jour que nous.

Le 12. le *Leide*, aiant tiré un coup de anon, & arboré le pavillon de Conseil, ous allâmes à son bord, où les Officiers ous déclarerent qu'ils avoient ordre des ieurs Directeurs des deux Compagnies, le faire conserve avec les trois Vaisseaux de a Compagnie des Indes Occidentales. Il y en avoit deux destinez pour la Guinée, & un pour Fernambuc. Le navire se nommoit *Harlem*; & le Capitaine, Corneille Dirrickſz. Un des yachts se nommoit *le Braque*; & le Capitaine, Jean Corneliſz Lichtart. L'autre se nommoit *la Licorne*; & le Capitaine, Corneille Janſz.

En éxécution de cet ordre on concerta les signaux, & le *Leide* fut établi Amiral, l'*Utregt* Vice-amiral, à condition néanmoins que les autres feroient fanal tour-à-tour avec eux; & que l'Amiral auroit le premier tour.

Le 1. de Janvier 1632. on distribua du vin aux équipages, pour célébrer le nouvel An. Aprés les réjoüissances, on trouva de l'ocupation, une grosse tempête s'étant élevée sur le soir, qui fit beaucoup souffrir les matelots, parce qu'ils furent obligez d'être toute la nuit sur les ponts,

exposez à une pluye terrible, & aux autres fatigues qu'il faut essuier en pareille occasion.

Le 14. Roxent nous demeura, selon l'estime, à 62. lieuës, à l'Est-quart-de-sud-est. On distribua un frison de vin à chaque plat des équipages, pour le batême des Barles, selon l'ancienne coutume.

Le matin du 22. étant par les 28. degrez 30. minutes, nous vîmes l'Isle *Fortaventure*. Sur le soir, l'Isle *Canarie* nous demeura à l'Oüest-quart-de-sud-oüest, & nous passâmes entre ces deux Isles. Le 26. nous passâmes sous le Tropique du Capricorne. Le 29. étant par les 18. degrés 15. minutes, nous vîmes quantité de poissons volans.

Le 30. nous découvrîmes les Isles de St Nicolas, de Sainte Lucie, de S. Vincent, & de S. Antoine. Comme nous avions eû beaucoup de gros tems, dont nos Vaisseaux étoient demeurez incommodez, & que nous avions beaucoup consommé d'eau, nous mîmes le cap sur S. Vincent pour y relâcher, esperant aussi que quelqu'uns de ceux que l'éfort de la tempête avoit séparez de nous, viendroient nous y rejoindre. Nous vîmes, en passant, le rocher des Moüettes, & nous allâmes moüiller l'ancre sur sept brasses, fond de sable.

Le 31. nous toüâmes nos Vaisseaux sur quatre brasses & demie d'eau, devant l'aiguade

guade. On envoia des gens à terre, armez de quatre longs fusils, quatre mousquets, & quatre piques, pour visiter les puits. Ils y en trouvérent quatre ou cinq, & l'eau y étoit assez bonne. Néanmoins on les fit encore creuser plus avant. Ceux qui se promenérent dans l'Isle virent une troupe de boucs, & ils en tuérent un. Sur le soir on pêcha raisonnablement, mais les poissons étoient différens des nôtres.

Le 1. de Février 1632. nous fîmes de l'eau. On pêcha beaucoup à l'hameçon, & l'on prît des congres de 4. à 5. piés de long. Le 2. *le Braque*, qui s'étoit écarté de nous, vint moüiller à la même rade. Il nous raporta que dès le 10 de Janvier, il avoit aussi perdu de vuë l'*Utregt*, mais qu'il esperoit qu'il viendroit nous rejoindre.

L'Isle est fort montueuse, & remplie de rochers, si bien qu'il est assez difficile d'y marcher. Elle n'est pas fertile. Il y a beaucoup de coloquintes, & de petits arbres, dont les branches, quand on les rompt, rendent une liqueur blanche comme du lait, & gluante. Il y a quantité de sauterelles qui broutent les herbages. On y voit maintenant beaucoup moins de boucs qu'il n'y en avoit autrefois, parceque les bandits de l'Isle de St Antoine, qui est par le travers de celle-ci, les ont détruits. On y pêche quantité de poisson, à la seine & à la ligne. Au mois de

Juin, les tortuës y vont la nuit à troupes faire leurs œufs, & l'on y en prend alors autant qu'on veut. La rade eſt bonne; étant couverte par l'Iſle de St Antoine, de ſorte que quand on eſt ſur 5 braſſes de profondeur, on ne voit plus la pleine mer.

Le 6. nous remîmes à la voile. Le même jour nôtre Paſteur ſortit de la dunette en frenéſie, & dans une telle fureur qu'on fut contraint de le lier. Le 12. il y eut 8 malades à nôtre bord, quoique le vaiſſeau fût lavé trois fois par ſemaine, & parfumé aſſez ſouvent.

Le 13. le Capitaine du *Braque* vint à nôtre yacht pour nous dire adieu, & le 14. nous allâmes à nôtre tour à ſon bord, & y portâmes des lettres, afin qu'on les envoiât par Fernambuc en Hollande. Enſuite nous prîmes congé les uns des autres, & nous nous ſéparâmes.

Le 17. nous fîmes un jardin ſur nôtre dunette, & nous y ſemâmes des laituës, du creſſon, du perſil, des panais ſauvages. Le 18. il mourut un homme à nôtre bord, ce qui n'étoit point encore arrivé, quoiqu'il y eût eu beaucoup de malades. Le 20. nous prîmes un hydre de ſept piés de longueur.

Le 24. étant par la hauteur des 14 minutes, nous pêchâmes des bonites, des dorades, & d'autres poiſſons. Le 26. nous

passâmes sous la Ligne, & vîmes une multitude de Lamies ; ce qui nous aiant donné lieu de craindre une travade, nous serrâmes nos huniers.

Le soir du 5. de Mars 1632. nous prîmes des mouëttes folles, qui venoient se percher sur nos vergues, & sur le couronnement du vaisseau. Le 18. en passant sous le Tropique du Capricorne, nous cüeillîmes, dans le jardin que nous avions fait, la premiére salade de laituës, du cresson, de petites raves, & des feüilles de panais sauvages pour 15. jours, qu'on distribua chaque jour à ceux qui étoient malades du scorbut.

Le 31. on distribua du vin à l'équipage, selon la coutume, parce que nous avions dépassé les Abrolhos. Les jours suivans nous vîmes quelquefois des mouëttes grises, avec des têtes blanches.

Le 11. d'Avril 1632. qui étoit le jour de Pâques, on distribua du vin d'Espagne à l'équipage. Le 17. comme il faisoit calme tout plat, nous vîmes floter quelque chose sur l'eau. On mît la chaloupe à la mer, & l'on trouva que c'étoient deux grosses mouëttes qui ne pouvoient voler, faute de vent, & à cause de leur pesanteur : ainsi on les prît. Elles étoient blanches comme la nége, mais les aîles étoient grises, & plus longues que toute l'étenduë des deux bras d'un hom-

me. Leurs becs étoient crochus, & de la longueur du quart d'une aune de Hollande. Elles savoient bien s'en servir pour mordre. Leurs piés étoient comme ceux des cignes, & d'un empan de largeur. Le goût en étoit passable. Nous vîmes aussi deux grandes balénes, & quantité de Corettes, dont il en fut pris une.

Le 20. nous vîmes floter des troupes, & nous connûmes par-là que nous aprochions des terres. Mais comme nous ne savions pas préciſément à quelle distance nous étions du cap de Bonne-espérance, & que nous étions continuellement battus de la tempête, on ne savoit si l'on devoit entreprendre d'y aller relâcher, à cause du péril qu'il y avoit d'être jettez sur la côte; ou si l'on devoit toûjours tenir la mer, au hazard que les vaisseaux fussent desemparez par le gros temps.

D'ailleurs nous craignions de déchoir au-dessous du cap des Aiguilles, où il n'y auroit point eu de rafraîchissemens à espérer; au contraire on auroit consumé l'eau, & on auroit sans doute été contraint de laisser passer les vents favorables qui auroient pû regner. Enfin on prît le parti de chercher les voies d'épargner l'eau, de servir moins de potages & plus d'autres vivres, & de continuer nôtre route, pour hâter nôtre voiage le plus qu'il nous seroit possible. Pour

cet éfet on arriva, on largua les couëts, & l'on courut vent arriére au Sud-eſt.

Le 21. nous fûmes battus d'une nouvelle tempête, pendant laquelle un coup de mer, qui vint par l'arriére juſqu'au-deſſus de la dunette, gâta tout le jardin qui y étoit. Nous en ôtâmes auſſi-tôt les laituës & le creſſon, afin de les garder pour les malades, & il y en eut pour 3. jours. Durant la nuit la gaumiére fut enfoncée, & la ſainte-barbe remplie d'eau : mais on y pourvût promtement.

Le 22. la tempête continua, & nous vîmes des feux folets ſur les mâts de hune. Le 23. elle continua encore. Selon nôtre eſtime nous avions fait 50. lieuës de chemin à l'Eſt, vent arriére avec la ſeule miſéne, quoi-que les courans portaſſent au Nord avec beaucoup de force. Le lendemain le gros tems aiant un peu diminué, nous deſcendîmes huit piéces de canon au fond de cale, afin de tenir mieux le vaiſſeau dans ſon aſſiette, en cas que l'orage revint.

Le 8. de Mai 1632. étant par les 37. degrés nous vîmes deux balénes tout proche de nôtre navire. Le 10. on vit quelque choſe floter ſur l'eau. La chaloupe trouva que c'étoit un chien marin endormi. Nous en vîmes encore deux ou trois dans le même état ; ce qui nous fit préſumer que nous étions proche de S. Paul.

Le 14. étant par les 40. degrés, selon l'estime, le scorbut commença de se communiquer, si bien qu'il y avoit jusqu'à 15. hommes couchez dans les cabanes: le 23. il y en eut 21. & le 28. il y en eut 25.

Le 12. de Juin, étant par les 16. degrés 30. minutes, on tua un tonin, qu'on fit boüillir, pour servir de rafraîchissement aux malades. Le 13. nous vîmes beaucoup de poissons volans, & des herbes qui flotoient Le 14. il y eut cinq personnes arrêtées au lit.

Le 16. en prenant hauteur, on découvrit deux cimes de montagnes, ou de côteaux, toutes embrumées. C'étoit par la hauteur des 9. degrés 40. minutes. Sur le soir nous vîmes les terres qui nous demeuroient au lof.

Le 17. par un bon frais de l'Est, nous vîmes des terres & une côte fort haute, où il y avoit plusieurs enfoncemens, & qui couroient Est & Ouest. Il y avoit une montagne ronde. Comme l'eau changeoit & que nous pouvions déja voir les brisans de la côte, on jetta la sonde dont la ligne étoit de 100. brasses, sans trouver fond; & l'on côtoïa toûjours les terres.

Le 18. en courant au Nord-ouest quart-de-nord, nous vîmes encore des côtes, qui nous demeuroient au Nord, & que nous prîmes pour de petites Isles. Sur le soir nous

en fûmes si proche, que nous pûmes reconnoître que le rivage étoit de sable. Le lendemain nous trouvâmes fond sur 80. brasses, fond de coquillage.

Le 19. par un vent frais du Sud-sud-est, nous vîmes un cap en écorce, avec une étroite langue de terre couverte de cocos, qui couroit Sud & Nord. Nous mîmes alors le cap au Nord-nord oüest, & vîmes par prouë comme cinq ou six différentes terres, d'où il montoit de la fumée en deux endroits.

Le 23. à Soleil levant, nous eûmes la vûë d'une haute montagne qui étoit de la forme d'une selle, & une côte qui paroissoit comme de petites Isles avec plusieurs éminences, dont la plûpart de celles qui étoient sur le rivage, avoient la forme des pains de sucre. Plus avant le terrein étoit fort haut, & il y avoit une montagne qui perçoit dans les nuës. Aprés Soleil couché nous doublâmes deux caps.

Le 21. par un vent d'Est-sud-est, nous dépassâmes un autre cap en écorce, & un grand golfe, le long duquel le terrein étoit haut & montueux. Nous vîmes aussi une ouverture entre deux collines, qui étoit comme une petite riviére. On jetta le plomb & l'on trouva 70. brasses de profondeur, fond vasard. Nous continuâmes de cotoïer ainsi un païs qui nous étoit inconnu jusques

au 23. que nous reconnûmes les Isles des Cocos.

Le 24. nous vîmes au derriére de cette Isle une montagne, d'où nous portâmes le cap sur la haute pointe du détroit de la Sonde, le long duquel le terrein est bas & uni semé de cocos & de Négreries. Nous prîmes hauteur sous ce cap, où nous nous trouvâmes par les 6. degrés 53. minutes. Ensuite nous enfilâmes le détroit, laissant l'Isle du Prince à bas-bord; puis nous dépassâmes l'Isle de Cracatau. Sur le soir nous amenâmes les huniers, ne faisant servir que la miséne, parce que nous n'avions pas assez de connoissance de ce parage.

Le 25. nous vîmes l'Isle Pulo Bessi, & l'Isle du Travers, courant au Nord-est le long de la côte de Java, par une fraîcheur du Nord, & louvoiant entre Java & Cracatau, où nous trouvâmes fond sur 30. & 25. brasses, fond de sable gris. Nous jettâmes l'ancre sur la côte de Java. Au premier quart, il se leva un vent de terre qui venoit du Sud; ce qui nous obligea de virer le cable; manœuvre à quoi l'on emploia trois heures. Quand on eut levé l'ancre, on courut au Nord-est-quart-de-nord.

Le 26. nous eûmes une fraîcheur du Sud-est. Trois pirogues de Java vinrent à nôtre bord, & nous aporterent quelques rafraîchissemens. Il y vint aussi un yacht qui

apartenoit à un bourgeois Hollandois nommé Pierre Van de Kamer, qui fut le premier bâtiment Hollandois que nous vîmes; mais nous en retirâmes peu d'avantage, car il n'aporta presque rien. Nous eûmes la nuit une travade qui nous obligea de mouiller l'ancre ordinaire.

Le 27. nous demeurâmes à l'ancre, & nous vîmes quantité de pêcheurs le long de l'Isle Pulo-Panian. Nous envoiâmes l'Aide du Sous-commis à Bantam, avec une lettre pour le Commis nommé Pierre Fransz, à qui nous demandions des rafraîchissemens & des gens pour nous aider à lever l'ancre, n'en aïant pas assez pour faire cette manœuvre, puis qu'il n'y avoit plus que 20. hommes en tout, Officiers, matelots & mousses.

Le 28. nous ne laissâmes pas de la lever, quoiqu'avec beaucoup de difficulté, & ayant remis à la voile, nous vîmes venir à nôtre bord la chaloupe du yacht *Noortwyk*, qui étoit devant Bantam. Elle nous aporta un sac de ris, & bien peu d'autres rafraîchissemens que nous payâmes, & elle nous laissa 6. matelots. Mais les autres nous dérobérent tout ce qu'ils purent attraper, & pillérent tout ce qui se trouva sous leurs mains, comme s'ils eussent été en pays ennemi.

Sur le midi pendant le mort-d'eau & le

calme, nous remoüillâmes le long de Pulo Panian. Vers le soir Pierre Fransz vint à nôtre bord avec 2. pirogues, & nous amena une petite vache, 3. cabris, 60. poules, des noix de cocos, & des herbages pour les malades qui étoient au nombre de 62. ou 63. On lui paya bien le tout, & selon la coûtume on lui fit présent d'une petite barrique de vin, d'un tonneau de beurre, & de quelques autres choses. Nous dépassâmes Bantam : mais le calme & les courans nous obligerent bien-tôt de remoüiller.

Le 29. nous remîmes à la voile, & vers le soir, nous remoüillâmes sur 7. brasses, le long de Pulo Baoy. Le matin du 30. nous dépassâmes l'Isle des Antropophages, & plusieurs autres petites Isles & bancs. Vers le soir nous moüillâmes à la rade de Batavia, sur 7. brasses fond de bonne tenuë, & ayant salué le Fort de 3. coups, il nous répondit d'un coup. Nôtre voyage avoit été de 6. mois 19. jours.

Le Commis Henri Hagenaar, s'étant mis dans un canot, s'en alla au Fort, & rendit les lettres des Sieurs Directeurs au Sr. Général Specx, avec qui il soupa. Ensuite étant retourné à son bord, il y trouva le Fiscal Velsing, qui faisoit la visite des cofres, & prenoit les lettres qui étoient pour les particuliers. Mais il y en avoit bien peu,

pour la raiſon qui a été ci-deſſus mentionée. Il y avoit alors 25. ou 26. bâtimens à la rade.

Le matin du 1. de Juillet 1632. nous fûmes viſitez par une multitude d'Officiers & de ſerviteurs de la Compagnie & de Bourgeois de Batavia, tant que la galerie & la chambre ne les pouvoient contenir. Ils demandoient des lettres & des nouvelles du païs : mais ils cherchoient encore plus à boire, la coûtume étant qu'il falloit que la table fût couverte pendant tout le jour. Il y en avoit qui buvoient avec excés, n'épargnant pas plus le vin que ç'eût été de l'eau. C'eſt-là une très-mauvaiſe & très-dangereuſe pratique qu'on a laiſſé établir.

Le 2. ce fut encore la même choſe, ſi bien qu'un gros tonneau de vin d'Eſpagne fut vuidé en 2. jours. Le même jour les malades furent menez à terre. Le 3. le Maître d'équipage, nommé Schoutens, étant venu à bord, les viſites ceſſérent, & on lui remit les proviſions entre les mains. Les vins furent emmenez, les marchandiſes furent déchargées, & les livres furent clos & arrêtez au bout de 7. mois.

Le 9. on mit le yacht en caréne pour le calfater & le ſuifver. Le même jour le Commis Hagenaar étant allé à terre, il reçût *.... pourquoi il lui fut attribué 300. li-

* *Premye.*

vres, & on lui paya 48. sous pour 51. de sorte que selon la coutume il reçut 278. liv.

Le 14. aprés que le yacht eut pris le radoub, on le remit en funin ; on y remit le canon, les mâts de hune, les étais, & les palans. Le même jour, l'*Utregt*, vaisseau de nôtre compagnie, vint aussi mouiller à la rade. Il y en vint encore d'autres, savoir l'*Amboine*, *la Cour de Hollande*, *les Armes de Delft*, le *Flessingue*, qui venoient de Surate, sous le commandement de Philippe Lucassen, qui avoit été Gouverneur & Conseiller des Indes.

Le 15. le yacht fut prêt à mettre à la voile. Le même jour le *Leide* parut aussi. On y vit le pavillon de poupe en berne, & l'on sut que c'étoit à cause de la mort du Capitaine Nicolas Hendrickſz qui étoit arrivée le jour précédent. Le Commis étoit aussi mort proche de Serra Leonis, & pendant le voiage il étoit mort trente-quatre hommes à son bord ; de sorte que le commandement étoit alors entre les mains du Sous commis & du Pilote. Le yacht *Brouwershaven* qui s'étoit écarté de la flote venuë de Suratte, se rendit aussi à bon port. Le Capitaine du *Leide* fut porté à terre, & enterré honorablement.

Le 20. la flûte *Warmont*, équipée par des bourgeois, fit voiles pour le Japon. Pierre Nuits Gouverneur de Taïovang &

Conseiller des Indes, s'y embarqua, pour aller tâcher d'accommoder l'affaire que les Hollandois y avoient au sujet de certains vaisseaux qui y avoient été saisis.

Le 23 & le 24. six yachts mirent aussi à la voile, pour aller vers la Chine, sous la conduite du Sr Caen, auparavant Baillif.

Le 28. le *Bois-le-duc*, qui étoit parti de Hollande le 17. de Décembre précédent, pour le compte de la Chambre de Delft, vint aussi terrir à Batavia, de même que le Vaisseau *Emilie*, qui y moüilla le premier d'Août, pour la chambre de Middelbourg, d'où il étoit parti le 3. de Mars. Le 3. *le Nouveau Hoorn*, équipé par la Chambre de Hoorn, & parti du Texel le 4. de Janvier, s'y rendit encore.

Le 7. du même mois d'Août 1632. le yacht *Wessamen* & quelques chaloupes avec des pirogues bien armées de soldats, prirent leur cours à l'Est, pour aller chercher les Javanois.

Le yacht *Grol* étant alors en état de naviger, Simon Jansz y fut établi Capitaine, parce que Theunis Liefhebber avoit eu ordre de passer sur le *Leide*. On y mit aussi des vivres pour un an, & le 12. du mois on y envoia 6. canons de fer, & cinq coffres pleins d'argent.

Le 13. il fut pourvû de son équipage & de 20. soldats, si bien qu'il étoit monté de

80 hommes, de 26. piéces de petit canon de fer, & des munitions de guerre qu'il falloit. Le même jour le Commis & le Capitaine aiant été mandez par le Général, il leur déclara, qu'ils devoient faire le voiage de Perſe avec l'*Amboine* & l'*Utregt*. Cependant ils ſoupérent avec lui, puis ils ſe rendirent à leur bord.

Le 14. le yacht mît à la voile, à la faveur d'un vent de terre, & s'étant avancé juſqu'à l'Iſle des Tonneliers, il y mouilla l'ancre avec l'*Amboine*, qui étoit monté par le Commis Jean Karſtens d'Embden, & par le Capitaine Gerrit Hendrikſz; & avec l'*Utregt* qui avoit Wouter de Leeuw de Bommel pour Commis, & Corneille Simonſz van der Veer pour Capitaine.

Sur le midi, le Sieur van der Burch s'étant rendu à bord de l'*Amboine*, nous y fûmes tous mandez, & il nomma Jean Karſtens pour Commandant des trois vaiſſeaux: ſurquoi l'*Amboine* fit une ſalve de cinq coups de canon, l'*Utregt* une de trois, & le *Grol* ſalua d'un ſeul coup. Nous reçûmes tous auſſi nos Inſtructions, & eûmes ordre d'aller en droiture à Bandaargameron en Perſe.

Le 15. à la pointe du jour, le Commandant ayant tiré le coup de partance, les trois vaiſſeaux firent voiles, & dépaſſérent les bancs & l'Iſle des Antropophages. Le calme les ayant obligez de mouiller par le tra-

vers de Bantam, le Commandant fit arborer le pavillon blanc ; surquoi les Officiers se rendirent à son bord, où ils reçurent leurs Instructions, & le mémoire des signaux qui furent concertez.

Le 16. ils remirent à la voile, & ayant navigué tout le jour & toute la nuit, ils se trouvérent au matin par le travers de l'Isle Cra[illegible]tau.

Le 17. nous dépassâmes les Isles du Prince par un tems à perroquet. Ensuite le signal de Conseil aiant été fait, nous nous rendîmes à bord du *Leide*, où l'on prît des résolutions sur le sujet de la route, & sur l'égalité des rations. Nôtre vaisseau n'étant pas assez lesté, & se trouvant trop léger, nous descendîmes à fond de cale quatre canons qui étoient sur le pont, & hâlâmes la chaloupe à bord.

Le 1. de Septembre 1632. les Commis & les Pilotes étant allez porter leurs pointages au Commandant, il ne s'y trouva presque pas de différence, & l'on étoit, selon l'estime, par les 102. degrés de longitude, & par les 11. degrés 45. minutes de latitude. Il fut résolu qu'on continuëroit encore le lendemain à faire l'Oüest, présumant qu'au bout de cette course on pourroit être par les 104. degrés, qui est la longitude de Saint Drandoan, & qu'alors, suivant les Instructions, on prendroit son cours au

Nord-quart-de-nord-oueſt : que pour cet éfet le *Grol*, qui étoit le plus leger & le moins conſidérable des trois vaiſſeaux, ſe mettroit de l'avant, lors qu'on aprocheroit des Iſles & des bancs marquez dans les cartes, & qu'il porteroit le feu.

Le 2. on fit 35. lieuës de chemin, & ſuivant la réſolution priſe on mit le cap au Nord-quart-de-nord-oueſt, le *Grol* naviguant de l'avant.

Le 7. on fut par les 15. minutes de latitude Sud, & la nuit ſuivante nous paſſâmes ſous la Ligne. Le 20. nous eûmes la vuë des terres d'Arabie. La côte étoit baſſe, avec des dunes de ſable, comme celles de Hollande ; & nous en étions aſſez proche pour voir les briſans. Nous y trouvâmes 25. braſſes, fond de ſable. Enſuite étant par les 20. degrés 20. minutes, nous découvrîmes le cap de Roſalgate, qui paroît comme une longue digue fort unie, & derriére lequel on voit trois ou quatre éminences. Nous courûmes le long de la côte au Nord-eſt.

Le 21. on remit les canons ſur le pont, on ſaiſit les vergues avec des chaînes, & l'on ſe tint en état de combattre, s'il en étoit beſoin : puis on vit les hautes terres d'Arabie, & le 22. comme il calmoit, nous nous en aprochâmes plus que nous n'aurions voulu : mais nous nous fîmes naviger au large par les chaloupes.

Le 23. nous harponnâmes avec la foëne une dorade de quatre piés & demi de long. Sur le soir nous vîmes encore les hautes terres d'Arabie, & en même tems les basses terres de Perse. Nous entendîmes alors tirer deux coups de gros canon, & remîmes le cap à la mer.

Le 27. le vent venant du Nord, nous gouvernâmes sur la côte, & y aiant découvert deux grands vaisseaux, nous nous tînmes parez pour le combat. Lorsque nous les eûmes haussez, nous trouvâmes que c'étoit des vaisseaux Anglois, l'un nommé Quin-Merry, & l'autre Excens, montez par les Capitaine Slaets & Pyng, qui vouloient aussi entrer dans le Golfe.

Nous moüillâmes l'ancre sur douze brasses, fond de bonne tenuë, & saluâmes de cinq coups de canon l'Amiral Anglois, qui un moment aprés, nous répondit de trois coups. Au second quart nous remîmes à la voile.

Le 28. nous fîmes nos bordées le long de la côte, & nôtre Commandant salua de trois coups le Vice-amiral Anglois, qui lui répondit d'un coup. Le vent & la marée nous étant devenus contraires, nous remoüillâmes jusques au second quart, puis nous remîmes à la voile.

Le 29. à neuf heures du matin, nous doublâmes le Cap de Jasques, que rend fort

connoiſſable une colline ronde & eſcarpée, plate par le haut, qui ſe nomme la Sainte Montagne. La côte eſt fort baſſe, ſouvent inondée, & il y a beaucoup de bancs tout le long.

Le premier d'Octobre 1632. comme nous nous vîmes pris de calme, & que nous craignions de demeurer là long-tems affalez, le Conſeil s'aſſembla, & au deſir des Inſtructions, le Commis Wouter de Leeuw s'embarqua dans la chaloupe où il y avoit une petite piéce de canon de prince métail de trois livres de balle, dix ſoldats & dix matelots, pour être en état de défenſe. La chaloupe nagea de force vers Bandaar-Gameron, pour y donner avis aux Réſidens de nôtre venuë.

Le 3. nous eûmes un vent d'Oueſt ſud-oueſt, & un tems ſerein, qui nous donna la vûe d'Ormus. Sur le midi nous dépaſſâmes Lareca, laiſſant Ormus à ſtribord, & nous vîmes le Fort de l'Iſle Kiſmis, puis ſur le ſoir le continent de Perſe.

Le 4. nous moüillâmes l'ancre à Bandaar-Gameron, ſur cinq braſſes, fond de bonne tenuë, à une demie lieuë de terre. Les marées y montent fort haut, car pendant les malines elles y montent & deſcendent d'onze piés, & de huit piés quand les marées ſont tout à fait baſſes. Le flot y vient du Nord-eſt & l'Ebe du Sud-oüeſt. La chaloupe de nôtre

Commandant qui n'avoit pris terre que le jour précédent, revint à bord avec le Commis Leeuw & deux Marchands Anglois.

L'après midi il sembla que ce Commis voulût chercher querelle. Le Commandant qui le remarqua, lui ordonna de s'en retourner à terre sur l'heure, & de partir incessamment pour aller à Ispahan, selon les ordres qu'on en avoit. Il fut aussi ordonné au Commis Hagenaar de le conduire, & de l'exciter à faire son devoir, sinon de protester contre lui. Mais il ne voulut pas partir que le jour ne fût venu, & qu'il ne se fût reposé autant qu'il lui plût. Dans ce tems-là l'hidropisie commença de régner parmi les équipages.

Le 5. le Conseil s'étant assemblé au bord du Commandant, Hagenaar y fit son rapport de ce qui s'étoit passé à terre, & il lui fut ordonné d'aller séjourner dans la loge, afin de pourvoir à ce que les vaisseaux puissent faire de l'eau, & qu'ils eussent des rafraîchissemens. Sur le midi le Commandant envoia un jeune homme, qui étoit son beau-frére & Aide du Sous-commis, & qui parloit passablement Portugais, porter les presens du S. Philippe Lucasz au Sultan du lieu.

Le 6. Hagenaar & le Capitaine du Yacht étant allez à terre, le premier demanda les clefs de la loge au Facteur de la Compagnie,

& il ouvrit en presence du Capitaine un certain retranchement qui servoit de magasin, où l'on ne trouva aucun inventaire des éfets qui pouvoient y être. Il n'étoit demeuré aucun des Résidens dans la loge ; il n'y avoit qu'une femme & une esclave qui la gardoient.

Après-midi le Commandant étant descendu à terre, le Sultan & les Anglois lui envoiérent des chevaux sur le rivage, & il alla saluer le Sultan, qui suivant la coûtume de Perse, lui rendit sa visite dès le soir même : ensuite il passa la nuit dans la loge.

Le 7. il prit de Madou & de Rawal Benjanes, qui étoient les Interprêtes & Courtiers de la Compagnie, 500. mamoudis, à 8. sols le mamoudi, pour paier les râfraîchissemens & les frais de l'eau qu'on faisoit, & il en donna son billet.

Le 8. il convint avec les Patrons des Barques, qui se nomment Chambox, à trois larins pour chaque tonneau d'eau, un larin valant dix sols. Il envoia aussi à bord dix-sept cabris, quantité d'herbages, de raves & d'oignons, qui furent distribuez dans les trois vaisseaux.

Le 9. on eut un Patamar ou postillon d'Ispahan, qui avoit vû le Commis de Leeuw à Coristа, qui est à quinze lieuës de Bandaar-Gameron. Le même jour le Sultan lui fit

omner avis qu'il avoit eu des lettres du Cap
e Jasques, qui portoient qu'on y avoit vû
inq voiles; ce qui lui donna lieu d'ordon-
er qu'on tint les vaisseaux parez, en cas
e combat.

Le 10. le Commandant vint dans la lo-
ge pour y faire sa résidence, amenant avec
ui son beaufrere, l'Aide du Sous-commis,
our lui servir de Secretaire, avec quatre
Mousquetaires & un Trompette. Il tint
onne table aux dépens de la Compagnie.

Le 11. on sut qu'il y avoit des vaisseaux
dans le Golfe, & sur cette nouvelle on fit
orter à terre dix-huit cofres pleins d'argent,
fin qu'ils fussent hors de risque. Après So-
leil couché nous entendîmes beaucoup tirer;
ce qui obligea le Commandant de retourner
à bord.

Le 12. nous aprîmes que c'étoit qua-
tre vaisseaux Anglois qui venoient d'An-
gleterre en droiture. Les Officiers s'étant
plaints que l'eau étoit somache, on alla
visiter les puits & les faire encore creuser.
Ils sont à trois ou quatre cens pas du riva-
ge, & n'ont pas plus d'un pié d'eau. On
la puise en des pots, & l'on en met quatre
sur une âne, qui les porte au rivage, où on
entonne l'eau dans les fûtailles qui sont dans
la barque qu'on tient presque halée à sec;
puis on remet la barque à flot, & on la
méne à bord.

Pendant que nous étions-là, nous allâmes voir le fameux arbre de Benjane, de qui les branches pouſſent des racines de deux ou trois braſſes de longueur, qui deſcendent, & s'en racinant dans la terre, croiſſent en arbres & multiplient ainſi. Cet Arbre produit un fruit jaune & rond, qui eſt aigre, & dont le dedans eſt ſemblable aux pepins des figues. Son circuit eſt de deux cens quatorze pas. Dans cette enceinte il y a un petit Pagode bâti de pierre, où l'on voit une petite figure d'un Diable, & une lampe ardente. Le Prêtre qui ſert ce Pagode ne mange que des fruits des arbres ou de la terre, & il ne boit que de l'eau ou du lait de chévre. L'ombrage du lieu eſt fort agréable, & l'on y paſſe quelque tems au frais avec plaiſir.

Le 13. les quatre vaiſſeaux nouvellement venus d'Angleterre aiant moüillé l'ancre à la rade, firent des ſalves qu'on leur rendit. Le 14 on déchargea des nôtres quelques caiſſes de draps & des tonneaux de clou, qu'on fit partir en même tems. On reçût auſſi des lettres du Commis Leeuw, dattées à la Haar à quarante-cinq lieuës de Gameron. Depuis le 18. juſqu'au 21. on continua de décharger du ſucre, du macis, & du bois de chappan & de ſantal.

Le 23 l'Amiral Anglois & les Capitaines furent invitez à manger à bord de nô-

re Commandant. Il survint en cette occasion un grand différent entre ce dernier & es trois Capitaines, ce qui lui donna lieu de etourner à terre dès le même soir.

Le 24. lui & le Commis Hagenaar étant etournez à bord de l'*Amboine*, les trois Capitaines & le Sous-commis Adrien Jansz ui parlérent fort insolemment; de sorte qu'il n'y eut pas moïen de les mettre d'accord. Il alla trouver les Capitaines Anglois qui donnérent tout le tort aux Capitaines Hollandois, & il pria l'Amiral Milord Woddel, qui devoit partir bien-tôt pour Suratte, de vouloir y emmener un Aide de Sous-commis, afin qu'il rendît ses lettres au Résident Hassel: ce que l'Amiral lui promit.

Le 25. il mena l'Aide au bord où les Anglois étoient alors assemblez. Comme ils avoient vû naître le différent dont il s'agissoit, il les pria de vouloir s'emploïer à l'accommoder. Ils répondirent qu'ils y travailleroient, & qu'ils y feroient tous leurs éforts; mais que s'il y avoit une telle afaire parmi eux, on feroit mettre les Capitaines aux fers, & on les envoïeroit dans cet état en Angleterre.

Le 26. nous allâmes visiter le Sultan qui fit present d'un beau cheval au Commandant Karstens. Cependant le différent augmentoit, au lieu de s'apaiser; ce qui

étoit d'un trés-mauvais exemple pour les matelots.

Le 27. on fit les preſens annuels au Sultan. Ils conſiſtent en dix-huit livres de clou de girofle, trente livres de noix muſcades, cinquante livres de poivre, cinquante livres de ſucre candi, cent vingt livres de ſucre en poudre, & cinq morceaux de draps de couleur, dont chaque morceau eſt de deux aunes, l'aune faiſant cinq grands quarts d'aune de Hollande.

Le 28. il fut réſolu qu'on iroit leſter les vaiſſeaux à Ormus, où l'on trouvoit de bonne pierre, du ſel, & du bois de chaufage, qui étant des matériaux de maiſons ruïnées, ne coûtent rien qu'à prendre. On envoïa auſſi un preſent au Sultan de la Forteresſe de cette Iſle, ſavoir douze livres de clou, neuf livres de macis, trente livres de poivre, quinze livres de noix muſcades, & quatre morceaux de draps de couleur, chacun de deux aunes de Hollande.

Il y a prés de deux lieuës de la terre ferme au Château d'Ormus. La véritable rade eſt au Nord-eſt. On y trouve 9. 10. & 13. braſſes de profondeur à une portée de mouſquet de la Forteresſe. On y eſt à l'abri du vent d'Eſt-quart-au-nord-oueſt. La paſſe eſt à l'Eſt-quart de-ſud-eſt; de ſorte qu'on y eſt ſufiſamment à couvert de tous les vents.

Le

Ormus

Le 29. les vaisseaux firent voiles à Ormus, pendant que Hagenaar & ses Adjoints gardoient la loge, veillant toutes les nuits tour à-tour, parceque les maisons voisines, qui étoient ruïnées, donnoient de la facilité à y monter.

Quoique les Persans avec le secours de six ou sept navires Anglois, ayent enlevé l'an 1621. l'Isle d'Ormus au Roi d'Espagne, & qu'ils ayent rasé la Ville jusqu aux fondemens, je ne laisserai pas, pour satisfaire la curiosité des Lecteurs, de raporter ici l'état où elle se trouvoit pendant que les Portugais y étoient florissans, & d'insérer une Relation qui en fut faite alors.

Ormus est une Isle & un Roïaume, que les Portugais avoient rendu tributaire. Du côté du Nord elle regarde le Roïaume de Perse, & de l'autre côté l'Arabie. Elle a vingt lieuës de large, & gît à l'embouchure du golfe Persique, par les 27. degrés.

Elle est remplie de rochers, & entiérement infertile. On n'y trouve point d'herbages. Les roches y sont couvertes de sel, & les maisons bâties de pierres salées. Elle ne produit aucuns fruits : mais on y porte assez de vivres d'Arabie, de Perse, & de la Ville de Bassora.

L'Hiver y est comme en Portugal ; mais l'Eté, qu'on y a dans le même tems à peu-

prés que nous l'avons, il y fait une si grande chaleur, que les hommes, pour pouvoir repoſer, ſont obligez d'aller dans des bois, où il y a des eaux aſſez profondes, dans leſquelles ils ſe mettent juſques au cou. Les toits des maiſons ſont plats & percez à jour en pluſieurs endroits, afin que la fraîcheur y puiſſe entrer, ainſi qu'au Caire. Il y faut porter du continent l'eau dont on a beſoin.

Il y regne une certaine maladie qui engendre des vers dans les gras de jambe. On eſt perſuadé qu'elle vient des eaux qu'on boit. Ces vers reſſemblent à des cordes de lut. Ils ont deux ou trois aunes de long. On les tire en les entortillant doucement autour d'un des plus petits tuïaux de paille, lorſqu'ils ſe laiſſent aiſément tirer: mais lorſqu'ils réſiſtent, & qu'on craint qu'ils ne ſe rompent, on atache au tuïau la partie qu'on en a déja tirée; on frote de beure frais l'enflure qui qui eſt au-deſſus du trou par où on les tire; & dans dix ou douze jours on tire tout peu-à-peu, & l'on en eſt guéri. Mais ſi en les tirant ils viennent à ſe rompre, on ſoufre enſuite de grandes douleurs, de ſorte qu'il faut bien y prendre garde.

Le naturel des habitans d'Ormus tient un peu des Perſans, & un peu des Arabes. Les païs voiſins de cette Iſle, lui fourniſſent abondamment toutes les choſes dont elle a

besoin. Les Marchands de Perse, d'Arabie, de Turquie, des Indes, & de tous les païs voisins y frequentent. Mais la plus grande partie vient d'Armenie, de Perse, d'Asie, & de Venise, ces derniers étant trés-curieux des pierreries qui y sont portées des Indes, & qu'on porte d'Ormus à Venise par terre.

On y trouve aussi quantité de beaux tapis & de tapisseries de Perse, de Coraçon, de Dias, & d'ailleurs, qu'on nomme Alcatifes; quantité de camelots de Turquie, de simples d'Arabie, de drogues médecinales, de sandragon, de manne, de myrrhe, d'encens, de beaux chevaux de bareun, de perles de Mascatte, qui est un port de mer entre les caps de Rosalgate & de Moncadon, sur la côte d'Arabie; quantité de raisins secs, & de dattes de diverses sortes.

Ce qui attire toutes ces marchandises à Ormus est, qu'il y a tous les ans deux troupes de Marchands, qu'on nomme Caffiles ou Caravanes, qui s'assemblent pour aller dans cette Isle, partant d'Alep ville de Sirie, & passant par Tripoli, qui est à trois journées de chemin d'Ormus. Ils y portent des marchandises des païs d'où ils viennent, & en emportent de celles qui y sont venuës de divers autres endroits du monde.

C'est ce qui fait que tous les Gouverneurs des places & des païs que le Roy

d'Espagne possede aux Indes, il n'y en a point, après celui de Mosambique, qui fasse de plus grands profits que celui d'Ormus : car il envoie lui-même des vaisseaux à Goa, à Chaul, à Bengale & à Mascatte, & fait vendre ses propres marchandises. Il a même fait une Ordonnance, par laquelle il est défendu à qui que ce soit d'exposer des marchandises en vente, avant que les siennes soient venduës.

On peut bien comprendre qu'une telle Ordonnance ne vient pas du Conseil d'Espagne, mais de celui du Gouverneur, qui n'a en vûë que son propre intérest, & qui dispose de tout à son gré. C'est pourtant en vertu d'un ordre & d'un privilége qu'il a obtenu du Roi, que personne ne peut mener ni envoier de chevaux aux Indes, que de son consentement, de quoi il tire encore de grandes sommes : car les chevaux sont chers aux Indes ; ceux qui ne sont pas même des plus beaux y valent jusqu'à quatre ou cinq cens paravedes, qui sont de la valeur d'autant de risdales. Le tems propre pour aller de Goa à Ormus est le mois de Janvier, & ceux de Février, de Mars, de Septembre & d'Octobre.

La force de ce Royaume consiste dans la place que les Portugais y ont fortifiée. Ils ont fait dans la Forteresse des citernes, ainsi qu'à Mosambique, à cause du défaut

l'eau qui est dans l'Isle. Elle est pourvûë d'artillerie & d'une bonne garnison, pour tenir les Mahométans en bride. Les autres Forts qu'on voit dans l'Isle ne sont que peu de chose.

Les Portugais s'y gouvernent à la mode de leur pays. Le Gouverneur en use comme tous les autres de la nation, qui sont en ces quartiers-là. Le Roi d'Ormus ne demeure pas dans la ville des Portugais. Celui qui est proclamé Roi commence à user de son pouvoir, par faire aveugler ses fréres & tous les mâles de la race Royale. Après cela ils les font fort bien entretenir, & on leur donne tout ce qu'ils desirent, hormis la vuë qu'on ne peut plus ni qu'on ne veut leur redonner, quoi que ce soit la chose qu'ils desireroient le plus ardemment. Par là ils sont exclus de la Royauté, y aiant une Loi qui défend d'y admettre les aveugles.

Ce Roi & tous ses Sujets sont Mahométans, de la secte des Persans. Les Portugais & ceux qui en sont issus, professent la Religion Romaine, quoi que fort abâtardie. Il y a aussi quelques convertis, qui ont été gagnez par les Sermons d'un Jesuite, nommé le Pere Gaspart Berzé de Zélande.

Le 30. d'Octobre 1632. le Commis de Siras ou Chiras, nommé Marc Van-Oldenbugh, vint à Gameron avec neuf che-

vaux, un mulet & quatre domestiques, tous vétus à la Persienne. Dès qu'il fut arrivé il prit une barque Angloise à vingt rames, pour se rendre promtement au bord du Commandant.

Le 9. de Novembre, comme on vit que le tems passoit sans qu'il nous vint des soies du haut païs, & que les ordres portoient que l'*Amboine* s'en retourneroit en Hollande avec une cargaison de marchandises de Perse, il fut résolu que le Commandant Karstens, qui montoit ce vaisseau, iroit charger à Suratte, & que l'*Utregt* & le *Grol* demeureroient à la rade pour la sureté de la loge.

Le 12. le Commis de Leeuw & Adrien Smidt revinrent d'Ispahan, aiant fait le chemin en dix-huit jours. Ils aportérent des lettres de Hollande venuës par Alep, & d'autres du Commandant Delcourt, qui ne donnoient point d'espérance qu'on pût avoir des soies.

Le 13. les marchandises qu'on avoit furent menées à bord, & il fut arrêté qu'aprés le départ du Commandeur, la direction du commerce demeureroit entre les mains de Marc Oldenburg, Henri Hagenaar & Adrien Smidt, & le commandement des deux vaisseaux à Hagenaar, qui passeroit les nuits à leur bord, & le jour à terre.

Le 17. Karſtens mit à la voile, & Hagenaar fit arborer le pavillon au mât de l'*Utregt*. Le 24. on reçût des lettres de Delcourt, qui étoit à Iſpahan, & qui demandoit tout l'argent comptant, pour acheter des ſoies. Les Inſtructions qu'on avoit faiſant trouver de la dificulté à faire cette démarche, on prit le parti d'y envoier Smidt & Abraham Janſz. Ils partirent le 26. avec vingt-quatre petites caiſſes d'argent chargées ſur douze chameaux. La chaloupe de l'*Utregt* fut auſſi armée, & envoiée juſqu'à une petite lieuë de Gameron, pour aſſurer le paſſage des chameaux, pendant qu'ils marcheroient au bord de la mer.

Le premier de Décembre le Sultan nous fit ſavoir à la loge, que Don Réferico Gouverneur de Muſcatte, ſe tenoit ſur la côte de l'Iſle Lareca avec deux vaiſſeaux à voiles quarrées, & treize ou quatorze frégates. Sur cette nouvelle on ordonna aux Maîtres de tenir nos vaiſſeaux ſerrez l'un proche de l'autre, afin que ſi l'un venoit à être abordé, l'autre pût le ſecourir. Mais au lieu d'aller exécuter cet ordre, les Maîtres demeurerent juſqu'au ſoir à terre.

Le Commandant qui étoit malade, & qui ne pouvoit aller lui-même à bord, fit ſes proteſtations, & déclara qu'en cas de malheur, il avoit donné ſes ordres, & que la négligence ne lui pourroit être imputée;

& en même tems il fit donner avis au Gouverneur de ce qui se passoit. Les Maîtres, avertis de cette derniere démarche, allérent executer leurs ordres.

Le 5. on vit deux vaisseaux Portugais qui enlevoient deux chamboxs de l'Aiguade. Le Sultan y aiant envoié deux ou trois bâtimens armez à la maniere du païs, il sembla qu'ils n'y étoient allez que par divertissement; l'un fuïoit, l'autre avançoit, l'autre reculoit: ce n'étoit que des mouvemens embaraſſez & sans conduite. Enfin, ils se retirerent sans avoir fait feu, & sans qu'il y eût personne de blessé de part & d'autre.

Le 6. on découvrit un gros navire Hollandois, qui étoit *la Cour de Hollande*, à bord duquel étoient le Fiscal Corneille de Vlamingh, & le Capitaine Aris Cornelisz Groës. Ce vaisseau s'étoit écarté de la flote du sieur Philipe Lucasz, & avoit perdu quarante-six hommes par la maladie. Il y en avoit encore quatre-vingt arrêtez par l'hydropisie & par le scorbut; de sorte qu'à peine y en avoit-il assez pour manœuvrer les voiles. Il étoit déchû cinquante lieuës sous le Golfe Persique, & avoit été contraint de venir relâcher à Gameron. On y envoia vîte des gens & des rafraîchissemens.

Le 7. le Conseil s'étant assemblé, le

Fiſcal Vlamingh, qui étoit Contre-amiral de la flote du Lucaſz, & en cette qualité avoit le pavillon à l'artimon, ſoûtint que c'étoit à lui qu'apartenoit encore le droit de le porter. Hagenaar s'y opoſa, & dit que n'aiant point de commiſſion pour venir dans ce port, & y étant déchû par hazard, il n'y avoit ni qualité ni aucune ſupériorité, ou inſpection : que d'ailleurs ſon vaiſſeau étoit de la Chambre de Delft, & que l'*Utregt* étoit de la Chambre d'Amſterdam, qui précédoit en ordre. Néanmoins les Capitaines, par conſidération pour le ſieur Lucaſz, lui donnerent la préminence ; & là-deſſus il y eut bien bû. Ce fut une diſſipation de vin très-inutile, & que quelques-uns regretérent, en faiſant réflexion ſur le bien que de ſi bon vin auroit fait aux malades, qui en avoient un ſi grand beſoin.

Le 11. comme *la Cour de Hollande* étoit deſtinée pour Suratte, & que le Gouverneur devoit avoir beſoin de ſa cargaiſon, on en retint les malades, & l'on y envoia des gens ſeins en leur place & des rafraîchiſſemens, afin qu'il remît à la voile dans trois jours.

Le 12. il s'éleva un vent du Sud qui amena de la pluïe : ce fut une réjoüiſſance pour tout le païs, où il y avoit trois ans qu'il n'avoit plu. La pluïe dura juſqu'au 14. & fut acompagnée d'éclairs & de ton-

nerres. Ce même jour les deux tiers des malades de *la Cour de Hollande* furent rétablis & en état de s'embarquer, pour partir le lendemain. Avec cela l'*Utregt* lui aiant fourni quinze hommes & le *Grol* dix, il fit voiles à Suratte, & l'*Utregt* remit son pavillon.

Le 21. on fit des marchez de draps avec les Benjanes, à dix-sept mamoudis & demi l'aune de Perse, dont douze aunes trois quarts font vingt aunes de Hollande. On sut qu'il étoit arrivé trois frégates Portugaises avec des marchandises à Gongo, qui est à quarante-cinq lieuës de Gameron. Le 22. il vint dans cette derniere Ville un nouveau Chabandar, que nous allâmes saluër, & qui ne nous régala pas trop bien.

Le 29. nous lui rendîmes visite, & lui fîmes des presens. Le 30. on sut que le Gouverneur de Muscatte étoit mort, & que tous les bâtimens y avoient été toüez jusques dans le Fort.

Le 31. comme le bois est rare, & par conséquent cher à Gameron, nos deux vaisseaux furent envoiez à l'Isle de Lareca pour en amener. Il y eut alors tant de malades parmi les Anglois, dont quelques-uns moururent, qu'ils furent soupçonnez de s'être empoisonnez les uns les autres.

Il n'y a pas encore long-tems que Bandaar-Gameron n'étoit qu'un village, ou

même que comme un hameau, habité par des pêcheurs, qui y avoient été atirez par la commodité du lieu, & par sa situation sur le Golfe Persique. Depuis la prise d'Ormus, faite par les Persans sur les Portugais, les vaiss. aux Anglois, Hollandois & Maures qui l'ont fréquenté, lui ont donné lieu de devenir un Bourg d'une raisonnable grandeur, & il s'acroît encore tous les jours : car il y vient des Marchands & des Voiageurs, tant d'Ispahan, de Siras & de la Hare ou Haar, que des endroits voisins. Ils s'y assemblent tous les ans au mois de Novembre, qui est le tems où les chaleurs sont diminuées, & où l'on trouve le plus commodément de la nourriture pour les chameaux, les mulets & les ânes des caravanes.

Ainsi l'on y voït alors un grand nombre de Marchands de diférentes nations, qui y amènent diverses sortes de marchandises, étofes d'or, velours, armoisins, soies cruës, alcatifs, &c. Ils y achetent aussi celles dont ils ont besoin pour emporter chez eux.

Les maisons y sont assez spacieuses, & bâties à la maniére du païs. Les fondemens sont enfoncez de trois ou quatre piés dans le terrain, ou plûtôt dans le sable. Elles sont faites d'une pierre composée d'argille, de paille hachée & de fumier de cheval, mêlez & paîtris ensemble avec de l'eau de

mer. Ils prennent cette masse par morceaux qu'ils unissent, & ils les font sécher sur le sable au Soleil : puis ils prennent des brousailles ou de la paille, le bois étant trop cher, ils l'étendent en rond sur la terre, & ils y mettent un rang de ces pierres ; ensuite un autre rang de brousailles ou de paille, & un autre rang de pierre dessus, en continuant de même jusqu'à la hauteur d'un homme, & tenant les rangs un peu plus étroits à proportion qu'ils haussent ; & ils y mettent le feu, laissant le tout couvert, & le laissant brûler jusqu'à ce que les matéres combustibles soient consommées.

Après cela ils y jettent un peu de chaux vive, & les battent ensemble avec des bâtons dans les fondemens, les arrosans de l'eau de la mer jusqu'à ce que les pierres en soient bien moüillées ; ce qui les lie tellement ensemble en séchant, qu'il n'y a point de ciment ni de caillou qui soit plus dur. Sur ces fondemens on porte des morceaux quarrez d'argile, tirez de grandes & profondes fosses, où il s'en trouve de très-bonne, qui étant séchez au Soleil, sont comme de grandes pierres de taille, & font des murailles fort bien bâties, posant chaque gros morceau sur un un peu d'argile moüillée, qui en fait la liaison, au lieu de chaux.

Mais on n'en fait pas seulement des murailles, on en fait des colomnes, des pi-

lastres qui soûtiennent les planchers. Afin que la pluïe puisse moins pénétrer au travers des murailles, on les enduit d'une chaux faite de pierres qui est extrêmement blanche ; de sorte qu'on prendroit aisément tout l'édifice pour être de pierre de taille. Les voutes se font aussi par le moien de la chaux.

Les magasins & les cuisines sont dans le bas, sur la sole, sans pavé, faute de pierres, & les apartemens sont dans les hauts, où le vent les peut mieux rafraîchir. Les ruës sont fort mal enlignées, & toutes de travers, mal-propres & sales. Les principales maisons, comme celles du Sultan & des autres Régens, les loges des Anglois & des Hollandois, sont sur le bord de la mer, qui pendant les malines va presque en laver les murailles. Elles sont fort commodément placées pour charger & décharger les marchandises. Les vaisseaux y sont sur quatre à six brasses d'eau, à une portée de gros canon du rivage.

A l'Est, du côté des terres, il y a une Forteresse à l'antique, avec des tours à demi rondes, bâties des mêmes pierres d'argille durcie. A la portée d'un petit canon du rivage, il y en a une autre bâtie de pierre, entourée d'un fossé sec, avec une fausse-braie, & munie de dix à douze piéces de canon. Du côté de l'Oüest, il y a une redou-

te de pierre sur le rivage, avec quatre piéces de canon, qui n'est capable de résister qu'à une course, ou à une subite irruption: mais pour peu qu'elle fût vivement attaquée, il y auroit à craindre que le bourg ne fût pillé, lors que les Marchands y sont assemblez. Il y auroit alors un prodigieux butin à faire.

La rareté des pierres dures & du bois de charpente fait qu'on démolit peu-à-peu toutes les belles maisons qui étoient à Ormus, pour en transporter les matériaux à Gameron, qui servent principalement à bâtir les fondemens de celles qu'on y fait. La Forteresse de l'Isle d'Ormusz, qui est trés-considérable, a été bâtie par un des Sultans de Perse. Elle est gardée par 300. hommes, dont aucun n'a la liberté de sortir.

Les montagnes de sel qui sont dans l'Isle, la rendent toute blanche. On y trouve aussi une matiére qui est comme du métail, mais elle est de peu de valeur. Elle gît à trois lieuës & demie de Gameron, à l'Est-sud-est. La profondeur de l'eau entre ces deux places est de 14. à 18. brasses.

L'Isle de Lareca est fort aride, pleine de roches, & incommode pour marcher. Il y a un Fort ruïné. On n'y trouve ni monde, ni eau douce. On y voit seulement quelques arbres d'épines assez hauts, &

l'on y prend du leſt. Il y a des chevreüils & des liévres d'une raiſonnable grandeur ; une terre graſſe rouge, & l'autre jaune, propres pour faire des couleurs de peinture, & auſſi du ſel. Elle gît à quatre lieuës de Gameron au Sud.

La plus grande des trois Iſles ſe nomme Kiſmis. Elle a 16. lieuës de long, & gît à trois lieuës au Sud-quart de-ſud-oüeſt. La profondeur de l'eau y eſt de ſix à ſeize braſſes fond d'argille. Il y a de bons fruits, de l'eau douce, & un aſſez bon Fort qu'on peut voir de Gameron quand le tems eſt ſérein. Il a été pris par les Anglois, & donné aux Perſans qui le gardent. Il y a du bois de charpente & de chaufage en pluſieurs endroits de l'Iſle. Elle gît à trois lieuës de Gameron à l'Oüeſt-ſud-oüeſt.

Ordinairement les vents parcourent ici en vingt-quatre heures toutes les pointes du compas. Au lever du Soleil ils ſouflent de l'Eſt, & ſont frais d'abord : mais ſur le midi les vents de mer ſont chauds. Vers le ſoir les vents d'Oüeſt viennent de l'Arabie, & ſont forts chauds ; & la nuit ils viennent d'une fort haute montagne qui eſt au Nord, derriére Gameron, & ils ſont froids.

Les hommes ne dépenſent pas beaucoup en habits, ni en logemens, ni en nourriture : ils ſont fort mal à tous ces égards. La plupart ne ſont vétus que d'une eſpéce

de juſtaucorps. Au lieu de pain ils mangent des dattes, avec du poiſſon. Ils ne boivent que de l'eau. Ils ſont autour du bourg, du côté des terres, des huttes d'Adap, c'eſt-à-dire, de branches de palmier avec tout leur feüillage, qui ſont les toits ainſi que les murailles. Le feu y prend ſouvent : mais quand cet accident arrive, on retire vîte la hutte d'auprés de celle qui en eſt la plus voiſine, & on l'abat aiſément ; puis on en va faire une autre ailleurs ; car pour le meuble il n'eſt pas difficile de le ſauver, & quand il périt, la perte n'eſt pas grande.

Les femmes ſont brunes, ou jaunes, peu agréables. Elles ont le viſage large, & il y en a beaucoup qui ſont louches. Elles ont preſque toutes, chacune ſelon ſon pouvoir, une épingle d'or ou dorée, avec une groſſe tête paſſée au travers du nez, par le haut. D'autres ont une bague paſſée dans le cartilage d'entre les narines. Il y en a qui ont une eſpéce de poinçon de la largeur d'une paille, & de la moitié du doigt de longueur, où l'on voit de petits grenats, ou des turquoiſes enchaſſées dans un fil d'or, avec une petite cheville courbée, qui tient le poinçon ſur le haut du nez. Le bout d'embas eſt ſur le bout du nez. Il donne contre le front, entre les deux yeux, & elles le font tourner comme elles veulent, tantôt

du côté gauche, tantôt du côté droit. Elles portent auſſi de grands pendans d'oreilles & des braſſelets.

Il y a dans le bourg une grande place, nommée le Paſſer, toute couverte de voutes, avec pluſieurs courroirs & paſſages aſſez étroits, aux deux côtés deſquels on voit des boutiques remplies de marchandiſes. Elles apartiennent, pour la plupart, aux Benjanes, qui ont preſque tout le commerce de ce lieu entre les mains. C'eſt une nation ruſée & fourbe, à-peu-prés comme les Juifs. Ils ſont Pitagoriſtes : ils ne mangent rien qui ait eu du ſang, & ne tuent ni bêtes ni inſectes.

On fabrique quelques toiles hors du bourg : ils mettent la chaîne ſur la terre, & creuſent un trou deſſous, dans lequel ils ont leurs piés, & ils ſont aſſis au côté où ils tirent. Le roſeau qui ſert de navette, & dans lequel la tréme eſt paſſée, eſt fort leger : il eſt attaché à une branche d'arbre, ou à une corde tenduë. Ils lévent tous les ſoirs leurs ouvrages, & un jeune garçon eſt capable de l'emporter, ainſi que de le conduire & d'y travailler.

Les habitans du lieu & de tous les villages voiſins ſont gouvernez par le Sultan, qui eſt fort ſévére. Lorſque quelqu'un a fait un vol un peu conſidérable, on le bat d'une infinité de coups, ou bien on lui cou-

pe les mains, & aprés cela il devient ce qu'il peut. Ceux qui ont de l'argent peuvent racheter leur peine.

La volonté du Sultan sert de loi. Il a sous lui un Visir, & un Coutewal, qui est comme un Fiscal. Ils pillent & thésaurisant à merveilles, & n'ayant que trois ans à demeurer en charge, ils se hâtent de s'enrichir. A la vérité le Roi y envoïe un Chabandar, ou Inspecteur des ports, qui fait des enquêtes touchant ce qui se passe. Il prend connoissance des differens des Marchands & les accommode, ou les décide. Le Gouverneur reçoit une moitié & les Anglois l'autre moitié du dixiéme denier qui se léve pour l'entrée & la sortie des marchandises, de quoi il a plu au Roi d'affranchir la Compagnie Hollandoise.

Leur culte Religieux n'est pas chargé de beaucoup de cérémonies. Il n'y a ni superbes statuës, ni autres ornemens, ou Idoles, dans leurs Pagodes. On y voit seulement quelques lampes ardentes, & aux nouvelles & pleines Lunes l'on y joüe des timbales, pendant qu'un Religieux fait des priéres à haute voix, ayant au matin le visage tourné à l'Orient, & au soir à l'Occident, & les assistans le suivent, en recitant aussi des priéres à basse notte.

Il y des pêcheurs, & d'autres Patrons de bâtimens, qui consacrent dans leurs petits

Pagodes des papiers figurez en forme de barques, & d'autres pareilles badineries. Vers le premier jour de l'an, il vont par la Ville en procession, & chantent en même tems. Lorsque quelqu'un est mort, ils loüent des gens pour les pleurer deux ou trois jours. Ils chomment le Vendredi comme nous chommons le Dimanche. La plûpart ne boivent ni vin, ni autres boissons fortes.

On y trouve assez de bestiaux, comme des bœufs, des vaches, &c. mais ils ne sont pas puissans. Il y a des brebis qui ont la queuë large & qui sont trés-bonnes, & des beliers fort vigoureux dont quelques-uns ont jusqu'à quatre cornes. Il y a aussi des cabris qu'on vend depuis quatre jusqu'à six mamoudis, c'est-à-dire trente-deux à quarante-huit sols. On y trouve du lait de chévre, des fromages, & du beurre qui n'est pas mauvais.

Il y a trés-peu de volatiles, mais abondance de poisson, comme des dorades, des bonites, des capotes, des mulets, &c. On y pêche au mois de Janvier, des multitudes de sardines, qui sont bonnes, salées, ou séchées.

Quoique les habitans mangent des dattes au lieu de pain, on y recüeille pourtant quantité de bon froment rouge & d'orge, qui s'y donnent à bon marché; mais peu de ris, faute d'eau pour le faire croître si-

bien qu'il y eſt cher. On l'y porte d'ailleurs, & les vaiſſeaux de la Compagnie y en ménent beaucoup, parcequ'ils y trouvent du profit. Outre la paille hachée qu'on donne aux chevaux, ils mangent tous les ſoirs chacun neuf livres d'orge.

Quoiqu'il y faſſe une extrême chaleur au mois de Juin, & pendant les mois ſuivans, on ne laiſſe pas d'y voir de trés-beaux raiſins, des prunes violettes, des pêches des mangas, des coins, des limons, des oranges, de groſſes grenades, les unes rouges, les autres blanches, & d'un goût trés-agréable. On y trouve en Octobre des melons, des citroüilles, des concombres, des raves, des oignons, des navets, des panais.

Tous les ſoirs il faut arroſer les plantes dans les jardins, car le Soleil ſéche trop la terre qui y eſt argilleuſe, & il brûle les fruits. On y porte du haut païs, de beaux raiſins rouges dont le grain eſt fort long, des raiſins de cabats, des prunes, & d'autres ſemblables denrées & fruits. On en tranſporte en Hollande des piſtaches, des amandes & & des noix.

On envoïe à Gameron le vin de Siras dans des bouteilles de verre. Il eſt fait de raiſins & de grenades. L'arack, ou eau-de-vie, ſe fait de dates. L'eau-roſe y eſt admirable, & il y en a extraordinairement.

On envoïe querir l'eau douce plus avant

dans les terres sur des ânes. Le pot coûte depuis six deniers & un sol jusqu'à quatre sols, selon qu'elle est bonne, & qu'elle vient de plus loin ; car toute l'eau des puits du lieu est somache, & plus elle vient de loin, moins elle l'est.

Le bois de chaufage y est fort cher, & on a de la peine à en trouver : on y touve encore moins de bois de charpente, ou plutôt on n'y en trouve point du tout. Les chambox sont d'une laide fabrique. Les bordages en sont cousus les uns aux autres avec un espéce de merlin, fait du brou de noix de cocos. Cependant les coutures en sont jointes avec tant d'adresse, que lors qu'elles ont été frotées d'un peu de chaux, il n'y passe point d'eau.

On y pése avec une sorte de balance, & les poids sont de fer. Un Man fait six livres, poids de Hollande : un Man-cha, douze livres : un Mansurats, trente livres. Le maître des poids trouve des moiens de frauder en faveur de qui il lui plaît.

Au regard des monnoïes, le Besorch est une monnoïe de cuivre, comme sont les dutes de Hollande & les liards de France. Dix besorchs valent un Pays : quatre pays valent un Soudi ; dix pays valent un Chay, qui vaut quatre sols de Hollande : vingt pays valent un Mamoudi, qui vaut huit sols : deux mamoudis valent un Abas-

si, qui vaut seize sols : vingt-cinq pays valent un Larin, & cinq larins valent une teale, ou une risdale ; cent mamoudis valent un Thoman, & l'on compte là par thomans, comme l'on fait en Hollande par liv. de gros.

Le 4. Janvier 1633. les deux vaisseaux qui alloient charger du bois à Lareca, ou Larica, moüillérent l'ancre sur dix-huit brasses, entre cette Isle & celle Kismis, à la portée d'un petit canon de la premiére, où l'on alla, mais l'on n'y trouva que du bois de brousailles & d'épines, dont les arbres étoient menus & bas.

Le 11. on remît à la voile, & aprés avoir eu le vent & les courans contraires, on moüilla le 13. sur quinze brasses, sous le haut cap de Kismis. On envoya des gens à terre qui raporterent qu'il y avoit beaucoup d'arbres, mais que c'étoit presque partout des marais inondez. Aprés-midi on remît à la voile.

Le 14. étant revenus à la rade de Gameron, nous y reçûmes des lettres de Marc Oldenburgh, qui nous aprirent que le Roi de Perse avoit fait trancher la tête au Duc de Siras & aux quatre plus âgez de ses fils : comme aussi, qu'on ne recevroit plus de lettres, parce que les passages étoient gardez, & que les postes ne passoient point. Ensuite on sut que le Roi avoit fait massacrer tous les malades de la race du Duc, ou

ien qu'il leur avoit fait tirer les yeux, & qu'il avoit donné ses femmes à des gens e sa Cour.

On envoia le Commis Oldenburg à Coriſtan, qui eſt à quinze lieuës de Gameron, pour acheter des beſtiaux, afin qu'on ût en état de ravitailler promtement les aiſſeaux qu'on atendoit alors de Suratte. Cependant on jugea qu'il ſeroit à propos e ſe mettre en poſſeſſion de la nouvelle maiſon du Général Major Aga Eyders : car l devoit beaucoup à la Compagnie, & il y voit dans cette maiſon pluſieurs marchaniſes qui lui apartenoient, de ſorte qu'en as de changement dans les afaires, ou de umulte, ou d'autres mauvaiſes nouvelles ù il pût avoir part, on vouloit être en état e ne rien perdre.

Les tirannies & les cruautés exercées deuis l'an 1632. par le Roi de Perſe, nomné Chan Sophi, ont été extraordinaires. l a fait tirer les yeux & couper le nez & es oreilles aux enfans d'Achtimal Doulet ; & enſuite il a fait la même choſe à ceux du Chadder, deux Seigneurs qui étoient ſes oncles.

Il a fait couper la tête aux jeunes enfans le Corſſi Bacha, & au pere même quelques ours aprés. Chan Achtimal Doulet a été époüillé de toutes ſes dignités, & aprés ui avoir fait défenſes d'aller à la Cour, n en a revétu Tellechan.

Le Duc de Toctacan étoit un des principaux Seigneurs de l'Empire, & avoit rendu de grands services. Le Roi donna ordre de lui tirer les poils de la barbe & de tout le corps un à un, & de lui couper le nez & les oreilles, & peu de tems après le cou même ; & il fallut obéir. Le Duc de Siras, qui étoit Général d'armée, a eu la tête tranchée, & son corps est demeuré quatre jours exposé sur le pavé dans les ruës.

Le Josopaga qui étoit le premier Eunuque, & qui avoit toûjours gouverné ce Prince, ayant voulu lui faire quelques remontrances, & ayant dit : Oh que Chan Abner, (qui étoit le feu Roi, pere de celui à qui il parloit,) pût voir ce qui se passe ! Le Roy lui commanda de sortir de sa presence. L'Eunuque s'en alla auprés de Charhous, qui sont les quatre étangs, ou grands puits, qu'on voit prés de l'apartement des femmes, pour y atendre le Roi, & lui demander pardon.

Mais ce Prince ayant pris le chemin du Meidan, qui est la place destinée pour les combats & les joustes, tant des hommes que des bêtes, pendant qu'il regardoit ceux qui se faisoient, il manda le bourreau, & lui ordonna d'aller querir la tête du Josopaga. Quand le Bourreau fut parti, le Roi ordonna aux Seigneurs de se retirer tous,

tous, & il demeura seul dans le Meidan. Chacun de ceux qui se retirérent, demeura saisi de fraieur, croyant être en disgrace, & que se seroit sa tête que le bourreau viendroit demander.

Cependant le Roy ayant encore fait deux ou trois tours à cheval dans le Meidan, on lui aporta la tête de l'Eunuque, sur laquelle il fit passer son cheval deux ou trois fois, & dit en passant : Maintenant tu nous donneras patience à mon pere & à moi.

Machmet Chan son frére, Duc & Prince, chéri de tout le monde, eut aussi la tête tranchée ; puis il commanda que tous les mâles du sang Royal, en quelqu'endroit qu'ils pussent être, fussent massacrez, sans aucun égard ou distinction. Ainsi l'on fit cruellement mourir en peu de tems soixante-quinze personnes de la race Royale.

Douvet Chan frére du Duc de Siras, ayant vû ce qui s'étoit déja passé avant la mort de son frére, craignit ce qui arriva dans la suite, & ayant fait retraite, il ne fut pas envelopé dans le malheur de sa famille.

Le 16. du même mois de Janvier 1633. on envoia deux de nos Ajoints pour demander au propriétaire de la nouvelle maison, dont il a été déja parlé, la permission d'y coucher ; car on avoit dessein d'y établir la loge.

Le 24. un Centilhomme de la chambre du Roy qui n'avoit jamais vû de navire, vint visiter les nôtres, & y fut régalé. Le 27. le Visir du nouveau Sultan qui venoit résider à Gameron, y arriva. On reçût dans la loge les bestiaux qu'Oldenburgh avoit achetez : ils étoient petits, maigres & chers.

Le 1. de Février il nous vint un grand nombre de chameaux chargez de paille & d'orge, qu'on fit mettre dans la nouvelle loge, afin de faire voir publiquement qu'on en prenoit possession, & que la propriété nous en apartenoit.

Le 8. le vaisseau *la nouvelle Zélande* vint moüiller à la rade ; il étoit monté par le Commandant Karstens, par le Commis Overchide, & par le Capitaine Corneille Olie. Il avoit pris sur la côte de Malabar un navire Portugais richement chargé, qui venoit de Bengale.

Le 9. le Conseil ayant tenu dans la loge, le Commandant y lut l'instruction qu'il avoit reçûë du Gouverneur Philippe Lucasz. qui étoit à Suratte avec toute la flote, hormis *la Cour de Hollande*. Cette Instruction établissoit Overchide Chef du commerce dans tout l'Empire de Perse. Karstens, Overchide & Oldenburgh allérent à Ispahan pour relever Delcour, Geerdings, & tous les autres anciens Résidens,

& les ramener ; Hagenaar demeurant pendant leur abſence Préſident du comptoir, & Olie Commandant des vaiſſeaux.

Le 11. le nouveau Sultan qui venoit prendre le gouvernement des Places maritimes, arriva, & les habitans de Gameron le reçûrent avec beaucoup de marques de réjoüiſſance. Il y avoit quatre ou cinq vaches liées pour les tuër ; mais les Benjanes les rachetérent pour une aſſez groſſe ſomme d'argent, qu'on prit volontiers.

Le 15. on alla auſſi au-devant du nouveau Chabandar Aliculibec, qui paroiſſoit être un homme bien raiſonnable. Il avoit une groſſe ſuite : le mors de la bride de ſon cheval étoit doré, & tout ſon équipage étoit plus magnifique que celui du Sultan. On le reçût avec les mêmes cérémonies.

Le 16. il alla viſiter nos vaiſſeaux. On lui fit preſent d'un petit rouleau d'étofe d'or, d'un rouleau de damas, & de ſix des eſclaves qu'on avoit pris.

Le 21. de Février 1633. le Commandant Philippe Lucaſz vint moüiller l'ancre à la rade avec trois vaiſſeaux ; ſavoir, le *Bois-le-Duc*, qu'il montoit, *la Cour de Hollande*, & le *Leede*. Il envoia le 22. un poſtillon exprés à Iſpahan pour faire revenir Karſtens.

Le 27. il reçût par preſent quatre beaux

chevaux, un de la part du Chabandar, un de celle du nouveau Sultan, un de celle du vieux Sultan, & le quatriéme qui étoit le plus beau & qui avoit un mors doré, de la part de l'Agent Anglois. Sur le soir on vit paroître proche de l'Isle de Lareca quatre navires Anglois qui venoient de Suratte, & le 21. ils mouillérent l'ancre à la rade.

Le 3. de Mars Karstens revint à Gameron, avec tous les Résidens qu'il étoit allé chercher. Ils étoient tous vétus à la Persienne, & leur train consistoit en cinquante-deux chevaux, avec une troupe de domestiques.

Le 6. tous les Officiers ayant été mandez à bord du *Bois-le-duc*, les Patentes des Etats Généraux & du Prince y furent lûës devant eux, & aprés qu'on eut déchargé les anciens Officiers de leur serment, le Gouverneur Lucasz reçût celui des nouveaux qui prenoient la place des autres.

Le 9. le Fiscal Vlaming fut mis en arrêt pour des fautes considérables. On enleva aussi Corneille Simonsy Capitaine de l'*Utregt*, au sujet du différent des trois Capitaines avec le Commandant Karstens, survenu le 23. d'Octobre 1632. & il fut mené à bord du *Bois-le-Duc*.

Le 10. le Commis Hagenaar fut retiré de la loge, & établi Commis de l'*Utregt*,

& Overschide fut mis en sa place. Le 12. on nomma des Commissaires pour tenir un Conseil de Justice, tant au sujet de Karstens & des trois Capitaines, que de quelques autres affaires

Le 15. le Gouverneur alla prendre son congé du Sultan & du Chabandar. Le 17. on apareilla. Le Commandant reçut alors une Instruction secréte, avec des ordres cachetez. Les matelots furent persuadez que c'étoit pour aller croiser devant Mosambique, sur les caraques qui y étoient attenduës.

La nuit du 19. à la faveur du vent de terre, les vaisseaux levérent l'ancre, pour faire route chacun vers le lieu de sa destination : savoir le *Bois-le-Duc* monté par le Gouverneur Lucasz, avec Del Court, Mebeys, Gaerdings & Oldenburgh, en compagnie du yacht *Grol* qui prirent leur cours vers Surate; & l'*Utregt*, le *Zélande*, le *Leide* & *la Cour de Hollande*, allérent en effet croiser.

Le 20. aprés avoir doublé le cap de Jasques, le Gouverneur aiant fait assembler le Conseil, Karstens fut nommé pour Commandant de ces quatre derniers navires; Olie Capitaine du *Zélande* pour Vice-commandant; *Hagenaar* pour Contre-amiral; avec ordre de croiser à l'Est de Mosambique. Ainsi Karstens passa sur l'*U-*

tregt, & Hagenaar sur le *Leide*.

Le 26. étant par les 20. degrés 14. minutes, Karstens assembla le Conseil, où l'on concerta les signaux, & il donna des copies de l'Instruction secréte.

Le 26. d'Avril 1633. par le calme, nous découvrîmes trois frégates. Toutes les chaloupes aiant été doublement armées, chassérent dessus, & les haussérent à force de rames: mais elles se firent nager vers le rivage, & se postérent à un jet de pierre l'une de l'autre ayant l'arriére à la mer, d'où elles firent un si grand feu, qu'il y eut quelques gens de tuez dans les chaloupes, & beaucoup de blessez.

La chaloupe de *la Cour de Hollande* aiant tiré des gargousses pleines de balles de mousquet, elles firent tant de desordre, que l'on n'entendoit plus que des cris sur les frégates. L'équipage de celle qui étoit au milieu, fit monter un homme sur la teugue, pour faire des signaux, afin que les chaloupes cessassent de tirer: mais comme elles n'amenérent point & que les deux autres frégates faisoient encore feu, cela ne servit qu'à faire renforcer le combat.

Une de leurs grenades tomba dans la chaloupe de l'*Utregt*, & une autre dans celle du *Leide*; ce qui n'empêcha pas qu'on n'abordât la frégate du milieu, & qu'on n'y jettât le grapin. Les Noirs &

les Maures s'étant jettez à la mer, ceux qui entrérent dans le vaisseau, y trouvérent deux barils de poudre entre lesquels il y en avoit une traînée. Si le feu y eût pris le vaisseau auroit sauté avec nos gens & les autres qui y étoient encore. Le Capitaine étoit en chemise sous la teugue, couvert du sang de ses blessures, & il y avoit deux autres Portugais avec lui Dans la furie du combat, on jetta plusieurs blessez à la mer.

Les deux autres frégates voiant le sort de celle ci, prirent chasse. Les Officiers Hollandois firent tous leurs éforts pour faire rentrer leurs gens dans les chaloupes, tant afin de chasser sur les ennemis, que pour empêcher le pillage; mais là chose ne fut pas possible.

Enfin pourtant la chaloupe du Commandant & un canot abordérent encore une des frégates, & aiant été assez tôt secondez par les autres chaloupes, on la prît aussi. Pour la troisiéme frégate, aiant fait force de rames, elle échapa.

Le Maître Aris Groes & le Capitaine Portugais qui étoit dangereusement blessé, furent emmenez à bord, & l'on suava tous les Maures qu'on vit nager. Cette victoire coûta cher. On perdit six hommes, & il y en eut 55. de blessez, entre lesquels furent les Capitaines de l'*Utregt* & de *la Cour de Hollande*.

Les deux prises étoient équipées en guerre. L'une se nommoit *Saint Antoine* & l'autre *Sainte Lucie*. Il y avoit deux jours qu'elles avoient fait voiles de Monbassa. Les Capitaines étoient Maures & grands Maîtres à Goa. Celui qui étoit blessé mourut le soir. On y trouva quatre-vingt quatorze personnes, parmi lesquelles il y avoit onze Blancs & huit femmes. Le reste étoit des Caffres & des Maures. Il n'étoit péri que vingt-huit hommes, n'y en aiant eu que soixante sur chaque bâtiment.

Leur cargaison ne consistoit qu'en ris, en millet, cinquante ou soixante petites dents d'élephans, une partie de Besorch, qui est une monnoye d'étaim, ou de métail d'alliage, du beurre, des noix de cocos, & de l'huile, un cerf avec ses cornes, une autruche vivante, une chévre, deux pourceaux, des poules, des guenons, quelques petits oiseaux. En un mot, il n'y avoit presque rien qui pût accommoder la Compagnie ni les Officiers, il n'y avoit que du pillage pour les matelots.

Il est dangereux d'aborder les frégates par l'arriére, parce-qu'on y peut faire des retranchemens, & s'y défendre avantageusement en tirant à couvert il vaut bien mieux les aborder par les côtez, où elles sont toutes ouvertes & plus exposées.

Le 27. du même mois d'Avril 1633. il

fut réſo'u qu'on dépéceroit la plus vieille des priſes, qui étoit de la *Sainte Lucie*, pour en faire du bois de chaufage; qu'on équiperoit le *St Antoine* dont on pourroit tirer du ſervice; & qu'on diſtribueroit les priſonniers ſur la flote. On étoit alors par la hauteur des huit degrés, & l'on perdoit tous les jours au-lieu d'avancer à la route.

Le 4. de Mai, le Commandant fit venir à ſon bord tous les Pilotes, & leur dit qu'ils ſavoient qu'ils avoient reculé depuis par les ſix degrés cinquante minutes juſques par les douze que les vents de Sud-oüeſt & les courans avoient commencé de regner, ce qui faiſoit connoître que la mouſſon du Nord étoit paſſée: que le retour des Portugais de Monbaſſa, le faiſoit connoître auſſi: que par conſéquent il s'agiſſoit de chercher quelque paſſage, ou quelque moïen pour continuer nôtre route, & nous rendre à nôtre rendés-vous, qui étoit aux Iſles Primeras, au tems marqué, ſavoir à la fin de Juin: que ſi l'on y manquoit, la Compagnie en recevroit un grand préjudice, & que nôtre propre réputation, c'eſt-à-dire de tout ce que nous étions d'Officiers dans la flote, y ſeroit fort intereſſée.

A cette remontrance on ajoûta encore que comme il y avoit déja longtems qu'on étoit en mer, on avoit conſommé preſque toute

l'eau & le bois de chaufage ; que le tems qui reſtoit pour faire un ſi long chemin étoit trop court, & qu'on y ſeroit expoſé à trop de périls. Toutes ces conſidérations ayant fait connoître qu'il étoit impoſſible de gagner juſqu'à l'Iſle Maïotte, on conclut d'une commune voix qu'on mettroit le cap ſur la côte de celle de Socotora, pour y faire en diligence du bois & de l'eau ; & qu'enſuite on délibéreroit ſur ce qu'il ſeroit alors le plus avantageux de faire pour l'interêt de la Compagnie, & pour conſerver la réputation des Officiers.

Le 8. comme on étoit par les trente minutes, on eut la vûë de cette derniére Iſle. En aprochant de la pointe qui gît au Nord-oüeſt, nous vîmes un enfoncement auſſi grand qu'une baïe, le long duquel il y avoit quantité d'arbres, & une groſſe Négrerie. Mais la côte étoit en écorce, & l'on jettoit cent braſſes de ligne ſans trouver fond, quoi-que le calme nous permît de nous aprocher doucement de terre autant que nous voulions. Enfin on trouva un bon moüillage dans l'enfoncement : mais le fond étoit bien inégal, car en trés-peu d'eſpace on trouva depuis ſoixante juſqu'à dix braſſes, fond de ſable.

Le 9. on eut du gros tems, & le navire du Commandant ayant chaſſé ſur ſes ancres, il lui fut impoſſible de regagner la

rade. Les autres remirent à la voile, & le suivirent. Nous doublâmes un cap, au-delà duquel nous vîmes une grande baïe de sable, où nous allâmes moüiller sur vingt-six brasses d'eau.

Le 11. on envoïa des gens à terre, qui revinrent dire qu'il y avoit bien un peu de bois, mais point d'eau, ni d'hommes, parcequ'ils avoient tous pris la fuite. Sur ce rapport on arma la frégate pour aller le long du rivage découvrir le païs, & tâcher de parler aux habitans.

Cependant quelques Officiers étant retournez à terre, trouvérent des maisons abandonnées, qui étoient bâties de pierre, & enduites de chaux, mais trés-pauvrement meublées. On pêcha quantité de poisson avec la seine. Vers le soir, la frégate s'étant renduë sous le pavillon, rapporta qu'on avoit parlé aux habitans du lieu, & qu'il y en avoit un qui savoit un peu de Portugais.

Ils avoient dit qu'ils iroient donner avis de la venuë de nos vaisseaux à leur Sultan, qui résidoit à trois ou quatre lieuës au Nord, où il y avoit une assez grande Négrerie; & que le lendemain ils rendroient réponse. Ils avoient aussi déclaré qu'il y avoit-là de bonne eau, du bois à brûler, & des rafraîchissemens: ils avoient même fait present de quatres boucs.

Le 12. la frégate & un canot allérent chercher réponſe. Le Sultan leur fit dire que les Hollandois étoient les bien-venus, & qu'il les attendroit le lendemain dans la plus prochaine baïe, le long de laquelle il faiſoit ſa réſidence. Il envoïa par preſent cinq boucs, une peau pleine de lait, & deux ou trois paquets de dates qui n'étoient que demi-meures.

Le 14. ils allérent moüiller à la rade qui leur avoit été indiquées, à une portée de canon de la Négrerie, qui leur parut être un endroit aſſez agréable. Ils jettérent l'ancre ſur douze braſſes fond de ſable. Hagenaar & deux autres Officiers étant allez à terre pour ſaluer le Sultan, ils le trouvérent aſſis ſous un palmier, à trente pas du rivage. Lorſqu'il les vît il ſe leva, & étant allé dix ou douze pas au devant d'eux, il mit ſes mains dans les leurs, & les mena ſous l'arbre où étoit ſa Cour, faiſant aſſeoir Hagenaar auprés de lui, ſur l'alcatiffe, ou tapis, où il étoit.

On lui déclara, en langue Portugaiſe, la cauſe de la venuë des vaiſſeaux, & ce qu'ils cherchoient. On lui dît que les Hollandois étoient de bonnes gens & paiſibles, amis des Arabes & ennemis des Portugais. Un vieillard qui étoit tout gris, lui interpréta ce qu'on lui diſoit. Il fit répondre que les vaiſſeaux étoient les bien-venus, & qu'il

avoit déja vû sur sa côte de semblables pavillons, & des gens qui se nommoient aussi Hollandois.

Au regard de l'eau, il leur montra une riviére, qui entroit dans la mer à douze ou quinze pas du lieu où ils étoient assis. Pour le bois il étoit proche d'une montagne, & l'on avoit bien de la peine à l'aller querir. Il y avoit autant de vaches, de cabris & de moutons qu'on en avoit besoin, des dattes en abondance, mais peu de poules.

Le Sultan envoïa dans le même moment par present au Commandant deux petites vaches, telles qu'elles sont en ce lieu-là, vingt cabris, douze poules, une peau pleine de lait, quatre paquets de dates, & il fit presenter aux Officiers du lait à boire dans un pot de terre. Quand ils en eurent bû autant qu'ils voulurent, ils prirent congé, & emmenérent le présent à bord.

Le 15. le Commandant descendit à terre avec quelques Officiers, & fit porter le dîner sous des palmiers, avec des présens pour le Sultan qui étoient de la valeur de cinquante-quatre réales. En abordant ont fit battre la caisse, & le Sultan vint recevoir la compagnie sur le rivage. Mais comme il avoit près de trois cens hommes avec lui, ayant chacun un long & large sabre à la main, & quelques-uns ayant de petites rondaches

pour boucliers, nos gens prirent auſſi leurs fuſils & des charges, par précaution.

Ils firent-là leur repas en preſence de tout le monde. Enſuite ils demeurérent juſqu'au ſoir aſſis auprès du Sultan, à qui leurs preſens parurent être fort-agréables. On leur préſentoit ſans ceſſe du lait à boire, & l'on donnoit aux Arabes du Kakwauva, ou café, boüilli à leur maniére, qu'ils buvoient tout-à-fait chaud. On convint aiſément du prix des beſtiaux; mais pour les dates ils les voulurent vendre cher: ils auroient même voulu n'en point vendre, parce que c'eſt leur nouriture ordinaire qui leur ſert de pain. Le Sultan fit preſent d'un quintal d'aloë & d'une vache.

Le 18. on troqua du millet qu'on avoit pris dans les frégates pour des beſtiaux; mais pour le ris, les habitans le trouvoient trop cher. Une frégate Arabe mit à la voile, & ils dirent qu'elle alloit au continent. Enſuite on leur vendit la frégate même qu'on avoit priſe ſur les Portugais, qu'on eſtima 250. réales. Ils en paiérent la moitié en aloë, à 33. réales le quintal, & le reſte en cabris. Enfin le Sultan acheta auſſi le ris, & l'on continua de trafiquer avec lui les jours ſuivans.

Le 27. du même mois de Mai, les Officiers & les Pilotes s'étant aſſemblez au bord du Commandant, & aiant tenu Con-

ſeil, il fut conclu qu'il étoit impoſſible d'exécuter les ordres qu'on avoit, & que le plus avantageux parti qu'on pouvoit prendre, étoit de retourner en Perſe, pour attendre les ſoies qu'on envoieroit du haut païs.

Le 2. de Juin 1633. le Commandant & les hauts Officiers étant allez dîner avec le Sultan ſous les palmiers, ils prirent enſuite congé de lui. Les habitans les conduiſirent juſqu'à leurs chaloupes, en danſant & en chantant au ſon des tambours.

L'Iſle de Socotora qu'on quittoit, gît au Sud-oüeſt & au Nord-eſt du continent de Mélinde ou d'Egipte, & au Nord de l'Arabie, dont elle eſt à la diſtance de 16. lieuës. Elle a la mer Rouge au Nord-oüeſt, & gît par les 12. degrés 40. minutes, aiant à peu prés 25. lieuës de longueur; mais à cauſe des diverſes baies & enfoncemens qui y ſont elle n'en a pas plus de dix de largeur. Il y a bon moüillage tout autour, même tout proche du rivage. Les baies, les golfes & les rades y ſont bonnes. Les valées y ſont fertiles, & elle eſt paſſablement peuplée.

Les habitans ſont gouvernez par un Sultan que le Roi d'Arabie y envoie, & à qui ils ſont fort ſoumis. Les hommes y ſont d'une taille médiocre & fine, n'y en aiant preſque point qui ſoient gras. Ils ſont jaunâtres. Les cheveux leur décendent juſques

sur les épaules. Ils paroissent suporter bien le chaud, la faim & la soif.

Ils estiment beaucoup leurs femmes : ils les vont acheter au continent : ils les tenoient cachées aux Hollandois, à qui l'on dit qu'elles avoient des brasselets & d'autres semblables ornemens. Ils s'adonnent au commerce, & y usent d'une grande précaution, quoi-qu'ils n'aient pas moien de l'étendre bien loin. Mais ils sont fort trompeurs, & par conséquent défians, croiant aussi toûjours que les autres les veulent tromper.

Ils mettent les dates par gros paquets, & s'en servent au lieu de pain. Ils n'ont que peu d'oranges, & encore sont-elles sauvages. Ils ne sément & ne recueillent que du tabac & des citroüilles, & ce n'est qu'autour de leurs maisons ; ce qui vient de ce que le fonds est pierreux. Nous n'y vîmes que 5. ou 6. cocos, qui avoient des noix.

Ainsi leur richesse ne consiste que dans l'alcë, liqueur qu'ils ramassent dans des vessies, ou dans des peaux, & ils la font sécher au Soleil. Ils ont aussi assez de sandragon, & du café qu'ils boivent comme une chose excellente. On y trouve encore passablement de la civette. On en a pour 3. réales le poids d'une réale ; mais ils la falsifient en la mêlant avec de la graisse ou du suif.

On nous dît qu'il y avoit quelques Chameaux, de petits ânes, des vaches rouges & de blanches qui ont des cornes fort aiguës, des brebis, & une grande quantité de boucs, & de chévres, dont le poil sur les quartiers de derriére, est frisé comme on peint le poil des Satires ; desorte qu'il y a du lait en abondance, mais nous n'y avons point vû de beurre.

Les habitans nourissent beaucoup de chats civettes dans leurs maisons : ils y ont aussi quelques poules : mais on ne voit point d'autres volatiles dans la campagne. Ils ne boivent point de fortes boissons, & ils ne se soucient ni de vin d'Espagne, ni d'arack.

Le bourg par le travers duquel nos vaisseaux étoient moüillez, est la plus considérable place de l'Isle. C'est-là que le Sultan fait sa résidence. A une portée de canon du rivage on voit une redoute, qu'ils regardent comme une Forteresse, y aiant 4. piéces de canon ; & sur le rivage il y en a une autre revétuë de pierre, avec 2. canons Outre cela il y avoit au bord du rivage 3. canons de fonte, sur de vieux afûts tout usez, où l'on voioit les armes de Portugal. Ils les avoient pêchez du bris d'une carraque qui avoit-là fait naufrage. Ils sont ennemis des Portugais.

Leurs armes sont de larges sabres, dont la poignée est fort longue & n'a point de

garde ; & un couteau qui eſt à leur ceinture, & qui aiant 3. doigts de large par le haut, ſe termine en pointe par le bout. Les poignées ou manches, tant des ſabres que des couteaux, ſont quelquefois garnies d'argent, ou de cuivre, ou artiſtement ouvragées de fil de l'un de ces métaux. Ils ont auſſi de petites rondaches qui leur ſervent de boucliers. Leurs fuſils n'ont rien de particulier. Ils ſçavent fort bien ſe ſervir de toutes ces armes.

L'eau y eſt trés-aiſée à faire. Elle coule dans une valée entre des palmiers, comme une petite riviére, juſqu'au rivage, où elle entre dans la mer. Nous n'y avons point vû de petits bâtimens, ni n'en avons point entendu parler. Nous n'y vîmes que quelques radeaux de 3. ou 4. bois ronds liez enſemble, dont ils ſe ſervoient pour aller pêcher. On y prend beaucoup de poiſſon à la ligne & à la ſeine.

Leur Religion eſt celle des Arabes, ou des Mahométans ; ce qui fit ſans doute que nous ne vîmes point de pourceaux, & qu'on ne nous en parla point. Nous n'y vîmes non plus, ni Moſquées, ni Egliſes. Ils ſe mettent à genoux lors que le Soleil ſe leve & lors qu'il ſe couche ; ils joignent les mains, & ils ſe courbent juſques ſur la terre, puis ils ſe tournent vers le Soleil, & marmotent quelques priéres entre les dents : ils font la même cho-

se 4. ou 5. fois le jour. Mais comme ils ne parloient Portugais que bien peu, nous n'en pûmes aprendre davantage Cependant ils paroissoient fort superstitieux, quoique l'on ne vît ni Mosquées, ni Docteurs ou Religieux parmi eux.

Ils priérent le Commandant de leur laisser un témoignage par écrit, touchant la conduite qu'ils avoient tenuë à nôtre égard, afin qu'ils le pussent montrer aux autres Hollandois, s'il en venoit à leur rade; & un passeport pour leur frégate; ce qui ne leur pouvoit être refusé avec justice.

Le 8. du même mois de Janvier 1633. les vaisseaux étant par les vingt degrés quarante-sept minutes, on eut sur le soir la vûë des terres qui étoient basses & avec des dunes. C'étoit la côte d'Arabie; ce qui fit connoître que la mousson du Sud-ouest, qui venoit entre les Isles Maldives, nous avoit extrémement poussez à l'Est, c'est-à-dire, quarante lieuës plus que l'estime. On prît alors le parti de courir à la vûë de cette côte, où le fond est de sable & commode à sonder.

Le 9. à neuf heures du matin, nous vîmes le cap de Rosalgate, & on le doubla sur le midi. Le vent & les courans nous poussérent alors dans le golfe Persique. Le vingt-deux sur les quatre heures aprés midi, nous moüillâmes l'ancre à la rade de Gameron, sur cinq brasses.

Les Officiers étant allez à terre ne trouvérent presque personne à la loge, qui leur pût dire des nouvelles de l'état des affaires, chacun étant alors en campagne. Le Sultan leur fit donner des barques pour faire de l'eau. Au retour des absens on loüa un Patamar, pour aller en quatre jours à Ispahan, auquel on donna un Thoman, qui fait quarante livres monnoïe de Hollande.

Le 29. la chaleur fut si extraordinaire, que le poisson qu'on prît se corrompit en en 2. ou 3. heures, & il falloit manger dans le jour la viande qu'on avoit tuée au matin, ou bien elle se gâtoit aussi.

Le 3. de Juillet 1633. comme on avoit reçû des presens des Sultans de Gameron & d'Ormus, & qu'il n'y avoit rien dans les vaisseaux pour leur donner aussi, il fut résolu qu'on leur présenteroit de l'argent, qu'ils refuserent d'abord, mais ils le prirent.

Le 14. il vint beaucoup de soie dans la loge, & le 15. elle fut embarquée sur le *Zelande* & sur *la Cour de Hollande*. Pendant les grandes & excessives chaleurs qu'on eut alors, la plûpart des habitans, & quelques-uns de nos gens s'en allérent passer du tems vers les montagnes, où ils esperoient trouver du rafraîchissement. Chacun revint les derniers jours du mois de Juillet que le tems commençoit à être un peu plus frais.

L'Interpréte Odou qui étoit Benjane, nous aprît que depuis 2. ou 3. nuits, il étoit entré un monstre, ou un animal inconnu, en quelques maisons où il avoit dévoré 3. enfans entre les bras de leurs meres. On ne savoit ce que ce pouvoit être, car on n'a jamais vû de loups dans ces quartiers-là.

Nous reçûmes des lettres d'Ispahan qui donnoient avis qu'il en venoit une caravane de 80. chameaux qui nous aportoient 160. balles de soie.

Le 26. le Conseil s'étant assemblé à terre, on ouvrit l'Instruction du Sr Lucasz, qui portoit que l'expédition de la Mosambique étant faite l'*Utrecht* & le *Leïde* iroient sous le commandement du Commis Hagenaar, croiser par les 19. degrés, sur la flote qui devoit aller de Batavia à Suratte, & que le dernier de Septembre ils se retireroient dans le bassin de Sualy.

Quand les soies furent arrivées on les fit mener à bord. Mais le Visir étant survenu en arrêta une partie, parce qu'il avoit oüi dire que parmi les esclaves qu'on avoit trouvez sur les prises, il y en avoit de Maures. En effet, quand on en eut fait la perquisition, il s'en trouva 3. qui lui furent rendus.

Le 5. la flote de Batavia commandée par Cooren Kray, vint moüiller à la rade de Gameron. Elle étoit composée de 5 vaisseaux, & avoit fait voiles le 14. de Juillet. Les

marchandiſes deſtinées pour la Perſe furent portées dans la loge, & celles qui étoient pour Suratte furent chargées ſur le *Zélande* & *la Cour de Hollande*. Ils aporterent un changement de l'ordre qu'avoit l'*Utregt* d'aller croiſer par les 19. degrés. Il lui étoit ordonné d'aller avec les autres vaiſſeaux ſur la côte de Malabar pour le commerce du poivre.

Le 1. d'Octobre 1633. aprés que van Santen eut été établi Commandant de la flote qui devoit aller ſur cette côte, il partit avec le *Fleſſingue* qu'il montoit en qualité d'Amiral, *la Lionne*, *Grol*, *Bommel*, & la frégate, *le Caméléon*.

Le 23. nous eûmes la vûë des terres, & il fut réſolu qu'on iroit viſiter Goa en paſſant. Le 24. nous vîmes diſtinctement la côte qui étoit fort agréable. On fit ôter tous les encombremens des vaiſſeaux, afin qu'ils fuſſent parez, en cas qu'il fal ût combattre.

Le 25. le Commandant étant de l'avant découvrit 2. bâtimens qui échaperent, puis une carraque qui étoit proche de terre, qui avoit les mâts de hune bas, & la ſivadiére & l'artimon bordez. Cinq frégates allerent la remarquer preſque ſur le rivage. A 4. heures aprés midi nous fûmes droit par le travers de la barre, où nous vîmes 2. ou 3. carraques 11. ou 14. frégates & 5. autres bâtimens. On ne jugea pas àpropos d'attaquer tant de vaiſ-

ſeaux ſous leurs Forts, n'aiant même point de commiſſion pour faire des entrepriſes ſi haſardeuſes. Ainſi l'on réſolut de continuër à faire route vers la côte de Malabar.

Le 4. de Novembre, nous eûmes la vûë de Cananor, où il y a une colonie de Portugais. Nous moüillâmes l'ancre hors de la portée du canon du Fort. Là un vieillard qui l'année précédente avoit ſervi d'Interpréte à van Santen, étant venu à bord, on lui donna des lettres, ſelon la coutume, pour porter à Ariaïa Roi de Cananor, par leſquelles on lui demandoit la liberté de trafiquer avec ſes ſujets. On lui mit auſſi cent réales entre les mains, pour acheter des rafraîchiſſemens, avec ordre de revenir le lendemain faire le raport de ce qui s'étoit paſſé.

Il dit qu'il y avoit-là quantité de poivre, & de rafraîchiſſemens qui n'étoient pas trop chers; de ſorte que les équipages qui en avoient beſoin, en attendoient avec impatience. On eſpéroit auſſi qu'on y feroit de l'eau, mais on n'obtint rien de tout ce qu'on s'étoit promis. Pendant la nuit les Portugais firent de grands bruits, & tirérent beaucoup, comme s'ils euſſent voulu célébrer quelque réjoüiſſance; ce qui fut un avis de ſe tenir ſur ſes gardes, de peur des brûlots, qu'on craignoit d'autant plus, que la mer étant haute, on n'auroit pû ſe ſervir contre eux des bordées d'embas.

Le 5. l'Interpréte vint déclarer que pour cette fois le Roi n'accorderoit pas la liberté du commerce, parcequ'il craignoit une armade de dix-sept frégates Portugaises, qui nous avoient suivi, & qui étoient sur cette côte, pour s'opoſer à ce qu'on trafiquât avec nous. Il fut même fait défenses qu'aucun bâtiment ne vint nous aporter des rafraîchissemens, ni aucune nouvelle.

Pour apuïer cette défense quatre de ces frégates étant allés se poſter au Nord, nous armâmes les chaloupes, afin d'aller les insulter & de tâcher de les attirer vers nos vaisseaux. En éfet, il y en eut une qui se trouva si incommodée du combat qu'elle soutint, qu'il fallut qu'elle se retirât, & qu'elle allât se mettre à couvert sous le Fort. On eut alors avis qu'il y avoit abondance de poivre à vendre à Monte Deli, & il fut arrêté qu'on y feroit voiles.

Le 6. nous y moüillâmes l'ancre sur quatre brasses & demie. Les frégates Portugaises ayant vû qu'il n'y avoit point d'avantage à espérer pour elles sur nos vaisseaux, les abandonnérent. Nous eûmes à Monte Deli des rafraîchissemens, une vache ne coûtant qu'une réale, mais aussi n'y en avoit-il point de grosses. On avoit 120. noix de cocos pour le même prix, ou bien quatorze ou quinze poules Ce jour-là il fut chargé 13000. livres de poivre sur *la Lionne*.

Le

Le matin du 7. les chaloupes étant allées à l'aiguade, sous l'escorte de la frégate, lorsque le tems eut commencé d'affiner, on vit à la pointe de Monte-Deli trois vaisseaux à voiles quarrées, & quinze frégates. Dés qu'on eut découvert cette armade, les chaloupes revirérent pour gagner le large, & firent des signaux qui obligérent nos vaisseaux à se mettre sous voiles, hormis l'*Utregt & la Lionne*, qui continuérent à trafiquer. Mais avant qu'ils fussent parez, les Portugais avoient monté au vent, & s'étoient retirez sous leur Fort.

Les chaloupes étant retournées à l'aiguade, on ne voulut pas leur laisser faire leur eau, si elles ne paioient chacune une réale. Pendant la nuit un des vaisseaux qui chargeoit du poivre, donna sur un rocher qui étoit sous l'eau, à un portée de canon du rivage; mais il n'en arriva point d'accident. Le 9. on convint à vingt cinq réales pour toute la flote, afin d'avoir la liberté de faire de l'eau.

Comme on ne voulut plus nous troquer de poivre pour nos marchandises, & qu'on vouloit que nous païassions en argent, nous remîmes à la voile pour aller à la riviére de Ballapatan, où nôtre Interpréte nous faisoit espérer d'en trouver. Mais n'y ayant pas là non plus beaucoup de négoce à faire, il fut résolu qu'on iroit à Panani & à Calicut,

pour ofrir au Samorin les préſens qu'on avoit à lui faire, & lui demander permiſſion de trafiquer avec ſes ſujets, & d'acheter du poivre & du cardamome.

On remit donc à la voile le 14. & le 15. on vît par le travers de Cananor trente frégates qui couroient ſur la côte. Le 18. nous moüillâmes l'ancre à l'embouchure de la riviére de Panani, ſur cinq braſſes & demie, fond de bonne tenuë, loin du rivage.

Deux Commis qui furent envoyez à terre, raportérent le lendemain que le Samorin étoit alors aſſez avant dans le païs; qu'on y avoit de groſſes parties de poivre dans les magaſins, qui étoient réſervez pour les vaiſſeaux de la Mocha; qu'on offroit de traiter pour le poivre de la prochaine recolte. Mais comme les vaiſſeaux ne pouvoient pas ſéjourner-là ſi long-tems, ils remirent à la voile.

Aprés avoir relâché en pluſieurs endroits de la côte, ſans faire de négoce conſidérable, nous nous trouvâmes le 8. de Décembre 1633. par le travers de Goa, où nous vîmes deux carraques à la rade, & une navette Portugaiſe audeça de la barre, qu'on tâchoit de remarquer au-delà. Le *Fleſſingue*, & *le Caméléon* s'en étant approchez, on fit grand feu de part & d'autre. Pendant ce tems-là trois ou quatre petits bâtimens

manœvroient sans cesse pour la toüer. Mais enfin ils furent écartez par le feu du *Flessingue* & contraint de l'abandonner.

Elle fut donc abordée, & en même tems on coupa la hanſiére de l'ancre de toüei, puis on en déferla la miſene, & on la remorqua juſqu'à nos vaiſſeaux. Il y avoit quatre femmes Benjanes, huit Métifs & un Portugais malade. Il y avoit trois jours qu'elle étoit partie de Chaoul. Le Capitaine & deux autres Portugais avoient été tuez, & jettez à la mer. Elle étoit du port de 200. tonneaux, & montée de douze petites piéces de canon, de celles qu'on nomme fauconneaux. Autant qu'on le peut remarquer, la cargaiſon en avoit été enlevée.

Cette priſe fut conſervée. On la monta de 30. hommes, & on la pourvut de munitions de guerre & d'Officiers. Le Contremaître qui étoit allé couper la hanſiére avec quoi les ennemis la toüoient, fut fait Capitaine du *Caméléon*, dont le Capitaine paſſa ſur la navette.

Le 7. du mois de Janvier 1634. nous en prîmes une autre dont preſque tout l'équipage s'étoit ſauvé à terre. Elle étoit neuve, & portoit ſoixante & dix hommes, trois petits canons de fer, un fauconneau de fonte, & trois pierriers de fer. On y trouva encore quatre Portugais, cinq Métifs, & dix-huit per-

sonnes, femmes, jeunes garçons & enfans. Le Capitaine s'étoit sauvé. Elle venoit de Cochin, & étoit chargée de canelle, de bois de charpente, & de cofres vuides. On en tira quarante-quatre grosses balles de canelle, & on y mît seize hommes pour la naviger, & suivre la flote jusqu'à nouvel ordre. Peu de jours aprés on en ôta une partie du bois de charpente, enfin de l'alléger, & qu'elle pût mieux nous suivre; & l'on y fit passer encore vingt hommes, avec deux petits canons de fer, & des munitions de bouche & de guerre.

Le 11. nous rencontrâmes en mer le *Buuren*, dont le Commis nommé van der Tril, qui alloit en Perse, nous fit voir une certaine Instruction, sur laquelle le Conseil aiant été assemblé, il fut résolu qu'on transporteroit la cargaison de la patache qu'on avoit prise, sur le *Leide* & *la Lionne*, & & qu'on les envoieroit à Batavia: que le *Zélande*, *le Cheval marin* & le yacht, demeureroient pour croiser sur la côte des Indes, sous le commandement de Hagenaar: que pour cet éfet le *Buuren* lui laisseroit vingt soldats, deux canons pour la patache, & 100. risdales pour ses besoins.

Le 17. on fit voiles, chacun pour le lieu de sa destination. Le 30. sur le soir nous vîmes le fort d'Onor, qui apartient aux Portugais. Mais comme nous nous apro-

châmes trop du rivage, il fallut revirer pour aller moüiller sur douze brasses, savoir les trois vaisseaux qui croisoient sur la côte des Indes. Dans ce parage, pendant le croissant, les vents soufflent du Sud, & les courans portent au Nord : mais pendant le déclin de la Lune, les vents viennent du Nord, & les courans portent au Sud.

Le 5. de Février 1634. nous nous trouvâmes proche de la barre de Goa, où nous vîmes deux carraques à l'ancre sous le Fort, & deux frégates au Nord, & ensuite sept, qui étoient aussi à l'ancre, avec un gros bâtiment qui étoit une galére, ainsi que nous le raporta le yacht, qui avoit chassé dessus, & tâché de les couper. Les frégates, qui avoient remarqué sa manœuvre, aïant mis à la voile, & couru au plus prés du vent, s'étoient sauvées.

Le 6. étant proches des Isles Quemados, nous vîmes deux grands poissons, à peu-prés de vingt-cinq piés de long, dont la peau étoit jaunâtre, & marquetée comme celle d'un léopard : ils avoient la tête plate & le museau fendu jusqu'au cou ; & tout leur corps, depuis le cou jusqu'à la queuë alloit en diminuant comme une pointe, y ayant une grande nageoire sur leur dos.

Le 8. nous moüillâmes l'ancre à l'embouchure de la riviére Achera-achera, sur neuf brasses de profondeur. Le 10. nous

découvrîmes une voile sur laquelle nous chassâmes. Elle courut au Sud, où ayant vû sept frégates qui arrivoient sur elle, elle revira & porta droit sur nos vaisseaux, qui y envoyérent une chaloupe. Le Commandant étant venu à bord déclara qu'il venoit du port de Syndy, qu'il alloit à Rio Malondy, qui est au Nord des Isles Quemados; que sa cargaison consistoit en 4. chevaux entiers & quatre jumens pour le Roi, quatre ou cinq balles d'étofes de poil de chameau, & quatre ou cinq balles d'amsion, toutes marchandises des Maures & de peu de valeur. Il dît que les frégates étoient Malabres, & qu'ils avoient mieux aimé tomber entre les mains des Hollandois, qu'au pouvoir de ces gens-là. Enfin il requit d'être relâché; sur quoi l'on ne prit point encore de résolution ce jour-là

Le 12. le *Bommel* & *le Caméléon* vinrent nous renfoncer. Le 13. un des Commis nommé Jaques Pers rendit des lettres au Commandant Hagenaar, de la part du Commandant de Graaf qui étoit à Surate, qui lui envoyoit 400. réales en espéce, pour pouvoir tenir la mer jusqu'à la mi-Avril, parceque les vaisseaux n'avoient été victuaillez que pour deux mois.

Ils étoient partis de Sualii le 7. du même mois de Février, où le Commandant Karstens avoit mené cinq frégates. Portu-

gaiſes qui venoient de Camboïe. Mais le Gouverneur de Suratte, nommé Mirmoſa, les avoit fait relâcher, & leur avoit fait donner des dédomagemens, prétendant, quoique ce fût contre la vérité, que ces priſes avoient été faites dans ſes eaux. Mais ſa volonté fut une loi qu'il impoſa, & qu'il fallut ſubir.

L'affaire du bâtiment Maure ayant été examiné, il fut relâché. Les Maures firent un aſſez beau preſent de rafraîchiſſemens qu'on voulut leur paier; mais ils n'en prirent point d'argent: ils priérent ſeulement qu'on leur accordât un paſſeport, & ils l'obtinrent.

Le 18. le Conſeil s'étant aſſemblé, il fut réſolu qu'on iroit auſſi croiſer au Sud, pour les raiſons qui en furent alléguées, entre autres, parce qu'on ne pouvoit avoir de rafraîchiſſemens autour de Goa, qu'on avoit juſqu'alors croiſé au Nord ſans rien découvrir, & que les maladies commençoient à regner parmi les équipages.

Le 19. on découvrit un vaiſſeau Portugais qui alla s'échoüer ſur le rivage. Il vint pluſieurs petits bâtimens & beaucoup de gens ſur le bord de la mer pour le défendre; mais enfin on les écarta, & nous demeurâmes maîtres du vaiſſeau. Il y avoit dedans vingt beaux chevaux, quantité de balles, & des pots pleins de dattes. Les

Commis allérent le faire décharger, puis on le brûla.

Le 26 en courant au Sud, on jetta l'ancre à Monte Delli. Le 5. de Mars 1634. on remit à la voile, & le 21. aprés avoir moüillé l'ancre à la rade de l'Isle Anchadivis, les gens qui furent envoiez à terre, raportérent qu'ils avoient trouvé un grand étang d'eau douce, & un puits au-dessous, avec du bois de chaufage qui rendoit un certain suc aprochant du lait : qu'il y avoit aussi des arbres de pisang, & que les fruits y étoient tout havis & brûlez : de sorte qu'en cas de besoin, on y pouvoit aller faire de l'eau, sans y trouver aucun obstacle.

Le 1. d'Avril 1634. on découvrit trente-un frégates, & l'on en prit quelques-unes dont la cargaison consistoit en soixante-dix à quatre-vingt balles de dates, & douze chevaux. On y trouva deux Religieux, qui aiant été éxaminez, déclarérent qu'ils étoient partis depuis douze jours de Bassini, avec une armade de vingt-quatre frégates, qui avoient été rapellées à Goa. Il y eut une autre de ces frégates qui fut renversée sens-dessus-dessous, dont le Capitaine & huit soldats furent faits prisonniers. Ce qui demeura entre nos mains fut deux frégates prises, deux Religieux, deux jeunes garçons Japonois, seize Portugais, deux Métifs, quarante-trois esclaves, & sept

Maures qui gouvernoient les chevaux.

Le matin du 5. nous vîmes un canot avec une banniére de paix qui amenoit un Tréſorier du Vice-roi de Goa, à qui l'on avoit accordé un paſſeport pour venir traiter de la rançon des priſonniers. Il ſe nommoit Antonio Ventura, & parloit bon Brabançon. Il étoit accompagné d'un des Péres de la Merci. On convint avec eux de la rançon de quinze Portugais, deux Religieux, & deux garçons Japonois, à 970. ducats de.... & pour les frégates & les douze chevaux à 2000. ducats, & enſuite ils envoiérent quelques-uns de leurs gens à terre pour querir l'argent, qui fut aporté en eſpéces d'or. On les fit tous convoier juſques ſous le Fort d'Agoado, pour les mettre en ſûreté contre les Malabres.

Le 27. on alla encore moüiller à la rade de Monte Delli, où l'on fit de l'eau pour le *Buuren* & le *Veenhuiſen* qui nous avoient joints, & qu'il falloit faire partir, le reſte de la flote devant attendre la venuë du Commandant Karſtens. Le 30. ces deux vaiſſeaux prirent leur cours vers Batavia.

Le 6. de Mai, 1634. ce Commandant laiſſa tomber l'ancre à la même rade, étant parti le 25. d'Avril de Sualii. Il raporta que la caravane de la Compagnie qui alloit à Amadabar avoit été pillée, & qu'il avoit été tué deux Adjoints de Sous-commis avec trois ſoldats.

Le 8. comme on avoit fait de l'eau, pris des rafraîchissemens, & acheté une assez considérable partie de poivre, on leva l'ancre. Le Commis Hagenaar quitta le bord du *Zélande* & aiant repassé sur le *Grol*, toute la flote courut au Sud, le long de la côte, par un vent d'Oüest.

Le 19. de Juin, après avoir enfilé le détroit de la Sonde, nous traversâmes entre les Isles de Sebessi & de Cracatau, où nous raisonnâmes au yacht *Zeeburgh*, qui nous avertit de nous garder des Javanois, & surtout de ceux de Bantam qui étoient alors en guerre avec nous.

Le 21. nous moüillâmes l'ancre à la rade de Batavia, où nous allâmes saluer le Sieur Général Brouwer, & le Sieur van Diemen.

Le 4. de Juillet 1634. Hagenaar fut mandé par le Général, qui lui donna sur le champ une commission & une Instruction, pour commander les yachts *Grol* & *Zeeburg*, & aller à Taïovan, avec le pavillon, & le pouvoir de présider au Conseil. Le *Grol* étoit monté de soixante & dix-sept hommes, savoir soixante & deux hommes d'équipage, & quinze soldats, le Commandant étant à son bord. Le 5. nous mîmes à la voile, & courûmes au Nord.

Le 14. aprés que nous eûmes fait de l'eau

& du bois à Pulo Paniang, nous vîmes un bâtiment d'où quatre Malais vinrent nous offrir du poisson, & deux des plus gros Palancias, dont la tête étoit comme celle d'un renard, & les piés comme ceux d'un chevreüil, ou d'un petit cabri.

Le 27. étant par les 15. degrez 18. minutes, nous vîmes l'Isle de Cataon qui demeuroit Sud & Nord avec nous, à une lieuë & demie. Elle est posée dans les cartes par les 15. degrés 40. minutes, & selon nôtre estime elle devoit être par les 15. degrés 14. minutes. Le 30. nous cûmes la vûë de la grande Isle d'Ainam.

Le 4. d'Août 1634. nous dépassâmes l'Isle des Larrons, au Nord de Macau, & le 5. nous découvrîmes les terres de la Chine. Sur les neuf heures du matin, nous dépassâmes l'Isle de Pedro Blanco. Le 10. nous nous rendîmes sur la côte de l'Isle Formose, où nous ne trouvâmes point de fond. Quelque temps aprés, aiant vû de la fumée qui montoit, nous coûrumes au Nord-est, & vîmes le Fort de Taïovan. Nous moüillâmes l'ancre sur 5. brasses, fond vasard, & saluâmes de trois coups, à quoi le Fort répondit.

Le 12. pendant qu'on étoit occupé à décharger, & à recharger en même tems d'autres marchandises, la mer commença sur le midi à s'élever, & l'air à se broüil-

ler ; ce qui obligea tous les petits bâtimens à se retirer promtement, parce que c'étoit-là des avant-coureurs d'une grosse tempête. Le Gouverneur nommé Putmans envoia aussi en diligence nous en donner avis, sur quoi nous prîmes nos précautions.

Vers le soir le Fort nous aiant fait un signal de mettre à la voile, le vent força tellement, & agita la mer avec tant de violence qu'il ne nous fut pas possible de virer un pli de cable, & nous fûmes réduits à le couper, & à laisser nôtre ancre. Comme l'orage augmentoit toûjours nous courûmes au Sud-oüest, au large, avec encore une flûte, & le *Wieringen*.

Le 13. l'orage continuant par un vent de Sud-Sud-oüest, nous eûmes la vûë des Isles Piscadores. Ensuite le vent aiant diminué, nous traversâmes entre les Isles, & allâmes aprés-midi ancrer dans la baie de l'Eglise, à une portée canon du vieux Fort, où nous trouvâmes le yacht *Koudekerk*, qui étoit si plein de soies, de bois de sapan & de peaux de cerf, qu'il avoit fallu mettre l'eau & le bois de chaufage sur le pont.

Le 16. quand nous eûmes reçû nos dépêches nous remîmes à la voile, pour continuer nôtre route jusqu'au Japon. Le matin du 21. nous vîmes le cap le plus septentrional de l'Isle Formose, qui est fort haut.

Le 26. nous découvrîmes des terres dont l'aſpect étoit comme une colline ronde, ſur laquelle il paroiſſoit y avoir une échauguette. Au Nord, il y avoit deux roches de la figure des cornes de bouc, & au Sud trois baſſes collines. Sur le ſoir nous reconnûmes Miaxuma : mais nous ne pûmes voir les trois Iſles que les cartes marquent être au-devant. Nous prîmes alors nôtre cours au Nord-eſt-quart-à-l'eſt, afin de gagner le cap de Gotha, qui eſt au Nord de Miaxuma, où il y a quantité de rochers.

Le matin du 29. nous nous trouvâmes proche des Iſles & des rochers qui ſont ſur la route, & nous vîmes les terres, les courans nous portant avec force au Nord-oueſt; de ſorte qu'aiant mis la chaloupe à la mer nous nous fîmes nager. Enfin nous laiſſâmes tomber l'ancre ſur 25. braſſes, fond de coquillages, & y demeurâmes juſqu'à ſix horloges dans le premier quart, qu'aiant remis à la voile, nous allâmes moüiller l'ancre à Firando.

Le havre qui eſt devant la loge eſt étroit & l'on n'y entre qu'avec péril, ainſi que le vaiſſeau *Amſterdam*, le yacht *Grol*, & d'autres encore l'ont éprouvé. C'eſt pourquoi il ſeroit bon d'emploier les matelots, dans le tems qu'ils n'ont rien à faire, à creuſer un canal où les vaiſſeaux de la Compagnie puſ-

ſent ſe mettre, ſans avoir beſoin d'ancres & de cables.

Il y a une bonne rade pour les barques, & pour les autres bâtimens du Japon; mais elle eſt trop étroite pour les vaiſſeaux de la Compagnie, & le fond en eſt trop mou, ce qui fait qu'ils y ſont ſouvent en danger.

On voioit autrefois, ſur le bord de la rade, deux hameaux ſeulement, qui ſe joignant preſque, compoſoient un médiocre village, lequel s'eſt extrémement agrandi. Le Seigneur du lieu a ſa maiſon vers le bas, où il fait ſa réſidence. Les maiſons ſont fort chétives, couvertes de planches minces, qui aboutiſſent l'une ſur l'autre, & qui ſont proprement du bardeau.

Il n'y a preſque pas de Marchands de conſéquence, que ceux qui occupent la loge qui eſt d'une grande étenduë & conſtruite de bois. Elle conſiſte en quatre grands apartemens, cinq chambres, bains & étuves, cuiſines, dépenſes, & autres commodités. Mais elle eſt vieille & tombe preſque en décadence; de ſorte que les marchandiſes n'y ſont pas trop bien. Il ſeroit fort à propos d'y en bâtir une autre qui fût de pierre, afin qu'on n'eût pas tant à craindre les voleurs, ni le feu, ni d'autres accidens.

La loge y atire des gens de pluſieurs endroits, qui viennent trafiquer avec nous. Sans cela il ne s'y feroit preſque aucun

commerce, & le lieu demeuroit comme il a été autrefois, c'eſt-à-dire, une chétive retraite de pêcheurs & d'autres gens du plus bas étage. Mais comme on y bâtit tous les jours, & qu'on augmente les maiſons qui y étoient déja, le Seigneur de Firando en tire auſſi par an de bien plus grands droits qu'il ne faiſoit, & il lui en vient divers profits particuliers : car une ſeule ruë lui raporte plus que ne faiſoit autrefois tout le village, & il y a préſentement trente-ſix ruës.

Le 30. nous nous avançâmes juſques devant la baïe de Courchie ; mais il vint un bâtiment au devant de nous qui nous ordonna de moüiller l'ancre ; ce que nous fîmes ſur cinq braſſes. Nous y trouvâmes la flûte *le Cigne*, avec le yacht *Venlo*, & à Firando les yachts *Oude-Waater* & *Bredamme*. Le Préſident du comptoir, nommé Kœkebacker, & quelques Officiers Japonois, étant venus à nôtre bord, ils enrégîtrérent, ſuivant la coutume, les noms & les âges de tout le monde, & combien il y avoit de gens, les comptant l'un aprés l'autre. Enſuite ils prirent auſſi un mémoire de la cargaiſon, & lorſqu'ils ſe retirérent on leur fit une ſalve de trois coups de canon.

Le 31. nous fîmes nos bordées, pour entrer dans la baïe de Firando, & y ayant moüillé l'ancre ſur le ſoir, nous allâmes à

terre chez le Préſident. Les jours ſuivans on déchargea les marchandiſes.

Le 9. de Septembre 1634. le Préſident fit le voïage de Nangueſacque, pour obtenir la permiſſion de faire partir la flûte *le Cigne*, & le yacht *Venlo*, mais il ne put l'obtenir : on lui défendit de faire partir aucun de nos vaiſſeaux que vingt jours aprés qu'une navette Portugaiſe, qui y étoit en charge, auroit mis à la voile.

Le 14. d'Octobre, ſuivant les avis qu'on reçût du Gouverneur de Firando, il fut réſolu que le Préſident iroit ſaluer l'Empereur à Jedo, & lui faire les complimens du Chongats, qui eſt le nouvel an.

Le 17. on fit mourir trente-ſept perſonnes dans cette Iſle, pour la Foi Chrétienne, dont cinq hommes furent pendus par les piés, ayant la tête & la poitrine en bas dans une foſſe, qu'on ferma juſte autour de leurs corps. Il y en eut qui vécurent en cet état juſqu'à cinq ou ſix jours. On coupa la tête à vingt femmes, vieilles & jeunes, puis on les coupa en piéces, & on les jetta aux Japonois, qui aſſouvirent leur rage ſur elles. Cinq autres hommes furent atachez à des pôteaux & brûlez ; puis les reſtes de leurs corps furent mis dans des ſacs, & jettez dans l'eau. Six jeunes garçons & filles furent coupez par morceaux, & l'on battit les murailles d'un enfant de trois ſemaines. Ces barbares

éxécutions se firent sans que personne en témoignât de compassion, ainsi qu'on le pourra voir dans une Relation plus circonstanciée qu'on a dessein de mettre au jour. Le 31. on mit encore en prison 22. ou 23 Chrétiens Japonois.

Le 1. de Novembre 1634. Hagenaar se mit dans la barque de la Compagnie pour aller à Nanguesacque, ou Nanguesacki, où il mena 36. mille teyls, ou teyels, de 3. florins la piece, afin de les changer pour de l'argent. Le lendemain au soir y aiant abordé, il ne lui fut pas permis de débarquer, jusqu'à ce qu'on eût visité & nombré ses gens.

Ensuite il fit porter ses tayels dans la maison de Grassacki, chez qui logeoient ordinairement ceux qui étoient au service de la Compagnie. Il reçut aussi-tôt visite du vieillard Melchior de Santvoort, dont il a été déja parlé par d'autres voyageurs, qui étoient-là depuis 30. ans, y aiant été jetté par le naufrage d'un vaisseau de la flote de Maheu, qui avoit passé par le détroit de Magellan. Hagenaar demeura jusqu'au 9. du mois à Nanguesacque, & le 10. il se rendit à Firando.

Il y a une grande baie devant Nanguesacque, & une bonne rade. La Ville est au bord de l'eau au bout d'une valée. Elle est traversée de plusieurs canaux, sur lesquels

il y a plusieurs ponts de bois dont la plûpart sont couverts. Les maisons sont spacieuses, & presque toutes bâties de bois. Il y a quantité de ruës dont la plus grande partie n'est point pavée, & où l'on a de la peine à marcher quand il pleut. La nuit on les tient fermées avec des barriéres, où il n'y a qu'un petit endroit pour passer qu'on ne peut trouver sans lumiére. Il n'y a autour ni ramparts, ni fossez. Elle est fort peuplée, fort abondante en vivres.

Le 20. il fut résolu de charger, sçavoir le yacht *Venlo* d'ouvrages de bois, de 40. ou 50. cofrets, dans chacun desquels il y auroit pour 3000. livres d'argent, & de ris pour Taïovan, le yacht *Groi* & la flute, pour aller en droiture à Batavia; le vaisseau *les Armes de Delft* pour aller à la Chine avec de l'argent comptant & une cargaison de marchandises propres pour ce païs-là.

Le 25. les Bonjoves vinrent à bord de tous ces vaisseaux pour les visiter avant qu'ils partissent, & pour nombrer les gens qui y étoient. Le jour suivant ils mirent à la voile, & le soir du 2. de Decembre suivant, les 2. bâtimens destinez pour Batavia y terrirent heureusement.

Le 5. de Janvier 1635. le Commis Hagenaar reçut ordre de se préparer à faire le voiage des Moluques, en compagnie du yacht *l'Aigle Noir*, qui devoit aller à Ban-

da & à Amboine. Mais le yacht *Grol* fut entiérement équipé en guerre, car il fut monté de 26. piéces de canon, & d'un équipage nombreux à proportion.

Le 8. Hagenaar reçut ses Instructions & 2000. réales de huit en piéces de deux sols, & le *Grol* qu'il montoit, fut pourvû de 63. hommes d'équipage & de 15. soldats.

Le 22. ce Capitaine alla relâcher à l'Isle Botton pour faire de l'eau & du bois, le 23 il décendit à terre, & alla visiter la Ville qui porte le même nom que l'Isle, & qui est située sur une haute montagne, où l'on monte par un chemin presque escarpé, en grimpant avec les piés & avec les mains contre les rochers, puis on passe par un trou. Quand on l'eut passé on trouva un certain nombre de maisons faites d'un leger Bambouc, & une autre assez grande où demeure le Roi, qui étoit encore un jeune homme qu'on alla saluer.

Ce Prince fit asseoir le Commis & ses gens auprés de lui, sur une couverture piquée de Bengale. Ils lui firent present de deux cartouches pleines de poudre, de cent balles de mousquet, & d'un demi-paquet de méche. Ils bûrent aussi avec lui de l'Arrack qu'ils avoient eux-mêmes porté.

Son Conseil fit des plaintes du vaisseau *Wassenaar*, qui, quelques jours auparavant avoit enlevé, au bout du détroit de Botton,

une jonque chargée de ſagu & d'autres vivres, qui étoient pour les habitans ; & tous ceux qui ſe trouverent-là en firent paroître beaucoup de mécontentement. Ils prierent qu'on portât leurs plaintes aux Moluques, & on leur promit de les ſatisfaire.

Le 26. de Février 1635. nous moüillâmes l'ancre à la rade de Maleïe, où le Fiſcal Daniel Ottens vint à nôtre bord. Il nous dit que les affaires de la Compagnie étoient en aſſez mauvais état, à cauſe du retardement du ſecours ; au lieu que celui des Eſpagnols qui conſiſtoit en deux navires, une galére, & 3. ou 4. jonques, avoit paru aux Moluques dés le 7. de Décembre de l'année précedente. Les Tidorois avoient pris le 17 de Janvier la chaloupe du *Ther Tolen*, où étoient un Lieutenant nommé Kranevelt, & 17. matelots & ſoldats.

Le 28. le *Waſſenaar* étant auſſi venu moüiller à la rade, nous fûmes mandez à terre, & nous portâmes l'Inſtruction qui nous avoit été donnée contre lui à Botton au ſujet d'une jonque priſe. Les eſclaves en aiant été examinez, ils déclarerent que le propriétaire demeuroit à Amboine, & qu'elle étoit chargée de ſagu pour Botton.

Le 12. Mars, le yacht *le Texel*, qui avoit fait voiles de Batavia le 19. de Janvier, laiſſa tomber l'ancre à la même rade.

Parmi les lettres du Général Brouwer qu'il apporta, il y en avoit une qui ne devoit être ouverte que le 15. d'Avril suivant.

Le 29. le tems étant extrémement chargé, on vit monter une grande fumée de la montagne de Ternate, qui s'embrase assez souvent. On nous montra une vache de mer que les Maures avoient prise.

Le 15. d'Avril, la lettre cachetée du Gouverneur de Batavia aiant été ouverte, on y trouva plusieurs ordres de destination de vaisseaux, & particuliérement pour le nôtre, qui étoit le *Grol* qui devoit partir le 3. de Mai suivant, avec le *Oudewater*, s'il venoit terrir avant ce tems-là aux Moluques, pour aller à Taïowan ou à Piscadores.

Le 22. on traita de l'échange de la rançon des prisonniers avec le Roi de Tidore. Les Hollandois rendirent 9. Tidorois pour le Lieutenant Kranevelt, 2. Tidorois pour un Adjoint, & 3. pour deux matelots. Ils déclarerent que le second Pilote avoit été transporté aux Manilles, & que 5. soldats avoient embrassé la Religion Romaine, & pris parti chez les ennemis.

Nous remîmes à la voile le 1. de Mai, & le 7. nous eûmes la vuë des Isles de Moratai dans la mer du Sud. Nous ouvrîmes alors une Instruction cachetée, qui portoit que nous trouverions entre le cap de Bisaïo & l'Isle de Talmos, le *Wassenaar* & *le Texel*,

que nous rencontrâmes en éfet le 14. Le Fiscal Daniel Ottens qui étoit le Commandant, & qui montoit le *Wassenaar*, nous aiant joints, ouvrit une autre Instruction, qui portoit que sous son commandement nous croiserions dans la mer du Sud, par les 13. degrés, par le travers du cap du St. Esprit, sur les vaisseaux qui pourroient venir d'Acapulco, avec la flote d'argent de l'Amerique, jusqu'au 1. de Juillet suivant, & qu'ensuite nous irions à Taïovan.

Nous allâmes éxecuter nôtre ordre, & & étant demeurez sur la croisiére jusqu'au 6. de Juillet sans rien découvrir, le gros tems nous obligea de mettre à mâts & à cordes. Ensuite nous bordâmes la Misséne, & courûmes au Nord nord-oüest.

Le 11. nous vîmes sous le vent à nous, une Isle dont l'aspect n'étoit que des rochers, & où l'on découvroit comme deux tours; puis nous en découvrîmes 3. autres qui nous demeuroient au Nord. Pendant que nous navigions pour les dépasser, nous vîmes une pompe de mer tout proche de nôtre vaisseau, qui en tournoiant faisoit bouillir l'eau qui l'environnoit, & qui s'élevoit en l'air d'abord comme une fumée. En même tems nous vîmes une multitude de sauterelles mortes floter sur l'eau.

Le 16. nous eûmes la vuë des Isles de Liqueſos; & le matin du 19. étant par les

22. dégrés 10. minutes, nous vîmes la plus méridionale pointe de l'Isle Formose. Nous doutâmes si ce n'étoit point Taïovan; mais nous trouvâmes que c'étoit l'Isle du Lion d'or.

Le 20. le cap de Tancoïa nous demeura à l'Est-quart de Sud-est. Sur le midi on découvrit de dessus les hunes les Isles Pescadores, ou Piscadores, & l'on trouva 45. brasses de profondeur. Le 23. nous moüillâmes l'ancre dans la baie de l'Eglise, sur 8. brasses, fond de bonne tenuë.

Il y eut un Chinois qui nous aporta aussi-tôt une lettre que le Sr. Putmans y avoit laissée pour les vaisseaux qui pourroient venir de Batavia. Lors-qu'on l'eut ouverte, on vit qu'on avoit liberté du commerce avec les Chinois, mais qu'il ne falloit pas demeurer dans la baie de l'Eglise, de peur des pirates ou des brûlots. Le 24. on loüa un Chinois pour aller en diligence porter les nouvelles de nôtre venuë au Sieur Putmans.

Le 30. nous allâmes à terre visiter le vieux Fort alors en ruïne, que les Hollandois y avoient autrefois. Pendant le second quart on découvrit une jonque chargée de peaux de cerf, qui nous étoit envoyée de Taïovan. Le Pilote nous dît qu'il y avoit une très-belle cargaison prête pour le Japon & qu'on n'attendoit que des vaisseaux pour l'envoier.

Le 2. d'Aoust 1635. nous vîmes venir

2. jonque avec celle de la Compagnie, puis 7. autres encore, & le yacht *Venlo*, avec le Commis Pierre Smidt. Tous ces bâtimens étoient chargez de peaux de cerf & de sucre, qu'on embarqua dans le *Wassenaar*. On reçut aussi une lettre du Sr. Putmans, qui ordonnoit au Commandant Ottens d'aller en diligence à Taïovan avec le yacht *Grol*, pour prendre les caisses d'étofes & les tonnes pleines de soies, qui étoient les plus précieuses des marchandises, & les porter à Piscadores.

Le 7. nous moüillâmes par le travers du Fort de Zélande, c'est-à-dire nôtre yacht *Grol*, qui avoit eu ordre d'y aller : mais nous ne trouvâmes point de bâtiment prêt, suivant la coutume pour nous mener à terre. Le Commandant Ottens qui avoit beaucoup d'envie d'y aller, se mît dans la chaloupe, prenant avec lui entre-autres le Contre maître du *Venlo*, qui avoit frequenté ce Port. Quand ils eurent passé le premier brisant, le second renversa leur chaloupe, & le Commandant se noia. Le reste de l'équipage se sauva, hormis un Canonnier qui périt aussi.

Aprés avoir séjourné-là jusqu'au 12. du même mois de Juillet, & avoir chargé, nous fîmes voiles vers Piscadore, où nous moüillâmes à l'Isle qui est au Sud-est, sur 45. brasses. Le 15. nous allâmes moüiller sur

sur 53. brasses, entre l'Isle de la Table & celle des Pêcheurs, & enfin dans la baie de l'Eglise.

Hagenaar aiant passé à bord du Commandant Traudenius, & le Gouverneur Putmans s'y étant aussi rendu, on y fit lecture des lettres du Général Brouwer, & en consequence de ce qu'elles portoient on prit la résolution de charger l'*Amsterdam*, le *Wassenaar* & le *Grol*, des plus considérables marchandises pour aller au Japon.

Pendant qu'on y étoit occupé, sçavoir le 18. du mois, on vit venir 2. ou 3. petites jonques de la Chine, de qui l'on acheta des étofes de soie & du mercure, qu'on chargea encore dans le *Grol*. Le 19. on mit à la voile. Le 31. nous moüillâmes l'ancre sur la côte de Firando, & le Sieur Président Koekebaker s'étant rendu à bord avec le Commis Koen, on leur mît entre les mains les lettres qu'on avoit pour eux. Le 1. de Septembre 1635. Nous entrâmes dans la passe de Firando.

Le 2. le Président étant allé à Nanguesacque demanda permission de faire partir les vaisseaux Hollandois avant les Portugais, sous promesse que ceux-là n'attenteroient rien contre ceux-ci. Mais il ne put l'obtenir, & il fallut attendre 18. ou 20. jours aprés le départ des Portugais.

Le 14. on vit terrir des vaisseaux Hol-

landois qui venoient en droiture de Batavia, & qui avoient sur leurs bords 400. soldats pour mener à Taïovan, où l'on en avoit besoin contre les Mataüers & les Bacloandres.

Le 26. le Président fut mandé par les Régens du lieu, afin de rendre raison pourquoi il avoit vendu la soie de la Compagnie 10. taïels plus cher que les Portugais n'avoient vendu la leur, dont ils n'avoient eu que 240. & 280. taïels. Il en fut assez mal-traité du Bonson, qui lui ordonna de n'en vendre plus au-dessus de 280. taïels.

Il étoit arrivé plusieurs autres affaires de conséquence, qui firent juger qu'il seroit bon d'envoier un Député à Jedo, Ville où l'Empereur tenoit sa Cour, afin d'y pourvoir. Comme on avoit absolument besoin de Caron & de Pierre Smidt, Hagenaar eut la commission d'y aller, & il mît à la voile le 15. de Décembre 1635.

Le 4. de Janvier 1636. étant à la vûë de Jedo, il y envoia un Japonois, pour donner avis de sa venuë au Seigneur de Firando, & pour chercher un logement. Cependant on s'arrêta pour dîner à Simaugau, où il y a un admirable Pagode tout doré, orné par de-hors de figures de diverses bêtes en relief, aussi toutes dorées.

Sur les 2. heures après-midi, Hagenaar avec ses gens étant entré dans la Ville de Je-

do, ils purent à peine passer au travers des ruës, tant le concours ordinaire du peuple y est grand. Ils allérent loger dans la maison d'un Bonze ou Prêtre Japonois, qui est là le logement ordinaire des Hollandois qui dépendent de la Compagnie. Dès le même soir ils furent mandez par le Seigneur de Firando, mais il ne put leur parler lui-même.

Le 5. ils retournérent chez lui, sans pouvoir encore obtenir audience. Enfin ils y allérent aprés-midi, & ils lui offrirent quelques présens qu'il refusa d'abord, mais à la fin il les accepta. Hagenaar lui dît qu'ils étoient venus sur la lettre qu'il avoit écrite au Président, touchant la délivrance de l'infortuné Sieur Nuyts, & qu'ils espéroient qu'elle leur seroit effectivement accordée.

Le 7. le Secretaire du Sieur de Firando, nommé Seroskedon, vint les prendre dans leur logement pour les mener chez un Conseiller d'Etat nommé Takemesamma, où aprés qu'ils eurent attendu plus d'une heure & demie, le Conseiller vint avec une troupe d'enfans & de domestiques pour les considérer. Seroskedon aiant fait la harangue, le Conseiller lui dît que son tour de préfider étoit fini, & que c'étoit présentement celui du Conseiller Sanneki samma, devant lequel les Hollandois feroient bien de se présenter dans 3. jours; qu'à son égard il feroit tout ce qui dépendroit de lui pour les faire expédier promtement.

Le 10. le Sieur de Firando les aiant encore mandez, leur donna avis sur la maniére dont ils avoient à parler au Conseiller Préſident. Enſuite le Secretaire leur porta dans leur logis la Requête qu'il avoit dreſſée pour eux, qui étoit conçûë en termes fort reſpectueux. Lors qu'elle leur eut été luë ils ſe mirent dans un Norinnon & allérent au Palais Impérial, à l'appartement du Conſeiller Sannekiſamma, où ſon Secretaire parut pour leur donner audience.

Seroskedon aiant encore parlé pour eux, & preſenté leur Requête, la réponſe fut, que le Conſeiller étoit alors auprés de l'Empereur qui l'avoit mandé: mais le Secretaire promit de lui faire raport de tout ce qui avoit été dit, & de lui mettre la Requête en main.

Le 15. ils envoiérent leurs lettres à Firando par un poſtillon exprés, à qui ils donnerent 6. taïels & quatre maſes & demie. Mais ils eurent ordre de demeurer dans leur logis, & de n'en point ſortir ſans la permiſſion du Sieur de Firando, de quoi ils furent fort ſurpris.

Le 17. ils apprirent que Seroskedon étoit allé chez le Conſeiller, qui lui avoit dit qu'on ne pouvoit rien faire parce que l'Empereur étoit allé à la chaſſe. Sur le ſoir ils furent mandez par le Sieur de Firando, qui leur dît qu'il avoit fort ſollicité leur

affaire, & qu'il n'y avoit plus qu'à présenter la Requête à l'Empereur. Il demanda un casque à la Hollandoise. Le 19. Séroskedon leur raporta qu'il étoit allé chez le Tacomedone, qui avoit promis de presser Sannegisamma d'expédier leur affaire.

Aprés avoir ainsi attendu jusqu'au 30. de Février, un des gens du Sr. de Firando alla leur dire qu'il avoit reçû un billet du Conseiller Tacomedonne, qui lui faisant sçavoir qu'on n'avoit point trouvé d'occasion favorable de parler de l'affaire du Sieur Nuyts à l'Empereur, vû même qu'on n'avoit aucun présent à la main : qu'ainsi elle ne pouvoit pas être expédiée avant le Sangats qui est leur Nouvel An ; & que les Hollandois n'avoient qu'à se retirer. Sur cét avis ils passerent la nuit à faire leurs paquets, & ils se disposérent à partir.

Le 4. ils allerent prendre congé du Sr. de Firando, & ils partirent ensuite avec un cheval de selle, & 4. chevaux de bagage. Le 6. étant arrivez à Oudauwe, Ville située proche de la montagne de Fauconni, ils virent des Mais & des branches d'arbres aux portes des maisons, parce que le lendemain étoit leur Sangats. Le 9. ils trouvérent le Château de Soringau brûlé, & la Ville à demi brûlée depuis le 31. de Décembre qu'ils y avoient passé.

Le 15. sur les 4. heures aprés-midi, ils

arrivérent dans la grande Ville de Miaco, chez Sœmedon, dans la maiſon duquel logent les gens de la Compagnie. Là ils aprirent que le Préſident n'étoit pas encore parti. Aprés avoir mangé ils remontérent à cheval, & étant allez coucher à Fouſſani, Hagenaar y fut bleſſé par ſon valet, qui étoit Japonis, & alors ivre; de ſorte qu'il fut obligé de ſe faire mener par eau à Hoſacka, où il arriva le 16. & il reçût des lettres qui portoient que le Préſident étoit diſpoſé à partir le 12. à bord de la flûte *Rarop*.

Le 17. la barque de la Compagnie ne ſe trouvant pas prête, Hagenaar ſe mît dans un Norinnon pour ſe promener. Il vit ſept ou huit magnifiques Pagodes, ornez de ſtatuës dorées, & fit le tour du fameux château qui y eſt environné de bons foſſés & de murailles de pierre, trés-belles par dehors. C'eſt une piéce bien fortifiée, à la maniére du païs.

Le 19. Hagenaar ſe mît dans la barque de la Compagnie, & l'Interpréte, le Gentilhomme & les autres dans une barque de voiture. Le 26. ils abordérent à Firando, où ils trouvérent le Sous-commis, le Maître-valet & quelques autres. Hagenaar alla rendre viſite au Sr Nuyts, qui ne fut guéres content de ce qui s'étoit paſſé, ni du procédé du Seigneur de Firando.

Le 24. Nuyts alla visiter les gens de la loge. Ils aprirent qu'on avoit fait mourir de nuit à Firando treize ou quatorze personnes de tous âges, parceque leurs peres & meres avoient été Chrétiens.

Le 6. d'Avril on vit une Fayféne nouvellement construire, qui avoit quarante rames, & l'avant étoit de la forme de la tête d'un élefant. Elle étoit bâtie comme un navire, ayant des côtés, & une chambre à l'arriére. Elle avoit aussi une arcasse, & un gouvernail comme ceux des Portugais. C'étoit pour en faire un préfent à la Cour. Le même jour le Commis Hagenaar se fit reconnoître pour supérieur dans la loge, suivant les Instructions que le Préfident avoit laissées; ce qui ne se fit pas sans contestation.

Le 7. un vieux Gentilhomme Japonois étant mort, le premier de ses domestiques s'en alla dans un Pagode, & s'y fendit le ventre. Cette coutume est établie parmi eux, & c'est un trés-grand honneur de se défaire ainsi soi-même pour aller accompagner un Maître dans l'autre monde. Les corps furent brûlez, & il y eut un prodigieux concours de peuple pour en voir la cérémonie.

Le 9. nous sûmes que les Portugais qui étoient allez à la Cour, étoient de retour à Nangueſacque; mais qu'ils avoient été obli-

gez d'abandonner leur maison, d'aller dans un autre apartement où on les gardoit à vûë, parcequ'on avoit de nouveau arrêté prisonniers plus de huit cens Chrétiens à Jedo. Néanmoins ils avoient été admis le quinze du mois de Chongats à faire la réverence à l'Empereur. On croioit qu'il ariveroit de grands changemens dans les affaires

Le 18. on reçût des lettres de François Caron, qui étoit allé à Jedo, pour solliciter l'affaire de Nuyts; mais il n'avoit pas encore eu audience. Le 24. on en reçût d'autres qui portoient que les Portugais avoient des gardes dans leurs logemens, & le 28. celles de Caron qui portoient qu'il avoit eu audience, que ses presens avoient été favorablement reçûs, & qu'il feroit encore quelques jours de séjour.

Le 8. de Juin 1636. les derniers vaisseaux du Japon qui étoient allez à la pêche de la baléne, en revinrent. Cette pêche commence au mois de Décembre, & cette année-là il avoit été pris tant aux Isles qu'à Gotho 274. balénes grandes & petites.

Le 13. Caron revint de Jedo dans une Fayfene de 300. rameurs. Il avoit eu audience de l'Empereur le 3. de Mai, & entre les autres presens qu'il lui avoit faits, il y avoit une couronne de cuivre qui avoit beaucoup

plû à ce Monarque. Il n'étoit point arrivé de changement particulier dans les affaires de la Compagnie. Le Sr de Firando avoit donné permission par écrit au Président de faire construire un vaisseau tel qu'il lui plairoit, & de sortir avec des domestiques Japonois, si bien qu'il sembloit que les choses alloient un peu mieux. Néanmoins on n'avoit rien avancé au sujet de la délivrance de Nuyts.

Le 16. Caron s'étant mis dans la barque de la Compagnie, passa de l'autre côté de Firando, pour aller saluer les quatre Régens, à qui il porta pour 100. taïels, ou 300. livres de présens en manufactures, & il en fit aussi au Receveur du Seigneur de Firando. Le 20. il alla prendre les bains à Yssion, où il demeura jusqu'au 4. de Juillet.

Le soir du 5. de Juillet 1636. les Régens reçûrent des lettres de ce Seigneur, datées à Jedo, qui portoient qu'on avoit obtenu l'élargissement de Nuyts. Caron en reçût aussi le même soir qui lui aprenoient que l'Empereur avoit été si content des présens des Hollandois, qu'il leur faisoit donner 200. schuites d'argent, qui valoient 2500. livres, & qui leur seroient délivrées par les Régens de Firando; ce qui ayant été exécuté le 5. on en donna quittance.

Le 2. d'Août, nous allâmes à l'Isle Tabour, où un Gentilhomme accusé de larcin, se purgea en cette maniére. Il avoit sur la main un double morceau de papier de la Chine fort fin, sur lequel étoient peintes trois figures afreuses, & on mît dessus un gros morceau de fer chaud. Le papier s'enflamma & brûla, mais le fer tomba, sans avoir presque fait de brûlure à la main ; ce qui fut pris pour une marque d'innocence, si bien qu'il y eut Sentence d'absolution.

Le 11. nous sûmes qu'il étoit arrivé à Nanguesacque quatre galiotes Portugaises, montées de 800. hommes, & richement chargées. Elles raportérent que quatre vaisseaux Hollandois leur avoient donné la chasse sur les côtes de la Chine, mais qu'elles avoient échapé à forces de voiles.

Le soir du 14. toutes les ruës furent éclairées, & il y eut sur chaque porte de maison une lanterne de papier avec des chandelles. Il y en eut de même sur toutes les sépultures des morts, que le peuple alla visiter aussi-bien que les Pagodes. C'est une fête qui se célébre annuellement, de même que la fête des Trépassez le lendemain de la Toussaints, parmi les Chrétiens Romains, & elle se nomme Bon.

Le 27 le *Grol*, le *Galeas*, & le *Wasse-naar* monté par le Président Koekebacker

vinrent moüiller l'ancre à Firando. Nous aprîmes que la garnison de Taïovan s'étoit emparée de l'Isle du Lion d'or : qu'elle s'étoit ensuite postée à l'entrée d'une caverne, où les insulaires s'étoient retirez : que la faim, & la fumée qu'on faisoit à l'ouverture de leur retraite, les avoit enfin contrains à se rendre prisonniers : qu'on avoit ruïné sept ou huit villages qui avoient commis des hostilités : qu'on avoit coupé le tête à sept ou huit Matauwers, qui avoient été convaincus en Justice d'avoir autrefois usé de trahison, & massacré inhumainement plusieurs Hollandois. On esperoit que cette expédition seroit d'une grande conséquence pour le bien des affaires de la Compagnie.

Nous aprîmes aussi que le General Brouwer étoit parti de Batavia pour s'en retourner en Hollande : que le S. Van Diemen lui avoit succédé : Philippe Lucasz étoit Directeur du commerce, qu'aux Moluques le *Galeas* s'étant battu contre deux vaisseaux Espagnols & une galére, il avoit perdu dix hommes, & avoit eu beaucoup de blessez ; mais qu'il s'étoit sauvé ; que le Roi de Ternate remuoit & faisoit de grands projets : qu'il avoit entrepris d'élever un Fort, qui auroit tout-à-fait bridé celui de Maleïe ; mais que la venuë de nos vaisseaux, avoit renversé ses desseins.

Que certains Pasteurs & autres Ecclesiastiques d'Amboine, aïant entrepris de faire des listes des habitans, ceux-ci en avoient conçû tant de fraïeur, qu'ils s'en étoient fuïs dans les montagnes, & massacroient par tout les Hollandois qu'ils pouvoient atraper : qu'un Commis nommé van Vliedt & trois ou quatre autres Hollandois avoient été poignardez à Macassar : que le Vice-commandant Etienne Barentsz & quatre ou cinq autres avoient aussi été tuez à Botton, que le Commandant Pool en ayant eu avis, avoit fait venir, par adresse, à son bord, un nombre d'habitans de cette Isle, qu'il avoit fait jetter à la mer, & que tout s'étoit noïé, hormis ceux qui avoient pû se sauver à la nage : qu'il avoit fait savoir au Roi que c'étoit par représailles, & qu'il ne devoit pas croire qu'on suportât toûjours patiemment ses cruautés : qu'il y avoit eu combat entre les Portugais de Malacca & les Croiseurs de la Compagnie ; qu'il y avoit eu de la perte des deux côtés ; & que le yacht *Wierigen* avoit sauté en l'air.

Le 24. de Septembre, aprés que plusieurs vaisseaux Hollandois eurent terri à Firando, on tint Conseil, & on députa le Commis van Santer pour aller saluër l'Empereur & lui porter des présens, suivant la coutume, & selon les avis qu'on en avoit reçû du Seigneur de Firando. A l'égard d'un

avertissement qui avoit été donné au Général par un Sous-commis nommé Verstegen, qui étoit de faire chercher par la hauteur de 37. degrés de latitude Nord, 400. lieuës à l'Est, une Isle où l'on croioit qu'il y avoit beaucoup d'or, il fut conclu qu'on ne pouvoit faire cette recherche, tant par défaut de vaisseaux qui y fussent propres, que parceque la saison en étoit passée pour ceux qu'on y voudroit envoïer du Japon; outre qu'on trouvoit que la chose étoit fort incertaine, parceque les Castillans passoient tous les ans dans les lieux marquez. Ainsi la chose fut remise à un autre tems. Il fut encore délibéré sur quelques autres points.

Le 5. d'Octobre on reçût ordre de la Cour de ne faire partir les vaisseaux Hollandois qu'aprés les Portugais, quelques sollicitations qu'on eût faites pour faire changer cette coûtume. Le 14. il vint aussi un ordre pour les Portugais, qui portoit que tous les Castes, c'est-à-dire, ceux qui étoient issus de Portugais, & qui avoient épousé des femmes Japonoises, s'embarqueroient avec leurs femmes & leurs enfans, dans les galiotes, & seroient menez à Macau.

Le 8. les Japonois célébrérent la fête des Archers. Dans la plus large ruë, où étoient les maisons des Seigneurs de la Régence, on

éleva un but sur lequel il y avoit un blanc ; puis on vit paroître trois Japonois à cheval, avec l'arc & la fléche, comme lorsqu'ils vont à la guerre. Ils firent courir leurs chevaux, & lorsqu'ils furent à peu prés à une brasse & demie du but ils tirérent leurs fléches en passant. Quand elles touchoient il se faisoit de grandes acclamations. Ils coururent chacun deux ou trois fois, & ce fut tout ce qui s'y passa.

Le 20. Hagenaar eut ordre de faire porter ses hardes à bord du *Galeas*, le Général ayant écrit, qu'il eût à s'en retourner par Taïovan à Batavia. Le 21. il se rendit à la baïe de Courchie, où les vaisseaux étoient à l'ancre. On lui dît que les galiotes Portugaises étoient parties & qu'elles emportoient 2300. cofres d'argent, qui faisoient environ 63. tonnes d'or : mais que les femmes & les enfans étoient dans une extrême désolation.

Le 23. le Président & tous les premiers Commis se rendirent à bord du *Wassenaar* pour y recevoir les Bonjoïes & les Régens de l'Empereur, qui devoient venir de Nanguesacque. Les ordres furent donnez pour faire la parade sur tous les bâtimens grands & petits, & pour les salves. Les Régens parurent à neuf heures du matin, sur deux Fayfénes, chacune de quarante-huit rames. Ils passérent à bord de la flûte *Petten*,

où ils furent reçûs par le Préſident Caron, & par les Régens de Firando; puis ils allérent viſiter le *Waſſenaar*, où ils furent régalez. Ils défendirent qu'on tirât à boulets. Ils allérent viſiter le *Galeas*, & de-là ils ſe firent nager vers terre, pendant lequel tems on fit des décharges; ce qui alla fort bien.

Quand ils eurent débarqué ils voulurent rendre viſite à la femme du Paſteur, qui étoit dans la loge, & qui avoit un jambe rompuë. Ils y allérent à pié, & parurent regarder avec étonnement & la femme & ſes enfans. On leur donna auſſi le divertiſſement de jetter devant eux des grenades & des feux d'artifices.

Ils témoignérent qu'ils voudroient bien voir un vaiſſeau à la voile; ſurquoi l'on envoïa vîte à bord du *Galeas* des matelots qui levérent l'ancre & le nagérent au large, pendant que les chaloupes faiſoient des ſalves. Sur les trois heures aprés-midi ils ſe rembarquérent, & allérent voir les mouvemens & les manœvres du vaiſſeau, qui fit feu en virant & revirant. Ils parurent bien contens de ce qu'ils avoient vû, & de la réception qu'on leur avoit faite.

Le 28. il fut arrêté qu'on ſortiroit de la baïe, & que le Commandant Quaſt paſſeroit à bord du *Galeas*, qui porteroit pavillon au grand mât. Sur le ſoir le Préſident étant revenu de Nangueſacque, dît qu'il

avoit été fort bien reçû des Bonjoies, & qu'il avoit obtenu que nos vaisseaux feroient voiles le 3. de Novembre, qui seroit le quinziéme jour aprés le départ de ceux des Portugais.

En éfet, le 3. de Novembre 1636. suivant la permission qu'on en avoit, les vaisseaux mirent à la voile. Le 9. ils jettérent l'ancre par le travers du Fort de Zélande, où la chaloupe ayant mené les Officiers à terre, ils y trouvérent le Gouverneur Putmans sur le point de se retirer, & Van der Burgh qui devoit remplir sa place. Le Pasteur Jean Lindeborn, qui devoit y demeurer, quitta aussi le bord, & s'y rendit avec sa famille.

Le 15. le Gouverneur Putmans partit pour Batavia, n'ayant de vaisseaux que le yacht *Breda*, & la flûte *Warmont*. Nos autres navires revinrent aussi à la voile le 20 & prirent leurs cours à l'Oueſt. Le 14. de Décembre ils terrirent à Batavia, où ils trouvérent 5. vaisseaux qui chargeoient pour aller en Hollande; & de plus quatre autres navires, sept yachts, trois flûtes, & treize autres petits yachts.

Le 20. on sût qu'Antoine van den Heuvel, qui avoit été Fiscal, Conseiller des Indes, & Gouverneur d'Amboine, avoit été destitué de ses emplois, condamné à être fouëtté publiquement, peine dont il fut

déchargé par l'interceſſion de ſes amis, & à avoir la langue percée d'un poinçon d'argent, pour avoir répandu d'horribles calomnies, qui avoient été examinées & trouvées telles, contre le Sr. Général, & contre tout le Conſeil des Indes.

Le 29. le Chabandar Seboet Wonderaer amena au bord du *Galeas* trente-ſept priſonniers Javanois, un Capitaine & trois ou quatre autres Chinois, un Capitaine Malais & ſon tingan paſſablement armé; & en même tems il délivra un ordre à Hagenaar, pour aller mener à Bantam cinq autres de nos vaiſſeaux, & traiter de la paix avec le Roi.

Le 2. de Janvier 1637. il fit un prodigieux orage. *Le Prince Guillaume* fit naufrage ſur la côte de l'Iſle aux Pourceaux. Le *Zutphen* perdit ſon gouvernail, & les autres vaiſſeaux chaſſérent ſur leurs ancres. Le 4. Hagenaar eut ordre d'aller ſur la côte où nôtre vaiſſeau avoit péri, pour en ſauver ce qu'il pourroit: mais le vent & les courans lui étant contraires, il paſſa pluſieurs jours à courir des bordées ſans avancer.

Le 8. il découvrit 20. tingans de guerre bien armez de gens, appartenans au Roi de Bantam, qui venoient de la baie, nageant le long de la côte, & paroiſſant vouloir faire route à Sumattra. Mais quand ils voulurent ſe mettre au large, ils ne purent tenir la

mer, deſorte qu'ils furent contraints de s'en retourner.

Sur les 3. heures aprés-midi leur nombre s'étant augmenté juſqu'à 50. ils voulurent encore courir au large; d'où nous conclûmes qu'il falloit que le Roi eût eu des avis du naufrage de nôtre navire, & que c'étoit-là que ſa flote vouloit aller. Nous fîmes tous nos efforts pour les prévenir, parce-que nous étions bien-aiſes de n'être pas obligez d'en venir à des hoſtilités, pendant qu'il y avoit des propoſitions de paix, & qu'on eſperoit les faire accepter.

Le 11. le *Zutphen* & le *Galeas* étant auprés du vaiſſeau péri, on le trouva entiérement briſé. Les gens de l'équipage en avoient ſauvé quelque choſe, entre autres des ſoies à coudre, des étofes, &c. & ils s'étoient poſtez ſur un rocher où ils avoient fait quelques défenſes, pour ſe garantir des Javanois.

Le 14. à la pointe du jour, nous en vîmes un grand nombre ſur le rivage, & nous aperçûmes de la fumée qui montoit de l'endroit où étoit la défenſe que nos gens avoient faite, & d'où nous avions le ſoir précedent retiré les effets naufragez. Nous fîmes pluſieurs manœuvres pour chercher les voies de remporter quelque avantage ſur les ennemis, par le moien du canon; mais comme nous ne pûmes y réüſſir, nous revirâ-

mes, & tous les vaisseaux prirent leurs cours vers Bantam, où ils moüillérent l'ancre le lendemain.

Ils y trouvérent 4. autres navires Hollandois, 3. Anglois d'une grandeur médiocre, & 2. petits bâtimens. Ils faisoient de l'eau, mais ce n'étoit pas sans difficulté. Le tingan qu'ils avoient loüé pour aller querir l'eau, avoit été arrêté par ordre du Roi, à cause des hostilités qui s'étoient commises dans l'Isle aux Pourceaux, entre les gens de l'équipage du vaisseau péri & les Javanois. Boyke fils d'un Capitaine Chinois décendit à terre, & y passa la nuit à négocier; mais le lendemein étant revenu à bord, il donna peu d'espérance de paix.

Le 18. deux Javanois & 2 garçons Hollandois se sauvérent de Bantam dans une pirogue, & étant venus à nos vaisseaux ils déclarerent que les tingans de guerre du Roi étoient partis depuis quelques jours, pour aller du côté de Sumatra donner secours aux gens du vaisseau Hollandois qui avoit fait naufrage. Mais ceux-ci n'avoient pas crû que ce fût-là leur dessein, & ils ne le pouvoient croire encore.

Aprés plusieurs négociations, le 22. du même mois de Janvier 1637. le fils du Capitaine Lacou Chinois, s'étant rendu à bord avec un garçon Hollandois qui avoit été prisonnier à Bantam, reporta que le Roi étoit disposé à la paix : que comme il avoit apris

qu'elle étoit sur le point de se conclure entre les Hollandois & le Mataram, il demandoit à y être compris : qu'il avoit vû présenter à ce Roi 5. oreilles, qui étoient sans doute celles des Hollandois qui manquoient.

Sur ce raport, un Chinois de Bantam, nommé Nochin, qui étoit en ôtage de la part du Roi, lui fut renvoié avec Boyke, pour lui demander s'il souhaitoit que le Chabandar Wonderaer allât le trouver, parce-qu'on remarquoit que le Chinois traînoit trop l'affaire en longueur. Cependant les habitans commencérent à nous aporter des rafraîchissemens.

Aprés-midi le Chinois étant venu dire que le Roi avoit consenti à une conférence, on y envoia des Députés avec des présens. Sur la brune, Wonderaer & le Capitaine Chinois qui étoient du nombre des Députés, revinrent à bord, & dirent qu'ils avoient été bien reçus du Tommegon, qu'ils avoient été conduits à l'audience du Roi, de qui ils s'étoient tenus à la distance de la longueur d'un navire : qu'il avoit paru que les présens lui étoient agréables : qu'on leur avoit servi du Siri & du Pinang dans des plats d'argent, & que le Tommegon leur en avoit présenté : que comme il étoit déja tard, ce Prince leur avoit fait dire de revenir le lendemain, quoi-que ce fût le jour de repos à Bantam, qu'on rentreroit en négocia-

tion, & qu'on tâcheroit de conclure le Traité.

Le 23. les Députés retournérent à terre, avec des préſens pour le jeune Roi, pour le Pangaran, & pour le Tommegon. Aprés midi Wonderaer étant revenu ſeul à bord, raporta qu'ils avoient été arrêtez à l'embouchure de la riviére, d'où on les avoit envoiez au Palais du Roi, à qui ils avoient fait dire qu'ils étoient venus avec des preſens, ſur la propoſition qui leur en avoit été faite par le Tommegon, pour traiter de la paix: qu'on leur avoit répondu que le Roi étoit informé de tout, mais qu'il ne deſiroit faire la paix que ſur l'ancien pié : que comme ce jour-là étoit leur jour de repos, ce Prince ne pouvoit parler à eux.

Le Conſeil de la flote mécontent de ce procedé, & voiant que la Cour de Bantam avoit ſi peu d'empreſſement pour faire la paix, réſolut de remener la flote à Batavia, afin qu'on y prît des meſures ſur ce qui s'étoit paſſé. Le 24. on y moüilla l'ancre, ſur 5. braſſes, fond de bonne tenuë.

Cependant les négociations de paix aiant été repriſes, on eut avis le 17. de Février 1637. qu'elle étoit enfin concluë avec le Roi de Bantam. Le 27. le Pilinbang, ou l'Ecrit du Roi, fut reçû avec beaucoup de magnificence dans le yacht de la Compagnie, qui tira cinq coups de canon, à le Fort répondit de trois coups.

Le 10. de Mars, le yacht *le petit Rotterdam* venant de Suratte, raporta que comme huit vaisseaux Hollandois, sous le commandement de Coper, croisoient devant la barre de Goa, pour empêcher les carraques de sortir du port, ils avoient été attaquez par 6. galions contre lesquels ils s'étoient longtemps battus; & qu'enfin les galions fort maltraitez avoient été obligez de se retirer, & de repasser la barre.

Le 12. Hagenaar eut ordre de charger dans le *Galeas* 95. balles & 20. caisses, avec d'autres marchandises pour Camboie. Le 25. on lui mît en main des lettres pour le vieux Roi & pour le jeune, & des Instructions pour aller à Camboie en qualité d'Ambassadeur de la Compagnie & de Commandant de 4. vaisseaux nommez *Galeas*, *Warmont*, *Wessanen*, & *Waterlosse werve*. Le 26. il fit mettre à la voile.

Le 1. de Mai, étant à la vûë de Pulo Oubi, par la hauteur des 8. degrés 15. minutes, le Conseil s'assembla, & l'on fit lecture des Instructions, suivant lesquelles on déclara que le *Wessanen* & le *Waterlosse-werve* étoient alors au lieu de leur rendez-vous, & dans le parage où il leur étoit or-
[illegible]é de croiser sur les vaisseaux Portugais
[illegible]ourroient aller à Malacca, ou en ve-
[illegible]insi les deux autres les laissérent & se
[illegible]nt d'eux.

Le 9. ces deux derniers se trouvérent si proche de la côte de Camboie, qu'ils mirent leurs chaloupes à la mer. Cette côte avoit plusieurs connoissances, entr'autres quantité d'arbres & de bois entiers. Ils s'avancérent ensuite jusques vers la passe, & ayant découvert une navette Portugaise, on arma les chaloupes, & on les avictuailla pour trois jours, afin de tâcher de la joindre & de la visiter. Mais comme elle étoit dans les eaux du Roi de Camboie, il fut résolu qu'on ne commettroit point d'actes d'hostilité, si elle ne commençoit à en commettre en tirant, ou autrement.

Lorsque les chaloupes s'en aprochérent, les gens de la navette ne manquérent pas de tirer jusqu'à quinze coups de pierrier, & lorsqu'elles en furent encore plus proches, elles tirérent aussi à leur tour. Cependant la brume vint, & l'eau baissa si fort que les vaisseaux firent des soüilles de quatre pieds de profondeur dans la bouë, & enfin ils n'eurent plus qu'un pié & demi d'eau; car le long de cette côte les marées montent & descendent de deux brasses, deux brasses & demie, & même quelquefois de trois brasses.

Le 12. sur le midi, les chaloupes retournérent à bord avec la prise qu'elles avoient faites. Les Officiers raportérent qu'aiant paré à ceux du petit bâtiment des Portugais,

ils leur avoient montré un écrit couvert d'une étoffe jaune, qu'ils disoient être un passeport du Roi de Camboie : que néanmoins ils n'avoient pas laissé de faire un grand feu : qu'on leur avoit crié de cesser, & d'envoier leur canot avec quelqu'un pour venir parler à l'Amiral ; mais que ne l'aiant pas voulu, on avoit été obligé de tirer trois coups de chacune des pieces qui étoient dans les chaloupes ; ce qui avoit enfin contraint les Portugais de cesser.

Mais comme la marée descendoit de la petite riviére nommée Bassac, au-delà de l'embouchûre de laquelle étoient les chaloupes, & que le vent étoit contraire, les Officiers dirent qu'ils avoient été obligez de jetter les grapins assez loin sous le vent de la navette, pour étaler le flot, d'où ils voyoient deux petites chaloupes dans lesquelles les Portugais déchargeoient leurs effets, disant mille poüilles, parmi lesquelles ils mêloient souvent le terme de *Lutérianes*, & comptant déja qu'ils étoient échapez.

A la cinquiéme ou sixiéme horloge du soir, le flot étant revenu, les chaloupes étoient allées aborder la navette, qui étoit abandonnée. Après en avoir scellé les écoutilles, on avoit descendu à terre, pour visiter les maisons que les Portugais y avoient nouvellement bâties, qu'on avoit trouvées vuides, & l'on avoit vû quantité de choses

épanduës

épanduës dans les chemins que les matelots pillérent ; ce qui avoit fait préſumer que les habitans s'en étoient fuis dans les bois. Au tour du flot on avoit amené le bâtiment.

Le 13. aiant envoié une pirogue ſonder vers le large, où il y a un banc, elle trouva le long de ce banc un chenal qui avoit douze piés d'eau. Pendant ce tems-là, la flute aiant été auſſi remiſe à flot, on leva l'ancre, & le tems étant beau, on déchargea le reſte des effets qui étoient dans la priſe, ou du moins la meilleure partie. Sur la brune, on alla la ſonde à la main, mais on ne laiſſa pas de s'écarter du chenal, & de toucher, de ſorte qu'on n'avoit plus que des bancs autour de ſoi.

Le 14. nous demeurâmes tout le jour échoüez ; mais le 15. le flot aiant fait monter l'eau juſqu'à dix pieds, nous fûmes relevez, & nous tâchâmes de ſortir d'entre ces bancs. Le Soüscommis nommé Regemortes, fut envoié dans un petit bâtiment à Camboie, pour avertir le S. Galen de nôtre venuë. Cependant vers le ſoir l'eau aiant monté juſqu à ſeize & dix-neuf pieds, nous fûmes en état de naviger. Il vint un homme à bord de la part de *Galen*, pour prier qu'on lui envoiât les lettres du Général qu'on lui apportoit.

Le 16. du même mois de Mai 1637. nous paſſâmes dans la riviére de Maſſiam,

dont l'entrée eſt étroite, & ſur les deux bords de laquelle il y a de beaux arbres. A la faveur du flot & du vent, nous dépaſſâmes quelques petites Iſles, & nous vîmes l'embouchûre de la petite riviére de Simmeding, ou l'*Oudevvater* avoit paſſé l'année précédente. Sur la brune, pendant qu'on étoit à l'ancre pour étaler la marée, nos vaiſſeaux furent couverts d'une ſi prodigieuſe quantité de Moſquites, qui ſont une ſorte de moucherons, comme ceux que nous apellons Couſins, qu'à peine les chandelles pouvoient-elles demeurer allumées, & ils nous firent beaucoup de mal.

Le 17. au retour du flot, nous remîmes à la voile, mais nous touchâmes encore ſur un banc, ſans pouvoir nous en relever avec l'ancre de touei, car nous ne trouvions partout que quatre ou cinq braſſes d'eau.

Le 18. nous manœuvrâmes vers le rivage qui étoit à ſtribord, où il y eut plus de facilité à toüer, & de ſûreté à naviguer. Sur le midi, nous nous trouvâmes à l'entrée du pas le plus étroit de la riviére, & nous y vîmes un petit bâtiment. Nous allongeâmes nos vergues, de peur qu'elles ne s'embaraſſaſſent dans les arbres. Il vint alors une ondée de pluïe, avec un grand vent qui nous fit entrer dans le pas, où nous nous fîmes nager par les chaloupes, & enſuite nous fîmes porter une groſſe canne dans les arbres,

pour nous faire toüer comme par une ancre. Il survint une travade, mais nous ne laissâmes pas de faire cette manœuvre jusques à ce que le jussant commença.

Le 20. de basse eau, nous touchâmes dans le coude de la riviére, mais le retour de la marée nous remit à flot. Nous nous fîmes alors nager avec les chaloupes, & nous navigeâmes avec les huniers Pendant cette course nous touchâmes encore une fois, & nous fûmes vingt fois embarassez dans les arbres, la largeur de la riviére dans ces endroits-là n'étant que de deux ou trois fois la longueur d'un vaisseau.

Les deux jours suivans nous continuâmes à faire des manœuvres à peu-prés semblables, & nous fûmes toûjours fort incommodez des moucherons. Le 23. nous trouvâmes la riviére un peu plus large. C'est en cet endroit-là qu'on commence à l'apeller la riviére du Japon. On fit mettre les canons aux sabords, & l'on se tint paré pour le combat, en cas de besoin. Nous vîmes quantité de bâtimens, dont aucun ne voulut venir à nôtre bord; ils navigeoient tous le long du rivage Nous vîmes aussi plusieurs troupes de buffles qui y paissoient.

Le 26. pendant le second quart, Galen & le Maître Floris Jansz nous amenérent neuf cofres d'argent, sauvez par la chaloupe du yacht *Noortwyk*, qui avoit fait nau-

frage sur le banc du Bourg de Padrenpan. Avant qu'il se briſât, on avoit emporté à terre seize cofres d'argent, & comme le vaiſſeau fut fracaſſé on fit des radeaux de mâts & de vergues, sur quoi l'on mit une grande partie des éfets. La chaloupe demeura cinq jours à revenir : on y chargea tout ce qu'on pût, & le reſte fut expoſé à la tempête dans le canot & sur les radeaux Enfin sept jours aprés ils furent conduits au rivage. Les habitans prétendirent que les quatorze piéces de canon & beaucoup d'autres choſes appartenoient au Roi, & on les lui mena ; mais la plûpart des marchandiſes furent renduës à Galen, & le reſte demeura en surſéance juſques-à ce qu'on eût reçû des ordres de la Cour.

Le 28. le vent aiant paſſé à l'Oüeſt, nous mîmes à la voile, & fîmes beaucoup de chemin. Enſuite Galen nous aiant quittez, & aiant remonté la riviére dans ſa pirogue, nous vîmes venir à nôtre bord, aprés midi, un Mandarin avec l'Interpréte du Roi, & deux autres pirogues, qui nous félicitérent de la part de ce Prince sur nôtre venuë, & nous aportérent un preſent de dix grandes coupes de vernis, avec leurs couvercles, remplies de fruits & d'autres choſes, ſuivant la coûtume du païs Il y avoit auſſi des noix de cocos, des ananas, des cannes de ſucre, deux pots d'arak que nous reçûmes avec

plaisir, & aiant régalé celui qui nous les avoit présentez & sa compagnie, nous lui fîmes aussi present d'une piéce d'une petite étofe de soie.

Le 4. de Juin 1637. nous reçûmes des lettres de Galen par un bâtiment de Camboie, & un projet de ce que nous devions proposer au Roi. Ensuite nous nous avançâmes jusqu'à la pointe du quartier des Japonois, & il en vint deux à nôtre bord. La flûte étoit déja une lieuë de l'avant, où elle nous attendoit.

Le 7. nous reçûmes encore des lettres de Galen par Soyemon Japonois, qui portoient que la flûte s'étoit avancée le jour précédent jusqu'à la loge. Nous vîmes paroître un bâtiment de Camboie, où il y avoit deux Nampras, qui venoient visiter le Commandant Hagenaar de la part du Roi. Ils lui apportérent un present de fruits, & ne s'en allérent que le lendemain matin.

On mit dans le bâtiment du Japonois douze balles de marchandises que Galen avoit demandées On lui écrivit, pour le prier de nous envoier des gens, la plupart de nos matelots étant malades, & on envoia le Pilote porter la lettre, afin qu'il pourvût mieux à tous les besoins de l'équipage & du vaisseau. Mais Galen vint cette nuit-là lui-même à bord, s'imaginant qu'on ne faisoit pas assez d'efforts pour s'avancer. Il connut

bien le contraire, & l'expérience lui fit voir la difficulté qu'il y avoit.

Le 10. on se toüa le long du rivage, avec une peine extrême, jusqu'à la pointe de la riviére du Japon. Le 11. soufla une petite fraîcheur de l'Oüest, à la faveur de laquelle on commença de se toüer pour parer la pointe ou la riviére de Lau qui coule avec rapidité, se divise en trois bras. On envoia un Pilote dans une pirogue pour sonder si l'on pourroit traverser le long du rivage dans la riviére de Natsiam, au Nord-oüest, au-delà des bas fonds.

Cependant comme il se leva un bon frais du Sud-oüest, on fit servir tous les voiles, & aiant surmonté les courans, on dépassa les bancs & l'embouchure de la riviére de Matsiam, & l'on gagna jusqu'au Bourg de Buomping, où il y a une assez belle tour dorée. On eut alors les courans favorables, & l'on s'avança jusques dans le troisiéme coude, où l'on eut le vent contraire, ce qui obligea de jetter l'ancre.

On vit encore venir un Nampra du jeune Roi, avec un present de fruits, qui fit beaucoup de complimens, & sur le soir Galen s'en retourna de compagnie avec lui. Nous nous fîmes nager, au clair de la Lune, dès que le flot commença de monter; & enfin à la pointe du jour, nous laissâmes tomber l'ancre par le travers de la loge

de la Compagnie, sur cinq brasses.

Cette loge n'est qu'un chetif bâtiment fait de bambouc, sujet au feu & aux voleurs. Le Chabandar des Japonnois vint nous féliciter sur nôtre venuë, & nous faire des presens; & après-midi deux Nampras du Roi y vinrent encore, amenant avec eux un Interpréte Portugais, par lequel ils nous firent beaucoup de questions fort inutiles.

Le 13. il fut résolu qu'on augmenteroit les présens, & qu'on y ajoûteroit jusqu'à la valeur de 100. réales des éfets de la prise qu'on avoit faite sur les Portugais, afin de contenter la Cour, & de donner plus de poids & d'éclat à l'Ambassade.

Le 14. le S. van Galen vint nous dire qu'on nous envoyeroit, de la part de la Cour deux ou trois Secretaires, pour copier & traduire les lettres que nous avions. En éfet, sur le soir le Chabandar & le Tonimne s'étant rendu à nôtre bord, nous les leurs préfentâmes. Mais il se trouva qu'on s'étoit trompé aux suscriptions, & que celle de la lettre qui devoit être pour le jeune Roi, portoit les titres du vieux Roi, la même erreur ayant été aussi commise à l'égard de l'autre lettre. Cette mépriſe ne plut pas aux Officiers qui étoient venus. On s'en excusa le mieux qu'on put. A ce premier sujet de mécontentement ils en ajoûtérent encore un autre, & trouvérent mauvais que les lettres ne fussent pas

écrites sur du papier doré. Ils se retirérent ensuite avec Galan, non sans avoir reçû des présens.

Le 16. Galen nous avertit par un billet de nous tenir prêts pour aller saluer le Roi ce jour-là. Hagenaar fit réponse pour s'en excuser, parce qu'il étoit indisposé. Cependant dés les deux heures du matin on vit venir neuf pirogues de la part de la Cour, avec un Nampra, pour recevoir les lettres & les présens. Quoique pût faire Hagenaar pour s'en défendre, & en quelque mauvais état qu'il fût, on ne voulut point recevoir d'excuse, il fallut qu'il marchât comme Chef de l'Ambassade.

Il s'embarqua donc malgré lui, & chaque vaisseau fit une salve de 5 coups de canon à l'honneur des lettres qu'on portoit au Roi. Sa suite fut de 20. Mousquetaires & deux Trompettes. On n'avigea une lieuë & demie, passant devant les quartiers des Japonois, des Portugais, des Chinois, des Cochinchinois, & des Marchands de Camboie. Lorsqu'on eut débarqué, on trouva sur le bord de l'eau un grand élefant, qui n'avoit point de dents, & trois ou quatre charettes.

Les lettres, pour les deux Rois furent prises par un Nampra, portées sous un parasol, & mises sur l'élefant. L'Ambassadeur Hagenaar monta dans la premiére charette, qui étoit un peu dorée : le Sr van

Galen se mît dans la deuxiéme de le Tonimne dans la troisiéme; le Capitaine du vaisseau dans la quatriéme avec présens, chaque charette étant tirée par deux bœufs. Le reste des gens suivit à pié.

En aprochant du palais on le vit entouré d'une cloison de bois de 6. piés de haut, dans l'enciente de laquelle étoient les écuries des élefans, dont chacun avoit la sienne particuliére, avec trois ou quatre marches à monter pour y entrer. Un moment aprés que les charettes se furent arrêtées, on en décendit, & comme Hagenaar avoit de la peine à marcher, & même à se soutenir, van Galen & le Capitaine lui aidérent, & le conduisirent jusqu'auprés de la sale de l'audience, où on lui aporta une grande chaise, afin qu'il s'y reposât.

Lorsqu'il fut introduit dans la sale qui étoit remplie de peuple, il s'avança au milieu de deux rangs de Tonimnes, qui avoient des Bogettes d'argent, jusques aux deux rangs d'Ockinas, ou Ocknias, qui sont les principaux Seigneurs & Officiers du Royaume, & qui avoient dans leurs mains des bogettes d'or, & des boîtes d'or avec du pinang.

Quand il fut au milieu d'eux, il se courba & fit la revérence au Roi, qui parut dans le coin de la sale, apuyé sur un balustre de bois, à vingt ou vingt-cinq pas de lui.

au-dessous duquel balustre il y avoit deux chevaux qu'on nourrissoit d'herbe. Il y avoit-là deux tapis rouges de pié, sur quoi l'on posa les présens qui consistoient en deux arquebuses à croc, dix fusils d'Espagne, deux pistolets, deux lames de sabres, & le reste étoit en paquets.

Pour la lettre du Général elle fut presentée dans un morceau d'étofe d'or de la Chine, sur une coupe d'or dans un bassin de vernis. Elle contenoit beaucoup de vœux pour la prospérité du regne du Roi, & pour sa conservation ; ce qui fut dit de bouche par un Interpréte ; puis elle fut lûë tout haut en Malais, & aussi-tôt traduite en langue de Camboie.

Comme le Roi vît l'Ambassadeur fort fatigué, il lui dît d'aller se reposer dans l'antichambre, où on lui porta un lit piqué & deux coussins, à la maniére du païs, sur quoi on le fit coucher. Cependant le peuple s'étant retiré, le Roi parut avec un petit nombre d'Okinas. Le Sr Galen, le Capitaine Jean de Zeeuw, le Chabandar & l'Interpréte étant demeurez dans la sale, ce Prince s'assit & leur parla familiérement, leur promettant de bons remédes pour le mal de l'Ambassadeur. Il demanda quelles propositions on avoit à lui faire. Mais on le pria de permettre qu'on différât quelque tems, jusques-à ce que l'Ambassadeur fût un peu mieux.

Néanmoins il parla des canons que les Seigneurs Etats Généraux ofroient dans leur lettre de lui vendre sous certaines conditions, & dont le Sr van Galen pourroit traiter avec lui. Il en demanda quatre piéces à l'Ambassadeur, sans chercher aucun prétexte pour cette demande. Comme l'afaire regardoit le commerce de Galen, ce fut lui qui répondit, en Malais, disant que l'Ambassadeur n'entendoit pas la langue Malaie, & il y eut beaucoup de feu dans la suite du discours; de quoi le Roi ne parut pas satisfait, parcequ'on ne lui accordoit pas sur le champ ce qu'il exigeoit.

La brune aprochant on ordonna aux Mousquetaires d'éteindre leurs méches, & aux Trompettes de ne plus sonner. On servit ensuite des fruits, des confitures & d'autres delicatesses, avec de l'arack. Lorsqu'on en eut mangé, l'Ambassade prit congé, & l'on fit demander à retourner le lendemain à l'audience. La réponse fut que si cela se pouvoit, la Cour le feroit savoir. L'Ambassadeur fut emporté par six hommes dans une chaise de bois, faite comme une petite maison.

Comme l'on marchoit l'Interpréte dit que le Sr van Galen avoit parlé trop vivement au Roi qui s'étoit retiré avec chagrin. Enfin l'Ambassadeur fut conduit chez le

Chabandar où on le régala d'un grand souper. Le Roi lui envoia des remédes dont il se servit.

Le 17. du même mois de Juin 1637. le même Nampra qui avoit été à bord, rendit visite de la part du Roi, à l'Ambassadeur qui le fit prier par l'Interpréte de dire à ce Prince qu'il lui faisoit ses très-humbles remercîmens des remédes qu'il lui avoit envoyez, & qu'ils lui avoient aporté beaucoup de soulagement : qu'il se trouvoit en état de pouvoir dès ce jour-là faire les propositions dont il étoit chargé, si Sa Majesté l'agréoit, & de présenter la lettre qu'il avoit pour le jeune Roi. Le Nampra répondit qu'il en feroit son rapport à la Cour ; ce qui fit connoître qu'on vouloit faire traîner l'affaire.

L'aprés-midi deux Commissaires étant encore venus visiter l'Ambassadeur, ils parlérent de nouveau du canon. Hagenaar leur fit répondre par l'Interpréte, qu'il n'avoit que le caractére d'Ambassadeur, & qu'il n'étoit nullement autorisé à se mêler du commerce, que c'étoit l'affaire du Capitaine Facteur, qui pourroit traiter sur ce point, à loisir, lorsque l'Ambassade seroit finie. Enfin quoique le canon leur fût refusé, ils ne laissérent pas de donner espérance que le lendemain on pourroit faire les propositions qui concernoient l'Ambassade.

Les Hollandois eurent alors avis que les Portugais, à qui apartenoit la frégate *Bassore* qui avoit été prise, en étoient allez porter leurs plaintes à la Cour, & qu'ils avoient demandé audience sur ce sujet. On leur avoit répondu qu'ils seroient entendus dans le même tems que les Hollandois.

Le 18. l'Ambassadeur fit dire au Chabandar que puisqu'il se trouvoit mieux, par le secours des remédes que le Roi lui avoit envoyez, il souhaiteroit bien de donner au jeune Roi la lettre & les présens qui étoient destinez pour lui. Le Chabandar répondit qu'il en avoit déja parlé, & qu'il avoit reçû ordre de chercher des Secretaires Malais & de Camboïe pour traduire la lettre: que dès qu'on y auroit travaillé il lui feroit obtenir audience.

Sur le midi Hagenaar renvoïa l'Interpréte chez cet Officier, pour lui représenter que le tems couloit toûjours, & qu'il le suplioit de le faire expédier; qu'il y avoit lieu de s'étonner que le jeune Roi fît si peu d'état de la lettre & des présens qui lui étoient envoïez; que ses Maîtres ne pouroient en être que malcontens. En un mot il fit tous ses éforts pour faire cesser les longueurs ordinaires des affaires qu'on traite dans les Cours, & en particulier les longueurs afectées dont on usoit dans celle-ci.

Sur le soir le Chabandar sortit pour aller

parler à quelques Ockinas & Nampras, & à deux ou trois heures de nuit, que les Hollandois étoient déja couchez, il se rendit chez eux avec le Tonimne & les fit appeller. Ils leur dirent tous deux qu'ils avoient parlé au Nampra Manchyt ; que le vieux Roi étoit aigri ; qu'ils n'en savoient pas la raison.

L'Ambassadeur leur répondit qu'il n'avoit ni parlé au Roi, ni négocié avec lui, que par le moien de son Interprète, & en leur presence : qu'ils étoient aussi présens lorsque le Sr van Galen lui avoit parlé en Malais : que par consequent ils n'avoient rien fait qui dût leur attirer la disgrace du Roi : qu'on n'avoit nullement refusé aux Nampras les canons dont ils lui avoient parlé : qu'au-contraire on leur avoit donné espérance que la chose pourroit se faire lorsqu'on auroit expédié les chefs de l'Ambassade : qu'il ne pouvoit pas comprendre à quoi il tenoit qu'il n'eût audience qu'il demandoit depuis deux jours : qu'ils le devoient savoir eux qui alloient incessamment à la Cour, & qu'ils pouvoient bien lui dire, s'ils le vouloient, d'où venoient les mépris qu'on faisoit paroître pour lui, & que ses Maîtres ne pourroient regarder que comme outrageans.

Le Chabandar repliqua que non-seulement on devoit avoir accordé de bonne gra-

te le canon, mais qu'on devoit l'avoir délivré sur le champ, lorsqu'il avoit été demandé, & qu'ensuite il falloit attendre les éfets de la faveur du Roi. Sur cette ouverture l'Ambassadeur ne demeura pas muët, & l'on allégua beaucoup de choses de part & d'autre. Enfin Galen leur déclara qu'il vouloit le lendemain matin décendre vers le lieu où étoient les vaisseaux, pour mettre les ordres nécessaires afin qu'on pût vendre & acheter.

Sur cette déclaration le Chabandar donna esperance que les lettres seroient traduites le lendemain matin, & qu'on auroit audience du jeune Roi. Après cela, la nuit étant déja beaucoup avancée, on se sépara.

Le 23. l'Ambassadeur se voiant ainsi arrêté par la mauvaise humeur de la Cour, voulut aller prendre l'air sur le soir, pour dissiper son chagrin, & pour éprouver ses forces. Il n'avoit pas quitté le logis depuis qu'il avoit eu audience, & il fit seller deux chevaux, afin de se promener. Il vît une Pagode, dans lequel il y avoit un tombeau bâti de brique en piramide, tout doré, & y étant entré, il le trouva soutenu par des pillers d'un beau vernis rouge, avec plusieurs ouvrages de relief dorez. Il y avoit du côté du Sud trois grandes Idoles dorées, & cinq petites.

Le 24. comme on ne pouvoit avoir audience du vieux Roi, ni du jeune, on pria le Chabandar d'aller parler à la vieille Reine, & lui demander si elle vouloit donner audience à l'Ambassadeur, & recevoir les présens qu'il avoit à lui faire. Sur le midi il vint rendre reponse, & dît que la Reine étoit alors hors de la Ville, dans une maison de plaisance, & qu'elle s'étoit déchargée des affaires d'Etat : que de plus elle savoit que le jeune Roi n'avoit pas encore reçû sa lettre, ni les présens qui lui étoient destinez. & qu'elle ne pouvoit non-plus prendre ceux qu on lui ofroit, jusques-à ce que le Roi eût reçû les siens.

Cependant le vieux Secretaire vint dire de la part du jeune Roi, que l'élefant étoit prêt aussi-bien que les charettes, pour prendre la lettre & les presens: mais que ce Prince avoit une douleur de tête qui ne lui permettoit pas de donner audience. On s'aperçût alors que la Bogette de van Galen, où il y avoit six petites boites d'or, avoit été volée dans son bagage, qui étoit proche du lieu où il couchoit, de quoi le Chabandar & le Tonimne, à qui il s'en plaignit, parurent ne se mettre pas en peine.

Peu de tems après l'Entsie Assam vint de la part du jeune Roi, & dît qu'on avoit fait préparer tout pour recevoir la lettre avec les ceremonies requises ; mais que le

vieux Roi l'avoit deffendu, & qu'il avoit voulu qu'on differât encore. Sur cet avis l'Ambaſſadeur parlant avec le Chabandar & le Tonimne leur dît, qu'il y avoit pluſieurs jours qu'il attendoit pour avoir audience, & que puiſqu'il ne la pouvoit obtenir, il pourroit bien décendre & s'en aller à bord, d'où on le manderoit quand la Cour ſeroit d'humeur à le recevoir.

Enfin le Chabandar étant allé trouver le vieux Roi, lui demanda audience, & lui déclara en même tems que la bogette du Capitaine Facteur avoit été volée avec des boîtes d'or qui y étoient, & qu'il ſuplioit le Roy d'ordonner qu'on fît les diligences neceſſaires pour découvrir le voleur. Au retour il déclara que le Roi ne vouloit point voir l'Ambaſſadeur, ni entendre parler de ſa commiſſion, & qu'il iroit le lendemain rendre viſite à la Reine hors de la Ville.

Aprés cette déclaration Galen alla voir le Chabandar, le Tonimne & l'Interpréte, & lors qu'ils eurent conferé enſemble ils allérent chez l'Ambaſſadeur à qui le Chabandar dît que le lendemain, quand le Roy ſortiroit de la Ville, il pouvoit ſe trouver ſur le chemin, parler lui même à ce Prince, & lui demander ſon audience de congé. Hagenaar lui répondit qu'il avoit eu déja une fois audience, qu'il avoit rendu au Roi la lettre qui lui étoit adreſſée, & les préſens qu'il

lui avoit apportez : que selon ce qui se pratiquoit dans les Ambassades, il attendoit qu'on lui donnât encore audience : que si le Roy avoit quelque mauvaise satisfaction au sujet du canon qu'il vouloit exiger, cela ne le regardoit pas : que c'étoit une affaire de la direction du Facteur & non de la sienne, & qu'il ne prétendoit pas faire des démarches préjudiciables à l'honneur de ses Maîtres.

Le Chabandar lui repliqua qu'on ne lui avoit rien proposé que ce qui se pratiquoit ordinairement à Camboie ; que telle étoit la coûtume de la Cour & du païs L'Ambassadeur lui dît que la réputation de ses Maîtres ne lui permettant pas de suivre une telle coutume, il partiroit le lendemain sans congé, & il partit effectivement.

Le 29. étant à bord il se trouva mal. Cependant Galen, sans lui avoir donné aucun avis, décendit avec 2. pirogues du Roi, & avec le vieux Secretaire & un Nampra, afin de prendre la lettre pour le jeune Roy, & de conduire l'Ambassadeur à l'audience, à quoi il fut contraint de se resoudre en quelque mauvais état qu'il fût, & il se mît dans la plus grande pirogue.

Le Nampra reçut la lettre avec beaucoup de respect, & la mît dans un morceau d'étoffe d'or de la Chine, puis sur une coupe d'or. Les pirogues aiant abordé à Camboie,

on trouva sur le bord de la riviére un grand Elefant, sur lequel il y avoit une espece de selle, où de siége doré, où étoient assis 2 hommes qui reçûrent la lettre sous un parasol. L'Ambassadeur, le Chabandar & le Tonimne, montérent chacun dans une charette tirée par 2. bœufs, & le cortége marcha vers le Palais, au son des tambours & avec quantité de gens qui alloient chantant.

Lors-qu'ils furent assez proche du Palais ils décendirent des charettes, & s'étant mis sous un couvert de bambouc, Galen s'y rendit à cheval avec les préfens. Aprés avoir attendu quelques momens, on leur vint dire de suivre l'Elefant qui portoit la lettre; & les préfens furent pris, & portez avec assez peu d'ordre, par des domestiques du païs, jusqu'à la porte de l'apartement du jeune Roi.

Un moment aprés aiant été appellez, ils passerent dans une galerie, où il y avoit 14. ou 15. Ockinas, avec des bogettes d'or à la main, & des Tonimnes avec des bogettes d'argent. A main droite il y avoit un nombre de Nampras & d'autres Officiers. Quand ils se furent avancez, ils virent le jeune Roy qui parut assis sur un tapis de pié, entre 2. rideaux, comme si ç'eût été par une fenêtre. Ils lui firent la reverence en mettant le genoux à terre, & la lettre

aiant été posée sur un tapis, avec beaucoup de cérémonie, elle fut ouverte, & luë tout haut en Malais, puis traduite en langue de Camboie.

Le Roi la reçut avec beaucoup de civilité, & dît aux Hollandois qu'il étoit fort content de leur venuë ; qu'il cherissoit le Capitaine Facteur comme s'il étoit son propre fils, & pour confirmer ce qu'il disoit, il leur fit presenter de l'arak & de la betelle, ce qui est là un des plus grands honneurs qu'on puisse faire. Ils eurent quelque entretien avec les Grands, & comme il étoit déja tard, ils se retirérent bien-tôt jusqu'à nouvel ordre, & allérent loger dans la maison du Chabandar.

Le 30. du même mois de Juin 1637. deux heures avant la brune, ils furent subitement mandez par le vieux Roi. Lorsqu'ils furent proche du Palais, suivis de deux Trompettes & de six Mousquetaires, le Chabandar alla parler à un Ockina, & ils l'attendirent à l'entrée du Palais, où trois Portugais passérent devant eux sans les saluer.

Le Chabandar étant revenu, entra dans le palais avec le Tonimne. Quelque tems après on vit venir un des bas Officiers appeller les Hollandois, & il les fit passer du côté de la salle, où il y avoit une multitude de gens assis à l'air. On les introduisit dans un cabinet où étoit le Roi avec des Ocki-

nas, des Tonimnes, & le Chabandar.

L'Ambaſſadeur aiant fait la révérence, & s'étant aſſis, un Ockina lui demanda comment il ſe portoit, & combien de ſéjour pouvoit encore faire le vaiſſeau qui étoit deſtiné pour le Japon ? Après avoir répondu à cette queſtion, il requit qu'on lui donnât la liberté de faire ſes propoſitions, afin qu'il pût porter la réponſe à ſes Maîtres. Le Roi lui répondit qu'il vouloit envoier lui-même un de ſes Conſeillers à ſes Maîtres; & demanda dans quel vaiſſeau il pourroit s'embarquer. L'Ambaſſadeur lui dît que la flûte *Warmont* le meneroit.

Enſuite il inſiſta, & requit d'être reçû à faire ſes propoſitions touchant les démêlez qui étoient entre le Capitaine Facteur, & les Portugais qui le troubloient ſans ceſſe; touchant le cuivre & le canon qui avoient été ſauvez du yacht *Noorwyk*, qui avoit fait naufrage ſur la côte; & enfin touchant une nouvelle maiſon qu'il demandoit permiſſion de faire bâtir au-delà du Paſſer, de l'autre côté de la riviére pour y mettre les effets de Compagnie, qui étoient fort mal dans la maiſon qu'on avoit.

Ces propoſitions ſurprirent le Roi. Il dît que ſi c'étoient-là les intentions du Sr. Général & du Conſeil des Hollandois des Indes, ils devoient en avoir fait mention dans leur lettre, qu'il avoit de la peine à croire

que celui à qui il parloit lui eût été envoié par eux en Ambaſſade, & que les lettres qu'il avoit renduës lui euſſent été données en propre main à Batavia.

L'Ambaſſadeur répondit que ce n'étoit pas la coûtume des Hollandois de déclarer dans leurs lettres les ſujets des Ambaſſades; qu'ils ne donnoient proprement, que des lettres de créance; que les Ambaſſadeurs étoient chargez de faire les propoſitions; que les lettres qu'il avoit renduës, lui avoient été miſes entre les mains en preſence de quelques uns des Sujets du Roi, qui étoient venus avec lui de Batavia, & qui pouvoient en rendre témoignage.

Le Roi ſe plaignit de ce qu'on ne lui avoit pas fait voir deux canons que le Général avoit envoiez, pour les lui vendre. L'Ambaſſadeur repliqua qu'on ne l'avoit pas refuſé, qu'on n'avoit fait que differer juſques-à-ce qu'il y eût reçû réponſe, ainſi que le portent ſes ordres. Le Roi ne fit pas ſeulement ſemblant d'écouter ce qu'il diſoit.

Enſuite l'Ockina lui fit dire par l'Interpréte, de la part du Roi, que le Facteur, ou Tiſneha, avoit montré au Roi, longtems après le naufrage du *Noortwyk*, une lettre du Gouverneur de Taïovan, que ce Prince tenoit pour ſuppoſée, que les Officiers des vaiſſeaux de l'Ambaſſade avoient pris proche de Cinckechanes une navette

Portugaise qui venoit de Macau, & qui étoit destinée pour Camboie, où il y avoit 2. piéces de canon de fonte, une chaîne d'or & une chaise dorée, qu'on envoioit au Roi par present, & qu'on ne lui avoit rien restitué; que c'étoit par cette raison qu'il retenoit les effets qui avoient été sauvez du naufrage.

L'Ambassadeur lui repliqua que tous ces faits-là n'étoient pas veritables; qu'il defioit qui que ce fût de prouver que ses vaisseaux eussent pris, ni même vû aucun bâtiment Portugais sur leur route, & qu'on avoit fort mal informé la Cour.

Cette conférence aiant été interrompuë par l'arrivée de sept jeunes Elephans qu'on amena devant le Roi, elle ne se renoüa plus, & l'on ne fit plus mine de s'apercevoir que l'Ambassadeur fût-là. L'Interpréte lui dît qu'il pouvoit bien se retirer, & qu'il n'y avoit plus rien à faire pour lui, que de prendre congé, ce qu'il fit par une profonde reverence, à quoi le Roi ne parut pas seulement prendre garde.

Pendant toutes ces negociations les Hollandois s'aperçûrent que le Chabandar & le Tonimme usoient d'une profonde dissimulation, & qu'ils favorisoient secrétement les Portugais. Pleins de cette pensée, & des inquiétudes qu'elle leur causoit, ils s'en retournérent sur le soir dans leur logement.

Le 1. de Juillet 1637. Galen qui étoit allé aux vaisseaux, revint à Camboie, avec le Capitaine de la flûte *Warmont*, ils y amenérent les principaux de ceux qui s'étoient sauvez du naufrage du *Nortwyk*. Ils y amenérent aussi un déserteur Hollandois, qui s'étoit caché parmi les Portugais. Mais une jonque, qui avoient pris une navette Portugaise où ce déserteur étoit, l'avoir ramené à Camboie, & l'avoir rendu aux Officiers.

Le Chabandar qui étoit allé le matin chez la vieille Reine, revint dire qu'elle étoit ivre, & qu'il lui importoit peu de recevoir des présens. Le même jour étant allé chez le vieux Roi, il dît qu'ayant sçû que l'Ambassadeur avoit une rechute, faute d'avoir pû trouver un remède qui se nomme Oubat, ce Prince lui promettoit de lui en envoyer un dans un jour ou deux, & que s'il en étoit besoin pour sa santé, il pouvoit bien décendre vers ses vaisseaux; ce qu'il fit le lendemain.

Le 7. sur les 9. heures du matin il reçût un billet de van Galen, qui lui mandoit de revenir sans délai, avec six Mousquetaires & deux Trompettes & de se rendre à Camboie, pour demander au vieux Roi la permission d'envoyer le *Galeas*, & pour prendre en même tems congé de lui.

Sur les deux heures aprés midi étant arri-

vé

vé à Camboie, & aiant laiſſé paſſer la chaleur du Soleil, il alla en compagnie de Galen, ſaluer le vieux Roi. Avant que d'aller au Palais il avoit reçû de la part du jeune Roi un preſent de poules rôties & de fruits. Il fut ſuivi du Chabandar & de l'Interprête, comme à l'ordinaire, & il alla ſe placer auprès des Ockinas, à côté du Chabandar.

Aprés avoir fait la révérence, il ofrit les preſens, qui furent regardez de travers. Enſuite aiant été un peu aſſis il demanda ſon congé, & la liberté de faire partir ſon Vaiſſeau, puiſqu'il n'y avoit aucune négociation à faire ſur les ſujets qui l'avoient amené. Il demanda auſſi ſi le Roi n'avoit rien à dire au Gouverneur général, ou s'il ne ſouhaitoit point avoir quelque rareté de Taïovan, du Japon, ou de Batavia: Mais il ne lui fut rien répondu. Il prit donc ſon congé avec autant de reſpect que de mécontentement, & ſe retira dans ſon logis. L'Interprête qui étoit demeuré aprés lui, lui raporta que dès qu'il étoit ſorti, on avoit ôté les preſens, & que depuis on n'avoit pas fait mention de lui; ce qui fit connoître que le Roi étoit extrêmemrnt irrité.

Le 8. il ſe rendit à l'apartement du jeune Roi, où il y avoit auſſi de grands Eléfans, & un nombre paſſable de legers canons. Le Chabandar paſſa devant l'hôtel

d'Ockina-Amurat, qui eſt le premier Officier & le favori du jeune Roi. Il fut conduit dans la place du Pitſaar, où parurent cet Ockina, ſa femme & ſa fille. Il demanda s'il pouvoit avoir audience du jeune Roi, pour prendre congé, & obtenir la permiſſion de faire partir ſon vaiſſeau.

Ils entrérent en conférence enſemble au ſujet de la priſe que les vaiſſeaux de l'Ambaſſadeur avoient faite d'une navette Portugaiſe. Celui-ci lui fit le récit comment la choſe s'étoit paſſée. L'Ockina demanda pourquoi on l'avoit envoïée à Siam, & non pas amenée à Camboie, & d'autres choſes ſemblables.

Cependant l'Oficier qu'on avoit envoié pour demander audience, raporta que le jeune Roi ne la pouvoit donner ce jourlà. L'Ambaſſadeur continuant à ſe trouver indiſpoſé, ſe retira, & laiſſa Van-Galen & le Commis Cracou, avec le Chabandar, pour ſoûtenir le procès contre les Portugais.

Aprés-midi il fut mandé pour aller à l'audience du jeune Roi; mais lorſqu'il fut devant le même hôtel de l'Ockina, un matelot fort échaufé de courir, vint lui dire qu'il étoit trop-tard, & qu'il pouvoit s'en retourner. Peu aprés les autres amis, qui avoient été avertis de ce qui ſe paſſoit, ſe rendirent au logement de l'Am-

baſſadeur, témoignans avoir beaucoup de chagrin des rodomontades que les Portugais feroient, s'ils gagnoient leur procès, ainſi qu'il y avoit beaucoup d'aparence, parce qu'ils oſoient ſoûtenir qu'ils avoient ofert de montrer un paſſeport du Roi, & que nonobſtant cette ofre ils avoient été ataquez.

Sur le ſoir deux hommes envoiez par l'Ockina-Cicervong, vinrent parler au Chabandar & à Galen, ſans apeller Hagenaar, quoi qu'il fût le Chef de l'Ambaſſade, & eurent conférence avec eux au ſujet des deux piéces de canons. Ceux-ci ne ſachant comment faire, & voiant où leur préſomption les avoit conduits, & combien d'obſtacles elle avoit aporté au ſuccès de l'Ambaſſade, s'aviſérent alors de lui demander ſon avis.

Dans la délibération il fut propoſé de délivrer au Roi les deux canons par forme de prêt, juſqu'à ce qu'on eût reçû des ordres ſur ce point de la part du Général, & que la réſolution qu'on prenoit paroîtroit priſe dans les formes, & miſe par écrit. C'étoit une choſe qui avoit dû être faite depuis long tems; car elle nous auroit attiré la faveur de la Cour, & nous n'euſſions pas eſſuié tous les rebuts à quoi nous fûmes expoſez. Pendant que nous étions ainſi à délibérer, les deux Députez

qui étoient venus parler à Galen & au Chabandar, se retirérent, sans attendre réponse : ce qui parut assez surprenant.

Le 9. l'Interpréte étant allé chez l'Ockina Amurat, revint à grand hâte, & dit à l'Ambassadeur de se rendre promtement auprés du jeune Roi, & qu'il auroit audience. Cependant il vint aussi un Huissier de la part du vieux Roi dire au Tesneha ou Capitaine-Facteur, d'aller comparoître devant lui avec le Chabandar ; si bien qu'il fallut que l'Ambassadeur attendît leur retour. Ce n'étoit que pour leur parler encore du canon qu'on les avoit mandez.

Ils allérent tous trois ensemble chez l'Ockina, & lui recommandérent leur procès contre les Portugais, lui faisant entendre qu'on lui feroit present d'un habit d'un beau drap fait à la Hollandoise, & il promit de leur être favorable. Lors qu'ils eurent attendu leur audience jusqu'aprés midi, ils allérent s'asseoir sous une galerie proche du Chabandar des Malais ; où ils demeurérent jusqu'à une heure & demie avant Soleil couché, qu'ils furent introduits.

Quand ils furent entrez ils ofrirent leurs presens, & le Roy se montra en la même maniére qu'il avoit fait la premiére fois. L'Ambassadeur aiant demandé son congé & la liberté de faire partir son vaisseau, l'un

& l'autre lui fut accordé : ſur quoi il fit beaucoup de vœux pour le gouvernement & pour la conſervation du Roi, le ſupliant d'être favorable aux gens de la Compagnie, & le Roi lui ſouhaita un heureux Voiage.

Le 10. il ſe prépara pour ſon départ, en attendant le bâtiment de la Compagnie, qui le devoit venir prendre pour le mener à bord. Le Nampra Manchyt, qui étoit un des favoris du Roi, & un autre encore du même ordre, vinrent alors le trouver, & lui dirent qu'ils vouloient décendre avec lui pour viſiter le canon. En éfet, ils s'embarquérent enſemble, & arrivérent ſur le midi.

Mais avant que de continuer ce récit, il ſera bon d'inſérer ici une briéve deſcription de l'état preſent de Camboie, tant au regard du païs, que du gouvernement & du commerce.

„ Le canal de la riviere a trois braſſes de „ profondeur, fond de ſable ferme ; mais „ la marée y monte & décend de deux „ braſſes.

„ La ville de Camboie eſt à ſoixante „ lieuës en remontant la riviére ; c'eſt-à-„ dire, lieuës de Hollande. Elle eſt habituée „ par des Japonois, des Portugais, des Co-„ chinchinois, & des Malais. Toutes les mai-„ ſons ſont contiguës & le long d'une digue.

„ Une partie des gens de ces diférentes „ nations y vont par la mouſſon du Sud, „ & s'en retournent par la mouſſon du „ Nord. Les autres s'y rendent par la mouſ- „ ſon du Nord, & s'en retournent par la „ mouſſon du Sud. C'eſt un païs fertile, „ mais mal peuplé. Il y a quantité de cri- „ ques, de riviéres, d'eaux courantes & „ dormantes, qui viennent d'un grand lac, „ ou d'une eſpéce de mer interne, qui en „ jette tant, que non-ſeulement la riviére „ du Japon qui eſt aſſez large, mais les ri- „ viéres de Matſiam & de Camboi, qui font „ des coudes vers l'Eſt, ne les peuvent ſou- „ vent contenir.

„ En éfet, on voit quelquefois au mois „ d'Août qu'elles s'enflent en peu de jours, „ de huit, neuf & juſqu'à douze piés, & „ qu'elles couvrent les terres qui ſont le „ long de leurs bords, qui en paroiſſent „ entiérement inondées. Ainſi l'on peut les „ remonter encore au mois de Juin, mais „ difficilement au mois de Juillet; & il n'eſt „ pas poſſible de les remonter au mois „ d'Août.

„ Les Portugais de Malacca y portent „ des toiles, & y chargent du Benjoin, de „ la gomme-laque, de la cire, du ris, des „ baſſins de cuivre, des poëles de fer de la „ Chine.

„ Le palais du Roi eſt entouré d'une

„ cloiſon de bois. On y voit quinze ou ſeize
„ grands Eléfans, dont chacun a ſon écurie
„ particuliere, où il faut monter par trois
„ ou quatre marches.

„ Il y a beaucoup de canons de la Chi-
„ ne, & environ vingt-quatre canons Hol-
„ landois, venus des naufrages faits par les
„ vaiſſeaux *Goa* & *Noortwick* ſur la côte.
„ Il y en a quelques-uns peints de bleu ſur
„ des afûts : il y en a quatre ſur des rouës
„ peints d'un très beau vernis noir.

„ Ils ſont plantez autour de la cloiſon
„ & couverts, avec leurs cueilliéres auprès
„ d'eux, dont quelques-unes ſont d'argent;
„ & avec leurs écouvillons, leurs tirefoins;
„ le tout propre & écuré auſſi clair que ſi
„ c'étoit de l'argent : je croi que c'étoit
„ du fer poli.

„ Le fils aîné du Roi, qui a été pro-
„ clamé Roi depuis quelques années, a pa-
„ reillement dix ou douze Eléfans de diver-
„ ſes grandeurs; beaucoup de canons de la
„ Chine & des pierriers. Ils peuvent met-
„ tre ſur pié vingt à trente mille hommes.
„ Ils ſont en guerre avec le Roi de Siam,
„ contre lequel ils ſe ſont rebellez, & qui
„ eſt bien plus fort qu'eux ſur terre.

„ Les Ockinas ſont les Seigneurs de la
„ Cour & les Gouverneurs des Places, vil-
„ les, bourgs & villages. Ils aſſiſtent aux
„ aſſemblées & aux conſeils avec des boget-

„ tes d'or à la main, qui ſont une maniére
„ de boëtes, dans leſquelles il y a deux ou
„ trois boëtes d'or, remplies de cardamome
„ & d'autres parfums, dont ils ſe frotent
„ les lévres, & une autre remplie de chaux,
„ avec des ciſeaux pour préparer le pi-
„ nang.

„ Les Conſeillers s'aſſeïent en demi-lune
„ autour du Roi, & les Tonimas ou To-
„ nimmes ſont derriére eux, aiant de ſem-
„ blables bogettes, qui ne ſont que d'argent.
„ Derriére ceux-ci ſont les perſonnes d'un
„ moindre rang.

„ Quand l'Ambaſſadeur avoit ſalué, il
„ n'étoit pas reçû à s'aſſeoir devant les O-
„ ckinas, il s'aſſéoit dans leur demi cercle,
„ à vingt ou vingt-cinq pas du Roi. Il fai-
„ ſoit faire ſes propoſitions par ſon Inter-
„ préte au Chabandar, qui les faiſoit à l'O-
„ ckina, & l'Ockina les faiſoit au Roi, à qui
„ il ne parloit qu'aprés avoir mis ſes mains
„ ſur la tête, par cérémonie : mais il n'oſe
„ jamais rien lui dire qui lui puiſſe dé-
„ plaire.

„ Les Prêtres ſont aſſis devant les Ocki-
„ nas, tout proche du Roi, à qui ils par-
„ lent fort familiérement. Ils ſont raſez,
„ & ils ne leur paroît ni poil ni cheveux.

„ Ils ont un Pagode où l'on voit trois
„ grandes Statuës dorées, & cinq plus pe-
„ tites : il eſt ſoûtenu par des piliers de bois

„ vernis, avec des reliefs dorez, & le pavé „ eſt couvert de nattes.

„ Lors qu'un des principaux Prêtres eſt „ mort, on lui conſtruit un monument de „ brique, qui eſt quarré par le bas, & qui „ en montant s'arrondit, & enfin ſe ter- „ mine en poire, aiant vingt ou vingt-cinq „ piés de hauteur. D'ailleurs il eſt doré & „ poli aſſez groſſiérement, & il peut durer „ beaucoup d'années.

„ Les procès & diférens ſont plaidez „ devant les Ockinas, qui en font leur ra- „ port au Roi; & ce qu'il régle eſt exécuté, „ ſans qu'aucune des parties oſe s'en plain- „ dre.

„ Celui qui faiſoit la fonction de Réſi- „ dent de la Compagnie, étoit un fils ado- „ ptif de la vieille Reine, que le Roi nom- „ moit Tiſneha, & qui avoit été fait Nam- „ pra; ce qui n'eſt qu'un titre d'honneur, „ ſans qu'il y ait aucun privilége ou avan- „ tage particulier qui y ſoit attaché. En „ éfet lors que l'Ambaſſadeur eut audien- „ ce de cette Reine, il ne remarqua pas „ qu'on eût plus d'égards pour ce Nampra „ que pour les autres gens de la Cour, „ puiſque la Reine refuſant les preſens, & „ ne voulant pas répondre à l'Ambaſſa- „ deur, ſon interceſſion fut inutile, & quel- „ ques éforts qu'il fît, il ne put obtenir la „ moindre faveur. Ainſi l'honneur d'avoir

» été adopté & fait Nampra, ne lui don-
» noit pas un grand crédit à la Cour.

» Ce Réſident conſeilla aux Hollandois
» de s'adreſſer au Chabandar des Japonois,
» qui étoient là au nombre de ſoixante-dix
» ou quatre-vingt familles, & qui ſont com-
» me des bandits, qui n'oſent retourner dans
» leur païs. Ces gens-là ſont fort bien dans
» l'eſprit du Roi, parce que ſon fils aîné
» s'étant révolté contre lui, & aiant vou-
» lu lui enlever la Couronne, ils avoient
» pris le parti du pére, & s'étoient battus
» vaillamment pour lui. Cependant ils ne
» joüiſſent d'aucun avantage que de la li-
» berté du commerce, & ils envoient leurs
» marchandiſes à Quinam, d'où elles ſont
» tranſportées au Japon par des barques de
» la Chine.

» Pour faire dans ce Royaume un com-
» merce qui ſoit avantageux, il faut que la
» Compagnie tâche de l'enlever aux Portu-
» gais, & que pour cet éfet elle y envoie de
» groſſes parties de toiles, & qu'on entre-
» tienne des Yachts qui croiſent ſans ceſſe
» ſur leurs bâtimens, afin de les empêcher
» d'y aller.

» Il eſt vrai que les habitans de leur côté
» font tout ce qu'ils peuvent pour tenir le
» Réſident de la Compagnie en ſujettion.
» Ils veulent d'abord ſe nantir de toiles, &
» ne les paier, par la livraiſon des peaux

„ tant de cerf que d'autres sortes, que lors „ qu'ils les ont venduës & qu'ils en ont re- „ tiré du profit. Outre cela ils avoient à Qui- „ nam plus de 30000 de ces premiéres „ peaux, sans compter les autres; puis ils „ s'excusent de ce qu'ils ne peuvent pas satis- „ faire aux clauses du contrat que la Compa- „ gnie a fait avec eux, parceque les Chinois „ ont trop tiré de marchandises; & ils pré- „ tendent qu'on doive être plus que satisfait „ des excuses qu'ils daignent faire. Ce qui les „ engage à en user ainsi est, que les Chinois „ font monter le prix des peaux de treize „ taïels jusqu'à vingt-cinq ou vingt-six, & „ les autres marchandises à proportion.

„ Comme nos gens sont obligez de loger „ à l'extrémité du quartier des Japonois, & „ d'y acheter des maisons de bambouc, les „ habitans, ni les Malais, & encore moins „ les rusez Chinois, n'osent y aller de jour „ rien acheter, par la crainte où ils sont des „ Japonois. Par cette raison l'Ambassadeur „ fit demander permission de bâtir une loge „ de l'autre côté de la riviére: Mais le Cha- „ bandar en aiant fait l'ouverture, le Roi „ répondit que si le Général l'avoit desiré „ il en auroit fait mention dans ses let- „ tres.

„ Si l'on pouvoit faire retirer les Portu- „ gais, il est certain qu'il se feroit un bon „ commerce dans ce païs-là. Je ne doute

» pas qu'en faisant un Traité avec le Roi
» & avec les Grands, on n'en tirât par an
» quatre-vingt ou cent mille peaux de cerf,
» & d'autres à proportion. On en tireroit
» aussi cent picols de laque noire, qui est
» beaucoup de requêtes, à dix taïels le picol
» & quantité de peaux de bœuf, de buffle,
» & de cerf, propre pour le Japon, sur
» quoi l'on feroit un grand gain. On y
» trouveroit encore trois à quatre picols de
» benjoin, à dix-sept ou dix-huit taïels le
» picol, dont une partie se debiteroit dans
» la Perse, & l'autre dans nôtre païs, &
» peut-être dans des païs qui nous sont
» encore inconnus, & qu'on découvrira ci-
» après. De nôtre côté nous pourrions y
» porter par an pour cent à vingt mille li-
» vres de toiles; savoir; des Caffas de Ben-
» gale, des Bentilles rouges & de blanches,
» des assortissemens de Serrasses, du fil de
» coton, & d'autres toiles à peu-prés sem-
» blables, & l'on y feroit des profits con-
» dérables, qui monteroient depuis qua-
» rante jusqu'à soixante-dix par cent.

» On y trouve des vivres en abondance,
» savoir du bétail, des pourceaux, des ca-
» bris, qu'on peut avoir à un prix raison-
» nable; du gibier, des liévres, des che-
» vreüils, des gruës, des hérons, des pou-
» les, &c. des fruits, comme des limons,
» oranges, des noix de cocos, des mangas, &c.

„ Ceux qui trafiquent à Quinam char-
„ gent par an plus de deux mille Coiangs
„ de ris pour y envoier, cinq Coiangs fai-
„ sant quatre lastes, & le Coiang se ven-
„ dant dix-sept ou dix huit taïels ; sur quoi
„ il y a beaucoup de profit à faire.

Je reprens maintenant la suite de ce Voiage. Le soir du 11. du même mois de Juillet 1637. nous mîmes à la voile, & décendîmes la riviére. Le 12. nous continuâmes à décendre en toüant. Cependant le Sr Van-Galen étant venu à bord, on établit pour Maître Jacques Jacobsz d'Amsterdam, & Marcus pour Sous-commis, quoi que sous le bon plaisir du Sr Koeckebaker, Président du comptoir du Japon. Ensuite Galen s'en retourna, & nous fîmes routes.

Le 13. nous eûmes la vûë du bourg de Buomping, puis nous côtoïâmes le rivage de bas bord, navigeant sur trois brasses & demie d'eau, par le travers de l'embouchûre de la riviére de Lau, qui s'y dégorge avec beaucoup d'impétuosité, de même que celle de Matsiam se dégorge à stribord, afin de parer les dangereux bancs qui sont au milieu du canal, où cette premiére riviére fait un coude, & se divise en trois bras.

Le Sous-commis Crackou se rendit à nôtre bord, pour faire aussi le voiage du Japon, & sur le minuit la chaloupe du *Noortwyk* nous vint joindre, pour nous

piloter hors de la riviére du Japon. Lors que les dangers furent dépaſſez, nous ferrâmes nos voiles, capéiant avec la miſéne par le travers du vieux quartier des Japonnois, où nous ancrâmes, ſuivant nos ordres, pour attendre les lettres que nous devions porter, & un Pilote lamaneur qui vint dès le même ſoir.

Le 16. nous fûmes, ſelon l'eſtime, à 20. ou 21. lieuës de Camboie. Le 17. nous paſſâmes proche de cinq petites Iſles, puis par le travers de la riviére de Lau, nous avançant vers l'enfoncement de la riviére du Japon, où la brune nous obligea de moüiller.

Le 18. aprés avoir levé l'ancre, il ſurvint un orage qui nous contraignit d'entrer dans cette riviére, & d'y remoüiller ſur 11. braſſes. On envoia des gens à terre qui firent du bois.

Le 22. nous côtoïâmes l'Iſle de Ganiſma, ou des Ecrevices, à une portée de mouſquet, ſur trois braſſes & demie à quatre & demie, fond de bonne tenuë, pendant l'eſpace de plus d'une lieuë & demie. Enfin comme nous fûmes hors de la riviére, le Lamaneur & la chaloupe s'en retournérent & nous continuâmes nôtre route.

Le 23. nous vîmes les terres de Siompa. Sur le ſoir nous dépaſſâmes Pulo Cecir-da-terra; & le 29. l'Iſle d'Ainam.

Le 2. d'Août 1637. étant par les 83. degrés 2. minutes, nous eûmes la vûë des côtes de la Chine, que nous crûmes être l'Isle de Lamoa. Le 4. nous découvrîmes Onckoa sur les côtes du continent de la Chine, & quantité de pêcheurs en mer, puis aprés midi la côte de l'Isle Formose.

Le 16. on découvrit encore des terres de dessus les hunes, & l'on crut que c'étoit l'Isle de Cosacki. Sur le midi on vit une petite montagne, qu'on crut être celle de Sainte Clara, qui nous demeuroit à huit lieuës au Sud-est, & l'Isle de Cosacki, qui est assez longue, nous demeuroit à quatre lieuës, à l'Est quart-de-nord-est. Vers le soir on vit Maxuma, qui nous demeuroit à sept lieuës au Sud quart-de-sud oüest.

Le 17. on ne trouva point de fond, & l'on vit des terres qui étoient inconnuës. Le Pilote soutint que pendant la nuit la force des courans nous avoit jettez dans le golfe d'Arima. Peu aprés étant par la hauteur des trente-deux degrés quinze minutes, on reconnut que les collines qu'on avoit prises pour les terres du golfe d'Arima, étoient les Isles de Gothoo.

Le 21. nous dépassâmes le Dopper-hoet-jen, laissant à stribord l'Isle de Croxima. Nous allâmes jetter l'ancre au côté méridional de la baie de Coutechie sur vingt-trois brasses, & tirâmes deux coups. Peu de tems

aprés, le Sieur Préſident & le Commis Elſerack s'étant rendus à nôtre bord, dirent que c'étoit le ſeptiéme vaiſſeau qui avoit-là terri. Les autres étoient l'*Ackerſtot*, l'*Amſterdam*, le *Grol*, le *Santvoort*, le *Petten*, l'*Otter* & le *Galeas*, que nous montions.

Ils nous raportérent auſſi que le Sieur Général van Diemen avoit pris pas aſſaut, dans l'Iſle d'Amboine, le Fort de Lucello qui étoit occupé par des habitans rebelles, & qu'il n'y avoit perdu que peu de monde: qu'il y avoit trouvé plus de 25000. livres de clou de girofle, qui avoit été diſtribué pour butin aux ſoldats.

A l'égard du Japon, ils nous aprirent que le Seigneur de Firando étoit mort à Jedo, & que l'Empereur étoit incommodé; de ſorte que tout étoit en deſordre à la Cour. Cependant les Bonjoies vinrent à bord, pour viſiter la cargaiſon, & compter les gens qui y étoient. Enſuite nous remîmes à la voile, & allâmes jetter l'ancre proche de la loge.

Le 24. le vaiſſeau étant déchargé, on reçût des lettres de Hollande, & l'on aprît que l'année précédente la flûte *le Cigne*, en retournant du Japon, avoit fait naufrage ſur des rochers par non-vûë; mais qu'on avoit ſauvé à Piſcadores cent ſoixante coffres remplis d'argent.

Le 25. le Préſident nous dît qu'il étoit venu à Nangueſacque ſix galiotes de Macau richement chargées, entre autres de neuf cens picols de ſoies de Tonquin, de quatre cens picols de Bogghe, de quatre cens cinquante picols de ſoies blanches de la Chine, & d'une infinité de trés-belles étoffes de ſoie. Il y avoit auſſi quatre navires Anglois, chargez de marchandiſes d'Angleterre, ſous la conduite de l'Amiral Woddel, à qui l'on n'avoit pas voulu permettre de terrir à Macau, & qui étoient venus au Japon, où ils étoient encore à l'ancre n'aiant pû non plus obtenir la liberté de mettre du monde à terre.

Il nous aprît en même tems la nouvelle de l'empriſonnement d'un Prêtre Catholique Romain, que les Japonois avoient beaucoup cherché l'année précédente, & qu'ils avoient enfin découvert, avec vingt-ſix ou vingt-ſept femmes à qui il avoit fait embraſſer ſa Religion. Il fut brûlé bien-tôt aprés, & les femmes furent penduës par les piés.

Le 27. le Préſident aiant fait aſſembler le Conſeil, on y ouvrit une lettre qui avoit été envoyée par un exprés de la part des Officiers de l'Empereur à Nangueſacque, qui portoit qu'il avoit-là terri une jonque venant de Quinam, qui étoit preſque légere que les Chinois qui la navigeoient avoient

été pris pour des pirates, & mis à la question : qu'ils avoient déclaré qu'un navire Hollandois avoit pris la jonque vers les Isles de Macau, & qu'ils en avoient enlevé la cargaison.

Cependant il n'y avoit-là personne qui eût connoissance de cet incident. Mais enfin on fût du Commis Tongerloo, qui avoit relâché avec la flûte *l'Impératrice* à Taïovan, & qui depuis avoit passé sur le *Rarop*, qu'il avoit oüi-dire que cette flûte avoit pris une jonque entre ces Isles : qu'on en avoit enlevé une partie des Chinois, & qu'on y avoit mis douze matelots : qu'on avoit emmené la prise jusqu'à l'Isle Pehou, où ayant reçû des éclaircissemens par le navire *Egmondt*, on en avoit retiré les Hollandois, on y avoit remené les Chinois, & on avoit relâché le bâtiment.

Sur cet avis on conclut qu'aparemment c'étoit la même jonque, & il fut arrêté que puisqu'on n'avoit présent aucun des vaisseaux qui avoient vû l'action, pour déclarer si la jonque dont il s'agissoit étoit celle qui avoit été prise par la flûte, & qu'on n'en avoit aucune certitude, on nieroit hardiment le fait. Ainsi l'Envoié de Nanguesacque aiant été introduit dans le Conseil, Caron lui dit qu'aucun des Hollandois qui étoient-là, n'avoit connoissance de cette affaire, & qu'ils en étoient tous innocens.

Le Japonnois promit d'en faire son raport.

Le 4. de Septembre 1637 le Maître étant revenu de Firando, nous fit le détail du Bom, ou des funérailles du Seigneur du lieu, qui consistérent en ce qu'on brûla quelques-uns des membres de son corps avec ses cheveux, & l'on mît les cendres, sous des tombes de pierre qui étoient debout. La cérémonie avoit été faite par un des principaux Religieux Japonois, qui étoit venu exprès de Méaco.

Le 1. d'Octobre, le premier Commis van Sanen fut envoié dans cette derniére Ville, pour retirer deux cens coffres d'argent, chacun de mille taïels, ou deux mille sept cens livres, qui étoient-là en dépôt à un & demi ou deux pour cent, dont on avoit une reconnoissance; parce qu'on prévoioit qu'on n'en pourroit pas avoir une suffisante provision pour les vaisseaux lors qu'ils partiroient.

On aprit de Nangueſacque que le Pancado ordinaire de la soie des Portugais, n'avoit été vendu que deux quarante cens taïels; ce qui causeroit beaucoup de préjudice à la Compagnie si elle étoit obligée de se régler sur ce pié-là. Leurs manufactures, dont la quantité étoit si considérable, ne leur aportérent pas non plus beaucoup de profit. On sût encore que deux Prêtres, dont l'un étoit François, & l'autre Biscaien, étant allez

par les Manilles à la Chine, avoient été découverts, & pendus par les piés, jusques à ce que mort s'en fût ensuivie: qu'ils avoient parlé hardiment devant les Officiers de l'Empereur au sujet de leur mission, & dît qu'ils persévéroient à instruire les gens dans leur doctrine, par où ils avoient bien plus aporté d'obstacle à l'avancement de leur Religion, qu'ils ne lui avoient procuré d'avantages dans le tems qu'ils l'avoient prêchée: qu'il y avoit-là trois ou quatre des meilleurs Marchands de Macassar, qui étant accusez de leur avoir fourni de l'argent, se trouvoient en grand peine, & ne savoient comment se tirer d'affaire.

Le 6. on eut nouvelles que le Commis van Sanen, allant à Méaco, avoit marché par terre sans ordre, & passé proche de Crats; & qu'il avoit été arrêté à Fagatta. On prît des lettres de recommandation des Officiers de Firando, & on les lui envoya par un exprès, afin qu'il pût obtenir sa liberté.

Le 7. on assembla le Conseil, où on lût les dernieres lettres du Gouverneur de Taïovan qui marquoient le besoin extrême qu'il avoit d'argent, & qu'il étoit obligé d'en prendre des Chinois à trois pour cent par mois. Il fut résolu d'en emprunter quatre cens cofres pour six mois, ou deux cens pour un an, à vingt-quatre pour

cent, & d'y ajoûter des marchandises jusqu'au concurrent de dix-sept ou dix-huit tonnes d'or, afin de les lui envoier.

Le 15. nous fûmes qu'on traversoit beaucoup les Portugais, & qu'on avoit emporté à terre les gouvernails & les vergues de leurs galiotes; ce qui fit qu'on n'osa rien entreprendre dans le négoce de la Compagnie, de peur d'y trouver aussi des obstacles.

Le 1. de Novembre 1637. le Président étant revenu de Nanguesacque, dit qu'il avoit vû éxécuter un homme, pour avoir fait un médiocre larcin. On lui avoit mis au cou une corde à nœud coulant, qu'on avoit attachée à un bambouc, ou roseau, assez mince, & on lui avoit mis deux pareilles cordes aux mains que deux personnes lui tenoient tenduës. En cet état, le bourreau, avec une hacha qu'il tenoit dans sa main, l'avoit fendu en deux de l'épaule droite par l'épine du dos jusques au bas du côté gauche, si bien que le corps s'étoit entiérement séparé, & ne tenoit plus du tout que par quelques morceaux de chair; ce qui faisoit un objet très-affreux.

Le 3. le Conseil s'assembla pour délibérer sur ce qu'il y avoit à faire au sujet des ouvertures qui avoient été faites à Garon par le Thesidonne. Cet Officier avoit déclaré que l'Empereur irrité de ce que les

Castillans faisoient passer sans cesse des Prêtres des Manilles au Japon, avoit résolu d'envoier attaquer ces Isles, de les leur enlever, & de ruïner leurs Villes. Il avoit ajoûté qu'il croioit que les Hollandois feroient bien de lui offrir quatre vaisseaux pour l'année prochaine, tant afin de transporter les troupes Japonnoises, que pour tenir la Ville de Manille assiégée par mer, & livrer un combat naval, s'il y en avoit occasion.

Comme cette entreprise, si elle eût pû réüssir, auroit apporté de grands avantages aux Hollandois, à qui tout le commerce de la Chine seroit aparemment tombé entre les mains, & qu'ils auroient pû se rendre maîtres de toutes les Moluques, & s'aquérir beaucoup de crédit auprés de l'Empereur, on fut d'avis de lui faire offre de quatre vaisseaux & de deux yachts.

Le 6. il fut résolu de faire partir pour Taïovan les navires *Amsterdam*, *Ravop*, *Oost-capel*, *le Pigeon*, & le yacht *Grol*, & le navire *Galeas*, pour Batavia.

Le 8. on sut que six galiotes des Portugais avoient fait voiles le 6. pour aller à Macau, où elles portoient deux mille six cens coffres d'argent, c'est-à-dire environ quatre-vingt tonnes d'or; fond encore trés-considérable pour la mauvaise vente qu'ils avoient faite.

Le 10. les assortimens de soie de la Chi-

ne furent vendus deux cens cinquante-deux taïels le Pancado, l'un portant l'autre; ce qui étoit quatorze taïels par picol moins que l'année précédente. Le même jour le Commis Hagenaar reçût ordre de passer à bord de la flûte *Rarop*, & dés la fin de la nuit suivante, il se rendit à Coutchie, où il moüilla le douze à neuf heures du matin, sur 15. brasses.

Le 17. le Commis van Sanen revint de Méaco, & aména deux cens coffres d'argent qu'il y avoit empruntez pour six mois suivant ses ordres, à deux pour cent par mois.

Le 20. tout le monde se rendit à bord, & l'on chargea sur chacun des vaisseaux *Amsterdam*, *Rarop*, *& Oost-cappel*, cent coffres d'argent, & cent cinquante sur le quatriéme nommé le *Pigeon*, chaque coffre étant de 2700. livres.

Le 23. avant jour, l'*Amsterdam* comme Amiral, aiant tiré le coup le partance, nous prîmes nôtre cours au Sud-sud-oüest, le long de la côte de Firando, & traversâmes entre cette Isle & celle de Gothoo. Pendant le deuxiéme quart nous dépassâmes les rochers de Miaxuma, & courûmes par le Sud-oüest sur la côte de la Chine. Le 28. nous eûmes la vûë de l'Isle Formose.

Le 29. nous reconnûmes la redoute de Wankan, puis nous déchûmes une petite

lieuë sous le vent du fort Zélande, où nous moüillâmes l'ancre sur huit brasses. Vers le soir on vit venir à bord une chaloupe de Taïovan, qui s'en retourna bien tôt aprés.

Le 30. nous entrâmes dans le port, & le Commis Smit nous vint demander cent coffres d'argent que le Fiscal van Alphen fit mener à terre. Nous apprîmes que le Gouverneur van den Burch, étoit allé avec deux ou trois jonques vers la partie méridionale de l'Isle, où quelques habitans avoient tué leur Commandant, dequoi on vouloit faire une punition exemplaire. Sur le soir nous vîmes monter le feu d'un grand embrasement.

Le 2. de Décembre le Commis Hagenaar étant allé à terre, afin de rendre au Gouverneur van den Burch les lettres qu'il avoit pour lui, il vit encore le même feu. C'étoit la vieille loge de la Compagnie de qui brûloit avec une autre maison de bambouc, pleine de porcelaines, en quoi on fit une grosse perte, aussi-bien qu'en poivre, en sucre, en gingembre confit, &c. car elle monta jusqu'à 150000. livres.

Le 11. Hagenaar qui aiant été longtems incommodé se trouvoit encore plus mal, présenta sa Requête à ce qu'il lui fût permis de s'embarquer dans l'*Amsterdam*, comme passager, pour s'en retourner à Batavia

tavia ; ce qui lui fut accordé, & le 13. le vaisseau mît à la voile.

Le 17. on eut la vûë de l'Isle d'Ainam ; le 19. de celle de Pulo Cataon ; le 21. d'Avarelle Falso, de Chiampa, & ensuite de Pulo Cecir da-terra, le 26. des Isles qui sont au Sud de Lingan, de Pulo Tonpon, & l'on passa sous la Ligne équinoxiale, les courans portant au Nord avec rapidité.

Le 27. on vit le mont Monapin, l'Isle de Banca, & celle de Sumatra. Le 29. on dépassa Pulo Dua, & l'on vit de dessus les hunes à stribord le banc des Brasseurs, qu'on croioit être à babord, étant marqué dans les cartes à une demi lieuë de distance de l'endroit où il est.

Le 30. sur les deux heures aprés-midi, on moüilla l'ancre à la rade de Bantam. Lorsqu'on fut à terre à Hagenaar aiant apris que le même vaisseau *Amsterdam*, devoit incessamment reprendre la route de Hollande, requit d'y être aussi renvoié, & l'on differa jusqu'au lendemain à lui rendre réponse.

Le 31. il accompagna le Fiscal qui alloit à bord, afin d'obtenir permission de décharger ce qu'il lui appartenoit, savoir un coffre où il y avoit des étoffes de soie, treize ou quatorze petites caisses de porcelaines qui apartenoient en commun à quatre per-

ſonnes ; un picol & demi de benjoin , & encore deux petites canaſtres , qu'il avoit euës en partie par preſent , & en partie pour ſa part du pillage d'une priſe qu'on avoit faite, auſſi-bien qu'une boëte de camfre.

Mais en débarquant on lui confiſca tout. Cependant après avoir dîné avec le Général, il lui relâcha le coffre d'étoffes de ſoie. A l'égard des porcelaines , il fut ordonné que le Fiſcal en retiendroit ſix caiſſes , & tout le benjoin fut perdu. C'eſt ainſi que finit l'an 1637. qui fut une année où il eut matiére à exercer ſa patience.

Le 1. de Janvier 1638. il fut établi premier Commis de l'*Amſterdam*. Le 2. aiant accommodé toutes ſes affaires avec le Fiſcal , il fit mener ſes hardes à bord , où il trouva le Sr. Caen , qui faiſoit paſſer l'équipage en revuë.

Le 23. aprés avoir fait les adieux , & reçû tous les ordres , Hagenaar , le Fiſcal Welſing , van den Broeck , & Pierre Maerlandt , ſe rendirent à bord , pour mettre à la voile de nuit , lors que le vent de terre ſeroit levé. La flûte qui les avoit menez , & le yacht *Petten* qui l'accompagnoit , devant remener le Fiſcal & ſa compagnie à terre.

Quand la derniére revuë fut faite , l'équipage de l'*Amſterdam* ſe trouva être de

cent vingt hommes, outre lesquels il y avoit trois jeunes garçons qui s'étoient cachez dans la fosse aux cables. On déclara de la part des Sieurs Directeurs qu'il falloit aller faire le tour de l'Angleterre, & qu'en cette considération l'on feroit present à chacun de trois mois de gages. Aprés cela le Fiscal quitta le bord pour s'en retourner.

Le 5. on éprouva que le vaisseau étoit trop chargé, & qu'il portoit mal la voile: car étant battu d'une travade il cargua beaucoup; de sorte qu'il en fallut changer l'arrimage.

Le 11. nous dépassâmes l'Isle du Prince, & prîmes le large, courant au Sud-sud-oüest, par un vent de Nord-nord-oüest.

Le 6. d'Avril, nous moüillâmes l'ancre dans la baie de l'Eglise de l'Isle de Sainte Héléne, où nous rencontrâmes le Sieur Gouverneur Gysels, qui s'en retournoit aussi en Hollande, avec cinq vaisseaux qui étoient sous son commandement, & qui avoient relâché à cette Isle dès le premier du mois.

Le 16. le *Middelbourg*, qui avoit fait voiles du détroit de la Sonde deux jours après l'*Amsterdam*, vint moüiller dans la même baie. Le 20. il y vint aussi un vaisseau Anglois, commandé par M. Bartssen, qui avoit fait voiles de Bantam.

Le 25. nous remîmes à la voile, laissant là l'Anglois qui vouloit y séjourner encore quelques jours.

Le 3. de Juillet 1638. nous reconnûmes le bout méridional de Hitlandt, & découvrîmes quatre voiles, ausquelles aiant raisonné nous trouvâmes que c'étoit quatre vaisseaux de convoi, envoiez par les Sieurs Directeurs. Ils nous fournirent plusieurs rafraîchissemens dont nous avions besoin. Ensuite le Conseil s'étant assemblé, il fut résolu que nous irions tous de flote, & que les quatre principaux de convoi, s'il n'en venoit pas davantage, escorteroient le *Middelbourg* en Zélande, & *la Cour de Hollande* dans la Meuse; & que ceux qui devoient aller au Texel, iroient passer entrer les flibots qui pêchoient le harang, afin d'être mieux en état de repousser les câpres de Dunquerque, s'ils venoient à paroître.

Le 15. les deux vaisseaux de Zélande & de la Meuse s'étant séparez, les autres continuérent leur route vers le Texel, où ils terrirent heureusement le 16. du même mois.

Fin du Tome neuviéme.

TABLE DES MATIERES DU TOME IX.

DES VOIAGES DE LA COMPAGNIE DES INDES.

A.

Acapulco, Aquapulco ou Aquapulque. 92
Acicoca, herbe verte du Perou dont on se sert comme de la Betelle ou du Tabac. 112
Aimoi ou Aimou, & Anhai, Ville sur la riviere de Chincheo, à la Chine. 177
Aiguilles, Bancs de sable à l'Isle de Wicht. 5. Voi aussi Cap.
Ambassadeurs à Camboie, cérémonies de leur reception. 440. 441
Amboine, les Hollandois y usent de représailles contre les habitans infidéles. 419. 420
Annobon, son gisement & gouvernement. 29
Anglois, leur trahison à Amboine, & leur punition. 294
Araquipa, Ville Maritime du Perou. 118. 120
Arbre nommé de Benjanes, qui a 214. pas de circuit. 464
Archers. Fête & course des Archers au Japon. 421
Assagaies des Formosans. 218. 222
Auroca ou Auraco, Ville du Chili. 122

B.

Bachian est divisée en deux Isles, la vieille & la nouvelle. 102
Ballapatan, riviere sur la côte de Malabar. 385
Banda, nom general de six Isles, ici nommées 146. les Forts qui y sont 147. comment elles sont cultivées & régies. ibid.

Bandaar-gameron, gros Bourg de Perſe 346. 330. préſens annuels qu'on y fait au Sultan 335. comment on y bâtit 336. n'eſt augmenté que depuis peu 346. ſa forteresſe 349. le bois y eſt rare *ibid.* deſcription & qualités des habitans 351. 352. ornemens des femmes. *ibid.* le vol y eſt ſévérement puni 353. conduite des Gouverneurs, Religion & culte 355. volatiles & beſtiaux, grains & fruits *ibid.* place de Paſſer, voutée 353. comment on y fait la toile 353. l'eau & le bois y ſont rares 356. les poids & les monnoies. 357. 370
Baie de Verſchoor au détroit de le Maire. 35. Baie de Valantin. *ibid.* Baie de Naſſau. 41. Baie de Schapenham. 42. Baie du Lévrier. 43
Baldivia, Ville de Chili. 61. ou Baldivia ou Valdivia. 122
Baſſac, riviere de Camboie. 432
Batavia, ou Jaccatra, ou Calappa, ſa ſituation & deſcription. 140. 141
Batavia aſſiégée par les Javanois 132. ſources & ſuites de cette guerre 133. invention d'un ſoldat pour ſe défendre 137. le Mataram léve le ſiége. 139
Baptême des Matelots en dépaſſant les rochers. Barrels ou Barcels, ou Barles. 125. 312
Bartels, rochers vers le Cap de Saint Vincent. 8
Benjanes d'Ormus, ſont Pytagoriſtes, & la plûpart tiſſerans: leur maniére de travailler 353. ils rachétent des vaches qu'on veut tuer. 362
Bois de ſantal à Iſla Tierra dans la Mer du Sud. 58
Bom ou funerailles d'un Seigneur Japonois. 477
Botton Iſle, ſon circuit, racines qu'on y mange au lieu de pain 165. 166. ſon Roi. 403
Brebis dont on ſe ſert à labourer au Perou & au Potoſi. 111
Brouwer (Henri) établi Général des Indes, en 1632. 293.
Breuvage qui diſtile des arbres par gouttes à Botton. 168
Breuvage fort des Formoſans, mais dégoûtant. 214. 215.

C.

CAcataus, oiſeaux de Nera, plus gros que des perroquets. 153. 165
Callao, Port de Lima, au Perou 49. les Hollandois y brûlent des vaiſſeaux. 65
Camboie, Roïaume & Ville, ſa côte 430. Padrenpan, un de ſes Bourgs 436. Nampras, nom de dignité 437. Buomping Bourg 439. Palais du Roi 440. ſituation de la Ville, ſa riviére, la navigation 463. commerce, forces, Officiers 464. 468. commerce & vivres. 469. 470

Cananor, Roiaume, état des Hollandois avec le Roi. 383
Cap de Bonne-esperance, ses habitans. 128.
Cap ou haute pointe du détroit de la Sonde. 319.
Cap de Rosalgate 328. de Jasques. 330. 368.
Cap de Bisayo dans la Mer du Sud 406. Cap du Saint Esprit. *ibid.*
Cap ou Cabo, Blanco. 88.
Cap de Hoorn. 39.
Cap de Lopo Gonsalo, ou Lopo Gonsales. 22.
Cap de Pennas au Bresil. 33.
Cap de Punto Perdido. 88.
Canots de la Terre del Fuego. 47.
Caravanes ou Caffiles d'Alep à Ormus. 339.
Carosses. Voi, Norimons.
Castes, nom qu'on donnoit au Japon aux Portugais qui avoient épousé des Japonoises. 421.
Casiro Vireina, Ville du Pérou, où l'on monnoie de l'argent. 117.
Céram, Isle, son gisement. 144.
Cercle, petit & rond, au Ciel présage de tempête. 143.
Cérémoies du culte des Idoles des Chinois 173. des funerailles de Formose. 241.
Cerfs en multitude à Formose, trafic de leur chair. 218.
Ceram, Lohou & Cambelle places de l'Isle ruinées par les Hollandois. 103.
Chambox, bâtimens de Bandaar-Gameron. 359.
Chandelles de noix muscades. 148.
Chape, sceau des Gouverneurs & Vice-Rois de la Chine servant de passeport. 18.
Chevaux sont chers aux Indes 340. on en tire de Perse. *ibid.*
Chica ou Schica, breuvage de l'Amérique. 112.
Chicusacas, place dans le Perou 115. nombre & devoirs des habitans. 116.
Chiluë, Ville au Chili 52. ou Chilve. 122.
Chincheo, riviere de la Chine 176. ses Villes & ses Isles 177. se nomme aussi aparemment Chinchieu 183. & c'est aussi le nom de la Province. 188.
Chine (la) formalité pour y laisser entrer un Etranger 168. pour le faire parler à un Gouverneur 169. les refus qu'on y fait d'admettre des Etrangers. 178.
Chinois de Batavia, leurs croïances & cultes réligieux. 141. 142.
Chinois épousent plusieurs femmes 171. leurs formalités & civilités dans les ruës 172. Officiers, comment ils s'y conduisent 171. 172. sont sévéres pour le Gouver-

nement. *ibid.* ils aprehendent les Hollandois *ibid.* commencement de leur année 175. leur description, leurs qualités, leurs ornemens *ibid.* leur gravité 181. civilité & discretion 280. ils ont peu de courage & sont insolens dans la prosperité. 289
Christianisme, ses progrès à Formose. 128. 251
Chocoloicora, place du Perou où il y a des mines. 116
Civitados de los Reios, au Perou 107. sa description, places, édifices *ibid.* est autrement nommée Lima, & Callao en est le port. 113. Voi Lima & Callao.
Coen (Jean Pieterſz) Général des Indes, mort aux Indes en 1629. 132
Coiang, mesure de Camboie, ce que c'est. 471
Combat contre des frégates Portugaises. 365
Conception, Ville du Chili. 122
Conférence muette entre un Député Chinois & un Hollandois. 179
Coquimbo, Ville de Chili fertile en cuivre. 122
Coriſtan, place de Perse à 15. lieuës de Cameran. 359
Coromandel (cote de) on n'y peut travailler à la propagation de la Religion Chrétienne à cause des Traités. 253
Couvents de Macao. 281
Croiances des Chinois. 175
Cusco, grande Ville du Perou. 118

D.

DEcouverte du détroit de Jacques le Maire, tems pour entreprendre la navigation vers ce détroit. 37. l'aiguille y décline. 39
Description de Macao, Macau, ou Macaon à la Chine 277. ses Paroisses, sa Régence 290. son commerce, & le tems de naviguer 286. 287. la maniére de vivre des habitans avec les Chinois 289. c'est la meilleure & la plus profitable place des Portugais aux Indes. 292
Description des hommes & de leurs bâtimens, trouvez dans la Mer Australe. 44
Détroit le Maire, instruction pour le passer 36. on peut revenir du Pérou & du Chili par ce détroit & y aller. 50

E.

EMpereur de la Chine, son Conseil 167. refuse aux Etrangers l'accès dans ses Etats, & permet à ses Sujets de voiager. 178
Enterremens des Indiens de Banda, bien que baptisez, 149. 150.

F.

FAyssenne, bâtiment du Japon, sa description. 413
Femmes de Formose cultivent les terres, 214. grains qu'elles y sément, & ce que la terre produit. *ibid.* elles sont vétuës, mais non pas les hommes 211. elles font les breuvages d'une maniére dégoûtante 214. elles vont à la péche. 215
Feux folets autour des mâts. 124.
Firando, Isle du Japon, sa Rade, son Bourg. 399. 400
Formose, les Hollandois y bâtissent un Fort à l'Oüest 201. l'Isle est nommée Paccande par les Chinois 202. son gisement, la situation du Fort de Tayovan ou Zélande 209. qualités, mœurs & description des habitans. 204. 210. 246. sa grandeur, sa fertilité. *ibid.* Etrange coûtume de faire avorter les femmes, 205. leurs Prêtresses ou Juibus 248. leur peu de religion & leurs Dieux 206. 247. horribles cérémonies de leur culte & de leurs sacrifices 207. noms de sept Bourgs les plus connus 210. les hommes travaillent peu, 215. 217. ils chassent beaucoup, leur maniére de chasser *ibid.* ils se font sans cesse la guerre 219. leurs armes 221. leurs triomphes 224. conseil public, & comment il tient 225. raison pourquoi ils vont nuds 228. chacun se fait justice soi-même sur le vol, le meurtre & l'adultére 229. ils font honneur à l'âge 237. tems où ils peuvent se marier. *ibid.* conditions des mariages 233. conduite des maris avec leurs femmes qu'ils ne voient qu'en cachette 234. l'état des enfans 236. le divorce est permis 237. maisons, meubles & ornemens 239. ils ne savent ni lire ni écrire 242. leurs croïances. *ibid.* Juifs font des exorcismes, 249. progrés de la Foi Chrétienne parmi eux, en 1628. 250
Fortifications de Macao. 278
Frégates, il les faut aborder au combat par les côtez 368

G.

GAumacanor, montagne de Gilolo. 100
Gilolo, nommée Haremchira, Isle des Moluques, *ibid.*
Gongo, Ville de Perse, à 45. lieuës de Gameron. 346
Guaiaquil, place du Pérou 84. c'est le port de Quito, & est brûlée. 85
Guamanga, Ville du Pérou. 118
Guara, Village du Pérou. 121
Guanicaco, port de Truxillo au Perou. 122
Gunnapi, Goenapi, ou Goenongapi, montagne ardente & Isle de Banda. 147

H.

HErbes vulneraires à Lima à peu près comme en Suisse. 81
Hollandois trahis à la Chine en 1623. par un Traité fait exprés pour les attirer 194 vivres empoisonnez à eux presentez dans un festin 195. pot plein de poison mis par les Chinois dans leur puits de Taïovan. 200
Hosacka, ou Osacka, une des grosses Villes du Japon. 413
Hoxio, Ville de la Chine. 183

I.

JApon Empire 410. Jedo est la Ville Capitale. *ibid.* maniére de se purger des crimes en ce païs-là. 418
Japonois, leur exactitude a examiner ce qui entre dans leurs ports. 398. Bajoves est le nom des Visiteurs. 402. ils se tuent volontiers & se fendent le ventre, sur-tout les domestiques pour mourir avec leurs maitres. 415
Jacques Lhermite Amiral Hollandois, son Voiage, sa mort. 71
Jacques Verger Chirurgien de vaisseau, ses empoisonnemens & sa confession à l'égard du sortilege & de l'évocation du diable. 23. 24
Jardin sur la dunette d'un vaisseau allant aux Indes. 315
Jesuites de Macao dupez par le Gouverneur 282. leur ressentiment. 283
Ikamanas, poissons de Banda, leur qualité. 155
Jonques des Chinois. 176. 180
Jour, pour faire le tour du monde en courant à l'Oüest on perd une nuit, & en courant à l'Est on gagne un jour. 101
Isle d'Ainam. 395
Isle Anchadivis. 392
Isle de Barou, fort petite. 431
Isle de Cataon, mal posée dans les Cartes. 395
Isle des Chiens marins à la baie du Cap de Bonne-esperance. 297
Isles dans la riviere de Chincheo, à la Chine. 178
Isles de Cay & d'Arou 144. perfidie des habitans. 145
Isles des Cocos. 320
Isles de Cosacki, Saint Clara, Maxuma, de Gothoo, de Croxima, sur la route de la Chine au Japon. 475. 480
Isle Criston. 128
Isle de Fayerel au Nord, on y voit toûjours le jour. 382
Isle de Fulo & de Hitland. 304

Isles Fortaventure & Canaries. 312
Isles de Ganisma, ou des Ecrevisses, vers Camboie. 472
Isle Glanzau à la Chine. 197
Isle de Lamoa. 472
Isle Hanpehoao, à la Chine. 278. Cackian autre Isle. 279
Isle Saint Héléne, sa description. 301
Isles qui sont sur la route de Java à Banda. 156
Isles de Lareca & de Kismis proche d'Ormus. 330. leur description. 351. 357
Isle des Larrons au Nord de Macau. 396
Isles de Liquesos. 496
Isles de Sainte Lucie, de Saint Vincent, de Saint Nicolas, & de Saint Antoine. 302
Isle du Lion d'or vers la Chine proche Formose. 251. Voi Tugin.
Isle de Macana. 198
Isles de Macau. 181
Isles de Moratai, dans la Mer du Sud, Isle Palmos. 464
Isle d'Oure, ou Oury. 146
Isles Quemadox. 390
Isle de Pedro Blanco. 395
Isles du Prince au détroit de la Sonde, de Cracatau, de Pulo Bessi, ou Sebessi, du Travers. 320. de Pulo Panian 314 de Pulo Baoy. 322. des Antropophages. *ibid.* des Tonneliers. 325. aux Pourceaux. 427
Isles Pulo Cecir da terra, d'Ainam & d'Onkoa & Formose, sur la route de Camboie à la Chine. 472
Isle Tugin ou du Lion d'or, proche Formose. 223
Isle de Saint Vincent deserte. 126. sa description. 183
Isle ou Pulo Bostoc à 2. lieuës de Pantana. 104
Isles de Gallopagos. 91
Isle de Gorties. 102
Isles inconnuës de la Mer du Sud proche des Isles des Larrons. 96
Isles de Juan Fernando. 53. Il y en a deux, leurs noms. 56
Isles des Larrons, ou de los Velos, une desquelles a pour nom Guagnan. 96. son gisement & ce qu'elle produit. 97
Isle de Lima au Pérou 66. sa description. 82
Isle de los Lobos, dans la Mer du Sud. 88
Isle de Sainte Claire. *ibid.*
Isle Onrust, proche Batavia. 104
Isle de Rolles. 26

Isle de Saint Antoine. 14
Isle de Sainte Claire. 9
Isle de Saint Jago & la chasse qui s'y fait. 16
Isle de Sainte Lucie. 17
Isle de Terthaltent, au détroit du Maire. 43
Juancabelica ou Juancabelica, Ville où le mercure se fait. 118. sa mine & la maniére dont il se fait. *ibid.* Juamanga, Province du Pérou. 119
Juibus, ou Juibs. Voi, Formose.

K.

KAkwauwa, ou Caffé, bû à Socotora en 1633. 373. 374
Kélang, Isle proche de la Chine. 271

L.

LAntea, bâtimens des eaux internes de la Chine. 289
Larcin est sévérement puni à Macassar. 164
Larcin, maniére de s'en purger au Japon. 55. Punition des voleurs. *ibid.*
Lau, riviere de Camboie. 438. 472
Laud, Capitaine Laud. C'est-à-dire, Amiral ou Capitaine de Mer. 165
Limaces de la côte d'Afrique. 20
Lucello, Fort d'Amboine, pris par les Hollandois. 420

M.

MAcao. Voi, Description.
Macassar, nom d'un Roïaume & de sa Ville Capitale sur une des côtes de l'Isle Célébes. 163. description des habitans, de leur Religion, habits, &c. 164
Madure, Isle à demi-lieuë de Java. 139
Mandarins de la Chine. 168
Marées qui montent & descendent d'onze pieds. 329
Matsiam, riviere de Camboie. 434. 471. 370
Mausolée du dernier Empereur du Japon en 1636. 396
Meldert (Jean van) est introduit à la Chine & négocie avec les Mandarins au sujet de Pescadore. 183. sa réception. 184. 186. 187. ce qu'il vit sur sa route à Hoxio. 188. comment il y fut logé, &c. 189
Mer Pacifique. 50. l'aiguille y Nordeste. *ibid.*
Mémoire pour la propagation de la Religion Chrétienne à Formose. 250
Mémoire pour le commerce de la Chine. 264. 265
Mines du Pérou, & maniére d'en purifier l'argent. 122. le terroir est infertile autour. *ibid.*
Moro, bout occidental de l'Isle de Gilolo. 100. les Forts que les Espagnols y ont. *ibid.*

Moluques, Isles, on n'y peut travailler à la propagation de la Religion Chrétienne à cause des Traités. 253
Monstre Marin. 257
Montagnes de la Table & des Lions au cap de Bonne-esperance. 128
Monte-Deli, place sur la côte de Malabar, où l'on trafique de Poivre. 385
Maures de Banda, la maniére dont ils enterrent leurs morts. 148
Morts de Formose, comment on les séche & les enterre. 242
Mosquiles, moucherons de Camboie. 434
Moüettes d'une espece singuliére. 315. 316
Muscatte, place sur le Golfe Persique. 346

N.

NAnguesacque ou Nangesaxi, Isle, Ville & Province du Japon, sa description. 389
Nasca, Place du Pérou. 120
Néra, Isle de Banda, ce qui y croît. 151. 152
Noix de la côte de Sierra Liona qui empoisonnent. 28
Nouvelle Espagne, navigation sur ses côtes. 92

O.

OIseaux de Néra. 153
Onor, Fort des Portugais sur la côte de l'Inde. 388
Orange à Annobon, leur diversité. 29
Orangbaïas, petits bâtimens de Banda. 146
Ormus, Isle & Roiaume, sa description. 336. 349. les chaleurs y sont excessives. 338. naturel des habitans, marchandises qu'on y trouve. *ibid.* comment elle étoit régie sous les Espagnols. 339. 340
Osacka. Voi, Hosacka.
Oudauwe, grosse Ville du Japon. 413
Ouro, Ville du Pérou. 117. il y a des mines, *ibid.*

P.

PAlais du Roi de Macassar. 159. 164
Palantias, poissons de la Sonde. 395
Panani, place & riviere sur la côte de Malabar. 387
Païs des Etats ou détroit du Maire. 24. Païs de Maurice. 35
Patates en Espagnol, nommées Camotes dans l'Amerique. 107
Peaux de cerf, sont un grand trafic à Formose. 219
Pêches de Banda, comment se font. 155
Pehou, ou Pekou, ou Peso. Voi, Piscadore.
Pequin, Ville Capitale de la Chine, Palais de l'Empereur. 168

Persécution terrible des Chrétiens Romains & Japonnois au Japon, en 1634. & les années suivantes. 400. 476. 377
Pérou, état & disposition de ce païs-là en 1624. 71. description de son Gouvernement en 1625. 103. apointemens & grandeur du Gouverneur & des Officiers 106. noms de plusieurs petites places & Villages qui y sont. 122
Pinang, fruit des Indes. 160
Pinguins au cap de Bonne-esperance. 197
Piscadores, Isles. 86
Piscadore : les Hollandois y élévent un Fort 181. à 18. lieuës de Macau. *ibid.* c'est une Isle nommée par les Chinois Pehou, ou Pekou, ou Peso. 193. est evacuée & remise aux Chinois. 200. profondeur de son port, &c. 408
Pisco Village du Pérou & port de la Ville d'Yca. 74. 117. produit des vins. 120
Poil de chien, sert à faire des passemens & ornemens à Formose. 240
Poissons extraordinaires, proche des Quemados. 289
Portugais devenus suspects à la Chine. 266. 267
Porto del Marques, dans la Mer du Sud. 95
Potosi, Province du Pérou & Ville, autrement nommée la Ville Imperiale. 114. distance de la Ville au Port d'Arica. 115
Pompe de Mer. 406
Prophétie chez les Chinois. 452
Prisonniers faits au Perou par les Hollandois sont pendus. 74
Puna, Ville du Perou, est brûlée. 91

Q.

Quito, Province & Ville du Pérou. 85. 107
Quorogeri, Vallée & place du Pérou Vers Lima. 119. Villages depuis cette Vallée jusqu'à Callao. 129

R.

Relation abregée de l'Empire de la Chine. 166
Relation de l'état de l'Isle Formose. 209
Religion Chrétienne, moiens de la faire recevoir sans contrainte aux Idolâtres des Indes. 262
Represailles des Hollandois sur les Chinois. 182
Riviere où tout ce qu'on y jette est converti en pierre au Pérou. 119. & ceux qui en boivent meurent à l'instant, c'est proche la mine de Mercure. *ibid.*
Roiaumes Espagnols dans l'Amérique, le Pérou, le Chili, & Terra-Ferma. 105
Rio de la Plata au Bresil. 34

Roi de Botton. 169
Roi de Macassar, sa Cour, sa maniére de recevoir les Ambassadeurs, description de sa personne, 159. 160. Sa Religion est un Mahometisme bâtard, il raisonne des Patriarches & des Prophétes, 161. Chétif present qu'il fait, 162. Ses forces. 163
Roi de Perse, ses tyrannies en 1632. 358.

S.

SAfia, Ville sur la Côte de Barbarie. 10
Salamma, Bourg de l'Isle de Lontor, à Banda. 144. 154
Sectes diverses du Japon, & différentes vies des Pretres. 428
Sédition prétenduë excitée à la Chine par les Japonnois, causa la rupture d'entre ces peuples. 57
Serment sur les Traitez par les Chinois se fait avec trois fléches. 194
Serpens prodigieux à Néra de Banda. 152
Sierra Liona, montagne sur la Cote d'Afrique. 19
Simmeding, Riviere de Camboie 434
Siri, feüilles qui se mélent avec le pinang. 160. 171.
Slim (Corneille) un impie, ses prétages, son avanture. 151
Socotora (Isle de) 370. Description de sa Côte, *ibid.* Gisement de l'Isle, 375. Description des habitans & leurs qualitez, 276. Les dattes y servent de pain, elle produit l'aloë, le sandragon, du caffé, & de la civette, *ibid.* Leurs armes, 270. Religion & culte. 370
Sodomie commune à Macassar, 164. Parmi les Chinois. 176
Soleil, où il ne demeure que 2. heures sous l'horizon, 303
Soringau, grosse Ville du Japon. 410
Specx (Jaques) établi Général des Indes en 1629. 132 s'en retourne à la fin de 1632. 293
Stalices, nom qu'on donnoit à la Chine aux Hollandois. 182
Sualii, Place sur la Côte de Malabar. 390
Sultan de Socotora, réception qu'il fait aux Hollandois. 373. Festin. 374. Il est envoié-là par le Roi d'Arabie 375
Superstitions des Bandanois, & incident qui paroit un miracle. 154

T.

TAbour, une des Isles du Japon. 418
Taibou, montagne de la Chine, qui est une connoissance pour la riviére de Chincheo. 178
Terre del Fuego ou de Feu, sur la Cote de Bresil, 2. Divisée en plusieurs Isles, 43. Sa description, 44 Il y régne des vents terribles, & il faut l'éviter, *ibid.* Les habitans naissent blancs, leurs mœurs & coûtumes, 45. Ils sont antropophages. 48

69-52
Rosenkilde & Bagge
9-5-48

Theosang-Bourg de Formose où l'on acheve de tuër les malades. 242. 243
Tingans de guerre, bâtimens de Bantam. 425
Tinnei, grands Ours de Formose. 210
Tortuës de l'Isle S. Vincent trés-bonnes à manger. 15
Touffani, grosse Ville du Japon. 414
Traité conclu entre les Chinois & les Hollandois. 193. c'étoit pour les trahir, 196. Voi, Hollandois.
Tremblement de terre à Banda, avanture d'un mari & d'une femme. 150

V.

VEnts alisez au delà de la ligne à quelle hauteur, 32. Autres vents alisez. 91
Vers qui s'engendrent dans les jambes à Ormus. 338
Villes des Chinois, comment sont bâties. 172. 173.
Vin de Schiras en Perse. 356
Voiage de Henri Hagenaar aux Indes Orientales, en 1631. 309
Voiage de la Flote de Nassau sous Jaques l'Hermite, qui trouva le Pérou autrement disposé qu'on ne croioit en Hollande. 69.

Fin de la Table des Matiéres du Tome IX.

E725
R415
v.9